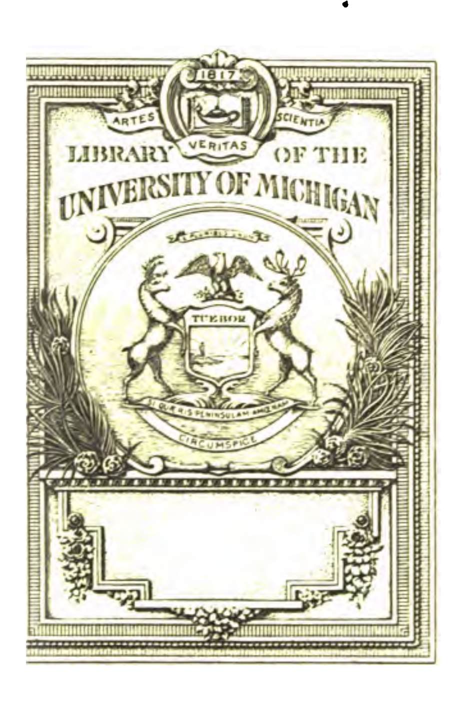

BUHR A
a39015 01803070 3b



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Charles Martel vainqueur des Sarrasins.

Fastes
MILITAIRES
de la France

Par

H. RAISSON

Tome premier.



Paris.

1836.

INTRODUCTION.

La gloire de la France, égale à la fois dans les armes, dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, a placé dès long-temps notre belle patrie à la tête de la civilisation. En entreprenant aujourd'hui de tracer le rapide tableau de ses fastes guerriers, nous nous proposons d'offrir au lecteur de glorieux exemples à imiter, de nobles modèles à suivre. Pour une plus parfaite intelligence du sujet, nous avons cru utile de faire précéder nos récits, d'un aperçu des phases diverses qu'ont parcouru nos armes, avant d'arriver à cette apogée de gloire, où les portèrent les guerres sublimes de la Révolution et les triomphales journées de l'Empire.

A l'origine de la monarchie, l'armée des Francs ne se composait que d'infanterie. L'instinct militaire de la nation lui avait fait reconnaître tout

d'abord ce que l'étude et l'expérience des temps modernes n'ont démontré qu'à la longue, que l'infanterie est la force la plus réelle et la plus sûre des armées. Un fantassin, en effet, est plus actif, plus mobile, et plus ferme à la fois qu'un cavalier; il résiste mieux à la fatigue, et est plus capable de supporter les privations. L'armée des Francs se recrutait par le ban et l'arrière-ban, et avait pour chefs les ducs, les comtes et les barons; ces désignations, qui ne s'appliquaient alors qu'au grade, devinrent des titres honorifiques plus tard, sous les rois de la troisième race.

Les armes des soldats francs étaient grossières, et plus convenables à des hommes courageux qu'à des guerriers habiles; avec ces armes, cependant, ils vainquirent les Romains et parvinrent, à force de persévérance et de courage, à conserver leur indépendance et leur liberté. L'habit de guerre était un sayon de cuir, rembourré de laine, assez épais et assez flexible à la fois pour opposer une résistance solide aux traits et aux armes tranchantes. Une chevelure longue et touffue préservait la tête des soldats, car les chefs seuls portaient des casques. Les cavaliers peu nombreux, et destinés seulement à porter des messages et à éclairer l'armée, n'avaient pour armes que le javelot. Le courage et la vigueur étaient alors les premières qualités du guerrier; les chefs en devaient donner l'exemple, et Pepin-le-Bref, abattant d'un seul

coup l'énorme tête d'un lion, était alors le type des héros.

Sous les rois de la seconde race, il se fit une révolution dans l'armée : l'infanterie cessa d'être en honneur, et les nobles, qui composaient la force des armées, ne voulurent plus combattre qu'à cheval. Ce changement, tout porte à le croire, ne s'effectua qu'après les guerres acharnées et lointaines que Charlemague entreprit.

De cette époque date l'introduction de la cavalerie dans l'armée; Pepin et Charlemagne avaient dans leurs armées un nombre de cavaliers égal à celui de fantassins ; bientôt même ceux-ci cessèrent de former des corps réguliers et ne combatirent que disséminés. Le javelot et la hache furent dès lors remplacés par l'arc et l'arbalète. On supprima le bouclier, et tandis que les cavaliers se couvraient de fer, les fantassins restèrent sans armes défensives, et la plupart n'eurent pour armes qu'un long couteau avec lequel ils égorgaient les cavaliers démontés, que la pesanteur de leurs armes privait de tout moyen de défense.

Bientôt l'armure devint complète : le casque, les cuissards, le hausse-col, le haubert la composaient ; les cavaliers reçurent alors le titre de chevaliers, et bientôt la cavalerie forma la principale force des armées européennes.

Le onzième siècle fut l'époque la plus brillante de cette institution, qui eut une si utile et si géné-

reuse influence sur la rudesse militaire ; ce fut l'époque des tournois et des prouesses. Un coup fatal lui fut porté cependant par l'institution des troupes des communes, qui suivit leur émancipation ; bientôt l'invention de la poudre vint en quelque sorte l'anéantir.

Ce fut le roi Jean qui le premier organisa une armée. Les chevaliers prirent le titre d'hommes d'armes, et se réunirent en compagnies, dont des capitaines, ou baronnets, prirent le commandement. C'est à dater du règne de ce prince que l'équipement de la grosse cavalerie, ne laissa plus voir que du fer ; l'homme était comme emprisonné dans son armure, le cheval lui-même était bardé d'une cuirasse forte et flexible à la fois.

Le ban et l'arrière-ban se trouvaient désorganisés par l'institution des compagnies ; les chevaliers, blessés de voir ainsi confondus la noblesse et la bourgeoisie, cessèrent de se rendre aux armées, et Charles VII se vit obligé de réorganiser le corps des hommes d'armes. Quinze compagnies furent formées des hommes les plus vaillans et les plus robustes ; la force de ces compagnies était de huit à neuf mille hommes ; dès lors le ban et l'arrière-ban ne furent plus convoqués que dans les circonstances extraordinaires. Charles VII, pour compléter l'organisation de l'armée, réunit en corps quatre mille archers à pied ; malheureusement, malgré les efforts de ce roi, la science du génie et

celle de l'artillerie firent peu de progrès sous son règne ; les canons, mal fondus, mal forés et d'un calibre énorme, manquaient de mobilité et ne présentaient aucune sûreté aux artilleurs, souvent victimes de leurs explosions.

L'armée française, outre la réorganisation de Jean Ier et de Charles VII eut diverses modifications à subir. Ainsi Henri II supprima les écuyers, François Ier donna plus d'importance à l'infanterie et créa sept légions de volontaires qui s'élevèrent à quarante deux mille hommes ; d'un autre côté, l'arc, l'arbalète, l'arquebuse, la hallebarde, le mousquet à rouet et à mèche avaient été successivement abandonnés, le fusil à baïonnette devait, sous Louis XIV, devenir l'arme du fantassin.

A l'avénement de Henri IV au trône, on ne comptait dans l'armée que quatre régimens d'infanterie, connus dans l'histoire sous le nom de *vieux corps*, et célèbres par leurs exploits ; dix ans après la mort de Henri, le nombre des régimens s'était accru jusqu'à dix ; à la mort de Louis XIII, le nombre était de trente-trois.

Sous Louis XIV, la force de l'armée prit un développement extraordinaire ; en 1709, le nombre des régimens d'infanteries était de deux cent soixante, non compris deux régimens de la garde ; à l'avénement de Louis XVI, il n'en existait plus que quatre-vingt-onze.

La cavalerie n'avait pas éprouvé moins de chan-

gemens que l'infanterie, la lance avait été abandonnée, et toutes les armes défensives, excepté la cuirasse ou plastrons, avaient disparu successivement : le sabre et le pistolet étaient devenus les armes principales de la cavalerie.

Les sciences de l'artillerie et du génie avaient été portées à un haut point de perfection. Vauban avait fait une révolution dans l'art de l'attaque et de la défense des places.

L'habillement militairevitsubi aussi d'innombrables transformations ; l'habillement et l'armement uniformes des troupes avaient été admis en principe vers la fin du règne de Louis XIII ; ce fut sous Louis XIV seulement que les uniformes devinrent obligatoire pour les officiers et les soldats.

Lorsque la révolution française éclata, et que l'Europe entière se coalisa pour en comprimer le noble élan, en 1792, l'armée nationale était ainsi composée. L'infanterie formait cent cinq régimens de ligne, chacun de deux bataillons, quatorze régimens de chasseurs et deux cents bataillons de volontaires créés par un décret de l'assemblée constituante. Les régimens de ligne n'étaient pas sans instruction, mais ils n'avaient qu'une expérience pratique bonne pour la parade et les évolutions de la paix. Ils étaient numériquement très faibles ayant perdu beaucoup d'hommes par la désertion, et toute la jeunesse apte aux armes s'attachant de préférence aux bataillons de volontaires.

Il existait dans l'armée sept régimens d'artillerie de deux bataillons, très faibles sans doute, mais d'une instruction parfaite et du meilleur esprit. On forma en outre, à cette époque, neuf compagnies d'artillerie à cheval, et cette inovation eut un tel succès, que le nombre en fut bientôt assez augmenté pour qu'on en formât des régimens.

La cavalerie comptait cinquante-neuf régimens de diverses armes, instruits, disciplinés, remplis de dévouement et de patriotisme.

Dans les grandes guerres qu'ils ont soutenues, les Français ont eu à combattre tour à tour, et souvent à la fois tous les peuples de l'Europe; nos soldats ont vu aussi en face les braves et terribles Mamelucks, si redoutables dans les vastes plaines du désert; les Turcs si fermes et si déterminés derrière leurs murailles; les Bédouins, astucieux et féroces; tous ces peuples guerriers de l'Afrique et de l'Orient dont le courage inné emprunte au dogme de la fatalité une opiniâtreté plus résolue, une plus aveugle résolution.

A nombre égal, les Français ont de tous temps vaincu les peuples de l'Europe; c'est qu'à la discipline, lien unique des armées puissantes, nos soldats joignent la patience et la gaîté qui font surmonter les fatigues, et la fermeté qui apprend à garder son rang jusqu'à la mort; c'est qu'à l'opiniâtreté des Russes à l'audace des Mamelucks, au courage des Anglais, des Antrichiens, des Prussiens, ils ajoutent

cette impétuosité toute nationale si bien nommée par les Italiens *la furia francese*; c'est qu'aux qualités de la bravoure, de la discipline, de l'instruction qui suffiraient pour faire déjà du soldat un excellent combattant, ils unissent les sentimens qui assurent toujours la victoire, le dévouement au général et l'amour de la patrie.

Les exemples que nous avons réunis en faisceau diront mieux au reste que ne pourraient faire nos discours, tout ce qu'il y a de grandeur, de dévouement, de résignation et de courage dans le cœur du soldat français.

FASTES MILITAIRES

DE LA FRANCE.

La France, dès l'origine de la monarchie, se distingue par cet esprit guerrier, cet élan généreux qui, dans tous les états, dans toutes les conditions, fait éclater les sentimens patriotiques, assure l'inviolabilité du sol, l'indépendance de la patrie et enfante de sublimes traits de dévouement et d'intrépidité.

Clovis, par les victoires de Tolbiac et de Vouillé, avait, dès l'an 507, placé sous sa domination tout le pays qui s'étend de la Loire aux Pyrénées; la France fut agrandie par les armes, fut envahie, en 700, par les Sarrasins; alors Ebbon, évêque de Sens sauva sa ville en excitant le courage des habitans à la tête desquels il se plaça. Charles Martel a vu l'invasion des barbares; il est en guerre alors avec le duc d'Aquitaine, mais devant le danger de la patrie y a-t-il encore une guerre intérieure possible; il va trouver son rival dans son camp: « Cessons d'être ennemis, dit-il, la France atta-

quée a besoin du secours de ses fils, » et sous les murs de Tours leurs efforts réunis sauvent la patrie et l'honneur.

Cette journée, si l'on en croit Mézerai, fut la plus sanglante de toutes celles dont l'histoire fasse mention : les Sarrasins laissèrent sur le champ de bataille trois cent soixante-quinze mille hommes de leur nation. Ce récit pourrait être un peu exagéré; ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis cette défaite, les Barbares, qui avaient déjà envahi et dévasté l'Espagne, et qui se montraient en France pour la troisième fois, n'y reparurent plus.

Bientôt après parut Charlemagne, et dès lors ce ne fut plus la défense de la patrie qui dut frapper et électriser les peuples, ce fut son éclat, sa grandeur. La nation, devenue guerrière à l'exemple de son prince, crée en quelque sorte pour l'avenir un point de similitude à tous les grands travaux militaires. Long-temps après encore, les braves sur le champ de bataille s'animeront au combat avec la chanson de Roland, de ce paladin si célèbre qui passait pour le neveu du grand Charles, et qui périt en Espagne à la journée funeste de Roncevaux (778). Ce règne était fait pour prêter à toutes les fictions romantiques, non seulement le triomphateur, maître de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, couronné à Rome empereur d'Occident par le souverain pontife, a renouvelé l'empire des Césars, éteint en 476 dans Augustule; non seule-

ment les bornes de ses vastes états sont : à l'orient, le Naab et les montagnes de la Bohême ; au couchant, l'Océan ; au midi, la Méditerranée ; au nord, l'Océan et l'Eyser ; mais son activité à retenir le fruit de ses conquêtes, mais ses talens dans l'art de gouverner au sein des douceurs de la paix, le disputent encore à la gloire de ses armes. Né dans un siècle ignorant, et lui-même etranger aux lettres, il les fait fleurir dans ses états, mérite d'en être nommé le protecteur et le restaurateur, appelle des érudits d'Angleterre et d'Italie, et fait de son palais l'asile des sciences, comme il en avait fait le temple de la victoire.

Les fils de Charlemagne ne purent pas défendre son héritage. La fin du neuvième siècle est remarquable par les incursions et les ravages des hommes du nord. La France de nouveau envahie, et bientôt Paris lui-même doit se défendre.

Ces incursions durèrent à différens intervalles plus de quatre-vingts ans, mais à défaut de princes dignes du trône, la Providence suscite au milieu du peuple des citoyens propres à sauver le pays, et cette époque est assurément une des plus mémorables de l'histoire.

Les Normands, après s'être avancés jusqu'à Pontoise, prirent cette ville et y mirent le feu. De là ils marchèrent droit sur Paris, qu'ils avaient l'intention de surprendre. L'évêque Gosselin, vers qui ils députèrent pour demander le passage de la ville,

se défiant de leurs intentions, refusa de le leur accorder. Ils résolurent aussitôt d'en faire le siége.

Paris n'avait alors d'autre étendue que la Cité, et se trouvait ainsi entièrement entouré par la rivière. On n'y entrait que par deux ponts, que l'on appelle aujourd'hui, l'un le pont au Change et l'autre le petit Pont. Chacun de ces deux ponts était défendu par une grosse tour, à la place desquelles furent ensuite bâtis les deux Châtelets; mais la plus sûre défense de cette ville était un grand nombre de braves qu'elle renfermait dans son enceinte. L'évêque Gosselin, guerrier par inclination et digne émule de son confrère Ebbon, anima les habitans et voulut partager leurs périls. Les historiens disent que l'armée des Normands était de quarante mille hommes, et qu'ils avaient remonté la rivière avec sept cents barques ou bateaux plats. Ils employèrent toutes les machines de guerre qui étaient alors en usage, comme les balistes ou pierriers, les béliers, les tours, les galeries Le premier assaut qu'ils donnèrent fut au grand pont, du côté du nord; c'est là qu'ils dirigèrent leurs efforts pour ruiner les défenses de la tour. Les assiégés employèrent les mêmes armes pour repousser l'ennemi; on se battit avec fureur; l'évêque Gosselin fut blessé d'un coup de flèche, et beaucoup de monde fut tué de part et d'autre.

Les Normands, le lendemain, préparant un second assaut, firent avancer leurs galeries pour appro-

cher de la muraille à couvert. Les Parisiens parvinrent à les rompre en plusieurs endroits, et jetèrent de la poix fondue sur ceux qui étaient au pied des murailles. Ceux-ci furent obligés de se jeter dans la rivère pour éteindre le feu qui avait pris à leurs habits. Leur fureur se ralentit quelque temps, mais leurs cavaliers mettant pied à terre, le combat recommença. Là se firent des prodiges de valeur; là se couvrirent de gloire le brave Odon, et le neveu de l'évêque Gosselin, l'abbé Eble, ainsi dénommé parce qu'il possédait des abbayes, mais cependant simple séculier et l'un des plus vaillans capitaines. Ces braves se distinguèrent par-dessus tous les autres.

Les Normands avaient lâché pied; les habitans croyaient tenir la victoire, lorsqu'un pan de la muraille de la tour, qui avait été ébranlée, vint à s'écrouler et forma une brèche. Aussitôt les ennemis reprennent courage et reviennent à l'assaut. Nouveau choc des plus terribles. Les Normands, las enfin de la résistance, entassent du bois au pied de la tour et y mettent le feu. Tout était perdu pour les Parisiens, Paris allait être la proie des assiégeans si le vent eût porté contre la tour; mais le ciel permit qu'il se dirigeât entièrement du côté de l'ennemi, et que le vaillant comte de Paris, Eudes, qui commandait partout, réussit par ses soins à le faire éteindre. Les Normands voyant tous leurs efforts inutiles, laissèrent un faible détache-

ment des leurs, et allèrent piller les environs.

Là ne finit pas cette courageuse défense. Les Normands revinrent peu après, et reprirent le siége avec une nouvelle opiniâtreté. Ils avaient construit une machine à plusieurs étages, qu'ils faisaient mouvoir avec des roues, et de laquelle ils tiraient plus facilement sur les assiégés; la tour de bois, battue à coup de pierriers, fut enfin démontée et offrit une grande brèche. Un gros détachement de Normands s'avança aussitôt, mais éprouva la même résistance, et fut repoussé avec autant de perte qu'auparavant. La nuit venue, ils comblèrent le fossé; et, comme les fascines leur manquaient, ainsi que la terre, ils le remplirent de chevaux morts. Pour effrayer les assiégés par des marques de cruauté, ils égorgèrent à leur vue tous les prisonniers qu'ils avaient faits, et continuèrent à battre la tour à coups de béliers. Les Parisiens, de leur côté, employaient d'autres machines, qui, tombant à plusieurs reprises sur les galeries, les brisaient et les enfonçaient. Les béliers ne réussissant pas au gré des Normands, ils essayèrent de brûler le pont qui communiquait de la ville à la tour; mais cette entreprise n'eut pas plus de succès, parce que les assiégés éteignirent le feu.

Ce siége durait depuis plus de six semaines, lorsqu'un violent débordement de la rivière emporta le pont qui défendait la tour du côté du midi.

Cet accident jeta la consternation parmi les assiégés. Les Normands, instruits de cette circonstance, se hâtèrent de mettre le feu à la tour; elle n'était gardée que par douze Parisiens, mais qui tous étaient des hommes de cœur. Sommés de se rendre, ils refusèrent; le feu ayant gagné le dedans, ils se retirèrent sur le bout du pont qui était resté, s'y défendirent jusqu'à l'épuisement, et ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'ils consentirent enfin à se rendre sous promesse de la vie; mais ils ne furent pas plutôt entre les mains des ennemis, qu'ils furent passés au fil de l'épée. Les Normands rasèrent la tour.

Charles-le-Gros se trouvait alors au-delà du Rhin, et s'occupait d'arrêter les révoltes des seigneurs. Instruit du danger de sa capitale, il y envoya un secours d'hommes et de vivres conduit par le comte Henri, qui, donnant dans un piége que lui tendirent les Normands, périt près de Paris, ainsi que la plupart des hommes qui l'accompagnaient; les autres furent dispersèrent. Pendant ce temps l'évêque Gosselin était mort, objet de la vénération et des regrets de tous ses concitoyens; c'était le comte Eudes lui-même qui était allé avertir Charles de l'état de Paris, et qui en avait obtenu le secours amené par le comte Henri: l'abbé Eble, en l'absence de Eudes, avait plusieurs fois donné des marques nouvelles de la plus haute intrépidité.

Eudes, à son retour, s'arrêtant à Montmartre avec un petit corps de troupes, avait fait savoir son arrivée à Eble. Les Normands avertis voulurent l'empêcher de rentrer dans Paris ; mais Eble exécuta une sortie sur eux, et Eudes, se faisant jour l'épée à la main à travers le camp, rentra dans la ville et encouragea les habitans par l'espoir du secours qui approchait. Les ennemis, ayant rendu ce secours inutile, songèrent à donner un dernier assaut ; celui-ci fut général et le plus terrible, car quelques-uns des assiégeans sautèrent sur la muraille : alors la valeur d'un seul homme sauva la ville. C'était un simple soldat d'un courage et d'une force extraordinaire : ayant vu le danger, il accourt suivi de cinq de ses compagnons ; il tue tous ceux qu'ils rencontre, et précipite les autres du haut du mur. Le feu fut mis à leur tour; ceux qui gardaient ce poste, ouvrant la porte, sortirent sur l'ennemi l'épée à la main, avec tant de furie, que les Normands, repoussés partout, n'osèrent plus tenter une nouvelle attaque.

La bataille de Bouvines fut une des plus belles peut-être parmi celles qui se livrèrent pour la défense de la patrie (1214). Les princes confédérés avaient fait d'avance entre eux le partage de la France. Philippe-Auguste, sans s'étonner du nombre et des forces de ses ennemis, s'avance vers Péronne avec quarante mille hommes, la plu-

part troupes d'ordonnances; car ce prince avait déjà commencé à avoir des troupes réglées, sans compter trente-cinq mille hommes de milice qui formaient un grand corps d'infanterie. Presque tous les seigneurs du royaume se rendirent auprès du roi.

Ce prince, se voyant à la tête d'une armée de soixante mille hommes, résolut de porter la guerre dans le pays ennemi. Il partit de Péronne au mois de juillet, entra dans la Flandre, et vint camper près de Tournay. L'empereur avait plus de cent cinquante mille hommes dans son armée, et s'était posté très avantageusement près de Mortagne. Philippe, pour le tirer de ce retranchement, tourna du côté de Hainaut; l'empereur, qui prenait sa marche pour une fuite, suivit la même route, et arriva dans la plaine de Bouvines, le 27 juillet. Le chevalier Guérin, hospitalier de Saint-Jean, qui faisait les fonctions de maréchal de bataille, après avoir fait son rapport au roi, range les troupes en ordre de combat. Il a l'adresse de se mettre le soleil à dos, de manière que l'ennemi l'a dans les yeux; ensuite il entre dans les rangs, et exhorte les troupes à combattre courageusement pour la défense du roi et de la patrie.

Jamais, disent les historiens, bataille ne fut plus long-temps disputée. L'empereur était au milieu de toute sa noblesse. On traînait près de lui sur un superbe chariot un aigle d'or d'une gran-

deur prodigieuse, et qui tenait dans ses serres un dragon par lequel on avait voulu représenter la France. Ce corps de bataille était divisé en trois escadrons, chacun de dix mille hommes, qui avaient ordre de ne s'attacher qu'au roi. Tout se mêla, tout combattit avec une fureur égale. Philippe fit des prodiges de valeur; plus de cent gentilshommes furent tués à ses côtés; lui-même pensa périr; il reçut un coup de lance dans la gorge; son cheval fut tué, et ce prince foulé aux pieds des chevaux. Montigni haussait et baissait l'étendard royal, pour faire reconnaître à toute l'armée l'extrémité ou le roi était réduit; quoique embarrassé de son étendard, il se jeta au-devant de Philippe avec Tristan, et ils soutinrent eux seuls, durant quelques momens, tout l'effort des ennemis. Enfin le roi se leva, et monta sur le cheval de Tristan; une foule de noblesse, d'officiers et de soldats étaient accourus et l'avaient entièrement tiré du danger. Alors, se mettant à la tête de cette nouvelle troupe, il fait une autre charge aux ennemis, et marche au corps de bataille qui lui est opposé; rien ne résiste à la furie des Français; on pousse, on pénètre jusqu'à la personne même de l'empereur. De Trie le frappe d'un coup de lance; la cuirasse de ce prince lui sauve le coup; le jeune comte de Bar le saisit par son hausse-col; Desbarres, sénéchal d'Anjou, s'efforce de le tirer de dessus son cheval. Othon

se crut fait prisonnier; des Allemands arrivés en foule, lui ouvrent le chemin de la retraite, et il se dérobe au combat par une fuite précipitée.

Ce moment fut le signal de sa défaite; le camp des impériaux ne fut plus qu'une déroute. Cependant on combattait encore entre l'aile droite des alliés et la gauche des Français. Le comte de Flandre se défendit avec le plus grand courage, et ne se rendit à Hugues de Mareuil, qu'après que son cheval eut été tué sous lui. Le comte de Boulogne se défendait avec encore plus de fureur, et ne songeait qu'à vendre chèrement sa vie; blessé enfin au visage et jeté par terre, il se rendit au chevalier Guérin. Ce fut dans cette journée mémorable que l'on vit Philippe, évêque de Beauvais, user d'un stratagème singulier pour signaler sa valeur et son patriotisme. Ce prélat avait encouru les censures de l'église pour s'être servi de l'épée; il combattit avec une massue en bois, comme si, dit Mézerai, il importait beaucoup de quelle façon l'on tue, si l'on perce ou si l'on assomme. Parmi ceux qui se distinguèrent sur tous les autres, on cite le chevalier Guérin, Guillaume Desbarres, les trois frères Hugues, Jean et Pierre de Mareuil, Thomas de Saint-Vallier, Mathieu de Montmorency, alors connétable et sous lequel cette dignité fut rendue le premier de tous les offices militaires. Le roi s'était montré le plus vaillant et le plus adroit chevalier de son armée,

pour parler selon les termes de ces temps-là. Cette victoire, en confondant l'orgueil des confédérés, détruisit l'armée la plus redoutable qu'on eût vue en France depuis un siècle.

A l'attaque du pont de Taillebourg, saint Louis se montre le modèle des braves, et semble avoir entrevu dans l'avenir et voulu d'avance à lui seul faire éclater tous les prodiges d'Arcole. Il s'avance sur le pont, le sabre à la main, et se jetant au plus fort de la mêlé, suivi de plusieurs seigneurs, pousse les Anglais hors de ce passage et s'en rend le maître. Mais le péril ne fit qu'augmenter par cet avantage; car le roi ayant très peu de terrain, ses soldats ne le suivant qu'à la file, et les bateaux n'en pouvant passer qu'un très-petit nombre à la fois, il se trouve exposé au plus grand danger; car, comme le pont est fort étroit, et que toute son armée, excitée par son exemple, le veut suivre, ils se tuent à passer, et peu le peuvent à cause de la foule. C'est pourquoi ses ennemis, l'apercevant mal accompagné, s'amoncèlent à l'entour de lui, et lui courent sus mille et mille tout à la fois. Ses chevaliers, qui lui servent d'une forte muraille, ne sauraient plus endurer si grand effort et sont contraints de faire jour. Par cette ouverture on l'assaut de tous côtés; peu s'en faut qu'il ne soit *accravanté* des massues et des épées; peu s'en faut qu'il ne soit enseveli sous les dards et sous les écus; et rien ne lui est favorable que la

grande multitude d'attaquans qui se nuisent les uns aux autres. Il jette les yeux de çà et de là pour éviter les plus cruels dangers, et parant à tant de coups, il en renverse toujours quelqu'un des plus échauffés. Toutefois si cela eût duré plus long-temps, il ne pouvait échapper à la mort où à la captivité; mais ses gens, les uns passant par dessus le pont, et les autres à la nage, se rallient peu à peu et se ruent sur cette multitude confuse. Le choc est pareil d'abord, puis les nôtres se renforçant, repoussent les Anglais, qui sont dissipés, hachés en pièces ou mis en fuite. Le roi d'Angleterre se sauva à toute bride à Xaintes.

L'époque mémorable des croisades nous force de remonter à un siècle avant la bataille de Bouvines. Ici, dans cinq expéditions successives, la valeur française se voit transportée sur des rivages lointains, sans perdre rien de son éclat et de son impétuosité. Toute l'Europe chrétienne est en armes, et le rendez-vous général est dans les plaines de Constantinople. En vain quarante mille hommes sont dans Jérusalem pour la défendre; vainement le gouverneur, pour en rendre le siége plus difficile, a fait combler les puits, les citernes de tous les environs, et raser les faubourgs de la ville; *Jérusalem est prise* au bout de cinq semaines. Louis-le-Jeune est devant Damas qu'il emportait d'assaut sans la trahison. Louis IX est devant Damiette.

Ce saint roi montra devant Damiette tout l'héroïsme qu'il avait fait admirer à la défense du pont de Taillebourg. Voyant le rivage bordé des troupes du soudan, qui prétendait s'opposer au débarquement de son armée, il se jette le premier l'épée à la main dans l'eau; et, suivi de toute sa noblesse, il charge les infidèles et les met en fuite. La nouvelle de leur défaite ayant été portée à la ville, les habitans en furent tellement consternés, que, quoique leur ville passât pour très-forte, ils en sortirent tous pendant la nuit. Le lendemain, dit Mézerai, le roi y entra à la tête de son armée; et, le légat ayant purifié la principale mosquée, on y chanta le *Te Deum*.

Tout le monde sait avec quelle intrépidité son jeune frère, le comte d'Artois, combattit devant la Massoure, et, s'il y périt, combien sa mort fut glorieuse. Il était accompagné de quatorze cents chevaliers du Temple et de Jérusalem, qui moururent avec lui. « Châtillon et Mauvoisin, disent les historiens, surpassèrent en cette occasion tous les héros de leur race. »

En 1328, la bataille de Cassel soumit la Flandre. Le camp du roi pensa être surpris. « On était si peu sur ses gardes, dit un historien, que le premier qui courut à la tente du roi pour l'avertir du péril où il était, fut son confesseur, religieux de saint Dominique, dont il se moqua d'abord comme d'un homme qui, n'étant pas accoutumé à la guerre,

avait pris l'alarme à la vue de quelque parti ennemi. » Robert de Cassel, frère de comte de Flandre, sauva l'armée et eut une grande part à la victoire.

Plusieurs batailles funestes vont se succéder. Mais nous n'abandonnerons pas nos braves au sein de l'infortune, et ce fut souvent à l'inexpérience ou à l'opiniâtreté des chefs qu'ils durent leur adversité. Avant la funeste bataille de Crécy (1346), on représenta à Philippe de Valois, qu'après une marche de cinq lieues, que l'ardeur du soleil avait rendue très fatigante, les troupes devaient être harassées; qu'il fallait les laisser reposer jusqu'au lendemain, et ne pas engager précipitamment une bataille contre un ennemi bien posté, à qui le désespoir et la nécessité de vaincre donneraient encore du courage. Le comte d'Alençon, frère du roi, prince d'un naturel impétueux, rejeta cet avis, et ordonna l'attaque. Les Anglais laissèrent paisiblement approcher l'armée française; mais leurs archers de première ligne, voyant les arbalétriers génois venir à eux, s'avancèrent quelques pas et commencèrent à tirer. Froissard prétend que les Génois ayant négligé, pendant la marche, de couvrir les cordes de leurs arbalètes, elles étaient si mouillées qu'ils ne purent s'en servir, et que, *meurtris et déconfits par les flèches que les Anglais leur tiraient si vivement que ce semblait neige, ils lâchèrent pied et se renversè-*

rent sur la seconde ligne des Français. Ceux-ci, qui étaient sur un terrain étroit, ne purent faire leurs mouvemens que fort difficilement, et Philippe, croyant qu'il y avait de la trahison, ordonna de faire main basse sur les Génois, qui se trouvèrent ainsi exposés aux traits des ennemis, et assommés par les Français. En même temps le prince de Galles s'avança avec ses gendarmes, qui firent un horrible carnage. On se mêla, le combat devint terrible; tout à coup six pièces de canon, qu'Édouard avait placées au haut de la colline, commencèrent à tirer. Ces foudres, dont les Anglais, dit Rapin Thoiras, se servaient pour la première fois, et dont l'usage était inconnu en France, firent un si grand effet sur les troupes française, et leur causèrent tant de surprise, qu'on attribua en partie à ce motif le résultat de cette journée.

Malgré toutes ces circonstances funestes, les Français montrèrent leur valeur accoutumée. Philippe se battit en soldat; il reçut deux blessures, l'une à la gorge et l'autre à la cuisse. On crut long-temps dans l'armée qu'il était mort; cependant la bataille dura jusqu'à deux heures après minuit, et les Anglais, au milieu des ténèbres, furent long-temps incertains si la victoire était pour eux. C'est en quittant ce champ de bataille que Philippe, voulant entrer au château de Broye qu'il trouva fermé, et le châtelain demandant qui était là, fit

ette réponse admirée dans un revers si accablant : *ouvrez, c'est la fortune de la France!*

Il était accompagné des comtes de Hainaut, de Montmorency, de Beaujeu, d'Aubigni et de Montfort. On trouva le lendemain, au nombre des morts, le comte de Blois; Louis, comte de Flandre et neveu du roi; le comte de Sancerre; le comte d'Auvergne; le duc de Lorraine; la duc de Bourbon; Grimaldi; Doria, et plus de douze cents chevaliers. Quatre-vingts bannières que portaient les seigneurs bannerets, furent aussi trouvées sur le champ de bataille.

La trève qui eut lieu entre les Français et les Anglais, au commencement du règne de Jean, ne suspendit pas les hostilités en Bretagne, témoin le fameux *combat des trente*, en 1350, ainsi appelé parce que trente Anglais et autant de Bretons se battirent un jour à outrance pour savoir qui avait *plus belle amie*, selon le langage de la chevalerie d'alors. Au moment de l'attaque, les Anglais réfléchirent qu'un pareil combat ne devait pas se donner sans la permission des deux rois. La réflexion venait un peu tard, aussi ne fut-elle point écoutée. On se battit, et au fort de la mêlée, Beaumanoir, qui commandait les Bretons, fut blessé. La soif le pressant, il crie qu'on lui apporte à boire : *Bois ton sang*, lui répond un des siens, *cela te désaltérera*. Les Anglais eurent le dessous et périrent en partie.

Si la malheureuse affaire de Potiers fut l'effet de l'imprudence et de l'entêtement du roi, au moins ce prince déploya-t-il un courage au-delà de toute expression. Trois de ses fils, qui combattaient à ses côtés, furent emmenés par leurs gouverneurs; mais Philippe, le plus jeune (il n'avait guère que quatorze ans), voulut absolument rester auprès de son père, qu'il défendait avec une ardeur au-dessus de son âge. Les Anglais ayant renversé tous les seigneurs qui entouraient le roi, lui criaient de se rendre, et il ne répondait qu'en assommant avec sa hache d'armes quiconque osait l'approcher A la fin cependant, excédé de fatigue, il répondit à une voix qui lui adressait encore la même invitation : Où est mon cousin le prince de Galles? qu'il approche et je verrai ce que je dois faire ; mais ce prince était loin de là. Ayant alors demandé quel était l'officier qui lui parlait ainsi, et sachant que c'était le chevalier de Moerbec, qu'un duel avait forcé de se retirer en Angleterre, il lui remit ses armes. On le mena avec son fils au prince de Galles qui le reçut avec tous les égards dus à son rang, et le mena à Bordeaux, et de là en Angleterre, où il resta quatre ans.

Le jour même que le roi fut pris, Édouard lui donna à souper, et le prince de Galles refusa constamment de s'asseoir à la même table. On prétend que l'échanson présenta à boire à Édouard avant d'en offrir à son prisonnier, et que Philippe,

qui fut depuis duc de Bourgogne, donna un soufflet à cet officier, en lui disant : Ignores-tu que ton maître est vassal du roi mon père? Étonné de la fermeté du jeune prince, Édouard dit à Jean : Comment appelez-vous votre fils? Il se nomme Philippe, répondit-il. Eh bien, ajouta Édouard, il faut le surnommer *le hardi*, puisque, si jeune encore, il défend avec tant d'énergie les droits de son père.

Le père Daniel attribue le funeste revers de Poitiers (1356) à un défaut de prudence qui tenait aux usages du temps. Le prince de Galles, dit-il, était perdu; les vivres commençaient à lui manquer. Le roi, en faisant marcher le tiers de son armée du côté de Poitiers, comme il le pouvait sans crainte de trop s'affaiblir, aurait affamé l'armée anglaise, et l'eût obligée à se rendre sans coup férir; mais on ne pouvait, en ce temps-là, proposer des conseils modérés sans passer pour timide.

En effet, le prince de Galles sentit l'extrémité où il était réduit, et fit faire des propositions au roi. Il offrit de payer tout le dommage qu'il avait fait dans sa course, de délivrer tous les prisonniers, et de ne point porter ses armes contre la France, ni lui, ni les siens, pendant sept ans, et qu'à ces conditions le roi laisserait aller l'armée anglaise en toute liberté. Mais le roi Jean répondit qu'il

était honteux de vouloir vaincre sans combattre, et fit sonner la charge.

C'est à cette bataille que se trouvait le fameux capitaine anglais Jean Chandos, qu'il a plu à Voltaire de placer sous Charles VII, et qui fut tué en 1369.

Duguesclin, à la bataille de Cocherel (1364), commandait cinq mille hommes contre dix mille, et avait pris une position peu favorable; il fit feinte de se retirer. Son ennemi, qui occupait une éminence, la descendit aussitôt pour accourir sur lui : « *Nous tendons à la rai*, dit Duguesclin, *veci les oisieaux pris ;* » et en effet, après un combat des plus animés, les dix mille hommes furent défaits.

Duguesclin combattait ici contre Jean de Grailly, *captal*, autrement seigneur de Buch en Gascogne, qui défendait les prétentions du roi de Navarre au duché de Bourgogne. Parmi les braves qui eurent part à sa victoire, on cite Olivier Duguesclin son frère, les gentilshommes gascons Curton, Lestrades, Pommiers, le comte d'Auxerre, Guillaume Bouestet, Roland du Bois, Thibaut du Pont, Eustache de la Houssaye, le vicomte de Beaumont et Baudouin d'Annequin, maître des arbalétriers de France.

« Je crois, dit Mézerai en parlant de Charles VI, que depuis la journée de Poitiers oncque il n'endossa les armes, mais avec la plume, et les ordres de son cabinet, qui étaient ponctuellement exécutés,

il fit *bouquer* tous ses ennemis, et ravit aux Anglais l'honneur et le profit de toutes leurs victoires. »

Le célèbre Duguesclin illustra les armes sous son règne. Ce brave gentilhomme était né pour la guerre. Fort jeune encore, il surprit le château de Fougères, se battit en champ clos au milieu de l'armée anglaise, jeta des troupes dans la ville de Rennes que le duc de Lancastres assiégeait, et fit lever le siége. S'étant rendu au siége de Melun auprès du dauphin, il y fut renversé dans un fossé et presque accablé sous les débris d'un pan de muraille. Nommé connétable de France, il devint la terreur des troupes anglaises, tomba dans le Maine et dans l'Anjou sur leurs quartiers, les défit tous les uns après les autres et prit de sa main leur général Grandson. Il rangea le Poitou et la Saintonge sous l'obéissance de la France; on sait qu'après sa mort, arrivée au milieu de ses triomphes devant Châteauneuf-Randon, en 1380, le gouverneur de cette place lui tint sa parole comme s'il eût été vivant, et vint déposer les clefs de la ville sur son cercueil. C'était un hommage à son extrême loyauté. Son humanité n'était pas moins connue. « N'oubliez pas, dit-il en mourant aux vieux capitaines qui l'avaient suivi pendant quarante ans, n'oubliez pas ce que je vous ai souvent répété : Qu'en quelque pays que vous fassiez la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfans et le pauvre peuple

ne sont point vos ennemis. » On ne le nommait que *le bon connétable.*

Les Français et les Bourguignons, à la bataille de Rosbecq (1382), défirent quarante mille Flamands. Charles VI, âgé de quinze ans, avait voulu être de cette expédition, *désirant*, disait-il, *guerroyer*. Le connétable de Clisson, suivi des maréchaux de Sancerre et de Blainville, conduisait l'avant-garde.

Boucicaut, qui depuis fut maréchal de France, très jeune alors et nouvellement armé chevalier, combattait au plus fort du danger, ne prenant conseil que de son courage. Il remarqua un chevalier Flamand, qui, à coups de sabre, abattait tout ce qui se trouvrait devant lui; rien ne pouvait résister aux efforts de son bras. Boucicaut court à lui, l'attaque la hache à la main, et le menace d'un ton intrépide. Le Flamand, voyant sa jeunesse, le méprise, et d'un coup violent lui fait tomber sa hache : « Va téter, enfant, lui dit-il; » et, se tournant d'un autre côté, il ne daignait pas achever sa victoire. Boucicaut, outré de colère, tire son épée, s'élance sur lui, et vient à bout, après quelques momens de combat, de la lui passer au travers du corps.

Ce n'est pas sans douleur que nous traçons ici le funeste récit de la bataille d'Azincourt : Henri V avait rangé ses troupes en bataille dans une plaine, près du village de Maisoncelles; le connétable d'Albret fit avancer l'armée française auprès d'Azincourt; et, au lieu de se tenir dans un terrain

large et étendu, il se posta entre deux bois, dans une prairie si étroite, qu'il s'ôta d'abord l'avantage que pouvait lui donner la supériorité du nombre. Le duc d'Orléans et les autres princes voulurent être à l'avant-garde; et tous les seigneurs désirèrent les accompagner, sans penser qu'il fallait laisser des chefs au corps de bataille. Le combat commença avec une fureur incroyable. Le roi d'Angleterre, ayant pris l'infanterie française en flanc, la renversa. Le corps de bataille et l'arrière-garde, qui n'avaient pas encore combattu, n'avaient personne pour les conduire. Tous les princes étaient tués ou pris; l'armée française fut en déroute.

On perdit cinq princes du sang, à la tête desquels était le duc d'Alençon, le prince de France le mieux fait, et qui n'avait que trente ans. Les ducs d'Orléans et de Bourbons, les comtes d'Eu et de Vendôme, le maréchal de Boucicaut, et un grand nombre d'autres seigneurs furent faits prisonniers.

La victoire, quelque temps infidèle, revient sous les drapeaux français (1428). Ici Charles VII, secondé par Dunois et Jeanne d'Arc, délivre son royaume presque entièrement envahi. Le Languedoc, le Dauphiné et le Lyonnais étaient les seules provinces dont ce prince jouît tranquillement; les Anglais étaient maîtres de toute la Normandie, d'une partie de la Guyenne, de plus de la moitié de l'Anjou et du Maine, de la capitale du royaume,

et de plus de vingt lieues à l'entour. Mais ce siècle était fécond en grands hommes de guerre. Charles avait pour le défendre les Saintrailles, les La Hire, les Dunois, les La Trémouille, les Dorval, les Thouars, les Chabannes, les La Fayette, auxquels se joignit le comte de Richemont Artus de Bretagne, prince expérimenté, qui s'était trouvé à la bataille d'Azincourt; ce monarque eut enfin l'héroïne étonnante, connue sous le nom de Jeanne d'Arc.

Nous ne nous occuperons pas à retracer des faits et des exploits tant de fois recueillis, et que tout Français a présens à sa mémoire; nous jetterons un coup d'œil sur la fin malheureuse de cette guerrière intéressante, qui contribua si puissamment à sauver son pays. Chaque historien en a parlé différemment et selon ses propres conjectures.

Voltaire dit : Une preuve que les capitaines de Charles VII employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que Saintrailles avait son berger, comme le comte de Dunois avait sa bergère. Ce berger faisait ses prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faisait de l'autte. Mais malheureusement la prophétesse du comte de Dunois fut prise au siége de Compiègne, par un bâtard de Vendôme, et le prophète de Saintrailles fut pris par Talbot.

Quoi qu'il en soit, on doit convenir que Jeanne d'Arc joignit au secret de sa mission un dévoue-

ment, un patriotisme héroïques; les plus grands dangers ne ralentissaient pas son zèle, et tous les écrivains rapportent avec quel empressement, avec quel enthousiasme les soldats français combattaient sous sa bannière. Que les Anglais aient cherché à s'emparer de cette fille intrépide et qui leur était si funeste, il n'y aurait là rien que de fort naturel; mais que ces propres compatriotes l'aient vendue, l'aient livrée, l'aient eux-mêmes déclarée digne des plus grands supplices et les lui aient fait subir, c'est ce qui doit pénétrer d'indignation toute ame honnête. Tel est le crime de la Sorbonne et d'un certain évêque Cauchon, misérable vendu au roi d'Angleterre contre son roi légitime et son pays, et qu'on appelait, dit Voltaire, « l'indigne évêque, l'indigne français, et l'indigne homme. »

« Il y avait alors, continue cet illustre écrivain, qui le croirait? un vicaire général de l'Inquisition en France, nommé frère Martin. C'était bien là un des plus horribles effets de la subvention totale de ce malheureux pays. Frère Martin réclama la prisonnière comme sentant l'hérésie, *odorantem hæresim.* Il somma le duc de Bourgogne et le comte de Ligny, *par le droit de son office, et de l'autorité à lui commise par le saint-siége, de livrer Jeanne à la sainte inquisition.*

« La Sorbonne se hâta de seconder frère Martin...! »

La conduite du tribunal chargé de la juger mon-

tre assez quels étaient les hommes qui avaient pu consentir à le composer. Un docteur en théologie, nommé Nicolas l'Oiseleur, venu pour la confesser dans sa prison, eut l'infamie de faire cacher derrière un morceau de serge deux prêtres qui transcrivirent la confession de sa pénitente. Beaucoup d'ecclésiastiques s'enfuirent dans la crainte d'être forcés de coopérer à cet acte d'iniquité. Un de ses juges même, nommé Isambart, touché de la naïveté et de la noblesse des réponses de Jeanne, voulut la sauver, et lui conseilla d'en appeler au jugement du pape et du concile. Cauchon, qui présidait, se leva en fureur et s'écria en s'adressant à Isambart : « Taisez-vous, de par le diable ! » En même temps, ajoute un écrivain, il défendit au greffier de faire mention de cet appel. Jeanne, s'apercevant de cette réticence, s'en plaignit en ces termes : *Ah ! vous écrivez bien ce qui fait contre moi, et ne voulez pas qu'on écrive ce qui fait pour moi !* Le comte de Ligny, qui l'avait livrée, ayant eu l'inhumanité de venir la voir dans sa prison, elle lui dit, sans lui faire aucun reproche : *Je sais bien que ces Anglais me feront mourir, croyant qu'après ma mort ils gagneront le royaume de France ; mais seraient-ils cent mille* goddons (*goddam*), *plus qu'ils ne sont à présent, ils n'auront pas ce royaume.* Un lord, présent, voulut la percer de son épée. Un de ses juges lui ayant dit que son roi était *hérétique, schismatique,* elle

répondit : *Par ma foi, sire, révérence gardée, je vous ose bien dire et jurer sur peine de ma vie, que mon roi est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, et n'est point tel que vous dites.* Cauchon enfin, ne pouvant la condamner, lui fit signer une fausse déclaration et prononça la sentence (*). *Vous m'aviez promis*, lui dit-elle avec douceur lorsqu'elle eut reconnu le piége où elle était tombée, *vous m'aviez promis de me rendre à l'église, et vous me livrez à mes ennemis*: Son supplice, qu'un raffinement de scélératesse rendit plus long et plus douloureux, arracha des larmes à ses ennemis même. Nous n'avons pas craint d'entrer dans ces détails sur cette fille célèbre. On ne peut ni trop payer un tribut de regrets et d'hommages aux défenseurs de la patrie, ni trop noter d'infamie la mémoire des traîtres et des persécuteurs. Cauchon mourut peu après de mort subite. Le pape l'excommunia après sa mort. Ses ossemens furent déterrés et jetés à la voirie. Digne prix de sa perfidie et de sa cruauté!

Charles VII, étant rentré dans Paris, nomma Dunois généralissime, et reconquit successivement la Normandie et la Guyenne. La journée de Fourmigny (1450) fit de nouveau honneur aux talens et à la bravoure du comte de Richemont. Il n'avait que

(*) Jeanne ne savait ni lire ni écrire ; elle fit de confiance une croix au bas de l'acte.

trois mille cinq cents hommes contre sept mille. C'est au siége de Castillon sur la Dordogne, sous le commandement des comtes de Penthièvre et de Chabannes, qu'on fit des lignes pour la première fois, et que périt le brave Talbot, après avoir soutenu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans la réputation d'un des plus grands capitaines de l'Angleterre. Ce fut aussi vers ce temps que cessa l'usage des milices que fournissaient à leurs frais les chevaliers bannerets. Il y eut des troupes réglées, sous le nom de *compagnies d'ordonnance*. Charles institua celle des francs archers, composée des hommes les plus braves de la nation. Chaque village s'était engagé à lui fournir un archer, qui devait marcher en campagne au premier ordre, et qui, à cause de son service, était affranchi de tout subside. On remarque encore qu'on n'avait jamais vu en France une plus belle et plus nombreuse artillerie que dans la guerre de Normandie, et qu'il y avait des charrois sans nombre pour les munitions.

Parmi les différens combats qu'occasionèrent à Louis XI ses démêlés avec le duc de Bourgogne, nous ne nous arrêterons qu'au siége de Beauvais (1470), où l'héroïsme des femmes semble revendiquer pour elles une place dans les fastes militaires. Destouville, le maréchal Rouaut et autres braves, qui s'étaient jetés dans la place, avaient fait la plus vigoureuse défense; les Bourguignons

avaient perdu plus de quinze cents hommes. Cependant les sorties, quoique heureuses, ne laissaient pas d'affaiblir les assiégés : ils auraient même été forcés, dans un dernier assaut que le duc de Bourgogne fit donner, si les femmes ne fussent venues à leur secours, ayant à leur tête Jeanne Hachette. Cette héroïne se présenta sur la brêche, l'épée à la main, repoussa les ennemis, arracha l'étendard qu'on voulait arborer, et renversa le soldat qui le portait. Le duc craignant de ruiner totalement son armée, leva le siége.

C'est en mémoire de cette action et comme une marque de la reconnaissance du roi, qu'il se faisait tous les ans à Beauvais une procession, dans laquelle les femmes précédaient les hommes.

Ce fut en 1477 que les Suisses, après avoir inutilement demandé la paix au duc de Bourgogne, se battirent contre lui en désespérés, et taillèrent son armée en pièce; défaite mémorable que suivit un an après le siége, aussi fort célèbre de Morat, après lequel le duché de Bourgogne tarda peu d'être réuni à la couronne.

Charles VIII, ayant pénétré en Italie, n'avait plus que huit mille soldats; et une ligue subitement formée contre lui par le pape Alexandre VI, lui opposait quarante mille hommes près de Fornoue (1495). Charles, sans se troubler, quoique très inférieur en force, choisit neuf braves, ou, comme dit Brantôme, *neuf preux*, au milieu des-

quels il se place. Il fait un discours plein de vigueur qui inspire la confiance à tous les siens ; et les confédérés, quoique supérieurs en nombre, mais divisés d'opinions, reculent après la première charge. Les Vénitiens s'étant jetés sur le bagage qu'on leur avait abandonné, le roi, à la tête de sa noblesse, de ses hommes d'armes, s'ouvre un passage l'épée à la main, et plus de trois mille cinq cents hommes des ennemis restent sur le champ de bataille.

Dans la guerre de Naples, entreprise en (1500), le brave chevalier Bayard arrête seul, pendant un assez long espace de temps, deux cents Espagnols à la barrière du pont du Garigliano, renouvelant par cette action le prodige de valeur d'Horatius Coclès, qui soutint seul l'effort de Porsenna sur le bord du Tibre.

Louis XII, après avoir passé l'Adda (1509), fit rompre les ponts pour obliger ses troupes à combattre à toute extrémité. Son avant-garde commença la bataille avec intrépidité, mais l'armée se trouvant sur un terrain planté de vignes et garni d'échalas plus hauts que dans les autres pays, les chevaux, bardés et caparaçonnés, ne pouvaient agir librement. On substitua six mille Suisses à la cavalerie ; mais ceux-ci, pesamment armés et naturellement lourds, eurent autant de peine à se faire jour à travers les vignes, qu'en avaient eu les chevaux. Six mille hommes d'une

infanterie composée de Basques levèrent ces inconvéniens par leur agilité. Pénétant jusqu'au camp ennemi, ils obligèrent le général de retirer son armée d'entre les vignes. Ce qui amena, du côté des Français, divers mouvemens faits avec autant d'à propos que de promptitude, qui décidèrent la victoire en leur faveur.

La victoire était complète. Il ne restait plus qu'un gros d'Espagnols qui se retiraient en bon ordre par le grand chemin. Gaston de Foix ne voulut pas qu'ils lui échappassent. Il part sur-le-champ pour les enfoncer suivi d'un petit nombre de gendarmes. C'était l'endroit fatal où l'entraînait sa malheurense destinée (1512). Les Espagnols font volte face et présentent leurs piques. Le jeune prince, emporté par sa valeur, veut se jeter à travers, reçoit un coup d'épée dans le côté et expire à l'âge de vingt-quatre ans, enseveli, pour ainsi dire, dans la victoire, après avoir porté sa réputation plus haut qu'aucun capitaine de son siècle, et mérité le surnom de *foudre d'Italie*.

« Je voudrais, dit Louis XII, en apprenant cette mort, n'avoir pas un pouce de terre en Italie, et pouvoir, à ce prix, faire revivre mon neveu Gaston de Foix et tous les braves qui ont péri avec lui. Dieu nous garde de remporter jamais de telles victoires ! »

Cette bataille dura près de huit heures. Parmi les braves qui se signalèrent dans l'action, on cite

surtout les noms de la Palice, de d'Aubigni, de Saint-Vallier, de Louis de Brézé, du chevalier Bayard, de Créqui, de Le Voyer de Paulmi, de Dûras, de Fimarçon, de Pardaillan, de Caussol, de Louis d'Ars, d'Humbercour et de Trivulce.

La ville de Brescia ayant été prise d'assaut, fut livrée au pillage : une seule maison en fut préservée, ce fut celle où avait été transporté le chevalier Bayard, blessé grièvement dans la bataille. A peine eut-il touché le seuil de la porte, qu'une femme vint se jeter à ses genoux, et lui dit d'une voix étouffée par ses sanglots : *Ah! seigneur, sauvez-moi la vie, sauvez l'honneur à mes filles.* Rassurez-vous, madame, lui dit le chevalier, votre vie et leur honneur sont en sûreté tant que je serai en vie. La mère tremblante alla tirer ses filles de leur retraite, et les présenta à leur libérateur. Les soins reconnaissans de cette famille et le secours d'un habile chirurgien eurent bientôt fermé la blessure de Bayard; il se préparait à partir, lorsque la mère, entrant dans sa chambre, lui dit : « Monseigneur, nous vous devons la vie; tous nos biens vous appartiennent par le droit de la guerre; mais après tant de preuves de générosité que vous nous avez déjà données, nous osons espérer que vous daignerez vous contenter de ce faible tribut; » en même temps, elle fit déposer devant le chevalier un coffre d'acier, rempli de ducats. Madame, lui dit Bayard, que renferme ce coffre?

Monseigneur, lui répondit la dame en tremblant, deux mille cinq cents ducats; nous n'avons pu en rassembler davantage; mais, si vous l'exigez, nous aurons recours à nos amis, pour augmenter la somme. Madame, repartit le chevalier, je n'ai point oublié les généreux traitemens que j'ai reçus chez vous, ils me sont plus précieux que cent mille ducats; reprenez votre or, et comptez toujours sur mon amitié : il voulut la reconduire, mais elle protesta qu'elle resterait jusqu'à ce qu'il eût accepté son présent. Eh bien! madame, je le reçois; mais à votre tour, vous ne me refuserez point la satisfaction de faire mes adieux à vos aimables filles. Tandis que la mère allait les chercher, le chevalier fit trois lots de l'argent qu'on le forçait d'accepter. Mesdemoiselles, leur dit-il lorsqu'il les vit entrer, les sentimens que vous m'avez inspirés ne s'effaceront jamais de mon cœur. Je ne savais comment reconnaître les soins que vous avez pris de moi pendant ma maladie. Les gens de ma profession ne sont guère chargés de bijoux; mais voilà deux mille cinq cents ducats dont je puis disposer; recevez-en chacune mille comme un présent de noces; je l'exige et je vous en prie. Quant aux cinq cents qui restent, veuillez les distribuer vous-mêmes aux couvens de religieuses qui auront le plus souffert des rigueurs de la guerre. Fleur de chevalerie, s'écria la mère, puisse le Ciel te récompenser dignement en ce monde et en l'au-

tre. Les jeunes demoiselles attendries versaient des larmes ; elles présentèrent au chevalier chacune un bracelet tissu de leurs cheveux. Je les accepte bien volontiers, dit Bayard, et il se les fit attacher au bras, et leur promit de les porter toujours *en souvenir d'elles*.

Bayard et le chevalier Tardieu sont détachés avec ordre de s'emparer d'un convoi ennemi chargé d'argent ; ils se mettent en embuscade chacun de leur côté : le hasard dirige le convoi vers le lieu où s'est posté Bayard, et il se rend maître de quinze mille ducats. Tardieu survient, et à la vue de cet argent étalé sur une table, il prétend en avoir sa part. Bayard lui fait observer qu'il n'a pas coopéré à sa prise. Tardieu va se plaindre à ses chefs qui lui prouvent qu'il a tort. Il revient faire ses excuses au chevalier, qui l'embrasse en souriant et étale une seconde fois les ducats à ses yeux : *Ah! la belle dragée*, s'écrie Tardieu ; *que je serois heureux si j'en avais la moitié!* A cela ne tienne, répondit le généreux Bayard, *que pour si peu de chose, je chagrine un aussi brave gentilhomme!* et il lui fait compter sept mille cinq cents ducats. Tous deux étaient chevaliers, et des plus braves, et il est à remarquer qu'ils n'eurent pas seulement la pensée de recourir au duel pour vider leur différent. Il faut croire qu'ils se faisaient de l'honneur une idée tout autre qu'on s'en fait aujourd'hui, et que l'intérêt de la patrie parlait

plus haut dans leur cœur que celui de leur fortune, et y étouffait tout ressentiment.

Jamais combat ne fut ni plus furieux ni plus opiniâtre, que la bataille de Marignan (1515). La nuit l'interrompit, sans le terminer. François Ier dormit quelques heures, tout armé, sur l'affût d'un canon. Dès le matin on recommença de combattre avec la même fureur de part et d'autre. On remarqua l'habileté avec laquelle l'artillerie avait été disposée par le grand-maître de Genouillac. Le maréchal de Trivulce, qui s'était trouvé à dix-huit batailles, dit que les autres étaient des jeux d'enfans, et celle-ci un combat de géans. François Ier voulut être fait chevalier sur le champ de bataille, de la main du chevalier Bayard.

L'année (1522) est remarquable par la touchante fidélité de la garnison de Crémone, où Bayard ne retrouva plus que huit soldats exténués, hors d'état de combattre, mais décidés à périr.

A la retraite de Rebec (1524), Bayard, ce vaillant homme, étant blessé, se fit mettre au pied d'un arbre, le visage tourné vers l'ennemi. Sentant que sa fin était proche, et souhaitant de mourir en guerrier chrétien, il tint la garde de son épée devant ses yeux, pour lui tenir lieu d'une croix qu'il eût voulut embrasser.

On connaît sa réponse au connétable de Bourbon, qui, passant devant lui, déplorait sa situation : « Ce n'est pas moi, monseigneur, que vous

devez plaindre, mais c'est vous-même, qui portez les armes contre votre roi, votre patrie et votre serment. »

Le comte de Saint-Pol sauva les débris de l'armée.

Ce fut une terrible et mémorable bataille que celle de Pavie (1525); l'armée des impériaux s'étendait depuis le chemin qui vient de Milan à Pavie, jusqu'au parc de Mirabel, où était le duc d'Alençon avec l'arrière-garde : ainsi elle occupait tout le terrain devant Pavie jusqu'au Tésin. Le marquis du Guast voulut se saisir du château du parc, et il l'enleva l'épée à la main; mais Genouillac avait si bien posté son canon dans ce parc, qu'il emportait des files entières d'impériaux. Leur infanterie ayant voulu se mettre à couvert du canon, dans un chemin creux, le roi prit ces divers mouvemens pour une déroute, et vint avec le corps de bataille pour soutenir le duc d'Alençon; par là il se mit entre le parc et sa propre artillerie, dont il empêcha ainsi l'effet par son impatience; ce qui fut la cause de la perte de la bataille. Le roi soutint l'effort des ennemis avec la plus grande fermeté; mais, ayant été lâchement abandonné des Suisses, il se vit investi de toutes parts, n'ayant autour de lui que quelques gendarmes et plusieurs seigneurs. Ceux-ci, voyant le danger extrême du roi, lui firent un bouclier de leurs corps et vendirent chèrement leur vie. Il se

fit là un carnage affreux de part et d'autre; les uns animés par la gloire de sauver leur roi, et les autres par le désir de le prendre, se battirent avec un acharnement sans exemple. Louis de la Trémouille, Galéas de Saint-Séverin, le maréchal de Foix, périrent en cette occasion. Le roi se défendait comme un lion au milieu d'un tas de morts : son cheval avait été tué sous lui; il était même blessé à la jambe; on lui criait de se rendre; mais il n'écoutait rien et voulait mourir les armes à la main. Enfin Pomperant, qui avait suivi le duc de Bourbon dans sa fuite de France, s'étant fait jour au travers de la soldatesque, se jeta aux genoux du roi et le conjura de se rendre. En même temps parut le connétable de Bourbon; et le roi frémissant de colère à sa présence : « Moi, dit-il, me « rendre à un traître qui a violé sa foi, abandonné « son roi et trahi sa patrie ! la mort me serait « mille fois moins cruelle. Qu'on appelle Launoy, « ajouta-t-il; c'est à lui que je puis me rendre « sans honte. » Launoy, général de l'empereur, sous les ordres de Bourbon, parut en effet; et ce fut à lui que le roi remit son épée. Lannoy la reçut à genoux.

Ce fut alors que François Ier écrivit à la régente sa mère : *Madame tout est perdu* FORS *l'honneur*.

Le maréchal de Chabannes périt à cette bataille, et la majeure partie de la noblesse qui s'y trouva fut tuée ou prise.

A la bataille de Pavie, le baron de Trans était placé à l'aile gauche de l'armée que commandait le duc d'Alençon, et enviait le sort de son fils, qui, plus heureux que lui, se trouvait au corps de bataille. Ce jeune homme, après avoir fait des prodiges de valeur, cédant à l'épuisement et à la fatigue, crut pouvoir profiter d'un mouvement du centre qui le rapprochait de son père, pour l'aller trouver. Le père le regardant avec indignation, lui demande où est le roi? *Je n'en sais rien*, répond le jeune homme tout surpris. *Allez l'apprendre*, réplique le baron d'un ton sévère, *il vous est honteux de l'ignorer*. Le jeune de Trans rentre dans la mêlée, pénètre jusqu'auprès du roi, combat et meurt sous ses yeux, d'un coup d'arquebuse.

Au siége de Marseille par les impériaux, le connétable de Bourbon, qui espérait que trois ou quatre coups de canons réduiraient cette ville, étant accouru un jour à la tente du marquis de Pescaire, où un boulet venait de tuer quelques personnes, demanda d'où venait le bruit qu'il avait entendu : *Ce sont*, répondit Pescaire, *les consuls de Marseille qui nous apportent les clefs de la ville*.

Henri II, en donnant la bataille de Renti (1554), eut pour objet de terminer en une journée ses différens avec Charles-Quint. L'empereur fut près d'être pris, et son armée sur le point d'être entièrement détruite. Tavannes, gentilhomme bour-

guignon, combattit d'une manière si distinguée, que le roi, le voyant sortir de la mêlée tout couvert de sang, l'embrassa, et s'arrachant le collier qu'il portait, le lui mit au cou. Les impériaux laissèrent sur la place mille cinq cents hommes, deux mille prisonniers, dix-sept enseignes d'infanterie, et quatre cornettes de cavalerie.

A la funeste bataille de Saint-Quentin (1557), les vivandiers et autres gens chargés de la conduite des bagages, effrayés de sentir les ennemis tous près d'eux, se mirent à fuir de côté et d'autre. Le duc d'Egmont crut que c'était l'armée française qui fuyait, et commença l'attaque. Le choc fut si rude que la cavalerie française qui composait l'avant-garde, plia de toutes parts. Cependant le connétable de Montmorency continuait sa marche, avec l'infanterie en bataille et en si bonne contenance, que la cavalerie ennemie n'osait l'enfoncer; mais le duc de Savoie ayant fait venir du canon, le feu de l'artillerie la mit dans un si grand désordre qu'elle se débanda, et ce ne fut plus qu'une déroute. Le connétable, après avoir combattu comme un homme qui ne veut pas survivre à sa défaite, fut fait prisonnier. L'amiral de Coligni, qui était dans Saint-Quentin, après avoir fait long-temps une vigoureuse résistance, fut enfin obligé de céder et de se rendre. Charles-Quint crut un instant son fils maître de la France.

Le règne de Henri II commença et finit par un

combat singulier. Le 10 juillet 1547, il avait autorisé un duel judiciaire entre Gui Chabot, seigneur de Jarnac, et François Vironne de la Chataigneraie. Celui-ci accusait Jarnac de s'être vanté d'avoir couché avec sa belle-mère; Jarnac le niait : ce fut le motif de ce célèbre duel, dont Henri voulut être témoin avec toute sa cour. Il espérait que la Chataigneraie, son favori, aurait l'avantage, mais Jarnac, jeune et robuste, triompha de son adversaire, en lui assenant sur le jarret (1) un coup de revers d'estramaçon, qui le mit hors de combat. La Chataigneraie, confus d'avoir été vaincu sous les yeux du roi, refusa tout secours et mourut quelques jours après.

Suivant Bassompierre, la pratique des duels (2), qui a plus coûté de noble sang à la France que vingt batailles perdues, ne tire pas son origine de plus loin que du règne de Henri II. Auparavant, s'il naissait quelques différens entre les gentilshommes, il était décidé par l'arrêt du connétable et des maréchaux de France, juges naturels de l'honneur de la noblesse. Le combat singulier en champ clos n'était accordé que très rarement, et pour des causes extrêmement graves.

(1) C'est de là qu'est venue l'expression proverbiale, *C'est un coup de Jarnac*, pour indiquer un coup fourré ou imprévu.

(2) On peut consulter sur cet objet l'ouvrage intéressant du cardinal Gerdil, intitulé *Traité des combats singuliers*.

Personne n'avait le droit de se faire justice sans y être autorisé par le roi. Une réponse indiscrète de Henri II donna lieu à nombre de duels. Un gentilhomme lui demandait son agrément pour obtenir raison d'une insulte qu'il avait reçue : Qu'aviez-vous besoin de mon agrément, lui dit-il, quand vous portez à votre côté de quoi vous la faire rendre ? Le roi reconnut dans la suite, toute l'importance des paroles qu'il avait trop légèrement prononcées, et arrêta par de sévères édits le cours des duels durant son règne, celui de son fils aîné qui lui succéda, et partie de celui de Charles IX. Les duels ne furent pas seulement permis avec toute impunité; mais pour rendre les saignées plus abondantes, on y ajouta les seconds, les tiers et les quarts. Ce fut alors une véritable boucherie. Les guerres de la ligue ralentirent un peu cette sanglante fureur qui, à la paix de Vervins, recommença avec plus de violence. Henri IV, distrait par les affaires urgentes qu'il avait sur les bras, n'apporta pas d'abord toute la sévérité nécessaire pour guérir le mal; mais pressé par les parlemens, et admonesté par les prédicateurs, il entreprit, quoique tard, d'y remédier par les ordonances les plus rigoureuses. Pour imprimer plus de terreur et d'infamie même aux contrevenans, il ordonna que les corps de ceux qui seraient tués en duel, fussent pendus au gibet par les piéds. On a fait au sujet des duels cette remarque, que les trois Henri qui

ont permis ou toléré cet horrible usage du fer, sont tous trois morts par fer.

Les Français ne devaient pas tarder à reprendre Calais; cette place, qui avait coûté onze mois de siége à Édouard III, fut reprise en huit jours, au milieu de l'hiver, par les Français commandés par le duc de Guise (1558). Le maréchal de Strozzi, les seigneurs de Montmorency, de Bouillon et de Grammont, montèrent les premiers sur les remparts. Cette conquête fut suivie de la *prise de Guines*. La garnison, qui occupait Ham, n'attendit pas l'armée française et se sauva à travers les marais. Les Anglais furent alors entièrement expulsés de la France.

Un accident imprévu fit perdre la bataille de Gravelines. Dans le temps que les Français et les Espagnols se battaient de part et d'autre avec beaucoup de valeur, dix ou douze navires anglais, qui se trouvèrent par hasard sur la côte, entrèrent dans la rivière, à la faveur de la marée, et foudroyèrent avec leur canon l'aile droite de l'armée française. Elle ne put soutenir ce feu et lâcha pied.

Nous écartons le tableau déplorable des *Guerres civiles*, dont les batailles les plus remarquables sont celles *de Dreux* (1562), *de Saint-Denis* (1567), *de Jarnac*, *de la Roche-Abeille* et *de Moncontour* (1569), où l'on trouve, comme partout, des traits de dévouement et d'intrépidité. La bataille de Jarnac est célèbre par la mort du prince de Condé,

prince aimable, d'un courage à l'épreuve, et âgé seulement de trente-neuf ans. C'est par allusion aux dispositions du duc d'Anjou contre son rival, que l'on dit encore en proverbe : *Un coup de Jarnac.*

Les Français avaient établi, en 1562, une petite colonie dans la Floride. Les Espagnols, jaloux de la prospérité d'un établissement si voisin d'eux, s'en étaient rendus maîtres après avoir indignement massacré tous les Français. Leur commandant, Pierre Mélanès, avait fait graver les détails de cette action atroce avec cette inscription : *je n'ai fait ceci comme à des Français, mais comme à des luthériens.* Dominique de Gourgues, gentilhomme gascon, apprenant que le massacre des Français n'a pas été vengé ; sensible à l'honneur de son pays, il forme le projet de laver dans le sang des coupables l'affront qu'il a reçu. Il vend tout son bien, équipe trois petits navires, s'embarque avec cent arquebusiers et quatre-vingts matelots, arrive dans la Floride, attaque et prend trois forts qu'il détruit; des quatre cents Espagnols qui les défendaient, pas un ne lui échappe. Son dessein accompli, il assemble les prisonniers, leur reproche l'indigne trahison qu'ils avaient employée, quatre ans auparavant, contre ceux de sa nation, les fait tous pendre aux mêmes arbres où ils avaient pendu les Français, et substitue l'inscription suivante à celle que Mélanès avait laissée : *je n'ai*

fait ceci comme à des Espagnols, mais comme à des traîtres, à des voleurs et à des meurtriers. Après avoir ainsi pleinement satisfait sa vengeance, il fait voile pour la France.

Le colonel Théodoric Schomberg, connu sous le nom de *Tische,* commandait quelques compagnies de reîtres, soldats mutins, mais intrépides. Ils obligèrent Schomberg, la veille de la bataille d'Ivry, à aller demander au roi la solde qui leur était due, menaçant, sans cela, de ne point combattre. Henri, de mauvaise humeur, répondit à Schomberg: *Comment, colonel Tische, est-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de l'argent quand il faut prendre les ordres pour combattre?* Le colonel se retira confus et pénétré de sa disgrâce. Le lendemain, le roi se ressouvint de sa vive apostrophe, et voulant réparer l'injure qu'il sentait avoir faite à Schomberg, il courut à lui au moment où il allait livrer bataille, et lui dit : *Colonel, nous voici dans l'occasion, il se peut faire que j'y demeurerai; il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave gentilhomme comme vous; je déclare que je vous reconnais pour un homme de bien, et incapable de commettre une lâcheté.* En disant ces mots, il l'embrassa affectueusement. *Ah! sire,* s'écria le colonel, *en me rendant l'honneur, vous m'ôtez la vie; si j'en avais mille, je les sacrifierais aujourd'hui pour vous.* Il tint parole, et périt glorieusement dans l'action.

Le règne de Henri IV fut un des plus féconds peut-être en héroïques actions et en dévouemens sublimes; le récit en attristerait nos pages. Cependant, car presque toujours ce fut entre français que la guerre s'agita, nous nous bornerons donc pour cette période de notre histoire à quelques récits isolés.

Henri IV, qui connaissait tout le prix de la bravoure, avait une estime singulière pour les gens de cœur; il fit entrer dans ses gardes-du-corps un soldat qui lui avait porté de rudes coups dans un combat. Jamais cet homme intrépide ne lui sortit de la mémoire; il le montra un jour au maréchal d'Estrées qui était dans son carrosse, et lui dit avec complaisance : *Voilà le soldat qui me blessa à la journée d'Aumale.*

« Souvenez-vous que vous êtes du sang de Bourbon; et, vive Dieu ! je vous ferai voir que je suis votre aîné! — Sauvez, sauvez les Français ! » A ces paroles d'un bon roi, d'un prince aussi vaillant que généreux, on connaît Henri IV. Il eut, dit un grand écrivain, le malheur d'avoir ses sujets à combattre, mais il fut cher aux vaincus et aux vainqueurs. La seule bataille d'Ivry, pour les talens militaires, eût immortalisé ce prince (1589).

Peu de rois ont payé le plus souvent de leur personne dans les combats, et donné par leur intrépidité un exemple plus fait pour enflammer ceux qui les environnent. Henri, à la bataille d'Arques,

était presque seul au milieu des ennemis, et près de périr, lorsqu'il fut joint à temps par le seigneur de Châtillon qui amenait deux régimens d'infanterie française, et qui lui cria : « Courage, sire! nous voici prêts à mourir pour vous. » En disant ces paroles, Châtillon chargea si rudement le régiment de Tremblecourt et de la Chataigneraye, qu'il fit prisonnier le comte de Belin, tailla en pièces plus de trois cents des leurs, et chassa les autres hors des tranchées. Cet effort de courage changea la face des choses. Le grand-prieur, quoique fort jeune, défia au milieu du combat le comte de Sagonne. Ils coururent l'un contre l'autre avec tant de vigueur, que le grand-prieur chancela deux ou trois fois, et fut sur le point d'être renversé d'un coup de pistolet qu'il reçut au-dessus de la visère de son casque; mais le comte de Sagonne, ayant été blessé de deux balles au côté, tomba mort de dessus son cheval.

Il suffit de citer les héros de ce siècle : Biron, Joyeuse, Matignon, d'Aumont, Montpensier, Mirabeau, de Luz, La Trémouille, d'Auvergne, Chiverni, et Crillon, à qui Henri lui-même donnait le nom de brave.

On prétend que ce fut à la prise de Cahors qu'on fit pour la première fois usage du pétard pour surprendre un place. La bataille de Fontaine-Française mit fin à la ligue et aux prétentions de l'Espagne.

Le siége de La Rochelle, fait par le cardinal de Richelieu, est cité comme l'un des plus mémorables (1627): Descartes y combattit. On y exécuta des travaux aussi hardis que difficiles, entre autres, pour couper la communication du côté de la mer, une forte digue qui ferma la largeur d'un canal de sept cent quarante toises. Tant d'efforts accumulèrent dans la ville les horreurs de la famine et de la guerre, et n'avaient d'autres motifs, que des querelles de religions. Les Anglais, après avoir excité les assiégés à une longue résistance, les abandonnèrent à leur désespoir.

Jean Guiton, capitaine et gouverneur de La Rochelle, ayant été élu maire, assemble les habitans, s'arme d'un poignard, et leur dit : *Je serai maire puisque vous le voulez absolument, mais à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même envers moi si je propose de capituler; et je demande que ce poignard reste tout exprès sur la table de la chambre de la Maison-de-Ville où nous nous assemblons.*

La famine réduisait La Rochelle à la plus affreuse désolation. Le maire Guiton vit un jour une personne exténuée par la faim : *Elle n'a plus qu'un souffle de vie*, lui dit quelqu'un. — *Vous êtes surpris de cela*, répondit-il; *il faudra bien que nous en venions là vous et moi, si nous ne*

sommes pas secourus. Mais, ajoute un autre, *la faim emporte chaque jour tant de monde, que bientôt la ville n'aura plus d'habitans. — Hé bien*, reprit Guiton, *il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes.*

Le cardinal de Richelieu disait avec beaucoup de raison de ceux qui commandaient les troupes du roi sur les frontières d'Espagne, *qu'ils avaient plus de cœur pour faire des conquêtes, que de tête pour les conserver, et qu'ils montraient bien par là qu'ils étaient de vrais Français.*

Louis XIII ayant pris Nancy, envoya chercher le célèbre Jacques Callot, et lui ordonna de lever le plan du siége de cette ville. Ce graveur répondit qu'ayant l'honneur d'être Lorrain, il se couperait plutôt le poing que de travailler contre son prince. Quelques courtisans représentèrent qu'il fallait punir cette hardiesse. Le roi se contenta de leur dire : *Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir des sujets si fidèles.*

L'expédition du Pas-de-Suze forcé (1629), mérite que nous entrions dans quelques détails. Louis XIII allait secourir le duc de Mantoue, opprimé par trois puissances. Le duc de Savoie, qui avait promis aux Espagnols de favoriser la prise de Casal, eut recours à des artifices pour empêcher le roi de France de passer par ses états ; mais il avait affaire au cardinal de Richelieu, politique aussi fin et aussi délié que lui.

Le roi partit de Grenoble en plein hiver, malgré les brouillards et la neige, et arriva au mont Genève. Il surmonta les obstacles de la nature pour y faire passer une artillerie. On la montait avec des câbles et certains moulinets attachés par des cordes aux affûts; des hommes tournaient les moulinets pendant que les autres tiraient les câbles à force de bras. Les boulets furent portés dans des hottes; les munitions, les poudres et les balles dans des barriques sur le dos des mulets. Ce grand attirail passa les montagnes en six jours, et arriva à Oux au pied du mont Genève. Le cardinal, et les maréchaux de Créqui, de Bassompierre et de Schomberg, ayant suivi de près, les barricades qui avaient été faites pour défendre le Pas-de-Suze furent aussitôt menacées.

Les braves de distinction qui prirent part à cette expédition éclatante, sont: le comte de Soissons, les ducs de Longueville, de La Trémouille, d'Halluin et de Lavallette, les comtes d'Harcourt, de Moret et de Sault, le marquis de Mortemart, Tavannes, Canaples, Valence et Toiras. Les uns avaient de l'emploi, les autres servaient en qualité de volontaires. Le roi, avant de commencer l'attaque, fit de nouveau demander passage au duc de Savoie. La réponse n'ayant pas été franche, le maréchal de Bassompierre se présenta devant le roi et lui dit, selon le goût de son temps: « Sire, l'assemblée est prête; les violons sont entrés et

les masques sont à la porte; nous donnerons le bal quand il vous plaira. » Sa majesté, ajoute le maréchal dans ses mémoires, s'approcha de moi et me dit d'un air irrité : « Savez-vous que nous n'avons pas cent livre de plomb dans le parc de l'artillerie? — Il est bien temps de penser à cela maintenant, lui repartis-je; faut-il que le ballet ne se danse pas à cause qu'un masque n'est pas encore prêt? Laissez-nous faire, sire, tout ira bien. »

M. de Schomberg et le commandeur de Valence furent blessés, le premier aux reins, l'autre au genou. Suze fut forcé; peu s'en fallut que le duc de Savoie et le prince du Piémont fussent pris. Le duc monta sur un mulet, afin de se sauver plus sûrement et plus vite dans les montagnes. Le comte de Sault, fils aîné du maréchal de Créqui, contribua puissamment au succès de l'action, fit vingt prisonniers et prit neuf drapeaux.

Devant Casal (1640), le comte d'Harcourt saute le premier dans le camp des ennemis, criant à ses gens de le suivre. Son cheval est tué, il prend celui d'un de ceux qui tâchaient de le seconder, et continue de renverser tout ce qui lui fait obstacle. Le nouveau cheval s'embourbe; Harcourt se débarrasse le mieux qu'il peut, et monte sur un troisième, sans chapeau et sans pistolet; il avait perdu l'un et l'autre dans le dernier accident. Les Français, animés par l'exemple de leur général, remportèrent une victoire complète.

Devant Arras, où les Espagnols furent défaits, le combat dura trois heures, dit M. de Puységur; les ennemis se rendirent maîtres du fort. Le cheval de M. de Châtillon fut tué d'un coup de canon, et son baudrier se trouva coupé d'une mousquetade. On lui vint dire que son fils a été tué : « Il est bien heureux, répond-il froidement, d'être mort dans une si belle action pour le service du roi »; mais il avait seulement une blessure.

Les autres batailles données sous Louis XIII, sont la *bataille de Wolfembutel*, contre les Impériaux et les Bavarois (1641); la *bataille de Kempen*, célèbre par la défaite de Lamboi, général de l'empereur (1642): l'une et l'autre faisant honneur aux talens et à la bravoure du comte de Guébriant; et la *bataille de Lérida*, gagnée sur les Espagnols, par le maréchal de La Motte-Houdancourt (1642).

Voici le siècle des Condé, des Turenne, des Catinat, des Luxembourg, des Vendôme, des Vauban, des Fabert. Vauban porta l'art de fortifier les places au plus haut degré de perfection. Le maréchal Fabert était fils d'un libraire de Metz, et ne dut sa fortune qu'à son extrême mérite et à son courage héroïque. Un jour, en forçant une barricade, il reçut un coup de feu à la cuisse. Ses amis le conjuraient de consentir à l'amputation de la partie malade. « Non, non, répondit-il; il ne faut pas mourir par pièces; la mort m'aura tout

entier, ou n'aura rien. » Il se disposait à faire le siége d'une ville. Comme il examinait les dehors de la place, un coup de mousquet partit, et lui emporta le doigt dont il désignait l'endroit où il fallait opérer. Fabert, paraissant ne s'être aperçu de rien, acheva son discours avec sang-froid, indiquant d'un autre doigt la partie la plus faible de la place. Ce grand homme a aussi donné un bel exemple de la générosité et de la modération que doivent montrer les guerriers après la victoire. Les troupes de Galéas, général de l'empereur, repoussées de la Champagne où elles avaient pénétré, avaient tué dans leur retraite tous ceux qui leur avaient refusé des vivres. Des soldats français, en les poursuivant, arrivèrent dans un camp abandonné, qu'ils virent rempli d'officiers et de soldats de ces mêmes troupes blessés et mourans, et dans leur indignation, ils voulaient les immoler aux mânes de leurs compatriotes. Fabert les arrête : « Cherchons, dit-il, une vengeance plus noble et plus digne de notre nation. » Il fit aussitôt distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avait apportées. Les malades furent transportés à Mézières, où la plupart recouvrèrent la santé. Presque tous s'attachèrent au service de la puissance généreuse qui les avait sauvés.

Le duc d'Enghien, qui gagna la bataille de Rocroi (1643), n'avait que vingt-deux ans, et

s'était déjà signalé au siége d'Arras Cette victoire fut entièrement due à son génie. « On remarque, dit Voltaire, que le prince, ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément qu'il fallut le réveiller pour combattre. On conte la même chose d'Alexandre. Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusque-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, et qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers espagnols se jetaient à ses genoux pour trouver auprès de lui un asile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enghien eut autant de soin de les épargner qu'il en avait pris de vaincre. »

Le comte de Gassion, en récompense de ses belles actions et des services qu'il avait rendus dans cette journée, obtint le bâton de maréchal de France. M. de la Ferté-Senneterre, qui avait été pris, fut repris et trouvé blessé de plusieurs coups. Le duc d'Enghien prit de sa main le mestre de camp Georges de Castelui. Les Espagnols laissèrent sur la place huit mille morts, six mille prisonniers, dix-huit pièces de canons de campagne et six de batterie, deux cents drapeaux, soixante étendards, tout leur bagage et l'argent d'une montre entière.

En 1651, le prince de Condé (1), après s'être emparé de Périgueux, y avait établi une forte garnison pour contenir les habitans, et avait nommé gouverneur de la ville Chanlost, officier anglais, dont la cruauté égalait le courage et le talent. Le duc de Candale, ayant réduit la Guyenne, se disposait à faire entrer Périgueux sous l'obéissance du roi. Un procureur au siége présidial de cette ville, nommé *Bodin*, conçut le projet hardi de délivrer sa patrie. Il entretint des intelligences avec le duc et s'assura des dispositions des habitans; tout était préparé pour se saisir de la personne de Chanlost, lorsqu'un incident fatal voulut que cet officier fut instruit du complot qui se tramait contre lui. Il fait mettre la garnison sous les armes, se transporte à la maison de Bodin qui, résolu de vendre chèrement sa vie, descend acconpagné seulement de quelques amis dévoués. Chanlost entre comme un furieux, plusieurs coups de fusils le renversent mort, Bodin sorte de sa maison en criant *Victoire!* Les habitans de Périgueux se soulèvent. Ils s'emparent des portes principales, rien ne les intimide. Ils attaquent avec impétuosité l'ennemi supérieur en force, et l'obligent à capituler. Ce coup de main fut exécuté avec une promptitude et une vigueur dont la principale gloire appartient à Bodin.

Turenne ne fut pas heureux à Mariendal (1645);

(1) Il était alors rebelle à l'autorité royale.

mais il prend part, avec le maréchal de Grammont, au succès de la *bataille de Norlingue*, gagnée par le duc d'Enghien.

Même année, le maréchal de Gassion est blessé au siége de Lens et meurt à Arras. — *Bataille de Lens*, gagnée par le duc d'Enghien, que nous nommerons désormais le prince de Condé.

Turenne commandait sous le roi, lors de la conquête de la Flandre (1667); Charleroi, Ath, Tournay, furent pris en deux jours. Furnes, Armentières, ne tinrent pas plus long-temps. Louis XIV attaqua Douai et le prit en cinq ou six jours. Lille capitula après neuf jours de tranchée ouverte. Ce fut pour ses services dans cette campagne que Fabert fut fait maréchal de France. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres, qu'il eut la modestie de refuser.

Lors de la conquête de la Hollande (1672), l'armée française était de cent trente mille hommes divisés en trois corps. Le roi en commandait un, ayant sous lui M. de Turenne; le prince de Condé commandait le deuxième; le comte de Chamilly et le duc de Luxembourg, le troisième. Le *passage du Rhin* est une des actions les plus éclatantes de cette campagne. Un grand train d'artillerie suivait ces armées. Les conquêtes de Louis XIV furent si rapides dans cette campagne, que ses troupes prirent plus de quarante villes fortifiées dans l'espace de deux mois.

Le roi, au siége de Maëstricht, voyant chaque jour les plus braves volontaires de son armée moissonnés au pied des remparts, leur défendit d'aller aux attaques sans sa permission. Villars, qui avait à peine vingt ans, désobéit; le roi prit un ton sévère, et lui rappela sa défense. « J'ai cru, lui répondit Villars, qui était officier de gendarmerie, que votre Majesté me pardonnerait d'apprendre le métier de l'infanterie, surtout lorsque la cavalerie n'a rien à faire. » Louis XIV disait un jour de lui : « Il semble que, dès que l'on tire en quelque endroit, ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver. »

Le combat de Sinstheim (1674) est cité par une marche savante de M. de Turenne, l'une des plus belles que puisse faire un grand général.

Ici se place le trait de courage et de généreux dévouement donné par Senneville, officier du régiment de Picardie. Il reçoit à la bataille de Seneff (1674) un coup de feu au travers du corps. Les soldats de sa compagnie, dont il était adoré, accoururent autour de lui. « Mes amis, leur dit-il en leur montrant un passage qu'il faut forcer, voilà le chemin de la gloire; ne songez plus à moi, et faites votre devoir. »

1675. Mort de Turenne. Le même boulet emporta le bras de M. de Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie; son fils étant accouru tout en pleurs auprès de lui pour le secourir. « Ce n'est

pas moi, lui dit Saint-Hilaire, qu'il faut pleurer; c'est ce grand homme dont la France ne réparera jamais la perte. » Turenne était âgé de 64 ans. Il fut enterré à Saint-Denis, comme le bon connétable.

Le roi, continuant la guerre contre l'Empire, l'Espagne et la Hollande, prit Dinant, ayant sous lui le maréchal de Créqui.

1676. Les Espagnols et les Hollandais sont défaits.

Le roi, ayant sous lui le maréchal de Créqui, entreprend la campagne de 1677, prend Valencienne et Cambrai. Monsieur gagne la bataile de Cassel et s'empare de Saint-Omer; ce prince avait sous lui les maréchaux de Luxembourg et d'Humières. M. de Créqui prend Fribourg, taille en pièce l'arrière-garde du duc de Lorraine et s'empare du fort de Kehl. Duquesne bat une troisième fois les flottes ennemies. C'est à son retour, après tous ces exploits, que le roi disait à Racine et à Despréaux, ses historiographes, qu'il était fâché qu'ils n'eussent pas été témoins de cette campagne. Racine lui répondit : « Votre majesté ne nous a pas donné le temps de faire faire nos habits. »

1682. Louis XIV avait envoyé un secours de soxante mille hommes à Léopold contre les Turcs. Sillery, jeune enseigne, se sentant blessé à mort, appelle quelqu'un des siens pour lui remettre son étendard, et empêcher qu'il ne soit pris par l'en-

nemi. Nul ne se présentant, il le roule autour de lui, et expire dedans comme enseveli.

1684. *Bombardement d'Alger et de Gênes.*

L'importante victoire de Fleurus (1690) qui devait être reproduite un siècle après, non moins glorieuse et non moins mémorable, fut entièrement due à la supériorité de talens et de génie du maréchal de Luxembourg sur le prince de Waldeck, qui commandait l'armée des états de Hollande. Cependant le sort de la bataille parut avoir été un peu trop légèrement remis au succès d'une marche hardie, qui, si elle eût été plus tôt aperçue de l'ennemi, eût indubitablement causé notre défaite. Il s'agissait de donner le change au prince de Waldeck, et de se trouver tout à coup sur un point opposé à celui sur lequel il attendait les Français. Luxembourg, dans cette marche, rencontra un marais qui lui paraissait impraticable, et le passa sur la parole d'un curé, à qui il promit de le récompenser s'il avait accusé juste, ou de le faire pendre s'il l'avait trompé. Le curé avait dit vrai. Luxembourg arriva sur les hauteurs du Cheseau qu'il voulait occuper, et ses troupes se trouvèrent disposées de manière que l'aile gauche, commandée par MM. de Gournay et de Tilladet, placée un peu au-dessus de Fleurus, faisait un coude jusque près des jardins du château de Saint-Amand, et depuis cet endroit jusqu'à la cense du Cheseau. La position avantageuse des ennemis avait rendu l'attaque

trop difficile sans cette manœuvre audacieuse; celle-ci étant exécutée, c'était la sûreté même de leur poste qui devait causer leur perte. Les Français donnèrent aussitôt sur eux dans toute l'étendue de leur front, et le succès de la bataille allait se décider dès la première attaque, si le brave M. de Gournay n'eût été tué au moment que la droite des ennemis commençait à plier. Mais l'infanterie du centre chargeant à propos et brusquement, se précipita sur leur gauche, les escadrons français s'élancèrent de toutes parts; la déroute, le désordre furent tels chez l'ennemi, que des Français donnèrent généreusement la vie à des bataillons entiers.

M. de Luxembourg était accompagné de M. le duc du Maine, qui commandait la cavalerie et servait de maréchal de camp; de M. de Choiseul, lieutenant-général; de M. le grand-prieur et de MM. de Montrevel et de Vatteville, maréchaux de camp. Toute l'armée combattit avec une extrême ardeur. M. de Gournay fut vivement regretté.

1692. Catinat gagne en Italie la *bataille de Stafarde*, et prend Nice et Montmélian. Le roi fait le siége de Mons, qui se rend après seize jours de tranchée ouverte. — Luxembourg, au *combat de Leuze*, taille en pièce l'arrière-garde du prince d'Orange. Vingt-huit escadrons de la maison du roi et de la gendarmerie y défont soixante-quinze

escadrons de l'armée ennemie. — *Siége de Namur* pas le roi en personne. La ville est prise en huit jours. — *Combat de Steinkerque*, gagné par Luxembourg sur le prince d'Orange. — *Combat de Potzeim*, gagné par le maréchal de Lorges sur le prince de Wirtemberg.

1693. *Bataille de Nerwinde.* Luxembourg défait le prince d'Orange. Il prend soixante-seize pièces de canon, huit mortiers, neuf pontons, soixante étendards, vingt-deux drapeaux, douze paires de timballes.

Bataille de la Marsaille. Catinat défait le duc de Savoie. Il fait vingt mille prisonniers, prend trente-quatre pièces de canons et cent dix drapeaux ou étendards.

L'ordre militaire de Saint-Louis est institué.

(1694). *Bataille sur le bord du Tet*, gagnée par le maréchal de Noailles sur les Espagnols.

Mort de Luxembourg. — Ce grand général, trompé par un faux avis, s'était d'abord laissé surprendre à Steinkerque. Ses envieux affectaient de le répéter devant Louis XIV, cherchant à diminuer sa gloire : « Qu'aurait-il donc fait de plus, répondit Louis XIV, s'il n'avait pas été surpris ? » La cathédrale de Paris fut remplie des drapeaux ennemis qui avaient été pris à la bataille de Nerwinde; le prince de Conti, entrant dans cette église avec le maréchal, dit à ceux qui embarrassaient la porte : « Messieurs, laissez passer le

tapissier de Notre-Dame. Luxembourg mourut à soixante-sept ans.

Duguai-Trouin bat la flotte hollandaise qui venait de Bilbao. — M. de Vendôme se rend maître de Barcelone. — M. de Pointis, chef d'escadre, prend Carthagène en Amérique.

La guerre de la succession (1701-1715) s'ouvrit par le *Combat de Carpi*. Catinat se retire derrière l'Oglio. — *Combat de Cihari*. Villeroi veut en vain faire plus que Catinat.

1702. Villeroi se laisse surprendre dans Crémone. Le comte de Revel force le prince Eugène d'abandonner la ville. Les troupes françaises montrent un courage héroïque.

Bataille de Fridlinghen. Villars, alors simple lieutenant-colonel, gagne cette bataille sur le prince de Bade. Le roi le récompense en lui donnant le bâton de maréchal de France.

Exploits du maréchal de Villars. Le maréchal de Tallard gagne la *bataille de Spire*, et prend Landeau.

1703. M. de la Feuillade se rend maître de toute la Savoie, à la réserve de Montmélian. MM. de Coëtlogon et de Saint-Pol se signalent sur mer.

1704. Gibraltar est pris par les Anglais. *Bataille funeste de Hochstedt*, gagnée par le prince Eugène et par le duc de Marlborough. Le maréchal de Tallard est fait prisonnier. Défaite vengée en 1800 par Moreau. Voyez la seconde partie.

1706. Suite de revers. *Bataille de Ramillies*, perdue par Villeroi. — M. de Marsin est tué au siége de Turin. Le duc d'Orléans est blessé et lève le siège.

1707. *Bataille d'Almanza*, gagnée en Espagne par le maréchal de Berwick. — Villars surprend les lignes de Stolophen, au-delà du Rhin, jusqu'au pied de la forêt Noire. Il pénètre en Allemagne, se rend maître du duché de Wirtemberg, bat le général Janus et le fait prisonnier. — Le chevalier de Forbin enlève aux Anglais et aux Hollandais quarante-quatre vaisseaux.

1708. *Bataille d'Oudenarde*. Il n'y eut que la tête de notre armée qui combattit, le reste des troupes, n'étant pas arrivé à temps. On décampa dans la nuit; ce fut plutôt une déroute générale qu'une bataille. — *Siége de Lille par le prince Eugène*. Belle défense de M. de Boufflers, qui soutint le siége pendant quatre mois, et ne rendit la ville que lorsqu'il ne fut plus possible de la conserver.

1709. *Bataille funeste de Malplaquet*. Villars est blessé.

Les Français, après avoir fait le plus grand carnage, se trouvent les vaincus; et les ennemis, qui laissent vingt mille hommes tués ou blessés, n'ont que l'honneur du champ de bataille. Nos troupes avaient manqué de pain un jour entier.

1710. M. de Vendôme gagne en Espagne la

bataille de Villaviciosa. En Catalogne, M. de Noailles prend Gironne. En Flandre, le maréchal de Montesquiou, secondé du comte de Gassion et du marquis de Coigny, emporte le fort d'Orléans.

1712. Villars force les lignes de Dedain, que l'on appelait le *grand chemin de Paris.* Cette action, dans laquelle il fut habilement secondé par le maréchal de Montesquiou, et regardée comme une de celles qui suffiraient pour immortaliser un homme de guerre. Elle fut décisive et fit changer de face aux affaires dans un seul jour. Le prince Eugène leva le siége de Landrecies, notre armée reprit Douai, le Quercy et Bouchain, et l'on exigea que le roi d'Espagne fit un acte de renonciation à la couronne de France, pour lui et ses descendans; ce qui fut établi, en 1713, par la paix d'Utrecht, et consolidé, en 1714, par celle de Rastadt.

Fin de la guerre de la *Succession.*

Cette même année, Catinat meurt en philosophe dans sa terre de Saint-Gratien, à l'âge de soixante-quinze ans. Né du doyen des conseillers du parlement de Paris, il avait commencé par plaider et perdre une cause juste, ce qui lui avait fait quitter le barreau pour les armes. Aussi modeste que Fabert, il refusa le cordon-bleu, quelque temps avant sa mort. Il était fort peu riche et d'un désintéressement qui n'était pas ignoré de Louis XIV. Ce prince un jour lui dit : « C'est assez parler de mes affaires ; com-

ment sont les vôtres ? —Fort bien, sire, grâce aux bontés de votre majesté, répondit le maréchal malgré la médiocrité de sa fortune. — Voilà, dit le roi en se tournant vers ses courtisans, le seul homme de mon royaume qui m'ait tenu ce langage. »

Une nouvelle guerre, celle de 1773, fut causée par la double élection d'un roi de Pologne. Le maréchal de Berwick s'avança vers le Rhin avec une armée, passa ce fleuve, assiégea le fort de Kehl et le prit. Une autre armée, commandée par le maréchal de Villars entra dans le Milanez.

1734. Le maréchal de Villars meurt de maladie et d'épuisement à Turin, à l'âge de 82 ans, comme il revenait après s'être emparé de Pizzighitone, de Milan, de Tortsne et de Novare. Son confesseur, l'exhortant à la mort, lui dit que Dieu lui avait fait de plus grandes grâces qu'au maréchal de Berwick, qui venait d'être tué au siége de Philisbourg. « Quoi! répondit le héros mourant, il a fini de « cette manière! j'ai toujours dit qu'il était plus « heureux que moi. »

Le maréchal de Berwick ou Barwick était fils naturel du roi d'Angleterre Jacques II, et d'une sœur du duc de Marlborough.

En 1742, le maréchal de Belle-Isle sauve le reste de l'armée française prisonnière dans Prague. Il en ramène environ 13,000 hommes jusqu'à Egra, par une route de près de 40 lieues au mi-

lieu des glaces. Cette retraite, qu'on jugeait comme impraticable, fut regardée comme annonçant autant de bonheur que d'habileté.

Dans la position où se trouvait l'armée ennemie entre Ettingen et Aschaffenbourg, en 1743, le duc de Noailles pouvait la réduire à passer dans un défilé et à se rendre prisonnière. Il en forma le projet; il occupa Aschaffenbourg, borda le Mein d'artillerie, mit le passage d'Ettingen sous la garde de 12,000 hommes, et leur ordonna de rester postés dans ce village en-deçà d'un ravin profond. Une méprise du duc de Grammont, colonel des gardes, dérangea tout son plan; le colonel crut que la première colonne des ennemis était déjà défilée, qu'il n'y avait qu'à fondre sur une arrière-garde qui ne pouvait résister, et fit passer le ravin à ses troupes; par là on perdit l'avantage de la position. La bataille fut livrée avec 12,000 hommes contre 40,000; le combat dura trois heures, mais le nombre était trop inégal : après une perte considérable, mais égale des deux côtés, le duc de Noailles ordonna la retraite.

Avec l'année 1744 commence la première campagne de Louis XV. Ypres capitule. La Kenoque se rend au duc de Boufflers. Furnes arbore le pavillon au bout de cinq jours.

Bataille de Coni, gagné par le prince de Conti.

Siége de Fribourg. Ce siége coûta des travaux infinis et beaucoup de sang. Cinq cents grenadiers

furent couchés par terre, tués ou blessés; deux compagnies entières périrent par l'effet des mines du chemin couvert. Cependant la valeur des troupes, soutenue par la présence du roi, l'emporta enfin, et la ville fut prise après deux mois de tranchée ouverte. On avait été obligé de détourner la rivière et de lui ouvrir un canal de deux mille six cents toises; mais à peine ce travail fut-il achevé qu'une digue se rompit, et on recommença. On travaillait sous le feu des châteaux de Fribourg. Une pierre atteignit le prince de Soubise et lui cassa le bras. Cette prise rendit Louis XV maître du Brisgau.

Ici se place l'immortelle bataille de Fontenoy (1745), où le hasard et la fortune de la France eurent plus de part sans doute que l'habileté des généraux. Cette bataille était perdue sans le duc de Richelieu, alors lieutenant-général et servant en qualité d'aide de camp du roi. Les Anglais et les Hanovriens, après avoir débordé Fontenoy, s'avancèrent fièrement vers les Français; et leur corps d'armée, qui était auparavant en trois divisions, venant à se presser par la nature du terrain, forma une colonne longue et épaisse, inébranlable par sa masse, qui avançait toujours lentement sans se déranger, repoussant tous les régimens qui venaient successivement se présenter. Elle se rendait insensiblement maîtresse du champ de bataille, jetant la surprise et la confusion dans l'armée, et

faisait présager une déroute générale, Le roi, adoptant l'avis du duc de Richelieu, fit placer quatre pièces de canon au-devant de cette phalange, et la fit attaquer à la fois de front et par les deux flancs par les troupes de sa maison et par les brigades des Irlandais et de Normandie. « En sept ou huit minutes, dit Voltaire, tout ce corps formidable est ouvert de tous côtés; le général Posomby, le frère du comte d'Albermale, cinq capitaines aux gardes, un nombre prodigieux d'officiers étaient renversés morts. Les Anglais se rallièrent, mais ils cédèrent; ils quittèrent le champ de bataille sans tumulte, sans confusion, et furent vaincus avec honneur. »

Cette journée fut meurtrière et le péril généralement partagé. Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi et le dauphin, alors âgé de quatorze ans; un domestique de M. le comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux. Le maréchal de Saxe montra un sang-froid imperturbable; quoique malade, il fut presque toujours à cheval et se promenant au pas au milieu du feu; quand ses douleurs et sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval, on le portait dans une gondole d'osier. On cite le prince de Soubise, les comtes de la Marck et d'Estrées, MM. de la Vauguyon, de Lowendahl, de Noailles, de Croisi, du Brocard, de Chaulnes, de Guerchi, de Pecquigni; le jeune de Castelmoron, âgé de quinze ans, qui,

lui cinquième, alla reprendre un de nos étendards au milieu des ennemis; MM. de Bellai, de Danoi. Nous eûmes beaucoup de tués et de blessés.

A la sanglante bataille de Fontenoy, Louis XV frappé du spectacle affreux que lui présentait le champ de bataille couvert de morts, de mourans et de blessés, s'écria : « *Qu'on ait soin des Français blessés comme de mes enfans, et des ennemis comme des Français.* » Cette journée opéra une révolution complète sur la santé du maréchal de Saxe, alors attaqué d'hydropisie, et qui pendant toute l'action, ne quitta pas le champ de bataille. Dès ce moment, il commença à se porter mieux. Le roi se félicitant depuis de son rétablissement. « *Sire*, dit le maréchal de Noailles qui était présent, *M. le comte de Saxe est le premier général que la gloire ait désenflé.* »

Les Français attaquaient Philisbourg ; la place est bientôt inondée par l'ennemi. Le soldat n'est point arrêté par cet obstacle, il se jette dans l'eau jusqu'à mi-corps. Un jeune officier à qui son âge ni sa taille ne permettaient pas d'y marcher ainsi, se faisait transporter de main en main. Un grenadier dit à un de ses camarades qui le lui présentait : « *Mets-le sur mon dos, s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.* »

La tranchée était ouverte devant Prague. Le brave Chevert, alors lieutenant-colonel du régiment de Beauce, résolut d'emporter la place

d'assaut. « *Écoute*, dit-il à un sergent dont il connaissait tout le courage, et qu'il mit à la tête des assaillans, *tu vas monter par cet angle, en approchant du rempart on criera :* qui vive ? *tu ne répondras rien, tu en feras autant à la seconde et à la troisième fois : on tirera sur toi, on te manquera, tu égorgeras la sentinelle, et moi j'arriverai à l'instant pour te soutenir.* » Tout cela fut exécuté ponctuellement, et la ville fut prise.

La prise de Berg-op-Zoom (1749) est un des beaux faits d'armes du règne de Louis XV; cette place avait été jusqu'alors réputée imprenable. Les Anglais à cette époque possédaient 243 vaisseaux de guerre, indépendamment des corsaires et des vaisseaux de transport. Ils avaient cinq flottes dans les différentes parties du monde.

Prise de Madras. Le pavillon français dut cet avantage à M. de la Bourdonnaye, négociant et guerrier, qui, attaquant l'escadre anglaise stationnée devant Pondichéri, la dissipa et mit le siége devant Madras. Cette ville, obligée de se rendre, paya une rançon de onze mille pagodes, environ neuf millions de France. Quelques temps après, M. Dupleix défendit Pondichéri contre l'amiral Boscawen qui l'assiégeait par mer et par terre, et sauva cette capitale des colonies françaises. L'année suivante (1748) est remarquable par la paix d'Aix-la-Chapelle.

En 1756, le maréchal d'Estrées se signala à la

bataille d'Hastenbeck; Chevert reçut ordre de chasser l'ennemi du sommet d'une montagne couverte de bois. « Jurez-moi foi de chevalier, dit-il au marquis de Brehant, que vous et tout votre régiment, vous vous ferez tuer jusqu'au dernier plutôt que de reculer : je vous donnerai l'exemple. » Je le jure, répond le marquis. Jamais engagemens réciproques ne furent mieux gardés. On priait M. de Chevert de prendre sa cuirasse : Ces braves gens en ont-ils? répond M. de Chevert en montrant les grenadiers. On vient lui dire que la poudre manque; nous avons, répond-il, des baïonnettes.

La perte de la funeste bataille de Rosbach, en 1757, fut vengée en 1806 par le chef des armées françaises, qui fit abattre la colonne que Frédéric avait élevée à Rosbach comme un monument de notre défaite. Une terreur panique saisit les troupes des cercles qui prirent la fuite; l'infanterie française les suivit bientôt; la cavalerie fut dissipée par le canon. Ce fut moins une bataille qu'une déroute générale.

1758. En Amérique, le marquis de Montcalm, retranché avec six mille Français sous le fort de Ticonderago, bat vingt mille Anglais.

Le comte de Broglie, en Allemagne, défait huit mille Hanovriens au *combat de Sunderkausen*. L'année suivante, *à Berghen*, près de Francfort, il en défait dix mille.

1759. Les Anglais prennent la Guadeloupe. Le

brave marquis de Montcalm périt au *siége de Québec*.

1760. *Bataille de Corback* gagnée par le maréchal de Broglie sur les Hanovriens. Le marquis de Castries gagne sur eux le *combat de Rhinberg* sur le Rhin.

Un capitaine au régiment d'Auvergne fut chargé, à l'affaire de Clostercamp, de sonder une forêt. L'ennemi se présente et le menace de la mort s'il fait le moindre effort pour avertir les siens. Ce capitaine, c'était d'Assas : *Feu, Auvergne* ! s'écrie-t-il, *voilà l'ennemi*, et il tombe percé de coups. Louis XVI créa une pension de mille fr. à perpétuité pour ses descendans jusqu'à l'extinction des mâles.

Cette même année on vit dans l'Inde, du côté des Français, une action célèbre qui fut comparée à celle des trois cents Spartiates au pas des Thermopyles, avec cette différence que les Spartiates périrent, et qu'ici les Français furent vainqueurs. Une armée de quatre-vingt mille hommes menaçait Pondichéri. Un officier, nommé de la Touche, suivi de trois cents des siens, pénètre dans le camp des ennemis, en tue plus de douze cents sans perdre plus de deux soldats, jette l'épouvante dans cette grande armée, et la dissipe tout entière.

1761. Les Anglais prennent Pondichéri, et successivement Surate et Chandernagor.

1762. Nous perdons à la Martinique le Fort-Royal, les îles de la Grenade et de Saint-Vincent.

Au milieu de toutes ces guerres funestes qui lui causaient sans cesse de nouvelles pertes, Louis XV fait une action qui mérite la reconnaissance de l'humanité. Il rejette la découverte d'un Dauphinois, nommé Dupré, qui avait inventé un feu si rapide et si dévorant, qu'on ne pouvait ni l'éviter ni l'éteindre, et que l'eau même lui donnait une nouvelle activité. On en fit à Versailles, à l'arsenal et dans quelques uns de nos ports, des expériences, qui toutes firent frémir les militaires les plus intrépides. Le roi défendit à Dupré de communiquer son secret à personne, et le récompensa pour qu'il se tût.

La plupart des batailles que nous avons jusqu'ici retracées n'offrent guère d'autre résultat que du sang versé pour des causes étrangères à l'intérêt des nations. L'instant approche où le soldat français ne s'armera plus que pour la patrie et la liberté. La guerre d'Amérique est comme l'aurore de cette époque glorieuse. Là brillent dans la défense des Américains les noms de d'Orvilliers, célèbre par *la bataille d'Ouessant*; du marquis de Bouillé, que signale *la prise de la Dominique*; celui du comte d'Estaing, qui prend *Sainte-Lucie* et *la Grenade*; ceux des Beaumont, des Vaudreuil, des Duchaffaut, des Royer, des du Rumain, des Lauzun, des Langlois, des de Couëdic, des de Grasse, des de La Motte-Piquet, des du Cassou, des Guichen, des Rochambau, des Vioménil, qui tous individuellement se couvrirent de gloire par une action mé-

morable, et celui de La Fayette qui prit part à tant de combats et qui s'illustra partout où il parut.

C'est alors qu'on vit se distinguer parmi les armateurs français, le célèbre Paul Jones, si fêté depuis à Paris pour la gloire qu'il s'acquit sur les côtes d'Islande et dans la mer d'Allemagne. Dans le même temps, Dorves se faisait un nom sur la côte de Coromandel; Suffren triomphait de nos ennemis dans les mers de l'Inde. Jusque-là aucune guerre ne fut plus remarquable. La France ne l'entreprit que pour la défense des nations européennes insultées par les Anglais sur toutes les mers, et jamais les Anglais n'essuyèrent plus de revers, n'eurent de plus grands désavantages.

La bravoure est tellement inhérente au caractère de la nation française, qu'il n'y a qu'elle qui puisse trouver des termes pour l'exprimer. Le comte de Saint-Martin d'Aglié qui, pendant toutes les guerres du règne de Louis XIV, avait déployé une bravoure si vive et si naturelle, fut surnommé par toute l'armée *le débauché de bravoure*. Les Francs, lorsqu'ils conquirent les Gaules, n'avaient pour toute arme défensive que le bouclier, et pour offensive qu'une épée fort courte; c'est à eux plus particulièrement qu'on aurait pu appliquer cette réponse d'un brave à un homme dont la valeur était douteuse, et qui lui disait, en lui parlant de la petitesse de son épée : *Cette arme est trop courte. Avance d'un pas*, dit le premier, *tu la trouveras*

assez longue. Ce ne fut que sous le règne des enfans de Clovis que les Francs s'accoutumèrent à porter le casque et la cuirasse comme les Romains et les Gaulois qu'ils avaient subjugués. Les Français, sous Louis XIV, n'avaient point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, comme on le voit par une lettre de M. Desnoyers, secrétaire d'état, au maréchal Matignon, en 1638. « Le roi désire que vous fassiez distribuer par MM. les intendans, à la cavalerie française, les armures qui sont à Montreuil, et que vous obligiez les cavaliers à les porter, sous peine d'être dégradés de noblesse. C'est à vous, monsieur et à M. le maréchal de la Force, à leur faire connaître combien il importe à l'état et à leur propre conservation, de n'aller pas tous les jours combattre en *pourpoints* des ennemis armés depuis les pieds jusqu'à la tête. » La bravoure des Français était si incontestable qu'il existait un vieux proverbe qui disait *que si le diable sortait de l'enfer pour se battre, il se présenterait aussitôt un Français pour accepter le défi*. L'anecdote suivante vient à l'appui de cette affirmation. Dans la guerre de 1756, le maréchal de Broglie observait un jour avec une grande attention la position des ennemis : un de ses aides de camp, officier très distingué, vint lui demander en ce moment s'il n'avait pas d'ordre à lui donner : *Allez-vous-en au diable*, dit le maréchal impatienté d'être troublé dans ses opérations ; puis se reprenant aussitôt :

Revenez, dit-il affectueusement à l'officier, *vous êtes si brave que vous seriez capable d'y aller.* On ne saurait, dit Saint-Foix, inspirer aux jeunes gens trop d'estime pour leur nation, s'il est vrai que plus on chérit et on estime sa famille, plus on est éloigné de toute lâcheté.

Nous arrivons maintenant à cette époque mémorable où la France va combattre pour sa propre indépendance. Nous exposerons avec détail chacun de ces nouveaux événemens militaires, qui touchent de si près aux souvenirs et aux sympathies de nos lecteurs; nous croyons utile, toutefois, avant d'envisager dans leurs détails les épisodes intéressans de ce glorieux tableau, de tracer un court et rapide aperçu de l'état de la France, à cette époque signalée par tant et de si glorieux souvenirs.

Les deux plus beaux spectacles du siècle sont la première fédération et la levée du mois de septembre 1792. La Grèce, dont on nous vante les fêtes et les jeux, n'a rien vu de pareil à cette grande fête nationale, où les envoyés de vingt-cinq millions d'hommes, réunis au chef-lieu de la France, animés des plus nobles sentimens, et pleins des plus brillantes illusions de l'espérance, crurent avoir terminé la révolution par un traité fraternel, et conquis à jamais la liberté. Quelle joie! quel enthousiasme! comme la patrie était en ce moment l'idole de tous les cœurs! avec quelle sincérité chacun se promettait de respecter la loi et

ses organes! comme on était Français et fier de l'être!

Dans cette imposante solennité, les Français jurèrent sur leurs armes de soutenir l'indépendance et la liberté de la patrie, et sans doute les vieux courtisans de l'Europe sourirent de pitié à ce serment généreux : ils étaient loin de soupçonner que les effets suivraient de si près les paroles. Quel réveil et quelle surprise pour eux! à peine a-t-on appris l'envahissement de notre territoire, que déjà tous les citoyens volent à la défense commune; la France est un camp et son peuple une armée. Dans les cités, dans les villages, dans les hameaux, il se forme des bataillons sacrés où se réunissent les parens et les amis qui veulent être juges et rivaux les uns des autres. La vieillesse et l'adolescence oublient leur commune faiblesse et sollicitent avec des larmes l'honneur de servir la cause générale. Les épousent disent adieu sans faiblesses à leurs maris, devenus soldats. Des mères même offrent ou amènent leurs fils; mais leur tendresse prévoyante les confie à ces vieux guerriers rentrés dans les rangs à la voix de la patrie en danger. Par une illusion de l'amour maternel, elles croient mettre les jeunes volontaires sous la protection de la fortune qui a sauvé les jours des vétérans.

Au milieu de toutes les scènes de dévouement animées par la ga té nationale, on voyait éclater une ardeur martiale, un amour de la gloire, un enthousiasme de liberté, qui sans rien ôter aux

tendres émotions de la nature, présentaient un ensemble dont on ne trouve pas la peinture dans les plus beaux momens de l'histoire des peuples libres. Les Français en tumulte et sur le point de partir pour la guerre, ressemblaient à des Grecs accourus aux jeux olympiques; si l'on ne voyait pas au milieu d'eux un Pindare, la couronne de laurier sur la tête et la lyre à la main, prêt à chanter des triomphes sans péril, les accords d'un nouveau Tyrtée retentissaient dans leurs rangs et promettaient à leur enthousiasme la défaite des rois conjurés contre la France.

Cependant l'ennemi était aux portes; on sait comment les vieilles bandes de Frédéric et du maréchal Daune furent repoussées par des enfans tirés de la charrue ou de l'atelier de leurs pères. La bataille de Jemmapes apprit à l'Europe qu'il y a quelque chose d'imprévu, d'irrésistible dans les mouvemens d'un peuple libre, et qu'un courage indompté enfante des prodiges supérieurs aux plus merveilleuses combinaisons de l'art militaire. Ah! si l'on pouvait établir un gouvernement fort et régulier comme un peuple généreux improvise des légions, nous aurions peut-être obtenu la paix en présentant à l'ennemi l'imposant ensemble des forces toujours croissantes d'un pays où tout se trouve en harmonie, les lois, les volontés et les mouvemens.

La Belgique perdue, l'ennemi à trente lieues de la capitale, la Vendée en feu, Lyon prêt à se ré-

volter, l'armée en dissolution, l'administration détruite par l'anarchie, le gouvernement sans force, et la nation consternée, voilà l'état de la France en 1793; jamais année n'eut un aspect plus sinistre. Nos affaires semblaient être désespérées. L'Europe tout entière se déclare contre nous; la France s'indigne, elle donne tous ses enfans, et la patrie est sauvée. Des écrivains pusillanimes ou infidèles à la vérité n'ont point voulu reconnaître les services de ce gouvernement alors existant : ils furent immenses, et l'histoire ne saurait les taire. C'est alors que l'on vit répandues sur nos vastes frontières ces quatorze armées qui étaient l'avant-garde du peuple français, déterminé à s'ensevelir sous les ruines de la patrie plutôt que de souffrir la domination étrangère et de reprendre le joug de l'esclavage. L'année 1794 est une année de triomphes tels qu'il n'y en eut jamais dans les annales d'aucun peuple. Leur résultat fut de désunir la ligue des rois, et d'amener leurs ambassadeurs dans le sein de la Convention. Ce premier hommage rendu à l'indépendance des nations et aux miracles de la valeur française, fera époque dans les annales de la liberté.

On a vu le prodige de nos victoires succédant tout à coup à nos désastres, la France en présenta un autre plus étonnant encore. Du milieu d'une famine cruelle quoique factice, du discrédit causé par la ruine du papier-monnaie, du milieu d'un

essai de guerre civile qui pouvait allumer un vaste incendie, sortirent tout à coup une constitution et un gouvernement. En paix avec la Prusse, la Suisse et l'Espagne, le Directoire eut à continuer la guerre avec l'Angleterre et la maison d'Autriche. L'expédition d'Irlande, contrariée par les vents et aussi par de funestes rivalités, est une de ces tentatives hardies qui mettent dans tout leur jour l'intrépidité d'une nation. Un succès que tout semblait favoriser eût alors porté un coup terrible à notre rivale ; mais il était écrit que la terre serait à nous, et la mer à nos ennemis les plus voisins et les plus acharnés.

Dans ces quatorze armées qui furent la terreur de l'Europe, à peine on remarquait l'armée des Alpes, condamnée à faire dans les montagnes, sous des chefs qui n'étaient cependant pas sans gloire, une guerre peu propre à attirer les regards. Elle reçoit le nom d'armée d'Italie, on lui envoie pour général un homme qui n'avait jamais commandé en chef; cet homme lui montre les plaines de la Lombardie, et tout à coup elle y descend avec une rapidité qu'aucun obstacle ne peut retarder. Deux campagnes d'un éclat sans égal ; l'Italie conquise avec audace, gouvernée avec sagesse; quatre armées détruites l'une après l'autre, et la paix dictée à Léoben, attestent le génie militaire de celui qui devait à lui seul compter un jour plus de batailles rangées et de triomphes que plusieurs grands capi-

taines ensemble. Mais n'attribuons pas tous ces prodiges à Bonaparte lui seul ; la république lui avait donné avec les étonnantes légions de l'armée des Pyrénées, les Augereau, les Masséna, et l'élite de cette école toute romaine qui fit sortir tant de généraux des rangs du simple soldat. On y comptait Moncey, Pérignon, Lefebvre, Debelle, Championnet, Macdonald, Lecourbe, Pichegru, Hoche, Kléber et Desaix ; Ney, fait pour mourir comme eux ; Moreau qui ne devait jamais se trouver en face d'une armée française, et Jourdan qui par la bataille de Fleurus avait ouvert une vaste carrière à tous ces princes de la gloire. J'oubliais dans cette énumération le premier, le plus puissant des lieutenans de Bonaparte, la liberté ; elle marchait alors devant ses drapeaux, et lui donnait les peuples pour auxiliaires.

Le nouveau général était devenu suspect au Directoire ; on l'exila avec quarante mille hommes et une flotte en Égypte, trop heureux de se débarrasser à ce prix d'un homme dont l'ambition menaçait le gouvernement ! L'absence de Bonaparte ne sauva pas le Directoire, qui, de faute en faute, était tombé dans le plus grand discrédit au retour inattendu de son compétiteur. Tout secondait ce dernier ; ses victoires lointaines dans la vieille Égypte relevaient l'éclat de ses victoires dans la brillante Italie. Nos revers sur le théâtre de sa gloire l'avaient fait regretter. Masséna, le sauveur

de la France à Zurich, ne pouvait porter le poids d'un gouvernement; on sentait le besoin d'une main ferme et prudente, d'un chef qui sût en même temps rallier les Français et combattre leurs ennemis. Bonaparte, tombant au milieu de nous comme du ciel, semblait être envoyé pour sauver l'état du péril; une révolution inévitable le mit à la tête des affaires.

Maintenant qu'il est renversé du faîte des grandeurs, ne craignons pas d'être justes envers lui; il releva la France, fit succéder l'ordre à l'anarchie, la victoire aux revers, et la paix à une guerre acharnée : tout cela fut l'ouvrage de quelques mois. A ces traits on reconnaît l'homme né pour opérer de grandes choses sans effort. Le traité d'Amiens, signé dans un congrès, suivit la paix de Marengo signée sur un tambour.

Bonaparte avait fait des conquêtes en Italie pendant la paix; les Anglais rompirent avec nous par la prise imprévue de nos vaisseaux sur toutes les mers : la guerre s'alluma de nouveau, mais contre eux seuls d'abord. Quoique peu disposé à justifier le gouvernement qui incendia la flotte danoise dans la rade de Copenhague, je ne cherche point à rejeter sur les Anglais le tort de l'agression; je dirai seulement que le projet d'une descente dans ce pays excita au plus haut degré l'enthousiasme de l'armée et surtout de la nation. Heureuse l'Angleterre d'avoir échappé par miracle

au danger véritable dont elle fut alors menacée! le hasard la servit encore en amenant si à propos la mort de Paul Ier, que l'on eût dit que cette mort était un ordre de la fortune de nos rivaux. La France, il est vrai, obtint de brillantes consolations du malheur de sa flotte réunie avec celle de l'Espagne. Austerlitz est un titre éternel de gloire pour les armées françaises et pour leur chef. Mais il y avait un ver secret dans la fleur de cette haute prospérité; la victoire en inaugurant pour ainsi dire l'avénement de Napoléon à l'empire, acheva de l'enivrer de lui-même; le trône s'éleva tout à coup comme une barrière entre lui et la vérité. Le lendemain de la bataille, il reçut en souverain les hommages des maréchaux, et leur fit sentir qu'ils avaient un maître. On se rappelle à ce sujet la généreuse franchise du maréchal Lannes, qui ne craignit jamais de tout dire à celui pour lequel il aurait donné sa vie.

Peut-on monter plus haut que Napoléon n'était alors? Oui : Friedland et Tilsit en sont la preuve. Ce que j'admire ici dans la carrière militaire de Napoléon, ce n'est pas l'armée prussienne détruite en une bataille et la monarchie de Frédéric renversée en un jour; il peut entrer de la destinée d'un côté, de l'aveuglement de l'autre dans ce succès presque inouï. Ce qui me frappe, c'est cette campagne ingrate de la Pologne, c'est la patience avec laquelle un homme si bouillant, accoutumé aux

empressemens et aux prodiges de la fortune, sut résister à tant d'obstacles réunis, supporter les revers, réparer les malheurs, et préparer de loin la victoire décisive qui devait mettre un terme à une guerre dont l'armée était lasse et la France alarmée. Tout autre que lui aurait opéré une retraite après la terrible bataille de Preussich-Eylau. Il dut à sa persévérance cette paix de Tilsit, dans laquelle l'Angleterre fut bien mieux vaincue que dans une bataille rangée. Napoléon pouvait se regarder alors comme le maître de l'Europe. Je ne sais par quel pressentiment la France ne l'applaudit point au retour de Tilsit comme elle l'avait fait après la bataille d'Austerlitz. Soit que l'on craignît la soif éternelle de la guerre dans un conquérant accoutumé aux grands spectacles qu'elle donne, soit que l'on redoutât la ruine de toutes les franchises du peuple, de la part d'un homme qui faisait des rois à son gré et donnait des leçons de pouvoir absolu aux plus puissans souverains, il se mêla de la réserve et de la froideur à la joie universelle que causait la renaissance de la paix.

La guerre d'Espagne est la plaie du règne de Napoléon; elle marque une grande différence entre le premier consul et l'empereur. Le premier aurait pu entreprendre cette guerre, mais il n'aurait pas osé la poursuivre au moment où elle serait devenue nationale. Nos armées furent encore héroïques dans cette longue et terrible lutte, mais

les divisions, les rivalités et les haines répandues parmi les chefs coûtèrent des larmes de sang à la France. Pour comble de malheur, on remarque dans Napoléon, depuis cette époque, un relâchement et une indulgence qui nuisirent beaucoup aux affaires. Il ne savait plus punir avec cette sévérité inflexible, avec cette promptitude qui frappe les esprits, et sans lesquelles le pouvoir militaire se joue de toutes les lois et foule aux pieds les intérêts les plus sacrés. La guerre d'Espagne manqua toujours d'une autorité centrale et forte qui pût commander à tous les mouvemens; enfin, par une contradiction singulière avec les idées qu'il avait alors, Napoléon négligea de s'emparer de l'influence toute-puissante du clergé dans le pays qu'il voulait soumettre; les conséquences de cette faute sont incalculables.

La résistance opiniâtre de l'Espagne, en affaiblissant l'effet prodigieux de ces campagnes de trois mois, qui avaient mis de puissans états entre nos mains, releva nos ennemis de leur stupeur. Une guerre nouvelle éclate tout à coup en Allemagne; les journées héroïques d'Eckmulh et de Ratisbonne, où Napoléon fit des Saxons et des Bavarois une armée de Français, nous conduisirent encore sous les murs de Vienne. La bataille d'Essling, qui pouvait nous devenir si funeste sans l'imperturbable sang-froid de Masséna, la perte nationale du maréchal Lannes, les travaux mer-

veilleux de l'île de Lobau, le nouveau passage du Danube, opéré en face d'une armée immense et d'un général expérimenté, la journée de Wagram où l'on vit des prodiges de valeur et de génie, la nouvelle paix conclue avec l'Autriche, signalent cette période de notre histoire militaire. Il était temps pour les deux partis que cette courte guerre se terminât ; les deux armées n'avaient plus que les débris de ces vieilles bandes qui s'étaient mesurées ensemble pendant vingt ans ; mais, s'il faut le dire, l'Autriche, quoique battue, opposait encore des forces immenses au vainqueur ; la retraite du prince Charles, au lieu de ressembler à un tumulte ou à une déroute, eut quelque chose d'imposant, de menaçant même. Napoléon le sentit ; à son retour en France, il consacra deux années entières au soin de former des soldats et de combiner ensemble tous les élémens d'une armée formidable. Notre cavalerie, détruite en partie dans la dernière guerre, reparut plus nombreuse et plus belle qu'elle n'avait été en aucun temps.

On s'abuse beaucoup sur la campagne de Russie, l'une des plus étonnantes que nous ayons faites. Il semblerait, à entendre certains discoureurs, que l'ennemi, se jouant des Français, les aurait attirés dans un piége grossier, en nous trompant par une apparente résistance. Jamais la supériorité de nos armes ne fut plus incontestable ; les Russes se battaient en désespérés sans pouvoir nous arrêter ;

plus d'une fois leur armée fut sur le point de sa ruine totale : elle n'échappa à sa perte que par la coupable inexécution des ordres du général en chef. Là encore, il ne sut pas punir à propos. On se rappelle comment nous arrivâmes de victoire en victoire jusque sous les murs de Moscou, l'incendie de cette grande capitale par un homme qui sauva l'empire russe ; la faute de notre séjour et les désastres de notre retraite. Il fallait l'audace et les ressources de Napoléon, il fallait commander à des Français pour échapper à la honte de capituler avec tout ce qui lui restait devant une armée de cent mille hommes qui couronnait les hauteurs au bas desquelles nous nous trouvâmes un jour acculés, et dans un dénûment absolu de tous les moyens d'attaque et de défense : le maréchal Ney serait immortel pour la seule journée de la Bérésina.

Qui le croirait ? les débris de nos légions à fois poursuivis par la famine, par les privations, par la guerre, et surtout par le climat, avaient à peine repassé la Vistule, que déjà elles remportaient l'avantage sur l'ennemi qui croyait marcher à une victoire assurée. Presque tous nos vétérans et tous nos soldats aguerris étaient morts ou hors d'état de combattre ; les gardes nationales et les jeunes conscrits renouvelèrent à Lutzen et Wurtchen les prodiges de 1794 ; si nous eussions eu de la cavalerie, c'en était fait peut-être de l'armée russe.

Une trève plus fatale que des revers arrêta le cours de nos triomphes: elle nous donna un nouvel ennemi et une nouvelle guerre, au lieu de produire une paix honorable et nécessaire. La mémorable bataille de Dresde et deux autres victoires signalées ne nous préservèrent pas des suites d'une trahison inouïe et du danger d'avoir trois cent mille hommes de plus à combattre. Cependant la journée d'Hanau fut encore un mémorable exemple de ce que peut une armée française quand elle est irritée par la présence des obstacles et la grandeur des périls. Un brillant succès devait signaler nos adieux à cette Germanie si long-temps féconde en triomphes pour nos armes.

Après avoir éprouvé ces terribles retours de la fortune, la raison ordonnait d'appeler la nation au secours de notre gloire, et de lui confier la défense de la patrie. Le génie d'un homme ne pouvait plus suffire au salut de la France; Napoléon cependant fut encore sur le point d'opérer ce prodige. Les militaires regardent sa campagne de 1814 comme la plus belle de ses campagnes; personne n'ignore que, lassés de la résistance héroïque de notre armée, et inquiets des mouvemens du peuple, qui de lui-même prenait part à la guerre, les alliés étaient déterminés à quitter notre territoire, lorsque le hasard les invita à marcher sur Paris, et que des traîtres les affermirent dans cette résolution qui effrayait encore leur audace. O Fortune!

deux ou trois jours de retard sauvaient la capitale : tu ne nous les accordas point.

Jetons un voile sur tout le reste et ne montrons point les plaies nouvelles de la patrie. Heureux du moins de n'avoir manqué ni d'héroïsme sur notre dernier champ de bataille, ni de courage dans l'adversité ; heureux de n'avoir jamais désespéré du sort de la patrie, de pouvoir toujours porter avec honneur le nom de Français, nous avons obtenu une constitution libre pour prix de quarante années de sacrifices, et nous donnons encore un grand exemple au monde!

Avant d'entreprendre le récit des guerres de la révolution, nous devons tracer ici le tableau de la prise de la Bastille, qui en fut en quelque sorte le signal et le prélude ; nous ne décrirons pas l'agitation qui régnait dans Paris. Dès le 13 juillet 1789, les citoyens s'étaient portés aux Invalides pour demander des armes au gouverneur, M. de Sombreuil, et sur son refus courageux, l'arsenal de l'hôtel avait été enlevé de vive force. Le 14 au matin, une population immense se porta en armes sur la Bastille, résolut de s'emparer de cette antique forteresse dont le nom s'unissaient dans l'esprit du peuple à toutes les idées de despotisme de persécution.

Dès le 10, le gouverneur avait fait monter sur les tours la quantité de pavés contenus dans six voitures ; quelques jours auparavant il avait eu la

précaution de faire tailler d'un pied et demi, les embrasures, de pratiquer de nouvelles meurtrières, de réparer tous les ponts-levis et d'enlever tous les garde-fous, pour qu'ils ne pussent pas favoriser le passage des fossés, lorsque les ponts seraient levés. Il avait fait retirer du magasin d'armes douze fusils de remparts, dits *amusettes du comte de Saxe*, portant chacun une livre et demie de balles.

Quatre-vingt-deux soldats invalides, dont deux canonniers de la compagnie de Monsigny, et trente-deux Suisses du régiment de Salis-Samade, commandés par M. Louis de Flue, lieutenant de grénadiers, composaient la garnison. Tel était l'état exact des munitions et des forces de la Bastille, le 14 juillet. Mais la place était mieux approvisionnée en munitions de guerre qu'en approvisionnemens de bouche : il n'y avait que peu de farine, quelques sacs de légumes secs, aucune espèce de viande, et pas d'autre eau que celle que fournissait un bassin extérieur, auquel on communiquait à l'aide d'un canal intérieur.

De l'arsenal, la foule s'était dirigée vers la Bastille, où trois députés s'étaient déjà présentés le matin, et n'avaient pu obtenir du gouverneur qu'il retirât les canons braqués sur les tours.

Quelques instans après, M. Thuriot-de-la-Rozière, député par le district de Saint-Louis, prévoyant les malheurs qui allaient arriver, et

voulant, au moins, empêcher l'effusion du sang, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, se rendit aussitôt à la Bastille, accompagné de deux soldats citoyens qui s'arrêtèrent au *Pont-de-l'avance*. Il entra seul, joignit M. de Launay, et lui dit: « Je viens, au nom de la nation et de la patrie, vous représenter que les canons, que l'on voit braqués sur les tours du château, causent beaucoup d'inquiétude, et répandent l'alarme dans tout Paris. Je vous supplie de les faire descendre, et j'espère que vous voudrez bien acquiescer à cette demande que je suis chargé de vous faire. »

— « Cela n'est pas en mon pouvoir, répondit le gouverneur; ces pièces ont de tout temps été sur les tours, et je ne puis les en faire descendre que sur un ordre exprès du roi. »

Alors M. Thuriot monta sur les tours avec M. de Launay. Parvenus au sommet de celle qui dominait l'arsenal, ils découvrirent un peuple immense accourant de toutes parts, et les habitans du faubourg Saint-Antoine s'avançant en masse. Le gouverneur pâlit; et saisissant Thuriot par le bras: « Qu'avez-vous fait, Monsieur? lui dit-il avec un accent très-animé; vous avez abusé d'un titre sacré pour me trahir. — Et vous, Monsieur, lui répondit le député, si vous continuez encore sur le même ton, je vous déclare que l'un de nous deux va bientôt tomber dans le fossé. » Le gouverneur n'ajouta pas un mot.

En ce moment la sentinelle, qui était sur cette même tour, vint leur dire que l'on se préparait à attaquer le *gouvernement*, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre. M. de Launay conjura M. Thuriot de se montrer; alors celui-ci, s'étant avancé sur le rebord, fut accueilli par de nombreux applaudissemens partis du jardin de l'arsenal.

Descendu de la tour avec le gouverneur, ce député le pressa de nouveau de se rendre au vœu de la patrie. Les soldats étaient prêts à céder; mais Delaunay flottait irrésolu, et ne sachant quel parti prendre.

Thuriot, désespérant alors de vaincre sa résistance, craignant d'ailleurs de perdre en vaines supplications des momens précieux, prit le parti de se retirer, d'abord à son district, puis à l Hôtel-de-Ville.

Là il fit l'exposé de sa conduite, et transmit la promesse que lui avait faite le gouverneur de ne point faire feu à moins qu'il ne fût attaqué. Aussitôt le comité arrête de faire proclamer cette promesse; mais au moment même où la trompette, réveillait l'attention publique, un coup de canon se fait entendre du côté de la Bastille. Quelques instans après plusieurs blessés sont transportés sur la place de Grève, et de toutes parts le peuple crie à la trahison. On apprend alors qu'un nombre très considérable de citoyens s'était présenté devant la Bastille pour demander de rechef, au gouver-

neur, des armes et des munitions. Comme ils étaient, pour la plupart, sans défense, et que d'ailleurs ils n'annonçaient aucun projet hostile, M. de Launay les accueillit, après avoir fait baisser le premier pont-levis pour les laisser entrer. Les plus déterminés s'étaient avancés jusque dans la première cour pour lui faire part de leurs demandes; mais à peine étaient-ils entrés, que le pont se releva, et qu'un feu roulant de mousqueterie et d'artillerie joncha la terre d'une partie de ces malheureux, qui ne pouvaient ni se défendre ni se sauver.

Aussitôt une multitude immense se précipite dans les cours extérieures en criant : *la Bastille! la Bastille!* En même temps, deux hommes, Tournay et Aubin-Bonnemère, tous deux anciens soldats, parviennent, avec des baïonnettes fichées dans le mur, à monter sur le toit du corps de garde, et cherchent les clefs du pont-levis : ils ne les trouvent pas, et demandent chacun une hache : ils brisent les verrous et les serrures, pendant que de l'autre côté on travaille avec la même ardeur à enfoncer les portes. Les ouvrages de l'*avancé* cèdent à tant d'efforts, et les deux pont-levis sont baissés.

Deux invalides, qui étaient sortis le matin pour aller prendre les vivres que leurs femmes leur préparaient, essayèrent en rentrant de les relever ; mais Tournay et Aubin-Bonnemère fondirent sur

eux et les mirent en fuite. L'énorme machine retombant avec fracas, et dans sa chute écrasa un homme et en blessa deux autres.

Cependant les électeurs, qui avaient entendu le coup de canon, et qui voyaient revenir un grand nombre de blessés, envoyèrent une députation au gouverneur de Launay, pour le sommer, au nom de la ville, de ne point employer contre les citoyens les armes qui étaient à sa disposition, et pour l'inviter à recevoir dans sa forteresse les troupes de la milice parisienne. Ce ne fut pas sans peine, et sans courir beaucoup de dangers, que cette députation, précédée d'un drapeau de la ville, parvint près de la Bastille. L'un des députés montrait l'arrêté qui autorisait la députation, il en lut même le contenu à divereses reprises; mais sa voix, couverte par le bruit, ne put parvenir jusqu'aux assiégés.

Une vive fusillade s'était engagée entre la garnison et les citoyens; en vain du milieu de la cour, et de l'endroit où ils pouvaient être aperçus le plus facilement par la garnison qui était sur les tours, les députés firent plusieurs signaux avec leurs mouchoirs blancs; la garnison continuait son feu, et une grande quantité d'assiégeans tombaient autour des parlementaires eux-mêmes.

A cette députation en succéda une seconde, et celle-ci n'était pas encore de retour, lorsqu'une troisième fut envoyée, et pénétra avec son cor-

tége, son drapeau et son tambour jusque dans la cour ; la troupe qui accompagnait la députation cria de ne point faire feu, les députés n'étant envoyés que pour s'entendre avec le gouverneur. M. de Launay et les bas-officiers qui étaient sur les tours crièrent, de leur côté, de faire avancer le drapeau et les députés de la ville, et d'engager le peuple à se retirer. Au même instant les soldats de la garnison, pour prouver que leur intention n'était pas de tirer sur les députés, renversèrent leurs fusils, la crosse en haut et crièrent tous ensemble : « Ne craignez rien, nous ne ferons pas feu. Le gouverneur va descendre pour parler à vos députés ; nous allons baisser les ponts-levis pour les faire entrer, et six de nous sortirons pour vous servir d'otages. »

Les députés, rassurés par ce commencement de réception amicale, engagèrent le peuple, au nom et de la part du comité permanent, à se retirer dans les districts, afin que l'on pût cesser, de part et d'autre, les voies de fait. Mais cette retraite commençait à peine à s'exécuter, lorsque au mépris de la foi rigoureusement observée dans tous les cas pour les députations parlementaire, les députés virent pointer une pièce de canon sur la cour de l'Orme ; et au même instant ils essuyèrent une décharge de mousqueterie qui étendit trois personnes à leurs pieds.

Cette atrocité, au moment où l'on parlait

de dispositions pacifiques, transporta de fureur tous ceux qui se trouvaient sur ce point; plusieurs d'entre eux environnèrent les députés, et les menacèrent en s'écriant : Vous êtes des traîtres : vous nous avez fait passer dans cette cour pour nous faire tuer plus facilement. M. de Corny, qui faisait partie de la députation, répondit : « Si vos amis les députés que la ville envoie pour votre sûreté pouvaient être soupçonnés d'un projet si coupable, aussi odieux, ils éviteraient de se trouver dans le même lieu, à vos côtés, au milieu de vous, et exposés aux mêmes coups. Au surplus, je me constitue votre otage, votre prisonnier; allons à l'Hôtel-de-Ville, et vous vous convaincrez de la vérité. »

Ce langage de raison, de confiance et de courage produisit son effet; la fureur du peuple contre la Bastille n'en devint que plus active. Ce fut alors que les assaillans, devenus plus furieux par la résistance que les assiégés leur opposaient, amenèrent trois voitures de paille, avec lesquelles ils mirent le feu au corps-de-garde avancé, évacué depuis long-temps; aux bâtimens du *gouvernement* et aux cuisines qui avaient été également abandonnés.

Les assiégés tirèrent à ce moment un coup de canon à mitraille, le seul, selon eux, qui soit parti des remparts de la Bastille pendant les cinq heures de combat qu'ils soutinrent. La plate-forme

et les créneaux retentissaient du bruit continuel de la mousqueterie, et l'on vit les officiers eux-mêmes, composant le corps de l'état-major, faire le coup de fusil comme de simples soldats.

L'un des assiégeans qui a écrit l'histoire de cette journée, s'exprime ainsi : « Me trouvant près de l'hôtel de l'administration des salpêtres, j'accourus aux cris d'une femme qui m'apprit que l'on mettait le feu au magasin, ce qui était une injustice puisque ce magasin avait été ouvert et livré aux bourgeois aussitôt qu'ils l'avaient désiré. Je me fis conduire seul à ce magasin ; j'y trouvai un perruquier, muni de deux tissons allumés avec lesquels il mettait le feu. Je courus sur ce perruquier et lui donnai un grand coup de la crosse de mon fusil sur l'estomac, ce qui le renversa. Alors ayant vu qu'un tonneau de salpêtre était enflammé, je le renversai sens dessus dessous pour l'étouffer, ce qui réussit.

« Pendant cette action, deux domestiques de la maison vinrent me supplier de les aider à chasser des gens mal intentionnés qui avaient forcé la salle des archives. Je les suivis, et je chassai des appartemens plusieurs particuliers qui avaient déjà brisé les armoires sous le prétexte de chercher de la poudre. Je sortis alors de la maison, et ayant retrouvé les soldats du guet auxquels j'avais donné de la poudre et du plomb, j'obtins de l'un d'eux qu'il se plaça en faction devant la porte. »

Ce fut en ce moment que l'on vit arriver dans la cour de l'Orme un détachement des gardes françaises, composé en grande partie des grenadiers de Buffeville et des fusilliers de la compagnie de Lubersac, commandés par MM. Wargnier et Labarthe; le premier, sergent-major; l'autre sergent des grenadiers, avec une troupe nombreuse de bourgeois sous les ordres de Hullin, à qui, d'une voix unanime, ils avaient déféré l'honneur du commandement. C'était lui qui venait de décider la marche des gardes françaises. « Mes amis, leur avait-il dit, êtes-vous citoyens? Marchons à la Bastille! On y égorge nos amis, nos frères; nous avons la patrie à venger, des traîtres à punir; pourrions-nous douter un instant de la victoire?...... »

Il n'en fallut pas davantage pour électriser ces soldats qui déjà, à plusieurs reprises, s'étaient montrés du parti du peuple; à peine Hullin eût-il terminé sa courte harangue, qu'ils se précipitèrent sur ses pas avec cinq pièces de canon; quelques invalides qui avaient rendu les armes le matin, s'étaient joints à eux : deux pièces de quatre, un canon plaqué en argent, pris au garde-meuble, et un mortier, sont dressés en batterie et dirigés sur les embrasures du fort, pour empêcher ses manœuvres; on en place deux autres près de la pompe et du passage de *Lesdiguières*. Bientôt on les amène à la porte qui communique au jardin de

l'arsenal, et l'on pénètre dans la dernière cour, malgré le feu continuel des assiégés.

Cependant les voitures chargées de paille enflammée, et placées à l'entrée du pont de la forteresse, gênaient les opérations du siége; il était indispensable de les traîner ailleurs, ce qui ne pouvait se faire sans peine et sans danger. Elie, officier au régiment de la Reine, infanterie, suivi de trois ou quatre citoyens, s'avance hardiment au milieu du feu, et parvient à en écarter une : la seconde résiste à tous leurs efforts; mais l'intrépide Réole, marchand mercier près de Saint-Paul, retire lui seul cette voiture brûlante, après avoir vu tomber, à ses côtés, deux de ses camarades. Deux canons sont aussitôt braqués en face du *grand pont*, et l'attaque recommence avec une nouvelle fureur.

Une partie des assaillans avait déjà pénétré dans les cours; là ils s'étaient emparés d'une jeune personne qui, privée par l'effroi de l'usage de ses sens, n'avait pu se retirer à temps dans la forteresse. Ils l'amenèrent près du premier pont : *C'est la fille de Launay*! crient alors quelques furieux; *qu'il rende la place, ou qu'il voie sa fille périr dans les flammes* ! Une paillasse va lui servir de bûcher : on y mit le feu; l'infortunée s'évanouit. Son malheureux père, Monsigny, la voit du haut des tours, près d'être brûlée vive; il va pour se précipiter en bas : deux coups de feu l'atteignent et le renversent. Cependant l'affreux sacrifice al-

fait se consommer ; tout à coup le brave Aubin Bonnemère, indigné d'un tel attentat, quitte son poste, écarte la foule homicide, enlève la victime, la remet en mains sûres, et revole au combat. C'est ainsi que des atrocités enfantaient le plus souvent des traits d'héroïsme.

Le découragement fut bientôt général dans la forteresse : les invalides et les Suisses, qui formaient la garnison, n'agissaient pas en bonne intelligence. Depuis quarante-huit heures, les invalides n'avaient d'autres vivres que ce qu'ils avaient emportédes quartiers, lorsque l'attaque les en avait délogés. Vers quatre heures du soir, le gouverneur vivement sollicité par les bas officiers de rendre la Bastille, voyant lui-même qu'il ne pouvait plus soutenir le siége, prit la mèche d'une des pièces de canon de la cour intérieure, et courut pour mettre le feu aux poudres qui étaient dans la tour de la Liberté. Avec la Bastille, il allait faire sauter une partie du faubourg Saint-Antoine et toutes les maisons voisines, quand deux bas officiers, Ferrand et Béquard, se précipitant sur lui, l'empêchèrent d'exécuter son horrible dessein. M. de Launay demanda alors à la garnison le parti qu'il fallait prendre, ajoutant que, pour lui, il n'en voyait d'autre que de se faire sauter, plutôt que de s'exposer à être égorgé par le peuple, à la fureur duquel on ne pouvait échapper. Il finit par engager la garnison à remonter

sur les tours, pour se battre jusqu'à la dernière extrémité.

Les soldats lui répondirent qu'il était impossible de tenir plus long-temps ; qu'ils se résignaient à tout, plutôt que de faire périr un si grand nombre de citoyens ; qu'il était plus à propos de faire monter le tambour sur les tours pour rappeler, d'arborer le drapeau blanc et de capituler. Le gouverneur n'avait pas de drapeau : il donna un mouchoir blanc. Les nommés Rouf et Roulard montèrent sur les tours, arborèrent ce drapeau improvisé, firent trois fois le tour de la plate-forme avec le tambour qui rappelait ; mais le peuple continua à tirer, sans faire attention ni au drapeau ni au rappel.

Un quart d'heure après que les invalides et le tambour furent descendus, les assiégeans voyant qu'on ne faisait plus feu d'aucun côté de la Bastille, s'avancèrent jusqu'au pont de l'intérieur, en criant : *Abaissez le pont!* L'officier suisse, adressant alors la parole aux plus avancés à travers une espèce de créneau qui se trouvait auprès du pont-levis, leur demande à sortir avec les honneurs de la guerre. — Non ! non ! lui crie-t-on. Il fait passer alors par la même ouverture un papier que l'éloignement empêchait de lire, en criant que *l'on voulait bien se rendre si on promettait de ne pas massacrer la garnison.*

Un citoyen court chercher une planche, et la

pose sur le parapet ; plusieurs personnes se mettent dessus pour faire contre-poids ; il s'avance, il est prêt à saisir le papier, mais il tombe dans le fossé, et meurt victime de son dévouement. Maillard, fils d'un huissier au Châtelet, sans s'effrayer de la mort du premier, s'avance courageusement sur cette planche longue et étroite, prend le papier, et le remet entre les mains de Hullin, qui le lit à haute voix. Voici quel en était le contenu.

« Nous avons vingt milliers de poudre ; nous ferons sauter la garnison et tout le quartier, si vous n'acceptez pas la capitulation. » — *Foi d'officier, nous l'acceptons*, dit Hullin, *baissez vos ponts* ! Mais le peuple furieux se récrie au seul nom de capitulation, et fait avancer trois pièces de canon.

Voici comment s'exprime le témoin de ces événemens qui nous semble le plus véridique, et à la relation duquel nous avons déjà fait quelques emprunts.

« A l'instant où on allait mettre le feu aux pièces, le petit pont-levis se baissa ; à peine était-il baissé, qu'il fut rempli ; je n'y fus environ que le dixième : nous trouvâmes fermée la porte de derrière le pont-levis ; après environ deux minutes, un invalide vint l'ouvrir et demanda ce qu'on voulait. — Qu'on rende la Bastille ! lui répondis-je ainsi que tout le monde. Mon premier soin fut aussitôt de

dire que l'on baissât le grand pont, ce qui fut fait.

« Alors j'entrai dans la grande cour, le huitième ou le dixième ; les invalides étaient rangés à droite, et les Suisses à gauche ; nous criâmes : *Bas les armes* ! ce qu'ils firent, hors un officier suisse. J'allai à lui, et lui présentai la baïonnette en lui disant encore : *Bas les armes* ! Il s'adressa à l'assemblée, en disant : Messieurs, soyez persuadé que je n'ai pas tiré. — Ta bouche est encore noircie pour avoir mordu la cartouche. » En lui disant ces mots, je sautai sur son sabre. Au même instant, un autre particulier, en fit autant. Comme nous nous disputions, moi et le particulier, à qui aurait le sabre, ma vue se tourne du côté d'un escalier à gauche, et j'y vois trois bourgeois qui avaient monté cinq ou six marches, et qui les redescendaient précipitamment. Je quittai aussitôt le sabre, et, muni de mon fusil que je n'avais pas quitté, je me portai vivement sur l'escalier, pour donner du secours aux bourgeois. Je montai rapidement jusqu'au donjon sans m'apercevoir que je n'étais suivi de personne. Je trouvai un soldat suisse accroupi, me tournant le dos ; je le couchai en joue en lui criant : *Bas les armes* ! Il se tourna surpris, et posa à terre ses armes, en me disant : « Camarade, ne me tuez pas ; je suis du tiers-état, et je vous défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Vous savez que je suis obligé de faire mon service ; mais je n'ai pas tiré.

« Pendant ce discours, je ramassai son fusil; alors je lui commandai, la baïonnette sur l'estomac, de me donner sa giberne, et de me la poser au cou, ce qu'il fit.

« Aussitôt après je fus au canon qui était perpendiculairement au-dessus du pont-levis de la Bastille, à dessein de le démonter de dessus son affût, pour l'empêcher de servir; mais comme j'avais l'épaule droite, à cet effet, sous la gueule du canon, je reçus un coup de fusil, partant des environs, dont la balle m'atteignit le cou, en perçant mon habit et mon gilet. Je tombai étendu et sans connaissance. Le Suisse me traîna sur l'escalier, sans pour cela que j'ai abandonné son fusil, que je traînai avec moi, à ce qu'il m'a dit, mais je lâchai le fusil pris aux invalides. Revenu de mon évanouissement, je me trouvai sur l'escalier. Le Suisse m'avait secoué pour me faire revenir; et, pour arrêter le sang qui coulait en abondance de ma plaie, il avait coupé un morceau de sa chemise, qu'il avait mis dessus. Me trouvant abattu, je me décidai à descendre, en priant le Suisse de me soutenir, ce qu'il fit de bonne grâce.

« Vers le milieu de l'escalier, nous rencontrâmes des bourgeois cuirassés et non cuirassés qui montaient. Me voyant couvert de sang, ils crurent que c'était le Suisse qui m'avait blessé: ils voulaient le tuer; je m'y opposai en les désabusant. Ils me

crurent heureusement sur ma parole, et soutenu par lui, je continuai à descendre. »

Les premiers entrés dans la place en avaient pris possession en respectant la capitulation; mais bientôt une foule indisciplinée et transportée de fureur se jette sur les invalides, en les accablant d'outrages. Un d'entre eux est massacré. Le malheureux Béquart (le brave sous-officier qui avait arrêté le bras du gouverneur prêt à faire sauter la Bastille) tombe percé de deux coups d'épée et frappé d'un coup de sabre qui lui abat le poignet.

On porta en triomphe, dans toutes les rues de Paris, cette même main à qui tant de citoyens devaient leur salut. Lui-même, arraché du fort, fut traîné à la Grève. La multitude aveuglée, le prenant pour un canonnier, l'attacha à un gibet où il expira, avec le nommé Asselin, victime comme lui de cette fatale méprise.

Le gouverneur de Launay ne tarda pas à être arrêté aussi. Il n'était point en uniforme, mais vêtu d'un frac gris orné du ruban de la croix de Saint-Louis. Il portait à la main une canne à épée, dont il voulut se percer le sein : Arné la lui arracha. Hullin, Elie et quelques autres se chargèrent de sa garde, et parvinrent à le faire sortir de la Bastille, non sans éprouver les plus mauvais traitemens de la part du peuple, dont le cri général le condamnait à la mort. Ils prirent le chemin de l'Hôtel-de-Ville, escortés d'une troupe nombreuse

Presque tous ceux qui la composaient pensèrent être victimes de l'acharnement de la multitude contre les prisonniers, et de leur zèle à les défendre de la fureur générale. Les uns lui arrachaient les cheveux, d'autres lui présentaient la pointe de leur épée au visage, d'autres voulaient le percer par derrière.

Le malheureux, saisi des angoises de la mort, disait d'une voix éteinte à Hullin : *Ah! monsieur, vous m'aviez promis de ne pas m'abandonner, restez avec moi jusqu'à l'Hôtel-de-Ville!* D'autres fois, s'adressant à Elie : *Est-ce là ce que vous m'aviez promis? Ah! monsieur ne m'abandonnez pas!*

Mais qui eût pu maîtriser la fureur du peuple en courroux : son aveugle ressentiment n'épargnait pas même ceux qui escortaient le gouverneur. Elie reçut sur la tête un coup de crosse de fusil, et fut contraint d'abandonner l'escorte à l'Orme-Saint-Gervais. Hullin même, malgré sa vigueur et sa taille athlétique, ne put résister à la violence de la foule qui le pressait. Epuisé par les efforts qu'il avait faits pour défendre son prisonnier, accablé de mauvais traitemens, il fut forcé de le quitter à la Grève, pour pouvoir respirer un peu librement.

A peine était-il assis, que retournant les yeux, il aperçut la tête de Launay fixée au bout d'une pique. *Ah! mes amis, tuez-moi! tuez-moi sur-*

le-champ ! ne me faites pas languir !..... Telles avaient été les dernières paroles de ce malheureux.

Le major de Lome-Salbray, l'aide major de Miray, et le lieutenant Personne, furent tués presque en même temps aux environs de la place de Grève.

Le reste de la garnison de la Bastile attendait en tremblant qu'on décidât de son sort. Les Suisses avaient échappé à la première ardeur du ressentiment du peuple. Ils étaient couverts de sarreaux de toile, et on les avait pris pour des prisonniers. D'ailleurs, pendant le combat, ils étaient restés dans la cour, d'où ils avaient fait, il est vrai, un feu continuel par les meurtrières et les trous qu'ils avaient pratiqués dans le pont-levis ; mais ils n'étaient pas montés sur les tours, et on ne les avait pas vus durant l'action, c'est ce qui les sauva de la fureur des assiégeans, qui tomba tout entière sur les malheureux invalides, qui furent immédiatement conduits à la Grève. Saisis d'horreur à la vue de leurs deux camarades suspendus au gibet fatal ; accablés d'outrages, abreuvés de toutes sortes d'humiliations, ils furent menés devant un des officiers de la ville, qui leur dit : « Vous avez fait feu sur nous, vous méritez d'être pendus.... ; et vous allez l'être sur-le-champ. »

A ce bref jugement rendu contre les défenseurs de la Bastille, la foule répondit par des cris de joie ; mais les gardes françaises, aussi humains

après la victoire qu'ils avaient été terribles pendant le combat, supplièrent le peuple de leur accorder, pour prix de leurs services, la vie de leurs prisonniers. On applaudit à leur générosité. Toute idée de basse vengeance céda à la voix de ces soldats, et les cris répétés de *grâce* ! *grâce* ! retentirent dans la place de Grève.

Le sieur Marqué, sergent de grenadiers des gardes françaises, fit alors placer au milieu de la compagnie qu'il commandait vingt-deux invalides et onze Suisses du régiment de Salis, pour les soustraire à la fureur de la multitude, et les conduisit, ainsi escortés, jusqu'à sa caserne.

Le peuple, irrité, semblait disposé à se porter à de nouveaux excès, lorsque le brave Elie, l'un de ceux qui s'étaient le plus distingués dans cette journée, s'écria : « Citoyens, gardez-vous surtout d'ensanglanter les lauriers dont vous venez de ceindre ma tête, ou reprenez vos palmes et vos couronnes. Avant d'aller voir tomber les créneaux de la Bastille, car le soleil les verra crouler demain, que tous ces prisonniers, plus malheureux que coupables, jurent d'être fidèles à la nation ! »

Le serment fut aussitôt prêté solennellement, au milieu des applaudissemens de toute l'assemblée.

On apporta en ce moment toute l'argenterie de la Bastille, et les compagnons d'armes d'Elie le pressèrent de l'accepter, comme les plus riches

dépouilles de l'ennemi vaincu ; mais il la refusa, répondant simplement : « Les patriotes ne se battent pas pour de l'argent. »

La salle de l'Hôtel-de-Ville était pleine d'hommes encore bouillans d'un long combat, et pressés par cent mille autres qui assiégeaient les portes. Une voix unanime s'élevait pour accuser de trahison Flesselles, prévôt des marchands ; les électeurs s'efforçaient de le justifier aux yeux de la multitude, mais leurs efforts demeuraient vains ; alors, déjà tout pâle d'effroi, il s'écrie : « Puisque je suis suspect; je me retirerai. — Non, lui dit-on, venez au Palais-Royal pour y être jugé. » Il descend pour s'y rendre ; la multitude s'ébranle, l'entoure, le presse ; mais à peine arrivé au quai Pelletier, il tombe frappé d'un coup de pistolet.

Tandis que cela se passait, les assiégeans restés dans la place s'étaient dispersés dans la forteresse. Avides de juger par leurs yeux de tout ce que la renommée publiait sur les mystères de ses tours affreuses, ils s'occupaient à en sonder les profondeurs, à en parcourir toutes les sinuosités. Les uns montaient sur les plates-formes, et, levant les mains au ciel, insultaient aux canons qui recélaient encore les foudres dirigées contre eux ; puis ils ébranlaient et précipitaient en bas d'énormes pierres, dont le choc retentissait au loin en signe de victoire.

On enleva d'anciennes armes, effrayantes par

leurs formes, aussi bizarres que meurtrières, et jusqu'à des chaînes. On emporta aussi de funestes entraves, dont quelques unes, usées par le frottement journalier, excitèrent un frémissement mêlé d'indignation, en rappelant la multitude des infortunés dont elles avaient fait le tourment habituel. On découvrit entre autres un vieux corcelet de fer, inventé pour retenir un homme par toutes les articulations, et le maintenir dans une immobilité complète.

Dans le premier moment, l'ivresse de la victoire avait fait oublier les prisonniers, et quand on y songea, on avait plus les clefs, qui étaient portées en triomphe dans Paris ; il fallut briser les portes des cachots.

On y trouva sept prisonniers, qui furent conduits en triomphe au Palais-Royal. Ces infortunés étaient les sieurs Pujade, Béchade, la Roche, la Courège, accusés de falsification de lettre de changes acceptées par MM. Tourton et Ravel, et Gallet de Santerre, tous deux banquiers; Solages, arrêté depuis sept ans par ordre de son père, pour quelques folies de jeunesse ; Tavernier, fils naturel du fameux Pâris Duverney, et frère de Pâris de Montmartel ; enfin Whyte, conduit à la Bastille lors de l'évacuation des prisonniers du donjon de Vincennes. On ignorait depuis combien de temps ce prisonnier était privé de sa liberté ; on ne sut même jamais au juste ce qu'il était. Il fut promené

dans toutes les rues de Paris. Il était privé de sa raison, et les électeurs furent obligés de le faire transférer à Charenton peu de jours après sa délivrance.

La nouvelle de cet événement fut accueilli avec enthousiasme dans l'Europe entière. A Londres, comme à Paris, tous les théâtres représentèrent la prise de la Bastille ; l'université de Cambridge en fit le sujet d'un prix à ses élèves, et la muse d'Alfiéri la chanta dans une de ses plus belles odes. Du plomb tiré par la garnison, les vainqueurs firent des médailles patriotiques, et sur les pierres arrachées à ses fondemens furent gravés les traits de ses vainqueurs.

Cette mémorable journée décidait de tout l'avenir de la révolution française : car elle révélait au peuple le secret de sa force.

Les rois de l'Europe, éclairés par leur intérêt personnel, avaient compris, dès l'origine, que les principes qui servaient de base à la révolution française menaçaient d'ébranler tous les trônes ; mais, trompés par les illusions des émigrés français, ils s'abusèrent au point de croire qu'une manifestation de leur part, appuyée par une armée, suffirait pour comprimer l'effervescence de la nation, et réprimer ce qu'ils appelaient les troubles de la France. Ils connaissaient mal alors la portée de l'enthousiasme révolutionnaire et la force du dévouement patriotique (1792).

— La convention de Pilnitz fut suivie du traité d'alliance de Berlin. A ces deux actes prirent part le roi de Prusse, l'empereur d'Allemagne et quelques uns des petits princes de la Saxe, de la Hesse et des bords du Rhin. Leurs projets hostiles furent retardés pendant quelque temps par la mort du roi de Suède, Gustave, et par celle de l'empereur Léopold. L'Assemblée nationale profita de ces événemens pour déclarer la guerre à l'Autriche. Bientôt la coalition renoua ses projets ; et huit jours après le décret qui déclarait en France la patrie en danger, le plan de l'invasion fut définitivement arrêté à Mayence par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, l'empereur d'Allemagne François, et le duc de Brunswick-Lunebourg, qui devait être le généralissime de l'armée coalisée.

Première coalition. — L'armée destinée à l'invasion se composait de cent douze mille hommes (quatre-vingt-douze mille d'infanterie et vingt mille de cavalerie), savoir : soixante mille Prussiens, trente-deux mille Autrichiens, huit mille Hessois et douze mille émigrés. Les Autrichiens étaient de braves troupes, aguerries par leurs récentes campagnes contre les Turcs. Mais l'armée prussienne, qui faisait la principale force des coalisés, passait pour la première de l'Europe : c'était celle qu'avait formée le grand Frédéric. Orgueilleuse de luttes et de victoires jusqu'alors sans

exemple dans les annales modernes, fière du génie militaire du roi qui avait été son général, elle joignait à cette force d'opinion une complète connaissance des grandes manœuvres et une instruction pratique supérieure. Les officiers y rivalisaient tous de talens. On conçoit quelles devaient être la confiance morale et l'assurance pratique d'une armée ainsi exercée.

Qu'avait la France à opposer à ces terribles ennemis ?.... des régimens minés par la désertion et l'émigration, énervés par une longue paix, mal instruits, mal disciplinés, sans union entre eux, sans confiance dans leurs chefs, et des bataillons de volontaires à peine exercés à manier un fusil, sans équipement, sans habits et sans chaussures. —Mais l'amour de la patrie et l'orgueil du nom français animaient ces masses inhabiles, et devaient en faire promptement les guerriers les plus redoutables de l'Europe.

—L'armée entra le 19 août sur le territoire français. Fontoy, village fortifié, entre Thionville et Longwy, était défendu par une division de quatre mille hommes de l'armée de Kellermann, sous les ordres du général Crusi. Vingt-deux mille Prussiens assaillirent cette petite place, et s'efforcèrent en vain d'emporter ses retranchemens. Repoussé de toutes parts, écrasé par le feu de notre artillerie, l'ennemi se retira en désordre, laissant la terre couverte de morts. Un si petit

nombre de braves ne pouvaient néanmoins arrêter le torrent qui se précipitait sur la Champagne ; pendant la nuit, le général français se replia sur Thionville.

La droite de l'ennemi, forte d'environ trente mille hommes, et dirigée par le général Clairfait, avait pris poste à Carignan. L'aile gauche, d'environ vingt-cinq mille hommes, commandés par le prince de Hohenlohe-Kirchberg, s'arrêta devant Thionville, remplissant l'intervalle jusqu'à Sarre-Louis. Le centre, d'environ cinquante mille hommes, sous les ordres du roi et du duc de Brunswick, investit Longwy.

Prise de Longwy. — Cette forteresse est un hexagone bastionné qui n'a que cinq demi-lunes, la sixième est remplacée par l'ouvrage à cornes de Saint-Marc. La place, d'une petite étendue, renferme des casemates parfaitement à l'épreuve de la bombe, et dans le meilleur état. Mais elle est dominée, à deux mille pas de distance, par le mont des Chats, dont les ennemis s'emparèrent. Après une inutile sommation faite le 31 au gouverneur, le bombardement commença. Dix heures de feu et trois cents bombes tombées dans la ville, suffirent pour en effrayer la population. Une partie des habitans s'attroupa en tumulte et demanda qu'on ouvrît les portes ; et le gouverneur Lavergne, avec une garnison de dix-huit cents hommes, soixante-douze pièces de canon, et des ap-

provisionnemens de toute espèce, se vit contraint, par la pusillanimité des magistrats autant que par la lâcheté des citoyens, à subir une capitulation. La garnison sortit le 23 avec les honneurs militaires ; mais elle resta prisonnière de guerre. —Un officier municipal avait refusé seul de souscrire à la décision du conseil. On brûla sa maison, et les Prussiens, quelques jours après, le condamnèrent à être pendu ; arrêt contraire aux droits de la guerre, et fait pour déshonorer les juges qui l'avaient rendu. Au moment de l'exécution la corde cassa : le malheureux tomba à terre, se releva en courant, et arriva, sans être arrêté, aux avant-postes de l'armée française. Son patriotisme et son courage méritaient une récompense. il fut aussitôt nommé lieutenant en présence des soldats, qui prirent les armes et le saluèrent de leurs acclamations.

Une conquête aussi facile exalta les espérances des coalisés. Elle décida le roi de Prusse à marcher directement sur l'Argonne. Cependant le duc de Brunswick perdit un temps précieux en attendant jusqu'au 29, dans le camp de Longwy, des nouvelles du prince de Hohenlohe.

Le siège de Verdun, également malheureux, est célèbre par la généreuse résistance et l'honorable désespoir du commandant de place Beaurepaire.

Les boulets pleuvent sur la ville et partent de trois batteries, l'une établie à Saint-Michel,

l'autre au camp du prince Hohenlohe, la troisième de celui du général Kalkreuth. Quelques maisons sont incendiées. Alors, comme à Longwy, les autorités civiles demandent au conseil de défense que l'on ouvre les portes. Beaurepaire résiste; l'ennemi offre une capitulation, ou menace de l'escalade: les bourgeois ne voient plus que les horreurs du pillage, ils accordent tout. Alors le brave commandant Beaurepaire se brûle la cervelle dans le conseil pour n'être pas témoin de la honte qui l'effraie.

La garnison, sortant avec les honneurs de la guerre, emporta dans un fourgon le corps de son intrépide chef. Elle fut conduite à Sainte-Menéhould par Marceau, alors lieutenant, et qui s'était opposé à la redition de la place par des discours pleins de bravoure et d'éloquence. Un représentant du peuple, désirant le récompenser de sa noble conduite, lui demande ce qu'il veut qu'on lui donne à la place de son équipage, de ses chevaux et de son argent, qu'il a perdus dans le siége: « Je ne veux qu'un sabre, répond Marceau avec fureur; je ne veux que venger notre défaite. »

Bataille de Valmy. — Après l'abandon du camp de Grandpré par Dumouriez, l'armée prussienne s'était avancée en Champagne: le 19, elle bivouaquait à Somme-Tourbe, sur le prolongement des montagnes de la lune. Le roi Frédéric-Guillaume ayant appris que tout était en mouve-

ment dans l'armée française, s'était imaginé que les généraux sentant le danger de leur position avaient résolu d'en sortir et voulaient gagner Châlons. Malgré l'avis du duc de Brunswick, il voulait combattre, espérant surprendre les colonnes françaises en marche et en pleine retraite, et comptant sur l'influence qu'une attaque a toujours en pareille circonstance.

Le vingt septembre, à 6 heures du matin, l'avant-garde prussienne marcha par sa droite sur Somme-Bionne. Le brouillard était si épais qu'on ne distinguait pas les objets à vingt-cinq pas. Ce mouvement ordonné par Brunswick pour satisfaire aux désirs du roi de Prusse, tendait à tourner les sources de la Bionne et le ravin où elle coule. A Hans, les Prussiens trouvèrent l'avant-garde française commandée par le général Desprez-Crassier, qui se replia après une légère escarmouche. Kellermann envoya à son secours sa réserve composée des carabiniers, de quelques escadrons de dragons et 4 bataillons de grenadiers aux ordres du général Valence. Ce général, appréciant l'importance de faire croire à l'ennemi que le plateau de Gizaucourt, qui devait servir de point d'appui à notre gauche, était fortement occupé, se déploya sur une seule ligne en avant de ce village. Une éclaircie du brouillard laissa apercevoir ses troupes aux Prussiens, et cette manœuvre leur imposa. Le brouillard redevint épais et cacha de nouveau les

mouvemens des deux armées. Cependant Dumouriez, prévenu de la position difficile de Kellermann, dont la droite, du côté de l'Yron, était prolongée par les Prussiens, et dont la gauche était sur le point d'être tournée, du côté de Gizaucourt, envoya sur-le-champ derrière cette hauteur le général Chazot avec 9 bataillons et 8 escadrons. La position de Valmy se trouvant ainsi flanquée sur la gauche, Steingel eut ordre de la flanquer également sur la droite, en se portant à l'extrémité de l'Yron. Seize bataillons, sous les ordres de Beurnonville, s'avancèrent en colonne prêts à appuyer ce mouvement et à se développer dans le cas où l'ennemi chercherait à déborder ou à attaquer Steingel.

De son côté, l'armée prussienne avait suivi le mouvement de son avant-garde, et s'avançait en prolongeant sa droite pour gagner la route de Châlons à Sainte-Menéhould. A 10 heures le brouillard se dissipa, et les généraux prussiens purent découvrir la position de Kellermann. La droite de ce général, à Valmy, était devenue le point central de l'armée française, depuis les mouvemens de Beurnonville, de Steingel et de Chazot. Une forte batterie de 24 pièces de position défendait le moulin de Valmy : toute l'armée était rangée sur deux lignes.

Les Prussiens marchaient également sur deux lignes. A la vue de l'armée française trois colonnes

d'attaque en échelons se formèrent : des batteries de six appuyaient chaque colonne. L'attaque commença par les hauteurs de Gizancourt et de la Lune. La canonade s'engagea avec vivacité. L'artillerie qui couvrait le front de la ligne prussienne se composait de cinquante-huit pièces divisées en quatre batteries, dont trois de canons et une d'obusiers : une cinquième batterie y fut ajoutée pendant l'action. Le feu des Français répondait avec avantage à celui de l'ennemi, et jetait déjà du désordre dans ses bataillons, lorsque la batterie d'obusiers, changeant de position et dirigeant ses projectiles sur Valmy, commença à faire un grand ravage parmi les défenseurs de ce poste important : leur fermeté paraissait faiblir malgré l'exemple que donnait le général, exposé au feu le plus vif. Kellermann, en effet, venait d'avoir un cheval tué sous lui; le lieutenant-colonel Lormier, aide de camp du général en chef, était tombé mort à ses côtés. Tout à coup plusieurs obus prussiens crèvent au milieu des caissons de la batterie de Valmy et font sauter deux voitures d'artillerie, dont l'explosion tue ou blesse beaucoup de monde. Le désordre se met parmi les Français; la première ligne rétrograde, et les conducteurs de charrois, qui étaient alors des paysans mis en réquisition, augmentent la confusion en s'enfuyant avec leurs caissons, et sont cause que le feu se ralentit faute de munitions. Il était onze heures : la réserve

d'artillerie à cheval, conduite par le général d'Aboville, accourt se placer près du moulin et rétablit le feu. La première ligne se rallie à la voix de ses chefs et reprend sa position. Au même instant le duc de Brunswick s'apercevant que l'ordre se rétablissait dans les rangs français, et que les troupes de Kellermann bravaient de nouveau ses batteries, sentit qu'il fallait redoubler d'efforts. Il reforma trois colonnes d'attaque, soutenues par de la cavalerie; celle de gauche se dirigea sur le village, celle du centre sur le moulin de Valmy, et celle de droite, échelonnée en arrière, se tint prête à suivre le mouvement progressif des deux premières. Les Prussiens, malgré le feu de l'artillerie française, s'avancèrent en bon ordre et avec cet aplomb qui caractérise des troupes aguerries.

Kellermann, après avoir ordonné à son armée de se former en colonnes par bataillons, lui fit cette courte harangue : « Camarades ! le moment de la victoire est arrivé; laissons avancer l'ennemi sans tirer un seul coup, et chargeons-le à la baïonnette ! » Et, mettant son chapeau au bout de son épée, il l'agita à la vue des soldats, en s'écriant d'une voix forte : « Vive la nation ! Allons vaincre pour elle ! » Ce cri, aussitôt répété d'un bout de la ligne à l'autre, et les acclamations qui se prolongèrent pendant un quart d'heure électrisèrent les troupes, et firent succéder dans les rangs, à

l'hésitation timide et à la morne inquiétude, l'allégresse et la confiance, qui sont presque toujours les gages du succès. Frappé de l'enthousiasme extraordinaire de ses soldats, qui, à son imitation, agitaient fièrement leurs chapeaux sur la pointe de leurs baïonnettes, Kellermann s'écria, transporté de joie : « La victoire est à nous ! » Et à l'instant il fit redoubler le feu de l'artillerie sur les colonnes ennemies, qu'étonnait la nouvelle attitude des Français et qu'épouvantaient les cris incessamment répétés de *vive la nation*! Les Prussiens s'arrêtèrent en hésitant; déjà leur fluctuation annonçait un prochain désordre, lorsque le duc de Brunswick, voyant la bonne contenance de l'armée française et la position qu'elle occupait, obtint du roi l'autorisation de ne pas commencer le combat et donna aux colonnes chargées de l'attaque, l'ordre de revenir reprendre leurs positions.

Telle fut la célèbre bataille de Valmy : une longue canonnade, assez vive d'ailleurs, car le nombre des morts, de chaque côté, s'éleva à huit cents, ce qui suppose, de part et d'autre, un total de trois à quatre mille hommes hors de combat. La résolution de Kellermann et l'enthousiasme qu'il sut communiquer à ses troupes arrêtèrent sans doute les Prussiens, mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que le succès fut dû aussi aux dispositions habiles de Dumouriez. Le succès, en dissipant le prestige de supériorité morale que les

armées allemandes possédaient depuis près d'un siècle, fut immense pour nos soldats.

Cependant, malgré la retraite de l'ennemi, la situation de Kellermann n'en était pas moins hasardée. Il le sentit et résolut d'y remédier sur-le-champ. Dès que la nuit fut venue, il marcha par sa gauche dans le plus grand silence, passa l'Auve et vint prendre position entre Dampierre et Voilemont.

Siége de Lille.—Les Prussiens ont pénétré dans la Champagne; les gardes nationales, se levant spontanément, courent à l'ennemi. Pendant ce temps, le duc de Saxe-Teschen investit Lille avec vingt-neuf mille hommes, dont huit de cavalerie, Le général en chef Duhoux est entré dans la place; il a pour lieutenans les maréchaux de camp Ruault, Lamarlière et Champmorin; pour les opérations du génie, le capitaine Marescot; pour l'artillerie, le lieutenant colonel Guiscard. Rien ne peut intimider les habitans ou les porter à capituler. Le brave Bryan commande la garde nationale; l'intrépide Ruault la garnison. Le maire André répond au parlementaire: « *Nous ne sommes point des parjures*; *nous soutiendrons la liberté, ou nous mourrons.* » Vainement, dit le *Manuel des Braves*, les obus, les bombes, les boulets rouges, pendant cinq jours de suite, portent partout le désastre et la mort: en vain les casernes de Fives, l'église de Saint-Étienne, et tout le quartier Saint-Sauveur

se montrent en proie aux flammes ; des femmes, des enfans sont occupés à courir sur les bombes pour en arracher les mèches. Les bourgeois, armés de grandes cuillers de fer, qu'ils ont fait fabriquer exprès, vont dans les maisons où tombent les boulets rouges, les saisissent et les jettent dans les ruisseaux. » Des canonniers, des gardes nationaux, avertis que leur maison brûle au moment où ils remplissent leur service sur les remparts, répondent *qu'ils ne peuvent quitter leur poste.* Ceux dont la maison se trouve conservée, ne paraissent y ajouter de prix que pour l'offrir à leurs concitoyens qui se voient sans asile. « *Buvez et mangez*, disent-ils en patageant tout ce qu'ils possédent ; *quand la provision sera épuisée, la Providence y supléera.* » On vit long-temps après plusieurs habitans faire sceller sur la façade de leurs maisons les boulets dont elles avaient été atteintes, et les montrer avec un noble orgueil, comme une marque de leur dévouement et de leur fidélité.

Thionville était assiégé depuis le 23 août. Après trois jours de tranchée ouverte, Felix Wimpfen qui commande la place, est sommé de se rendre : « *On peut brûler la ville*, dit-il, *mais on n'y peut faire commettre une lâcheté.* » On ose essayer auprès de lui la trahison ; un million lui est offert pour trahir son pays : « *Eh bien, j'accepte*, répond-il en riant, *mais je veux que le contrat*

de donation soit passé par-devant notaire. »

Hommage aux Wimpfen, aux Bryan, aux Ruault, aux André ! Émules de Beaurepaire et de Marceau, ils préférèrent la mort à la seule pensée de trahir leur patrie ! Tant de constance et d'intrépidité eurent leur récompense. Le duc de Saxe-Teschen, apprenant nos succès en Champagne, fait sa retraite. Lille est délivré le 9 octobre, et Thionville le 16. Peu de villes assiégées firent une défense plus glorieuse et plus remarquable. Thionville fut bombardé pendant quinze heures sans interruption, mais le feu des remparts avait pris une telle activité qu'il éteignait celui des assiégeans. Les canonniers avaient formé une masse d'où l'on tirait des primes pour ceux d'entre eux qui visaient le plus juste. Celui qui démontait une pièce ou qui atteignait une redoute, était couronné aux acclamations, et les maladroits payaient une amende.

Les traits de bravoure se pressent dans la relation de ce siége. Les assiégeans avaient formé un approvisionnement considérable à Gavisse, et Wimpfen résoud de le détruire. Il rompt d'abord un pont de bateaux établi à Catenon ; quelques heures après, un volontaire passe la Moselle à la nage, pour chercher une nacelle sur l'autre rive : le général traverse le premier la rivière avec quatorze hommes et attaque le poste avec cette faible troupe. — Wimpfen, se voyant cerné de toutes parts et croyant devoir solliciter du secours

de Metz, dem ande un soldat courageux pour porter sa lettre, Trois hussards se présentent ; ils partent au galop. Les sentinelles autrichiennes tirent et en tuent deux. Le dernier se fait jour à travers les postes ennemis, tombe dans une embuscade, se dégage malgré les coups de sabre, et couvert de gloire et de blessures arrive à Metz, où il dépose les dépêches de son commandant.

Hoche se distingue à ce siége. Il est à cette époque lieutenant au régiment de Rouergue.

Il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme qu'excitèrent dans la nation française ces deux glorieuses défenses.

La retraite des Prussiens suivit de près ces deux siéges mémorables. La haute prévision et l'extrême habileté du général Kellermann, qui s'est placé sur les hauteurs de Voilemont, environnent le duc de Brunswick au moment où celui-ci croit tourner le général français, et couper ses communications. La dyssenterie dont tout-à-coup les troupes prussiennes sont atteintes, ajoute à ce contre-temps. L'armée ennemie rétrograde en hâte, diminuant considérablement à chaque marche. Le roi de Prusse demande trois jours pour évacuer Verdun, et le général Dillon prend posession de cette ville au nom de la république.

Ainsi se terminent ces projets d'invasion qui semblaient menacer toute la France, et que le camp de Grand-Pré seul a fait aussitôt évanouir.

La déclaration de guerre de la France à l'Autriche était une mesure suffisamment justifiée par la convention de Pilnitz et par le traité de Berlin, véritables actes d'hostilité et d'insolence envers la nation française, et dont l'effet n'avait été retardé que par l'assassinat de Gustave III et par la mort de l'empereur Léopold. L'Assemblée nationale, en se prononçant pour une guerre ouverte, et en déchirant ainsi les voiles qui cachaient aux peuples la politique des souverains, faisait donc un acte de bonne politique. Mais il est certain aussi que le ministère, en prenant inopinément l'offensive, ne fit pas un acte de sagesse.

L'armée de la Belgique dirigée par Dumouriez, se trouva bientôt entre Quarouble et Quiévrain. Le général Beurnonville avec l'avant-garde occupait ce dernier poste et ceux de Montreuil et de Pomereuil. Le général Berneron fut jeté dans la forêt de Bernisart pour harceler les Autrichiens sur plusieurs points, en avant de Mons, et faciliter l'attaque de cette ville. Alors se livra la bataille de Jemmapes (5 novembre). La bataille de Jemmapes qui vient de nouveau illustrer nos armes, et assurer la conquête de la Belgique.

Cette bataille est le plus beau titre de gloire de Dumouriez : l'armée autrichienne, forte de vingt-cinq mille hommes, et commandée par le duc Albert de Saxe-Tescher, était dans une position formidable; elle occupait les hauteurs en

avant de Mons, depuis le village de Culme jusqu'à celui de Jemmapes, et son front était couvert par des redoutes garnies d'une artillerie formidable. Les Français attaquèrent d'abord le village de Quaregnon, qui était le point le mieux fortifié. « Je vis, dit Dumouriez, que ce village était attaqué très-mollement; je fis avancer le général Rosières avec deux pièces de douze et quatre bataillons, pour soutenir et pousser en avant l'infanterie belge et française; le village fut emporté en ma présence. Je donnai ordre au général Rosières de continuer à marcher par le grand chemin, d'y mettre en bataille la cavalerie, consistant en huit escadrons, et d'attaquer, avec l'infanterie, le flanc droit du village. J'ordonnai au général Ferrand d'attaquer l'angle et l'extrémité droite du front du village, dès qu'il verrait le général Rosières monter sur le flanc droit, de ne plus s'amuser à canonner, et de marcher, tête baissée, la baïonnette au bout du fusil. Je lui laissai des officiers d'état-major qu'il devait me renvoyer pour m'avertir des progrès de son attaque, et lui dis que j'allais attendre de ses nouvelles à la division du centre.

« Je me rendis promptement au centre où j'attendis jusqu'à onze heures des nouvelles de Beurnonville et de Ferrand. L'attaque de Beurnonville était lente; mais il était retenu par le feu très-vif de cinq redoutes, qu'il ne pouvait éteindre par celui de son artillerie, quoiqu'elle

eût été renforcée par quatre pièces de seize ; quant à Ferrand, son retard était inexcusable. »

« J'y envoyai le général Thouvenot, avec ordre de commander lui-même l'attaque. Thouvenot trouva en arrivant que le vieux général Ferrand avait perdu la tête, continuait à canonner, et ne se décidait point ; que le général Rosières se tenait caché derrière les maisons de Quaregon, et ne débouchait point ; que les troupes, pleines d'ardeur, murmuraient et s'impatientaient. Alors il prend le commandement, de la part du général en chef, ébranle les colonnes, se porte rapidement sur le flanc droit et sur le front du village ; il emporte les redoutes avec cette impétuosité française à laquelle il est si dificile de résister ; et cette attaque brusque décide l'affaire à la gauche.

« N'attendant que ce mouvement, je mets en colonne de bataillon, l'infanterie de mon centre, et la fais avancer avec la même impétuosité contre le centre du village : je fais masquer la trouée par sept escadrons de dragons et de hussards. Ce centre traverse la plaine assez rapidement pour perdre très peu de monde ; mais une brigade qui marchait sur la trouée, voyant déboucher de la cavalerie ennemie, se jette à droite, derrière une maison, et laisse un espace vide par lequel cette cavalerie aurait pu percer le centre.

« Dans ce moment, le jeune Baptiste Renard,

mon valet de chambre, inspiré par un mouvement héroïque, part au grand galop, va trouver le général Droum qui commandait cette brigade, lui fait honte de sa retraite, ramène la brigade, occupe la trouée, va chercher les sept escadrons que le mouvement timide de cette infanterie avait arrêtés, les conduit dans la trouée, et revient me trouver après avoir rétabli le combat.

« En même temps que le général Droum avait plié, la brigade qui était à la gauche avait fait halte; elle ne fuyait pas, mais les trois colonnes de bataillons qui la composaient, s'étaient mises en marche et en confusion, et perdaient beaucoup de monde, restant exposées à un feu de canon à mitraille, à demi portée de fusil. Le duc de Chartres s'y porte précipitamment, les rallie, en forme une grosse colonne mélangée qu'il appelle gaîment le *bataillon de Jemmapes*; rétablit le combat, force les trois étages de redoutes et de retranchemens; des escadrons de hussards, de chasseurs et de dragons, s'y portent avec autant de rapidité que l'infanterie. On se bat avec acharnement, Thouvenot, qui avançait par la droite du village, met les impériaux entre deux feux; plus de quatre cents se noient dans l'Haine, et la bataille est gagnée au centre et à la droite. »

« Pendant que le duc de Chartres ralliait le centre avec autant de vigueur, j'avais une autre inquiétude. L'attaque de Beurnonville ne faisait

aucun progrès, je m'y porte rapidement... Jamais général n'est arrivé plus à propos ! Je trouve sur la hauteur de Cuesme deux brigades d'infanterie, dont une composée de trois bataillons de Paris, des anciennes troupes du camp de Maulde. Elles débordaient la gauche de cinq redoutes qui étaient garnies de grenadiers hongrois : elles avaient devant elles une nombreuse cavalerie impériale qui paraissait être prête à les attaquer; et, à cinq cents pas en avant, sur leur gauche, une colonne d'infanterie attendait le mouvement de la cavalerie, pour achever de les détruire. A cent pas, derrière ces deux brigades, étaient dix escadrons de hussards, dragons, chasseurs, exposés au canon des redoutes qui les prenait en écharpe, et à celui du général d'Harville qui, par une erreur inconcevable, les prenant pour les ennemis, les écrasait par derrière.

« Ces troupes n'avaient aucun général en tête; car le fameux Dampierre, qui devait les commander, ne s'y trouvait pas, quoique la veille il eût fait une algarade indécente à son général en chef, sur ce qu'il avait remis l'attaque au lendemain. Beurnonville venait derrière, à la tête de deux autres brigades et du reste de sa cavalerie.

« Je n'ai que le temps de passer devant le front de deux brigades, et de leur dire qu'ayant à leur tête leur père, ils n'ont rien à craindre. Les cris de

vive Dumouriez m'assurent de la bonne volonté de cette troupe, qui avait une contenance héroïque; je passe à la tête de la cavalerie : il était temps; elle se mêlait et allait fuir. J'envoyai un aide-de-camp à Beurnonville pour le hâter. Dans le moment, les dragons impériaux s'avancent au galop pour enfoncer les deux brigades, qui, par une décharge à bout portant, se font un rempart de plus de cent chevaux ou cavaliers devant eux. Un escadron ennemi arrive par le grand chemin, veut envelopper cette infanterie. Ayant rallié ma cavalerie, je détache les hussards de Berchiny, qui enfoncent les drâgons. Toute cette cavalerie impériale fuit jusqu'à Mons, et la colonne d'infanterie se met aussi en retraite.

« Je fais alors occuper le terrain du combat par Beurnonville, qui arrive; je fais faire un à-gauche aux braves brigades qui venaient de décider l'affaire; aux chasseurs à cheval, commandés par l'aîné Frécheville et par Fournier; aux hussards de Chamboran, commandés par le cadet Frécheville, et à ceux de Berchiny, commandés par Nordinain. J'entonne l'hymne des Marseillais; je me mets à leur tête, et ils vont gaîment, avec un courage qu'on ne peut pas décrire, attaquer les redoutes par la gorge; il s'y fait un grand massacre de grenadiers hongrois.

« Cependant, toujours inquiet pour mon centre, je retire de cette attaque, quand je la vois

bien décidée, Frécheville l'aîné avec six escadrons de chasseurs, et repartant à leur tête au grand trot, je longe le village pour aller au secours du centre. Je n'ai pas fait cinq cents pas, que je vois arriver au grand galop Montpensier, jeune frère du duc de Chartres, qui vient m'annoncer qne le centre est victorieux, et que son frère est maître du village, après un sanglant combat. Thouvenot arrive au même instant, de la gauche, ayant traversé le village et longeant derrière les redoutes; et me dit que tout est en fuite. Le combat a commencé a midi ; à deux heures la bataille était gagnée.

Cette journée a offert un trait admirable de patriotisme et de sentiment d'honneur. Un vétéran nommé Jollibois. dont le fils a déserté, est venu combattre à sa place. *O mon fils!* s'écriait-il douloureusement à chaque coup qu'il tirait sur l'ennemi, *faut-il que le souvenir de ta fuite empoisonne un moment si glorieux!* Il est fait officier sur le champ de bataille.

Cette victoire importante nous livre la Belgique. Nous avons pris à l'ennemi cent trente pièces d'artillerie, cent sept canons de fer, trois millions de boulets de calibre, deux mille trois cent soixante-cinq caisses de mitraille et quatorze cent trente-sept fusils.

27 novembre. *Prise de Liège* par Dumouriez. — *Prise d'Anvers* par les généraux Lamarlière et Champmorin, sous les ordres du général en chef

Labourdonnaye. Le premier boulet part au moment où le gouverneur va s'asseoir pour dîner, et renverse la table.

29 novembre. Trait de bravoure du général Leveneur, au fort Villate, où il force le général autrichien de le conduire aux mines, arrache lui-même les mèches, les éteint, s'empare du fort.

Expédition contre Naples. — Dans ce même temps, une escadre, commandée par le contre-amiral Latouche, cinglait vers l'Italie pour obliger le roi de Naples à reconnaître la République et désavouer les menées de l'envoyé napolitain à Constantinople contre l'ambassadeur français. Nous pensons ne pouvoir mieux faire connaître cette expédition qu'en citant le discours original par lequel, le 7 janvier 1793, le grenadier Belleville rendit compte à la Convention de la mission dont il avait été chargé par l'amiral Latouche. L'Assemblée républicaine, satisfaite de ce que la rudesse du simple soldat avait humilié la majesté royale, applaudit à la fermeté de cet ambassadeur improvisé. Nous supprimons néanmoins l'exorde de son discours, vivement empreint de la couleur du temps, pour arriver à la partie *historique.*

« Pendant que nos braves bataillons repoussaient les hordes des barbares, auxquels on avait ouvert le territoire français ; tandis que les rois de Sardaigne, de Prusse et de Hongrie étaient humiliés et vaincus par les troupes de la République,

le conseil exécutif a ordonné au contre-amiral Latouche de prendre une division de dix vaisseaux dans l'armée navale de la Méditerranée ; de se présenter devant Naples, et de demander au roi des Deux-Siciles des réparations pour ses démarches passées, et des explications pour sa conduite future. Les instructions rédigées par le citoyen Monge, et dictées par la fierté républicaine, ont été remises en de dignes mains. Le citoyen Latouche, dans le mois le plus redouté des marins, a bravé les orages ; il est arrivé devant Naples le 16 décembre, à midi. L'escadre, dans le plus bel ordre, a déployé aux yeux des Napolitains étonnés le spectacle à la fois le plus imposant et le plus formidable.

« On avait fait à Naples des préparatifs immenses : la rade était bordée de 400 canons. Tous autres que des Français auraient hésité à s'enfoncer dans un golfe dangereux et à venir affronter les accidents de la mer et les efforts de l'art. Mais la patrie avait parlé : les ordres étaient précis ; le général, les officiers, les citoyens de l'escadre n'ont rien vu de plus. A l'ouverture du golfe, un capitaine du fort vint, de la part du roi de Naples, offrir l'entrée à l'escadre, au nombre de six vaisseaux, en observant « qu'on ne pourrait se dis-
« penser de regarder comme un acte d'hostilité
« l'arrivée devant Naples d'un grand nombre de
« bâtiments de guerre... » Le contre-amiral ré-

pondit: « qu'il ne diviserait point son escadre; qu'il « allait jeter l'ancre sous les fenêtres du palais du « roi; qu'un seul citoyen descendrait à terre pour « lui porter une lettre et lui faire connaître les « intentions de la République; mais que, si on osait « tirer un seul coup de canon, il en rendrait mille « pour un, et ne sortirait de devant Naples qu'a- « près l'avoir détruite. » Le capitaine du port vit le vaisseau du contre-amiral Latouche. Le branle-bas général du combat était fait; chacun était à son poste; les mèches étaient allumées; tous les vaisseaux étaient également prêts à lancer la destruction et la mort... Je fus chargé de porter au roi de Naples une lettre du contre-amiral. Dans les termes les plus énergiques, il demandait au roi, « que le ministre de la République fût reconnu; « que la neutralité fût promise; que la note pro- « clamée à Constantinople fût désavouée; que le « ministre insolent qui avait osé la répandre fût « puni et rappelé; qu'il fût envoyé auprès de la « République un ambassadeur qui renouvelât ce « désaveu, entretînt la bonne harmonie entre les « deux puissances et préparât un nouveau traité « qui pût être également utile au commerce des « deux peuples. » Le contre-amiral m'ordonna de faire observer « que le refus d'une seule de ses « demandes serait regardé comme une déclaration « de guerre; qu'un moment après, son feu s'ou-

« vrirait ; que dans une heure les batteries enne-
« mies seraient démontées, et que dans un jour
« Naples ne serait plus qu'un monceau de ruines. »
La lettre fut par moi remise au roi, qui, dans l'instant, consentit à toutes les demandes du contre-amiral français. Il accueillit, au milieu de toute sa cour, le soldat de la République avec beaucoup d'égards ; il fit inviter le commandant et les officiers de l'escadre à descendre à terre, et fit offrir pour les équipages tous les rafraîchissemens dont ils auraient besoin.

« Dans sa réponse, le roi de Naples, en accédant à tout, avait inséré l'offre de sa médiation. Le citoyen Latouche rejeta cette offre en mettant en marge « que la République n'attendait la paix que
« du courage de ses braves soldats et de l'abaisse-
« ment de ses ennemis. » Il me donna l'ordre d'aller prendre congé du roi et de lui dire « que les
« citoyens commandant les vaisseaux de la Répu-
« blique étaient appelés à la délivrance de la Sar-
« daigne ; et que, satisfaits d'avoir trouvé un ami
« dans le roi des Deux-Siciles, ils allaient profi-
« ter du vent favorable pour mettre à la voile. »
Personne n'est descendu à terre, et personne n'a désiré de descendre. Le général, les officiers, les citoyens de l'escadre, en vrais républicains, ont dédaigné les amorces insidieuses des cours. Ils sont partis, après n'être restés que vingt heures devant Naples.

SITUATION DE LA RÉPUBLIQUE A LA FIN DE 1792.

Avant de nous avancer dans le récit des guerres de la Révolution, il convient de jeter un coup d'œil sur la situation de la République et des armées coalisées, ainsi que sur les différentes campagnes au nord, à l'est et au midi de la France, qui se confondent toutes sous le titre de campagnes de 1792, et qui toutes avaient été entreprises dans le but de la défense ou de la vengeance du territoire national.

La France était sans armées, sans généraux, sans organisation militaire, lorsque les coalisés s'avancèrent avec confiance pour la réduire. Une armée d'élite osa pénétrer sur le sol français ; elle accéléra la ruine de celui qu'elle avait la prétention de défendre. On répondit à ses manifestes par le 10 août, par les massacres du 2 septembre, et, plus glorieusement, par le combat de Valmy. Tandis que les Autrichiens assiégeaient inutilement Lille, nous prenions Mayence et Francfort ; pendant que les Prussiens se voyaient obligés d'évacuer la Champagne et les Trois-Evêchés, nos troupes occupaient la Savoie et faisaient la conquête de Nice. D'attaqués nous devenions assaillans ; nous répondions à l'attaque de la Flandre par la victoire de Jemmapes et par la conquête de la Belgique ; nos soldats, rejetés d'abord sur la Marne, repoussaient l'ennemi au-delà du Rhin, de la Meuse et

de la Roër. Trois mois avaient suffi pour changer ainsi la face des affaires ; mais nos victoires mêmes nous suscitaient des ennemis. Toutes les forces de l'Allemagne étaient sur pied et en mouvement. Les États italiens réunissaient leurs soldats, l'Espagne faisait camper ses bataillons sur la cime des Pyrénées. l'Angleterre, sans se déclarer encore ouvertement pour la guerre, encourageait le Hanovre et la Hollande à mettre leurs troupes sur pied. Elle armait secrètement des vaisseaux qui devaient d'abord aller chercher dans les mers lointaines des combats faciles et lucratifs, et détruire la marine de notre commerce et de nos colonies, avant de venir s'attaquer à notre marine militaire. De toutes parts ainsi un cercle de fer se resserrait comme pour comprimer la France révolutionnaire ; mais celle-ci renfermait dans son sein les élémens bouillonnans d'une explosion qui devait rejeter loin de nos frontières toutes les armées ennemies.

Le 23 janvier 1793, le contre-amiral Truguet tente deux fois de pénétrer dans Cagliari, et se voit forcé de rentrer dans Toulon. A la seconde tentative, une horrible tempête se joint au feu des ennemis ; un vaisseau de 80 canons sombre sous voiles, deux frégates sont obligées de couper leurs mâts, les bateaux de transport vont échouer sur la côte.

25 février. *Prise de Bréda* par le général d'Arçon.

28 février. *Prise du fort de Klunderst*, par le général Berneron. L'officier ennemi, voyant qu'il ne peut tenir, cherche la mort en combattant, et la rencontre. C'est de cette seule manière qu'il remet les clés du fort ; on est obligé de les prendre sur son corps sans vie : hommage aux braves de tous les pays !

Le capitaine Meunier, enfermé dans Kœnigstein, est sommé de se rendre ; il assemble ses soldats, leur fait promettre de défendre la place, ou de mourir à son exemple. Il avait placé ses deux pistolets sur sa poitrine. *Parlez*, ajoute-t-il ; *si je vous trouvais faibles, ce moment serait le dernier de ma vie.* — Vaincre ou mourir ! s'écrie toute la garnison. Meunier dit alors au parlementaire : « *Allez rapporter à votre maître ce que vous venez de voir et d'entendre ; voilà ma seule réponse.* » La place tint encore quatre mois.

5 mars. Le général d'Arçon prend Gertruydemberg. — *Camp des castors* (*). Miranda est battu devant Aix-la-Chapelle.

18 mars. *Bataille funeste de Neerwinden.* Le duc de Chartres repousse le général Clairfait, près de Neerwinden, mais le général Miranda se retire derrière Tirlemont, à plus de deux lieues du champ

(*) Dumouriez avait son quartier-général à Roovaërt même, et ses soldats baraquaient sur les dunes dans des cabanes de paille. On appela ce campement aquatique le *camp des castors*.

de bataille. Dumouriez, trompé par le silence qui règne de ce côté, croit que l'ennemi est en retraite, et se laisse entourer. Les Français perdent la bataille.

Cette journée n'en vit pas moins de la part des Français des prodiges de valeur. Neerwinden fut pris et repris. Le général Neuilly s'en était rendu maître : l'on cite dans cette action un bataillon de volontaires de la Charente ; mais le général Clairfait, animé par des succès sur un autre point, lui arracha sa conquête. Le général Leveneur avait montré une rare intrépidité. Les généraux Valence et Thouvenot sauvèrent l'armée. Valence fut grièvement blessé de plusieurs coups de sabre qu'il reçut en chargeant à la tête de ses escadrons. Cet échec fait rentrer nos armées du nord sur le territoire français.

20 mars. Les Prussiens qui tiennent Stromberg, attaqués par Houchard et Neuwinger, sont chassés de la place, la reprennent et la perdent encore. Le chef d'escadron Clarck se distingue en protégeant la retraite de l'armée, repoussée de la hauteur de Bingen.

400 carabiniers, sur les hauteurs d'Arlon, mettent en déroute 1500 Autrichiens. On cite le lieutenant Boucret.

22 juin. Les Espagnols évacuent le territoire français. Le général Dubouquet emporte le camp d'Ispegui. Les Espagnols reparaissent à la gauche

d'Urugue, et sont repoussés précipitamment par le capitaine Latour-d'Auvergne. Quatre mille hommes d'infanterie et quatre cents dragons sortis des camps d'Irun, se présentent de nouveau en avant d'Urugue. Les chasseurs du cinquième bataillon d'infanterie légère s'avancent, et commençaient à les culbuter, quand quatre vingts huit dragons du dix-huitième réunis à quelques gendarmes, fondent sur eux, les mettent en déroute, et font un grand nombre de prisonniers, entre autres le maréchal-de-camp Rouffignac et un lieutenant-colonel.

Au siége de Bellegrade, le commandant répond au parlementaire qu'il ne signera de traité qu'au centre de la place démantelée, avec un ennemi qui aura passé par la brèche. Il comptait sur des vivres qu'on lui amenait par le Conflant. Ce convoi est arrêté et pillé. Tous les camps environnans sont au pouvoir de l'ennemi. Enfin la tranchée est ouverte ; un feu continuel écrase les bâtimens; les parapets enlevés tombent dans les fossés ; les poternes, les grilles, les ponts-levis sont rompus, la mitraille ouvre partout de longues brèches : alors le gouverneur, voyant l'ennemi se précipiter dans la place, et n'espérant plus aucun salut dans le dénument où il se trouve, demande à capituler et sort avec les honneurs de la guerre.

Le général ennemi Ricardos, admirant une conduite si noble et tant de bravoure, fit mettre à

l'ordre du jour, que le premier de ses soldats qui se permettrait d'insulter ces braves dans leur malheur, serait *passé aux verges par six tours.*

Pendant un combat qui avait eu lieu quelques jours auparavant, un volontaire, blessé d'un éclat d'obus, était porté par ses compagnons d'armes. On annonce en ce moment que les Français ont l'avantage. — *Mes amis*, dit le volontaire, *ma blessure ne me fait plus mal.*

8 juillet. Le capitaine Habert sauve par son intrépidité le village d'Ost-Capelle, livré par un déserteur. Environné de toutes parts : *Mes amis*, dit-il à ses soldats, *c'est ici notre tombeau*; *il faut périr dans ce retranchement plutôt que de l'abandonner.* A toutes les propositions de l'ennemi, il ne répondait autre chose que *vive la République.* Habert et les siens luttèrent long temps en désespérés. Un bataillon vint à propos à leur secours, les sauva et mit les Autrichiens en fuite.

Quelques jours après, un autre d'Assas, le sous-officier Morel, est envoyé à la découverte et tombe dans un groupe d'Autrichiens qui le menacent d'une mort prompte s'il fait entendre le moindre cri d'alarme : —*Capitaine*! s'écrie-t-il, *feu*, *feu sur l'ennemi.*

Insurrection de la Vendée. — La Convention, voyant la frontière menacée, avait rendu un décret par lequel une levée de trois cents mille hommes était ordonnée ; tous les citoyens de dix-huit à

quarante ans, sans femme et sans famille, devaient marcher pour la défense de la patrie. Ce décret décida l'insurrection vendéenne.

Dès le 4 mars, et aussitôt que les premières nouvelles de Paris eurent répandu dans le pays la connaissance de cette mesure, la fermentation commença à Chollet, et se répandit bientôt dans tout le territoire vendéen. Le 8 eurent lieu la publication et les affiches de la nouvelle loi. Le jour de la levée fut fixé au 12 mars.

Le 11, l'insurrection éclata; les jeunes gens réunis, loin de répondre à l'appel, se révoltèrent; leur exemple fut suivi par les habitans de neuf cents communes; les plus prudens voulurent en vain différer cette manifestation séditieuse, afin d'avoir le temps de se procurer des armes. Le tocsin sonnait de tous côtés, Saint-Florent fut envahi et pillé par trois mille insurgés. Quelques coups de fusil tirés sur ce rassemblement furent le premier signa du combat, dans lequel quatre hommes furent tués de part et d'autre. Les vainqueurs, après avoir envahi la maison commune, brûlèrent les papiers du district, se partagèrent les assignats qui se trouvaient dans la caisse commmnale, et passèrent une partie de la nuit à boire et à chanter leur victoire.

Cathelineau. — Ils allaient se disperser, n'ayant encore aucun chef apparent, lorsqu'un simple fileur de laine, du bourg de Pin-en-Mauge, exalté par la pensée des terribles vengeances qu'il pré-

voyait devoir s'amasser contre sa patrie, résolut de se mettre à la tête de l'insurrection. Jacques Cathelineau cachait sous l'habit d'un voiturier un cœur intrépide, une âme élevée; il réunissait la sagesse à l'audace, la patience à l'impétuosité, et il prouva, pendant le court espace de temps qu'il fut chargé de la direction de l'armée vendéenne, qu'il possédait, outre les qualités d'un général, les talens d'un chef de parti.

Prise de Jallais. — Réunissant parmi les insurgés trois cents hommes déterminés, il se dirigea sur Jallais. Quelques républicains, soutenus d'une seule pièce de canon, essayèrent vainement de défendre cette place; la ville, ainsi que la pièce d'artillerie, nommée la *Missionnaire*, tombèrent au pouvoir des Vendéens. Cette pièce, dont le nom leur parut de bon augure, fut la première qu'ils possédèrent, elle devint, ainsi que la célèbre *Marie-Jeanne*, dont ils s'emparèrent quelques jours plus tard à Vihiers, une espèce de palladium, que l'ignorance des paysans entoura d'une confiance superstitieuse.

Prise de Chemillé. —De Jallais, et sans laisser à sa troupe le temps de se refroidir. Cathelineau se porta sur Chemillé, que défendaient deux cents républicains et trois couleuvrines; Chemillé fut pris; l'artillerie, les munitions, un grand nombre de fusils et de nombreux prisonniers tombèrent au pouvoir des insurgés.

Prise de Chollet. — Le lendemain eut lieu la prise de Chollet, qu'une troupe d'insurgés, conduite par un simple garde-chasse de Maulevrier, qui depuis a rendu célèbre le nom Stofflet, enleva sur les républicains.

Progrès de l'insurrection. — Ce fut après la prise de Chollet que d'Elbée et Bonchamps, tous les deux nobles et tous les deux anciens militaires, parurent au milieu des insurgés. Cathelineau et Stofflet, autant par respect pour leurs personnes, que par confiance dans leurs talents, leur cédèrent aussitôt le commandement. D'Elbée voulut prouver qu'il en était digne, et dès le 16 il attaqua les républicains et les chassa de Vihiers.

L'insurrection s'étendait dans le même temps au milieu de la Vendée centrale, et dans la Basse-Vendée, où Charette avait levé l'étendart de la rébellion.

A l'*attaque de Nantes* (29 juin), Gombard, vicaire de la paroisse Sainte-Croix et grenadier au 6e bataillon de la 1re légion de cette ville, combattait avec les Républicains. Il voit un père de famille qui s'exposait beaucoup trop : *Retire-toi*, lui dit-il, *c'est à moi d'occuper ce poste.* Il prend sa place et est aussitôt frappé à mort. C'est dans ce combat que les Vendéens perdirent leur intrépide chef Cathelineau.

Kléber, au *combat de Corfou* (19 septemb.), voyait son armée en péril et la retraite impossi-

ble. Il fait mettre en batterie deux pièces de canon et dit à Schouardin, qui commandait le bataillon des chasseurs de Saône-et-Loire : *Arrête l'ennemi devant ce ravin, tu te feras tuer, et tu sauveras tes camarades. — Oui, mon général*, répond sans hésiter cet officier. Il occupe le poste et y meurt avec cent des siens, donnant ainsi à Kléber le temps de rallier son armée et de prendre une position avantageuse.

On connaît l'humanité de M. de Bonchamp expirant, après la *bataille de Chollet* (17 octobre, 24 vendémiaire). Cinq mille prisonniers lui durent la vie. Un nommé Cesbron d'Argogne se montrait néanmoins altéré de leur sang, et osa même en faire fusiller neuf. Madame de Bonchamp accourut, et sut par ses larmes et par l'ascendant de la vertu faire respecter les dernières volontés de son mari. Cette bonne action trouva dans la suite sa récompense, et la fit elle-même échapper à la mort.

On vit à cette même époque un autre Régulus. Haudaudine, négociant de Nantes, avait été fait prisonnier au moment où il cherchait à secourir un de ses camarades. Les Vendéens crurent pouvoir proposer un échange, et envoyèrent Haudaudine à Nantes chargé de cette négociation, et dûment averti qu'en cas de non-réussite le sort des prisonniers dépendait de son retour. Il ne réussit pas. On l'engageait à rester ; mais songeant à ses compagnons, il méprisa ce conseil, quitta aussitôt

la ville et retourna prendre ses fers. Nous avons comparé Haudaudine à Régulus ; il est bien au-dessus de ce chevalier romain. Celui-ci ne songeait qu'à la honte qui flétrirait sa mémoire s'il manquait à sa parole ; Haudaudine se sacrifia au sentiment qui l'entraînait vers ses compagnons d'infortune. Sa générosité ne les eût point sauvés, et lui-même il eût péri avec eux sans l'humanité de M. de Bonchamp et le courage de son épouse.

A la *bataille de Laval* (26 octobre, 5 brumaire), un canonnier, nommé Guibon, est saisi à la gorge. Il porte à son ennemi un coup de poing dans la poitrine, le renverse, lui passe son sabre au travers du corps, met le feu à la mèche de son canon et fait un ravage épouvantable. Resté seul des siens sur le champ de bataille, il gagne la rivière en combattant, se jette à la nage, et arrive à l'autre bord, le sabre dans la bouche et le sac sur le dos.

Une Vendéenne, jeune et belle, se jette, après la *bataille d'Autrain* (20 novembre), aux pieds du jeune Marceau, et le conjure en larmes de la soustraire à la brutalité du soldat. Marceau la couvre de son manteau, et parvient à la conduire dans un lieu sûr, en écartant à coups de sabre tous ceux qui cherchent à l'insulter.

Les chefs des deux partis firent souvent des traits d'une rare intrépidité. On vit, chez les Vendéens,

d'Elbée, à Fontenay, combattre au premier rang en soldat, et ne céder qu'à l'affaissement que lui causèrent ses blessures; plusieurs fois Bonchamp eut un cheval tué sous lui, et ses habits furent criblés de balles. Il suffit de nommer La Rochejacquelin, Lescure, Charrette, Sapinaud, Desessarts, La Cathelinière, Scépaux, d'Autichamp, Fleuriot de la Fleuriaye, Beauvollier, Stofflet, Cathelineau. Du côté opposé se présentent les généraux Canclaux, Lygonnier, Coustard, Menou, Kléber, Thureau, Grouchy, Bard, Duhoux, Chalbos, Salomon, Brière, Marceau, Mieskouski, Chambertin, Boucret, Muller, Beaupuy, Tilly, Lechelle, Westermann, Berruyer, Rossignol. Le général Beaupuy, à la bataille de Laval, après avoir combattu comme un lion sur les ponts de Château-Gonthier, tombe percé d'une balle : *Je n'ai pu vaincre pour la république,* dit-il, *je meurs pour elle.* Tel avait été dans cette affaire l'acharnement de Westermann, que ses soldats dirent de lui qu'il avait fait *les cinq cents diables* dans cette journée. Lechelle mourut de la doulenr que lui causa la perte de cette bataille. Le général Grouchy, dans un combat furieux, saute à bas de son cheval, se dépouille de ses habits et se précipite au milieu des baïonnettes ennemies. Un Vendéen levait le fer sur lui, lorsqu'un soldat républicain blessé, qui venait de retirer une balle de sa plaie, en charge son fusil et abat le Vendéen aux pieds du général, en disant

qu'*il ne veut rien avoir aux ennemis de la république*.

Les commissaires conventionnels eux-mêmes combattaient à la tête de l'armée. Merlin de Thionville, au combat de Torfou, courut les plus grands dangers, et vit tomber à ses côtés son aide de camp ; Bourbotte, à la bataille de Saumur, périssait, si Marceau, alors officier de la légion germanique, qui le vit démonté, ne lui eût donné son cheval, et ne se fût exposé lui-même à être tué ou pris. Ce qui ajoute à la beauté de cette action, c'est que Bourbotte avait quelque temps auparavant dénoncé Marceau, et l'avait fait arrêter avec Westermann. Marceau, devenu général, rendit des services éminens. A la bataille d'Autrain, sa colonne sauva l'armée. Ce fut lui qui gagna la terrible *bataille du Mans* (12 décembre, 22 frimaire), que suivit la *déroute de Savenay* (22 décembre), où tous les chefs vendéens, ou périrent, ou furent dispersés.

Cette guerre recommença, le 2 janvier 1794, par la *prise de Noirmoutiers*, et se termina de nouveau, le 15 septembre de la même année, par le *combat de Fréligni*, où périt courageusement le chef de brigade Mermet avec son jeune fils, et après lequel la convention fit sa paix avec les royalistes.

Campagne de 1794. 8 avril (19 germinal). L'armée d'Italie, commandée par le général Du-

merbion, prend Oneille. Masséna, alors officier général, dirige un corps à cette attaque. On cite les généraux Bizannet et Macquart. Cette prise est suivie de celle de Loano, d'Ormea et de Garrisio.

18 avril. L'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par le général Jourdan et les généraux de division Championnet, Merlot, Lefebvre et Hatry, s'empare d'Arlon ; le général autrichien Beaulieu abandonne une partie de son artillerie aux vainqueurs. Les Français blessés à cette bataille retournent d'eux-mêmes au combat aussitôt qu'ils ont été pansés à l'ambulance. On cite surtout l'artillerie légère, commandée par l'adjudant-général Debelle. Un canonnier, nommé Claude Revein, a la cuisse emportée ; son frère accourt pour lui donner des secours : *Laisse-moi*, lui dit le blessé ; *ta présence est plus nécessaire à ta batterie qu'auprès de moi. Je suis heureux de mourir pour ma patrie.*

24 avril (5 floréal). Le général Charbonnier, qui commande l'armée des Ardennes, secondé par le général Desjardins, s'empare des hauteurs de Bossut, et fait sa jonction avec l'armée du nord.

25 avril (6 floréal). Le général français Chapuis est fait prisonnier au *combat de Trois-Villes* ou *de Castillon.* L'ennemi trouve sur lui des instructions du général Pichegru, et apprend quel but on se propose en marchant en Flandres. La gar-

nison de Landrecies déploie une valeur héroïque, mais inutilement.

28 avril. — 9 floréal. Une division de l'armée des Alpes, commandée par le général Bagdelone, s'empare du petit Saint-Bernard.

30 avril. — 11 floréal. Le général autrichien Clairfait est blessé en défendant les retranchemens de Castel et les hauteurs de Moëscroën, et laisse aux vainqueurs 1200 prisonniers, 30 pièces d'artillerie et 30 drapeaux. Pichegru avait fait mettre à l'ordre du jour que *les corps qui se laisseraient enlever leurs canons n'en auraient plus, à moins qu'ils ne s'en procurassent aux dépens de l'ennemi.* Les grenadiers voulaient monter à l'assaut, à l'attaque de Menin, disant que *leurs corps serviraient de fascines pour combler les fossés, et aideraient leurs camarades à escalader les remparts.*

30 avril. — 11 floréal. L'armée des Pyrénées-Orientales, commandée par le général Dugommier, gagne la bataille célèbre *des Albères*, où se distingue le général Martin à la tête de dix braves. Le général Pérignon enlève le village de Montesquiou. Le général Augereau prend Arles, Prats de Mollo et Saint-Laurent de Cerda.

Mai. — floréal. L'armée des Alpes, poursuivant ses succès, s'empare, vers la gauche, des postes de la Tuile, du lac Ardente, de Sels et de la Briga; vers le centre du mont Cénis, des forts Miraboux et Maupertuis; sur la droite, de la vallée

de Sture et du poste des Barricades. Les soldats de cette armée bivouaquent sur les plus hautes montagnes, font de longues marches au milieu des neiges, et franchissent d'affreux précipices. Ils sont aux ordres des généraux Bagdelone et Dumas. L'armée d'Italie s'empare de Lentosca, de Belvédère, des forts Saorgio, de Rocabilière et de Saint-Martin. Enfin les généraux Macquart et Masséna attaquent 8000 Piémontais, les battent, les repoussent jusqu'au village de Tende et parcourent des lieux regardés jusqu'alors comme inaccessibles.

8 mai. — 21 floréal. 1500 braves de l'armée des Pyrénées-Occidentales partent de Lecumbery, portant à bras deux pierriers et attaquent le poste d'Iratie.

25 mai. — 4 prairial. *Combats de Schifferstadt* et *de Kayserslautern*. Le général Desaix commandait la droite, Le choc fut terrible, et le combat dura trois heures avec acharnement. Un officier, venant annoncer à Desaix que les Autrichiens ont l'avantage, lui demande ce qu'il ordonne, *La retraite de l'ennemi*, répond le général. L'ennemi en effet fut forcé de se retirer, mais en même temps on cherchait à tourner notre droite, et Kayserslautern était menacé par le maréchal de Moëllendorf. L'affaire s'engagea de nouveau. Les Français assaillis par un ennemi supérieur en nombre, combattirent encore pendant plus de quatre heures et se retirèrent en bon ordre. On vit dans cette re-

traite tous les canonniers d'une compagnie d'artillerie à cheval périr sur leurs pièces plutôt que de se décider à les abandonner.

1er juin. — 13 prairial. *Combat naval contre l'amiral Howe*. Ce combat terrible offrit, du côté des Français, des traits héroïques; le pont du vaisseau amiral *la Montagne* n'est qu'un champ de carnage ; 2500 boulets ont frappé son tribord, ses canons sont démontés ou entr'ouverts. Soudain des caisses de cartouches éclatent et tuent la moitié des timoniers. Le banc de quart est enlevé sous l'amiral Villaret ; celui-ci se relève avec sang-froid, le fait rétablir et reprend son poste.

Un second combat n'est pas moins fécond en actions mémorables. Le brave Vignol voit sans le moindre sentiment de crainte l'intendant Rassé et le capitaine de pavillon Bâzire jetés à ses pieds par le même boulet. Cordier, de qui le tibia est brisé par esquilles, le comprime avec le ceinturon d'une épée et reste à son poste. Un boulet de canon coupe une longue vue dans la main du général Delmotte ; celui-ci en prend froidement une autre et continue son observation. Lehyr, second capitaine *du Vengeur*, tombe en s'écriant : *Vengez-nous*.

5 juin. (17 prairial). *Prise de Collioure*. Les Français creusent dans le roc un chemin d'une lieue et demie ; des canons sont portés à bras dans des sentiers où deux hommes de front ne passent

que difficilement; exposés à tomber dans des précipices. Port-Vendre se rend ainsi que Collioure. Ces deux avantages expulsent entièrement les Espagnols du territoire français. On grave au milieu de la place de Collioure, sur un obélisque : *Ici sept mille Espagnols déposèrent les armes devant les Républicains, et rendirent à la valeur ce qu'ils tenaient de la trahison.*

17 juin (29 prairial). *Prise d'Ypres* par le général Pichegru. Moreau était chargé de la conduite du siége. Les généraux Michaud, Vendamme, Laurent et Désessart, furent cités par lui comme s'étant éminemment distingués. Le commandant du génie Déjan exécuta les travaux.

24 juin (6 messidor). L'armée des Pyrénées-Occidentales prend la *Redoute du Commissari*. Gamel Sagrade entre le premier le sabre à la main. Ces troupes sont conduites par le général Desaint.

25 juin (7 messidor). *Prise de Charlèroi* par le général Jourdan. Une compagnie de sapeurs, conduite par le brave capitaine Boisgérard, fait la démolition d'un poste extérieur sous le feu d'une fusillade dont presque tous les coups portent. La division Marceau se couvre de gloire. Le prince d'Orange, cherchant à se rapprocher de Charleroi, va prendre position à la Chapelle de Herlaymont; les divisions Kléber et Championnet le chassent de ce poste; le général Dubois lui prend plusieurs pièces de

canon et lui tue sept à huit cents hommes. Charleroi cède enfin. Le commandant de la garnison avait voulu encore négocier, et avait d'abord envoyé un projet de capitulation par un officier supérieur : *Je suis arrivé en hâte*, répondit Saint-Just, *j'ai oublié ma plume*, *je n'ai pris que mon épée*. Trois mille hommes enfermés dans la place se rendent prisonniers. A peine avaient-ils mis bas les armes, qu'une vive canonnade entendue dans le lointain, excite leurs regrets; une bataille s'engageait, c'était celle de Fleurus.

26 juin (8 messidor). *Bataille de Fleurus.* Les généraux Lefebvre, Championnet, Marceau, Morlot, Kléber, Montaigu, Daurier, Hatry et Dubois commandent les divisions sous les ordres du général Jourdan. Du côté opposé, sont le prince d'Orange, les généraux Quesdanowick et Beaulieu, le prince de Kaunitz, le prince de Cobourg et l'archiduc Charles. Plusieurs divisions françaises sont d'abord peu heureuses, les Autrichiens obtenaient des avantages sur plusieurs points; des bataillons, épouvantés par l'explosion de quelques caissons, font entendre des cris et demandent la retraite : *Point de retraite aujourd'hui* ! s'écrie Jourdan, et ce mot, répété par l'armée, devient le signal de la victoire.

Peu de succès furent plus disputés. Nous perdîmes six mille hommes, l'ennemi évalua sa perte à dix mille. L'avantage fut entièrement dû à la

bravoure et à l'intrépidité des soldats, aux talens du général en chef et à la précision des mouvemens exécutés par les généraux divisionnaires. Marceau faiblit : Bernadotte et Duhesme accourent avec de nouveaux bataillons. Lefebvre amène sa division; assailli à son tour, il voit Hatry accourir avec du renfort. Tous les plans de l'ennemi sont prévus, paralysés. On dit qu'un aérostat, retenu par des cordes, planait à une distance calculée, et que des hommes placés dans la nacelle, observant les troupes ennemies, indiquaient au général en chef les points de l'armée française qui demandaient qu'on y portât des secours. La vue subite de cette machine et la connaissance de son usage frappèrent de terreur les Autrichiens, que l'on entendit répéter, usant du sobriquet qu'ils donnaient alors aux soldats français : *Carmagnoles en bas, carmagnoles en haut, carmagnoles partout.*

Quoi qu'il en soit, cette victoire immortalise le général Jourdan, et a eu de grands résultats; on lui doit la Belgique entière et la conquête de la Hollande. Lefebvre et sa division se distinguèrent éminemment.

1er juillet (13 messidor). Jonction des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse. Lefebvre s'empare des hauteurs de Bracquignies; Schérer et Montaigu emportent le mont Palissel; la garnison de Maubeuge entre dans Mons. Le général Morlot s'empare de Seneff, Marceau bat l'ennemi à Gem-

bloux. Pichegru et Jourdan sont sur le point de ne former qu'une seule armée.

9 juillet (21 messidor). L'armée des Pyrénées Orientales combat dans la vallée de Bastan. Deux colonnes commandées par le général Digonnet et le brave La Tour d'Auvergne gravissent pendant soixante heures des monts escarpés. Les généraux Muller, Moncey, Delaborde et Fregeville réunis poursuivent les Espagnols jusqu'à Béra et ouvrent la route d'Espagne. Le marquis de Saint-Simon, envoyé par le comte de Colomera contre le général Moncey, reçoit une balle dans la poitrine. « Amis ! s'écrie un officier républicain, ne tirez plus; avancez : le général ennemi est blessé, nous le tenons. » *Tu ne me tiens pas*, répond Saint-Simon; *viens me chercher, si tu l'oses*. Il n'a pas achevé qu'une compagnie des siens l'entoure et le sauve.

13 juillet (25 messidor). *Combat du canal de Louvain. Prise de Malines et d'Anvers* par l'armée du Nord.

17 juillet (27 messidor). *Prise de Louvain, de Namur et de Liége*, par l'armée de Sambre-et-Meuse.

14 juillet (27 messidor). *Combats de Platzberg* et *de Tripstad*, donnés par l'armée de Rhin-et-Moselle. Les généraux Michaud, Desaix, Taponnier, Saint-Cyr, Desgranges et Siscé chassent les Prussiens d'une position regardée comme im-

expugnable, et leur prennent neuf pièces de canon, des caissons et des chevaux.

19. 24 juillet.—1. 6 thermidor, *Prise de Nieuport, de Cassandria, de l'île de Catzand et du fort de l'Écluse* par l'armée du Nord. Un détachement de chasseurs, à l'attaque de Catzand, va à la nage prendre une redoute hérissée de canons. Les nommés Ventre, sergent-major, Debeugny, sergent, et Bonnal, caporal, au moyen d'une corde attachée à leur cou, sont vus à plusieurs reprises conduire à la nage, d'une rive à l'autre, des bateaux chargés de leurs camarades. Baudot, capitaine au 1er bataillon d'Ille-et-Vilaine et aide-de-camp de Moreau, se jette le premier à la nage et entraîne le premier bateau de grenadiers; le premier également, il met pied à terre du côté des Hollandais, et combat pendant le débarquement de ses compagnons. — On cite, au siége du fort de l'Écluse, Buirand, grenadier au 1er bataillon de la Marne, qui au milieu des boulets et de la mitraille s'occupait à éteindre les pots à feu lancés sur les assiégeans. Des canonniers et des volontaires dirent au conventionnel Lacombe Saint-Michel après l'attaque : *Représentant, nous sommes contens de toi; nous avons regardé ton plumet, il n'a point remué.*

On cite à l'attaque de Cassandria, les volontaires Bralet et Le Beau, et le capitaine des carabiniers au 14e régiment, Bouillet; mais Moreau

lui-même donnait l'exemple des traits de courage et de dévouement. On le vit se jeter à la nage et sauver plusieurs soldats.

15-30 août (28 thermidor, 13 fructidor). L'armée du nord reprend Landrecies, le Quesnoy, Valenciennes et Condé. Le chef de bataillon Marescot, qui dirigeait les opérations du génie à Toulon et à Charleroi, soutient sa réputation devant Landrecies. Il est nommé colonel de son arme au siége du Quesnoy. Les gouverneurs autrichiens, près à se rendre, offrent leur tête pour le salut de la garnison, déclarant qu'eux seuls l'ont excitée à la résistance. Duquesne, soldat du 5e régiment de ligne, a la jambe fracassée dans la tranchée, et refuse toute espèce de secours de la part de ses camarades, de peur de nuire au service. *Je ne m'afflige*, dit-il, *que de ne pouvoir concourir avec vous à la reprise de Valenciennes*. Le premier usage du télégraphe annonce à Paris la reprise du Quesnoy. On trouve dans Condé 161 bouches à feu, 6000 fusils, 100,000 boulets, 15,000 cartouches, 300 milliers de poudre, 600 milliers de plomb et des vivres pour six mois.

18 septembre (2e jour complément). Pyrénées-Orientales. *Prise de Bellegarde* par le général Dugommier, que secondent les généraux Augereau, Pérignion, Sauret et Charlet. 60 bouches à feu, 40 milliers de poudre. Elle est suivie du *combat de la Montagne noire* (20 septembre), où quelques

bataillons de chasseurs suffisent pour repousser les Espagnols.

29 novembre (12 brumaire). *Prise de Rheinfels* par le général Vincent. Les Français, chassés de Kayserslautern, sont joints par quelques bataillons détachés du centre de l'armée de la Moselle, et que viennent aider leurs camarades à réparer leur honneur. Réunis, ils franchissent tout, immolent tout ; peu s'en fallut que le général Blucher ne fût fait prisonnier avec sa brigade. Les armées du Rhin et de la Moselle opèrent leur jonction.

17 novembre (27 brumaire). *Bataille de Saint-Laurent de la Mouga.* Mort du brave général Dugommier. Les généraux Pérignon, Augereau, Dugua, Quesnel, Guillaume, Sauret et Victor commandent les divisions. On enlève aux Espagnols trente pièces de canon, deux drapeaux, dix redoutes, 1200 prisonniers ; mais une perte plus grande était réservée aux Français, celle du général Dugommier. Ce brave est frappé par un éclat d'obus, et meurt dans les bras de Romieu, son premier aide de camp, également regretté de la nation et de l'armée.

4 novembre (4 frimaire). *Prise de Pampelune*, Pyrénées-Occidentales. Le général Marbot et le commandant des grenadiers, Granier, se distinguent par leur bravoure ; le chef de brigade basque Harisque, par son humanité ; il sauve après la

victoire plusieurs Espagnols, en les faisant passer pour des déserteurs. L'armée entre dans ses quartiers d'hiver.

Mayence, une des plus fortes places de l'Europe, est située sur la rive gauche du Rhin, presque vis-à-vis et un peu au-dessous de l'embouchure du Mayn. Sa forme est celle d'un demi-cercle dont le diamètre serait formé par le Rhin. La rive droite de ce fleuve, lorsque Custine s'était emparé de Mayence au mois d'octobre de l'année précédente, n'offrait guère pour toute défense que Cassel, tête de pont d'un profil faible et à peine dans le cas de résister un jour si elle eût été sérieusement attaquée. Les fortifications du corps de la place avaient été négligées du côté du fleuve, à cause du peu d'apparence qu'elle fût jamais attaquée par des débarquemens. Elles consistaient en une muraille de briques flanquée de tours bastionnées, dont le principal abri se trouvait dans les fortifications élevées alors sur l'île du vieux Mayn, et depuis Cassel jusqu'à la pointe de Costheim, c'est-à-dire sur toute la rive droite du Rhin.

La ligne semi-circulaire qui détermine l'enceinte de la place du côté de la terre se compose de quatorze bastions. Au nord, le premier front, qui s'étend, à partir du Rhin, sur le bas-fond de Gartenfeld, comprenait cinq de ces bastions avec leurs lunettes et contre-gardes, de larges fossés

pleins d'eau et un retranchement extérieur, défendu par un second fossé. Les approches en étaient difficiles, quoiqu'il fût le moins fortifié, et quoique ses bastions ne fussent pas revêtus, parce qu'on ne pouvait y arriver que par un terrain bas, dominé à la droite, et battu en flanc par le Haupstein et les îles Saint-Pierre ; les approches pouvaient, en outre, être défendues par les inondations du ruisseau de Zalbach. — A l'ouest, le second front, formé de quatre bastions revêtus en maçonnerie, s'étend de la porte de Munster jusqu'à celle de Gau. Par suite de l'élévation du terrain, les fossés en sont à sec. C'est là que se trouve le *bastion Alexandre*, le plus élevé de tous ceux de la place, et qui découvre tous les environs. — Une citadelle et cinq bastions, dont trois à l'est et deux à l'ouest, formaient au sud le troisième front de la place, depuis la porte de Gau jusqu'au Rhin. — Devant le deuxième et le troisième front, à 150 toises de la première enceinte, s'en trouvait une seconde de 3,000 pas de développement, et comprenant six ouvrages de différentes grandeurs, parmi lesquels le fort *Charles* et le *Haupstein*, situé sur la croupe du Hardenberg et dominant les environs, pouvaient être regardés comme les plus considérables, ce dernier était assez grand pour recevoir 1,100 hommes. Ces forts appuyaient les extrémités saillantes de la ligne, et étaient tous casematés et contre-

minés. Celui de Haupstein avait une communication souterraine avec la porte Munster. L'espace intermédiaire entre ces deux forts était couvert par le fort *Saint-Joseph*, placé sur le Linsenberg, la *double Tenaille* et les trois forts *Philippe*, *Élisabeth* et *Italien*.

Custine, aussitôt après son occupation de Mayence, s'était occupé avec la plus grande activité de placer cette ville sur le pied de défense le plus imposant, prévoyant les tentatives que les alliés devaient faire incessamment pour recouvrer ce boulevart principal de leurs possessions sur le Rhin. Il fut parfaitement secondé dans ses dispositions par les généraux Doyré, Meunier, et surtout par le chef de bataillon Gay-Vernon, officier du génie sous l'inspection duquel s'élevèrent les fortifications projetées. Cassel, comme tête de pont, fixa d'abord particulièrement l'attention des possesseurs de Mayence. Huit bataillons de travailleurs y furent employés si activement, que dans moins de quatre mois ce poste, comme toutes les autres fortifications élevées du côté de l'Allemagne pour couvrir Mayence, fut amené au plus grand point de perfection dont il était susceptible. Le village de Costheim, à l'embouchure du Mayn, pris et repris plusieurs fois pendant la durée du siége, fut aussi fortifié avec le plus grand soin. Des ouvrages furent activement poussés à la pointe du Mayn, dans l'île de Mars, dans celles

de Bley et du Vieux-Mayn. Rien ne fut négligé pour mettre dans un état respectable tous les points qui parurent susceptibles d'être défendus. On ne se trouva point en mesure cependant de relever le fort Gustave, qu'avaient autrefois construit les Suédois à l'embouchure du Mayn; et cette omission, qu'on ne peut attribuer qu'au défaut de temps ou d'ouvriers, entraîna les suites les plus graves pendant le siége. Les îles de Saint-Pierre (Petersau) et l'Ingelheim furent l'objet de travaux particuliers, d'autant que de ces deux points l'ennemi eût pu prendre à revers les défenses de Cassel, battre le grand pont de communication ainsi que les écluses de Zalbach, et surtout détruire les moulins amarrés sur le fleuve, les seuls que la garnison et les habitans eussent pour le service des magasins.

Les villages de Weissenau et de Zalbach furent aussi retranchés, pour retarder, autant que possible, l'ouverture et l'approche des parallèles. Enfin, les remparts, les chemins ouverts, furent palissadés; des munitions de guerre, des vivres (en trop faible quantité) furent envoyés de Landau. En s'éloignant de Mayence, Custine y laissa une garnison pleine de confiance en ses chefs, animée d'un ardent patriotisme, et disposée à la plus vigoureuse résistance.

Préparatifs d'attaque. — Tandis que le général français, avant d'évacuer le Palatinat,

faisait tous les préparatifs utiles à la conservation de Mayence, les alliés disposaient de leur côté tout ce qui était nécessaire à la réduction de cette place. Des officiers du génie, des artilleurs, étaient appelés du fond de la Prusse, et les munitions nécessaires étaient amenées d'Anspach, de la Hollande, de Wurtzbourg, de Francfort et même de Magdebourg.

Passage du Rhin. — Retraite de Custine. — Les alliés, commandés par le prince de Hohenlohe, passèrent le Rhin, le 17 mars, entre Bingen et Coblentz; et les 23, 24 et 25 du même mois, d'autres colonnes plus nombreuses traversèrent le même fleuve à Saint-Goar et à Rhinfeld, avec leur artillerie. Custine, pressentant toutes les conséquences de sa retraite, avait donné le commandement de Mayence au général Doyré, Meunier, celui de Cassel au général, tous les deux attachés au corps du génie, et le commandement particulier des troupes des deux côtés du Rhin au général Aubert-Dubayet.

Le général en chef, contraint de se replier devant les masses alliées, ordonna au commandant des troupes d'Oppenheim de les faire camper, afin de maintenir les communications entre Mayence et Worms, rendez-vous général. Doyré avait ordre de renvoyer pendant ce temps à Worms le général Schaal avec la 2e brigade de grenadiers, le 4e régiment de cavalerie, une partie de l'artil-

lerie à pied et à cheval, des fourgons, etc. Schaal se dirigea sur Alzey; mais il y trouva l'ennemi, qui le contraignit de rentrer dans Mayence; ce qui en porta la garnison de la place à 22 ou 23,000 hommes.

État de Mayence. — Pendant qu'une partie de l'armée prussienne poursuivait Custine, l'autre investissait Mayence par la rive gauche, et s'étendait insensiblement autour de la place. Mayence se trouva complètement investi et sans communication avec l'armée, à partir du 1er avril 1793. Les conventionnels Merlin et Rewbell s'y étaient renfermés pour maintenir par leur exemple les bonnes dispositions des troupes. Il y exerçaient les pouvoirs civils, militaires et politiques les plus étendus. Un conseil de guerre, composé de tous les chefs de corps fut institué, le 2 avril, sous leur présidence, pour décider toutes les grandes mesures de défense.

Il s'en fallait d'un tiers que l'armement des remparts fût complet; la place ne renfermait que 200 pièces au lieu de 300 qui eussent été nécessaires pour garnir les différentes batteries. Les provisions de poudre étaient également loin d'être suffisantes, puisqu'elles ne s'élevaient qu'à 900 milliers. Il y avait environ 3,000 chevaux dans la ville, et les fourrages, augmentés des réquisitions qu'on espérait faire dans les villages voisins, devaient suffire aux besoins en ménageant les dis-

tributions. Les grains étaient abondans ; mais il n'en était pas de même des farines, et il était à craindre que l'usage des moulins ne vînt à être ôté, ceux de l'intérieur de la ville étant mis en mouvement par l'eau qui vient de Zalbach, que l'ennemi pouvait aisément détourner, et ceux situés sur le Rhin étant exposés à être incendiés par les brûlots abandonnés au cours du fleuve. Les bœufs qui se trouvaient dans la ville furent tués et salés, afin d'économiser lès fourrages. Les fonds disponibles ne montaient guère qu'à 14 ou 1,500,000 fr., dont moitié en papier, la caisse militaire étant restée à Landau : le commissaire-ordonnateur fut autorisé à ouvrir des emprunts, à fondre la vaisselle, et à faire frapper au besoin une monnaie obsidionale. Rien ne fut omis de ce qui pouvait favoriser et prolonger la défense. La ration de pain fut diminuée de quatre onces, celle de fourrages subit également une réduction proportionnelle.

Première sortie. — L'attention qu'on avait apportée aux fortifications de la rive droite avait été cause que le principal rempart de la ville et le camp retranché s'étaient trouvés négligés. Des batteries avaient été établies sur la rive gauche, depuis Bingen jusqu'à Manheim. Le gouverneur songea à augmenter ses provisions de fourrages et de bestiaux, deux articles qui lui étaient également nécessaires ; mais les villages voisins of-

fraient peu de ressources sous ce rapport. Ceux de la rive gauche, défendus par une cavalerie supérieure, ne pouvaient guère être exploités avec une espérance de succès. Le résultat d'une sortie sur la rive droite pouvait seul remplir le but qu'on se proposait : cette sortie fut résolue.

Pendant les premiers jours d'avril, les Prussiens, qui occupaient la rive gauche, s'étaient tenus à quelque distance de la place. Ils campaient sur les bords de la Selz. Vers le 10 avril, le général, comte de Kalkreuth, qui commandait les troupes du siége, cerna de plus près la forteresse, et fit occuper les villages de Roskenheim, Gaubischoffsheim, Ebertsheim, Lerxweiler, Zornheim, Elsheim, Gasnheim et Sorgenloch. Il posta lui-même les vedettes sur les hauteurs qui règnent depuis Nieder-Ulm et Ebertsheim jusqu'à Hechtsheim.

Outre le désir de se procurer des bestiaux et des fourrages, on a prétendu qu'un des principaux motifs de la première sortie avait été, en tombant sur la ligne trop étendue du corps des 10,000 Hessois du général Schoenfeld, d'enlever une partie de l'artillerie de siége et des munitions qui venaient d'arriver à Flersheim et à Russelsheim.

Dans la nuit du 10 au 11, à minuit, les Français sortirent de Cassel au nombre de 14,000 hommes, divisés en trois colonnes, commandées par le général Meunier. La première, forte de 4,000

hommes et conduite par ce général lui-même, se dirigea sur Hockeim, et fit une fausse attaque contre l'aile gauche de l'ennemi, empêchant ainsi tous les secours de se porter à l'aile droite, et à portée d'agir ensuite sur Wickert, suivant les circonstances. Après avoir nettoyé Costheim du détachement prussien qui s'y trouvait et en avoir enlevé les bestiaux, cette colonne fut forcée de se replier devant les batteries de Hockeim. Les deux autres colonnes s'avancèrent au-delà de la redoute de Mosbach. Celle de droite, aux ordres du général Schaal, suivait la chaussée de Wisbaden, ayant les chasseurs de Paris pour avant-garde. Dubayet, qui dirigeait celle de gauche, ayant le 36e régiment pour avant-garde, prit la route de Biberich, délogea le poste prussien du *Moulin de l'Électeur*, et marcha en avant sous la protection des batteries de Petersau. Le 1er régiment de grenadiers, soutenu par quelques bataillons, remontait la Salzbach, se dirigeant sur Mosbach. Le reste de la colonne s'avançait sur Erbenheim, marchant à quelque distance de l'avant-garde, quand un coup de feu, tiré à l'improviste, tua un homme dans les rangs. Cet incident, arrivé dans un moment où l'on ne croyait avoir rien à craindre, fit supposer une embuscade, et répandit en un instant le plus grand désordre dans toute la colonne. Dubayet et Kléber, alors colonel, tentèrent inutilement de rallier les soldats : ils fu-

rent obligés de revenir sur Cassel avec leur colonne.

Cependant Schaal avait, pendant ce temps, gravi les hauteurs de Mosbach et détaché quatre bataillons pour tourner une redoute située auprès du village, et qui fut emportée malgré la résistance opiniâtre de ses défenseurs. A la pointe du jour, néanmoins, les Hessois reprirent ce poste après deux attaques dont le succès fut long-temps balancé. Les Français se retirèrent en bon ordre. Klébert, avec les troupes de la colonne Dubayet, formées dans la plaine, protégea ce mouvement rétrograde.

Refus de capituler. — Le général Doyré fut ap pelé, le 12, aux avant-postes prussiens, afin de conférer avec le capitaine Lebas, envoyé par Custine, pour l'engager à capituler en obtenant le libre retour de la garnison. Le conseil de guerre décida qu'on ne délibérerait pas même sur cette proposition. Rewbell et Kléber assistèrent à cette entrevue.

L'ennemi resserre Mayence. — Le 14, des dispositions furent faites pour cerner encore la ville de plus près. Les troupes combinées s'avancèrent sur quatre colonnes : la première vers Laubenheim ; la deuxième sur Marienborn ; la troisième entre Marienborn et Dreis ; la quatrième sur la chaussée vers Guntzenheim. Des hussards et des chevau-légers couvrirent les plaines en avant de

Marienborn et de Dreis. Des retranchemens et des redoutes furent élevés pour renforcer ces postes. — L'investissement de Mayence fut complet.

Forces coalisées. — A l'ouverture de la tranchée, le même jour, la droite des corps de Kalkreuth s'étendait depuis le Rhin jusqu'en avant de Wintersheim, et se composait de 11 bataillons et 10 escadrons. La gauche campait entre Dreis et le Rhin, sur une seule ligne; elle était formée de 10 bataillons. 12 bataillons et 7 escadrons, composant le centre, campaient près de Marienborn, où était établi le quartier-général. Monbach était gardé par le contingent de Hesse-Darmstadt. Sur la rive droite du Rhin, 19 bataillons et 17 escadrons, commandés par Schoenfeld, gardaient les positions devant Cassel. Gustavebourg était occupé par la brigade Ruchel, de 5 bataillons. Le total des troupes d'investissement était donc de 40 escadrons et de 57 bataillons.

Attaques diverses. — Le général Meunier s'empara le 15 avril de Costheim et chassa les Prussiens des bords du Mayn.

Dans la matinée du même jour, les avant-postes français établis à Weissenau attaquèrent les avant-postes prussiens, postés dans les vignobles. Une batterie de 8 pièces de campagne sortit de Mayence, avec 1,000 hommes pour seconder cette attaque. Kalkreuth plaça aussitôt 10 pièces sur la hauteur de Sainte-Croix et fit tirer sur Weisse-

400 pas au-delà de Costheim. Le Mayn couvrait leur droite et un marais leur gauche.

Commencement de la disette. — La garnison, dans les premiers jours de mai, commença à manquer de viande. On prévoyait déjà le moment où on serait obligé dans Mayence de sacrifier les chevaux de cavalerie et de ceux d'attelage à la nourriture des soldats. On ne pouvait déjà plus compter sur les magasins de fourrages. Il n'y avait que pour un mois d'avoine.

Déjeûner singulier. — Les deux partis étaient constamment sur le qui-vive. Le mois de mai se passa, comme celui qui l'avait précédé, en perfectionnement de travaux des deux parts, en escarmouches presque continuelles et souvent meurtrières. Le 17 mai, il prit envie au représentant Merlin (de Thionville), dont le courage audacieux surpassait celui des plus braves soldats, de donner à déjeûner à quelques adjudans et officiers des avant-postes des deux partis. Ce repas eut lieu sur le terrain qui servait ordinairement de théâtre aux engagemens, et l'harmonie la plus complète régna entre les convives.

Sortie. — Attaque de Morienborn. — Diverses attaques eurent lieu jusqu'à la fin du mois sur le poste de Bretzenheim et le fort Gustave. — Les retranchemens ennemis avaient été tellement multipliés, et les lignes d'investissement si étendues sur la rive gauche, qu'il restait peu de monde

pour couvrir les espaces intermédiaires. Cette considération détermina sans doute la sortie générale que les Français, dans la nuit du 30 au 31, tentèrent sur Marienborn, quartier-général ennemi, où se trouvait le prince Louis de Prusse. 6,000 hommes sortirent de Mayence et s'avancèrent sur plusieurs colonnes par la route de Bertzenheim et de Nieder-Ulm. Cette expédition, qui eut d'abord du succès, pensa réussir complétement par suite d'un incident bizarre mentionné dans les relations prussiennes. Les grand'gardes des assiégeans avaient été prévenues de laisser passer, dans cette même nuit, quelques centaines de paysans réunis pour moissonner entre les deux armées, et l'avant-garde française fut prise par elles pour ces paysans. Les Français attaquèrent les retranchemens ennemis avec la plus grande audace, les tournèrent et se jetèrent dans Marienborn. L'alarme était répandue sur tous les points dans le camp des assiégeans, et le but de l'expédition, qui était d'enlever Kalkreuth et le prince Louis-Ferdinand, eût été peut-être atteint si le *ça ira* des républicains, chanté trop tôt, n'eût averti l'ennemi du danger qu'il courait. Le général Doyré attribua l'imparfaite réussite de cette attaque au refus d'un détachement d'enlever une des principales batteries. Bientôt l'ennemi, rassemblant à la hâte toutes ses forces, contraignit les assiégés à se replier sur Mayence après un combat meur-

trier pour les deux partis. Cette sortie fut la dernière grande sortie tentée par la garnison.

Mort du général Meunier. — Le 31 mai, revenant d'une attaque sur l'île Bley, dont le succès avait été balancé, le général Meunier laissa paraître quelques marques distinctives de son grade, et le bateau qui le portait fut aussitôt l'objet d'une décharge générale des batteries ennemies qui suivaient tous ses mouvemens. Un biscaïen lui fracassa le genou. Les Prussiens, apprenant sa blessure, cessèrent aussitôt leur feu; le roi de Prusse fit offrir au général français tous les secours qui pouvaient lui manquer dans une place assiégée. Meunier subit l'amputation, et mourut le 13 juin des suites de cette blessure, qui l'avait atteint dans la partie la plus dangereuse où l'un des membres inférieurs puisse être frappé. On raconte qu'en apprenant sa mort, le roi de Prusse s'écria : « Il m'a fait bien du mal, mais le monde perd un grand homme. » Meunier fut enterré, d'après sa demande, dans un des bastions du fort de Cassel. Une suspension d'armes de deux heures eut lieu afin que la garnison pût lui rendre les honneurs funèbres; et pour mieux témoigner l'estime qu'ils avaient pour lui, les Prussiens joignirent deux salves d'artillerie de quatorze coups de canon chacune aux salves des batteries françaises.

Ouverture de la tranchée. — Tracé des parallèles. — Des dispositions avaient été faites dans la

nuit du 16, pour ouvrir une parallèle à huit cents pas de la seconde enceinte, mais l'entreprise avait échoué au centre, par suite d'une sortie qui avait jeté le désordre parmi les travailleurs et les bataillons chargés de les soutenir. — Une nouvelle tranchée fut ouverte dans la nuit du 18 au 19, à quinze cents pas de la place. Cette distance énorme attira maints quolibets au colonel prussien qui dirigeait ce travail. Il imagina, pour s'y soustraire, de nommer cette tranchée *arriere-parallèle*, quoique ce fût réellement une *premiere parallèle*. Elle fut faite, ainsi que trois boyaux de communication qui y conduisaient, par 5,600 ouvriers soutenus par quatorze bataillons. Sa droite s'appuyait à deux redoutes établies entre Laubenheim et Weissenau, sa gauche courait dans la direction de Bretzenheim, ce qui lui donnait une longueur de 9,400 pas.

Entre Elfeld et Wallauf, pour contribuer à l'attaque des îles Pétersau et l'Ingelheim, stationnait une flottille de seize chaloupes canonnières hollandaises, armées de vingt-deux pièces de 16 ou de 24. Trois batteries, chacune de trois mortiers et d'un obusier, furent établies pendant la nuit du 18 au 19 dans l'arrière-parallèle, afin d'avoir devant les positions occupées par les assiégeans un établissement capable de faire face aux sorties des assiégés. Cette parallèle était assez avancée au point du jour, pour que les bataillons de tranchée pus-

sent s'y tenir en sûreté et en garnir les parapets. Les trois batteries jouèrent dès quatre heures du matin.

Une tentative que les assiégeans dirigèrent le 10 sur la flèche de Zalbach resta sans succès. La nuit du 19 au 20 fut employée à perfectionner le travail de la nuit précédente, et six nouvelles batteries y furent construites, dont trois à chacune des ailes. — Les boyaux de communication des chemins creux à la parallèle furent établis dans la nuit du 20 au 21, ainsi qu'un épaulement à droite, propre à couvrir 400 chevaux.

Dans la nuit au 22 au 23, 2000 ouvriers poussèrent en avant deux longs boyaux à 800 pas l'un de l'autre, et dont les extrémités furent arrondies en crochets. Une batterie de cinq pièces de douze fut élevée le lendemain dans chaque crochet des boyaux.

La véritable première parallèle avec deux communications fut établie à 800 pas des palissades dans la nuit du 24 au 25. — Les Français sortis de Weissenau enclouèrent une batterie de communication. — La parallèle fut perfectionnée le lendemain, et l'on éleva quatre batteries de mortiers. Une redoute armée de pièces de canon de faible calibre avait été établie par les Français devant Weissenau, tant pour soutenir ce poste que pour empêcher d'étendre l'aile droite de la première parallèle. Cette redoute, ainsi que le village

de Weissenau, fut tournée, attaquée et emportée par l'ennemi dans la nuit du 28.

L'ennemi, vers la fin de juin, rejeta une demande faite par le commandant de Mayence, de permettre aux femmes des Prussiens et des Autrichiens enfermées dans la place d'en sortir.

La pluie qui tomba dans les premiers jours de juillet avait retardé l'achèvement de quinze batteries qui furent alors commencées. — Le feu ne discontinuait pas dans celles qui se trouvaient déjà armées. Les Prussiens désiraient surtout éteindre celui des forts Charles et Élisabeth, qui eurent, dans la matinée du 4 au 5 juillet, à essuyer un redoublement de feu provenant de quinze batteries qui venaient d'être terminées.

Intérieur de Mayence. — Pendant ce temps, divers travaux s'élevaient sur la rive droite du Rhin. Les îles du Mayn étaient garnies de plusieurs batteries ; une batterie de mortiers avait été tracée du côté de Hockeim. Le laboratoire des artificiers de la garnison ayant sauté et mis le feu au magasin à fourrages, cet incident, joint à la destruction de quelques moulins, rendit plus critique encore l'état de la garnison. La place commençait à manquer de subsistances. Il n'y avait plus, dès le 13, dans les magasins, que pour douze jours de farine. Les troupes, toujours sur pied pour éteindre les incendies occasionés par le grand nombre de projectiles qui tombaient sur la ville, étaient

épuissées de fatigues. La proposition de tuer les chevaux fut souvent faite et toujours rejetée, parce que la cavalerie était jugée indispensable pour le service de l'intérieur de la ville et celui des portes de campagne, près Cassel.

Bombardement. — De nouvelles batteries s'élevaient chaque nuit. On en comptait déjà sur la rive gauche du Rhin, dans la nuit du 19 au 20, vingt armées de 207 bouches à feu. Les batteries de l'arrière grande parallèle avaient été transportées à la première, et la ville était couverte d'une grêle de projectiles qui, d'ailleurs, étaient d'un effet bien plus désastreux pour les habitans que pour les moyens de défense de la place. Il y avait encore loin de l'ouverture de la dernière parallèle, qui n'eût point lieu, jusqu'à la chute de la première enceinte; plus loin encore, à la descente du fossé du corps de la place, et au logement sur un des bastions. Les circonstances qui suivirent et amenèrent la capitulation de Mayence ne permettent pas de préjuger quel eût pu être le résultat des efforts désespérés que l'armée coalisée semblait disposée à faire contre la place.

Détresse de la garnison. — Mais des privations bien plus graves que le danger de leur situation jetaient le découragement parmi les défenseurs de Mayence. Les magasins des hôpitaux et des ambulances, les pharmacies particulières, étaient vides. Il n'y avait plus ni drogues, ni approvi-

sionnemens en objets de pansement, et le nombre des blessés croissait chaque jour. Les moulins étaient détruits, et le grain sur le point d'être entièrement consommé. La garnison n'avait plus de viande, et ressentait de plus en plus chaque jour les horreurs de la famine. La chair de cheval, celle des chiens, des chats et des souris était la seule qu'elle pût se procurer, et encore avec difficulté. Cette ressource devait d'ailleurs bientôt manquer. Les habitans étaient réduits au mêmes extrémités que la garnison. Le général Aubret-Dubayer, qui fut depuis ministre de la guerre et mourut à Constantinople ambassadeur du Directoire, offrit un jour à plusieurs officiers supérieurs des ses amis un dîner dont le plat principal était un chat entouré d'un cordon de souris. Le prix de ces alimens était d'ailleurs exorbitans. La chair de cheval se vendait 2 francs la livre; le prix d'un chat mort était de 6 francs.

Ce fut à cette époque qu'eut lieu, dit-on, un événement dont nous ne garantissons pas l'authenticité, et que nous rappelons seulement comme étant consigné dans quelques relations de ce siége. L'état de disette où se trouvait la garnison avait décidé le gouverneur à faire sortir un certain nombre de bouches inutiles, surtout parmi les vieillards, les femmes et les enfans. Un trompette conduisit environ deux mille de ces malheureux aux avant postes ennemis, d'où ils furent repoussés

malgré leurs lamentations et leurs cris. Ces misérables revinrent du côté de la ville, dont ils trouvèrent les portes fermées. Également repoussés des deux côtés, ils passèrent environ trente heures exposés à la faim, au froid, à la pluie et aux atteintes des batteries françaises et prussiennes. Il en périt un grand nombre. Enfin le gouverneur, ému par ce spectacle, moins dur envers les Allemands que les Prussiens et les Autrichiens eux-mêmes, accorda à la pitié ce que la nécessité lui eût peut-être fait une loi de refuser, et les Mayençais rentrèrent dans la ville.

Malgré le misérable état de garnison, le conseil de guerre avait pris toutes les mesures jugées nécessaires pour prolonger la résistance du camp retranché et des forts, dont la prise aurait permis à l'ennemi de s'emparer de la forteresse par un assaut livré du côté de la Porte-Neuve. On résolut de se borner à la défense du camp, toute sortie ne pouvant désormais avoir d'autre résultat qu'un sacrifice inutile de soldats. L'abandon des lignes qui lient les forts entre eux fut proposé et rejeté.

Anecdote. — Tel fut le mémorable siége de Mayence, dont les relations, comme celles de tous les événemens capitaux des guerres de cette époque, sont contradictoires et surchargées d'anecdotes dépourvues pour la plupart d'un caractère d'authenticité suffisant pour inspirer la confiance. C'est ainsi, dit-on, que le roi de Prusse,

pendant le siége de cette ville, reconnut implicitement la République française, et voici ce qu'on raconte à ce sujet. — Nous dirons franchement, et malgré les auteurs qui l'ont recueilli, que ce récit nous semble un pur exercice de l'imagination. — « Dans une rencontre entre deux partis de cavalerie, un des chefs français défia l'autre à un combat singulier. Et si je venais à vous comme ami, dit le Prussien ? » — « Je vous recevrais comme tel, répondit le Français. » Ils se tendirent la main, et firent avertir, l'un Merlin, l'autre le général Kalkreuth, peu éloignés des avant-postes. Une entrevue fût alors convenue pour le lendemain entre le duc de Brunswick et les représentans du peuple. Elle eut lieu; Frédéric-Guillaume lui-même y prit part, et la République française y fut si bien reconnue par le roi de Prusse, que le premir cartel pour l'échange des prisonniers portait pour suscription : *Le roi de Prusse à la République française.* On ne sait ce qui se passa dans cette entrevue; mais les bons procédés continuèrent entre le roi et les conventionnels, jusqu'à l'affaire de Marienborn, où le prince de Prusse, indigné d'une surprise qu'il considérait comme une trahison, rompit toute relation avec la place. » Nous le répétons, tout ce récit, quoique gravement recueilli par les auteurs du *Dictionnaire des siéges et batailles* et par ceux des *Victoires et conquêtes*, nous paraît un conte fait à plaisir.

SIÉGE ET PRISE DE TOULON.

Le commandant de l'escadre française, Julien, veut s'opposer à l'entrée de la flotte anglaise ; mais on le menace de faire jouer sur lui les batteries de terre, et la plus grande partie de ses capitaines déserte. Il se retire avec les équipages de sept vaisseaux seulement, qui lui restent fidèles. Les Anglais et les Espagnols alors occupent la ville et les forts.

Le général en chef Dugommier arrive avec une armée de siége; il a sous ses ordres les généraux Lapoype, Laharpe, Mouret, Garnier et Dessaix, le même qui a glorieusement secondé Montesquiou dans la prise de la Savoie. Le chef du génie Marescot dirige les opérations. Les Français montent à l'escalade sous une grêle de grenades que font pleuvoir les Anglais. Privés d'échelles, il faut, pour arriver à l'ennemi, qu'ils montent les uns sur les autres. On les élève à force de bras ; ils parviennent ainsi jusqu'au haut des créneaux, et se glissent par les embrasures des canons. Mais bientôt, accablés par le nombre dans l'intérieur des retranchemens, ils sont égorgés ou précipités du haut en bas. Trois fois ils pénètrent de cette façon dans la redoute, et trois fois ils en sont chassés. Mais un renfort de troupes fraîches et des dispositions prises à propos leur donnent enfin l'avantage. L'ennemi abandonne le fort avec

précipitation. Les Anglais, en s'enfuyant, incendient l'arsenal et les magasins, mettent le feu aux vaisseaux français qui se trouvent dans la rade, et ont la barbarie de refuser de recevoir sur leurs bords de malheureux habitans qu'ils ont eux-mêmes entraînés à la révolte. Toulon étant près d'être traitée en ville rebelle, on vit le général Dugommier conjurer avec larmes les commissaires de la convention d'écouter la clémence.

C'est à ce siége mémorable que Bonaparte paraît pour la première fois sur la scène militaire. Simple officier d'artillerie, il se distingue par son énergie, son sang-froid et ses connaissances précises. Là on le voit faisant à lui seul le service d'une pièce démontée.

Les officiers expérimentés manquent, il dresse lui-même une batterie, et lorsque, dans leur ignorance, les commissaires de la convention viennent critiquer son plan, et lui prescrire un autre service : « Contentez-vous de vos hautes fonctions, leur dit-il ; laissez-moi remplir mon devoir ; cette batterie est d'un effet sûr, et je vous réponds du succès. » Sa prophétie se réalisait le lendemain. Toulon, emporté de vive force, voyait fuir le drapeau de l'Angleterre, et le jeune Bonaparte était nommé général de brigade sous ces murs qu'il venait de foudroyer.

ANECDOTES ET BIOGRAPHIES.

Mortier (Édouard-Adolphe-Casimir-Joseph), duc de Trévise, pair et maréchal de France, né à Cambrai en 1768, fut placé, en 1791, comme lieutenant dans le régiment de carabiniers, mais ne rejoignit point ce corps, et entra dans le 1er bataillon des volontaires nationaux du département du Nord, où il fut fait capitaine, lors de la formation, le 1er septembre de la même année. Il se trouva avec sa compagnie à l'affaire de Quiévrain, le 28 avril 1792, y eut un cheval tué sous lui, combattit aux batailles de Jemmapes, de Neerwinde et de Sellemberg, près de Louvain, et servit aux siéges des villes et château de Namur et de Maestricht. Les talens et le courage que Mortier déploya dans ces diverses actions le firent remarquer avantageusement par ses chefs.

Détaché avec 150 hommes, sur la rivière de Persian, pendant le blocus de Valenciennes, il s'y maintint pendant six heures, après l'évacuation du camp de Famars, et ne rejoignit l'armée, à Bouchain, que le lendemain, à quatre heures du matin. Sa conduite distinguée à la bataille d'Hondscoote, le 7 septembre 1793, lui valut le grade d'adjudant-général, qui lui fut conféré le 16 octobre suivant.

Il se trouva au combat d'Eskelbeck, où le premier bataillon du Nord, auquel il appartenait, se

couvrit de gloire, en s'emparant de ce poste important que les Anglais et les Hanovriens avaient fortement retranché. Au déblocus de Maubeuge, le 16 octobre 1793, Mortier fut blessé d'un coup de mitraille, en s'emparant du village de Dourlers, qui fut pris et repris trois fois dans la même journée. Il combattit encore à Mons, à Bruxelles, à Louvain et à la bataille de Fleurus; se trouva, le 3 octobre 1794, au passage de la Roër, effectué par l'armée française, après un combat très vif, et marcha sur le Rhin avec le corps que le général Kléber commandait, et qui fit le siége de Maestricht. Il y fut spécialement chargé par le général Poncet de l'attaque du fort Saint-Pierre, qui se rendit par capitulation, et se trouva ensuite, et sous les ordres du général Marceau, au passage du Rhin, à Neuwied.

En 1796, Mortier, étant alors adjudant-général, fut employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, où il commanda les avant-postes de l'avant-garde, placée sous les ordres du général Lefebvre. Le 31 mai, il repoussa les Autrichiens au delà de l'Acher. Le lendemain, le général Lefebvre passa la Sieg, et culbuta les Autrichiens dans les plaines d'Ems : Mortier prit encore part à cette action. Le 4 juin, jour du combat d'Altenkirchen, il fut chargé de tourner la position de ce nom, pendant que le général Lefebvre, attaquant les ennemis de front, défit complè-

tement le prince de Wurtemberg, auquel il prit six mille hommes et onze pièces d'artillerie.

A la bataille de Friedberg, Mortier passa de vive force la Nidda, à la tête de l'avant-garde du général Lefebvre; commanda, le 4 juillet, la colonne du centre de cette avant-garde; attaqua les ennemis sur les hauteurs de Wildendorff, se rendit maître de la position après un combat très opiniâtre, fit deux mille prisonniers, et s'empara de Giessen le 8. La ville de Francfort-sur-le-Mein ayant été cernée, le 13, par le corps du général Kléber, Mortier fut chargé de porter au général autrichien Wartensleben, qui commandait dans la place, les propositions d'une capitulation, qui fut signée le même jour. Il s'empara de Gemmunden, le 22, y fit beaucoup de prisonniers, et se saisit de quinze bateaux chargés de bombes, de boulets, et entra, le 23, dans Schweinfurt, y prit un dépôt de deux mille fusils, chassa les ennemis au delà du Mein, et établit sa position sur les derrières des Autrichiens, ce qui obligea le général Wartensleben de quitter Wurtzbourg, et de se replier sur Bamberg.

Le 6 août, au combat d'Hirscheid, Mortier remplaça l'adjudant-général Richepanse, qui venait d'être blessé, et donna dans la mêlée de très grandes preuves de courage et de sang-froid. Kléber ayant formé le projet d'attaquer l'ennemi sur les deux rives de la Reduitz, dirigea, le 7 août, son avant-

garde, commandée par Lefebvre, sur la rive de Wisent. Les Autrichiens occupaient, avec douze cents hommes d'infanterie, six cents chevaux et quelques pièces d'artillerie, le poste d'Ehmanstadt. Mortier, dont les forces étaient bien inférieures, les attaque avec tant de vivacité, qu'il les en chasse après une heure de combat, et reste maître de la position. Le 8, il chasse également les ennemis de Greissemberg, se présente, le 11, devant le fort de Rothemberg, dont la garnison était composée de troupes palatines, et oblige le fort de capituler après une première sommation : on y trouva soixante pièces de gros calibre, et deux mille fusils. Chargé, par le général Hatry, de traiter directement de la reddition de Mayence avec l'électeur, Mortier fit deux voyages à Aschaffembourg, et y conclut une négociation d'après laquelle les Français occupèrent Mayence, le 30 décembre. Après la paix de Campo-Formio, Mortier refusa le grade de général de brigade, et préféra prendre le commandement du 23e régiment de cavalerie. A l'ouverture de la campagne de 1799, il fut de nouveau nommé général, et ce fut dans ce grade qu'il alla prendre le commandement des avant-postes de l'avant-garde de l'armée du Danube.

Au combat de Lieptingen, le 25 mars, Mortier, étant à la tête de la 26e demi-brigade d'infanterie légère, attaqua les Autrichiens avec tant d'intrépidité et de résolution, que ceux-ci ne purent résister, et laissèrent les Français pénétrer dans Lieptingen.

Il exécuta dans la même journée plusieurs charges vigoureuses à la tête de quelques régimens de cavalerie. Après la retraite de l'armée du Danube, Mortier resta détaché en avant d'Offembourg, avec un corps de deux à trois mille hommes, qu'il employa avec succès à contenir les ennemis.

Nommé général de division, le 25 septembre 1799, il passa en cette qualité à l'armée d'Italie, où il reçut le commandement de la 4ᵉ division, forte de six mille hommes. Il se trouva au passage de la Limath, et attaqua vigoureusement le village de Vollishoffen, qui fut enlevé après une vive résistance de la part des Russes. Il se signala également dans les différens combats qui précédèrent et suivirent la prise de Zurich.

Avec sa seule division, Mortier soutint, à Mutsen, tous les efforts du corps de Rosemberg, qui formait à peu près la moitié de l'armée russe.

Après la défaite du général russe Korsakow, et la mort du général autrichien Hotze, le général en chef Masséna marcha sur Schwitz pour attaquer le feld-maréchal Sowarow dans le Mutenthal. Chemin faisant, Masséna rencontra le corps de Rosemberg, qu'il résolut d'attaquer dès le matin, avec la seule division du général Mortier, et une brigade de la division Lecourbe. Effectivement l'attaque eut lieu, et Mortier s'y signala d'une manière brillante. Avec le feu de son infanterie et celui de son artillerie, il écrasa les nombreuses colonnes russes, rendit inu-

tiles tous les efforts que fit l'ennemi pour conserver sa position, et s'en rendit maître.

Après cette affaire, Mortier fut employé à la poursuite des Russes, qu'il concourut à chasser entièrement du territoire helvétique. Il prit ensuite part aux opérations militaires contre les Autrichiens, dans le pays des Grisons, le Voralberg et le Tyrol. Il quitta l'armée d'Helvétie pour aller prendre le commandement de la 2e division de l'armée du Danube; mais un arrêté du gouvernement, en date du 29 mai 1800, l'appela bientôt au commandement des 15e et 16e divisions militaires, dont le chef-lieu était Paris.

En 1803, après la rupture du traité d'Amiens, et lors de la reprise des hostilités contre l'Angleterre, le premier consul Bonaparte confia au général Mortier le commandement d'un corps qui se trouvait en Hollande, et que l'on destinait à s'emparer du Hanovre. Dès le 15 avril, Mortier quitta Nimègue, avec environ douze mille hommes, traversa le Waal, et marcha contre les troupes hanovriennes, qui se concentraient alors dans les comtés de Diephoitz et de Haya. Les dispositions du général Mortier furent si bien prises, qu'après quelques combats assez peu importans, le feld-maréchal Waldomen, commandant les troupes hanovriennes, signa, le 3 juin, à Sublingen, une convention qui rendit les Français

maîtres de tout l'électorat, et particulièrement des embouchures du Weser et de l'Elbe.

Par suite de cette convention, le général Mortier, après avoir mis garnison dans Niembourg, où l'on avait trouvé quatorze mille fusils, beaucoup d'artillerie et de munitions, se porta sur Hanovre, où il établit son quartier-général, le 5. Par la convention de Lublingen, l'armée hanovrienne devait se retirer derrière l'Elbe ; mais le premier consul Bonaparte ayant improuvé cette clause du traité, Mortier dut se préparer à recommencer les hostilités, si l'armée du général Walmoden ne se rendait point à discrétion.

Les chefs des vieilles bandes hanovriennes, convoqués dans un conseil tenu à Lauembourg, voulaient combattre et mourir plutôt que de consentir à une capitulation qui allait les couvrir de honte ; mais l'impérieuse loi de la nécessité contraignit ces braves de se soumettre, et le 4 juillet une nouvelle convention leur imposa la condition de mettre bas les armes, et de les livrer à l'armée française : l'armée hanovrienne fut dissoute, et les troupes s'engagèrent par serment à ne point servir contre la France avant d'avoir été échangées.

Mortier revint à Paris, où il fut nommé l'un des quatre commandans de la garde des consuls, et spécialement de l'arme de l'artillerie.

Napoléon Bonaparte, devenu empereur des Français, comprit Mortier dans la première promotion

des maréchaux de France, faite par lui le 19 mai 1804. Mortier devint aussi chef de la cohorte de la légion-d'honneur, et fut fait grand-officier de cet ordre, le 4 juin de la même année. Il obtint, le 2 février 1808, le grand cordon du même ordre, et quelque temps après, il fut décoré de la croix de l'ordre du Christ de Portugal.

Il commanda, en 1806, un des corps de la grande armée d'Allemagne, et fit la campagne contre les Austro-Russes.

Après la prise d'Ulm, Mortier fut détaché avec son corps d'armée, et ayant traversé le Danube à Lintri, il dut manœuvrer sur la rive gauche de ce fleuve, pour empêcher le passage de l'ennemi de ce côté. Arrivé le 10 novembre à Diernstein, il s'y établit avec sécurité pendant la nuit, ne supposant pas, d'après les reconnaissances qu'il avait fait faire, et les rapports qu'il avait reçus, qu'aucunes forces ennemies bien importantes se trouvassent près de lui. Cependant trente mille Russes attendaient que Mortier eût enfoncé ses troupes dans l'étroit défilé de Diernstein, et se préparaient à faire mettre bas les armes à la colonne française. Le 11 au matin, les Russes firent commencer l'attaque par les tirailleurs, et, bientôt après, leurs nombreux bataillons prirent part à l'action. Un combat opiniâtre s'engagea dans Loiben. Les régimens 4ᵉ léger, 100ᵉ et 103ᵉ de ligne y écrasèrent les Russes, qui perdirent six drapeaux, cinq canons, trois cents hommes tués et quatre mille

prisonniers. Ce succès des Français n'ôtait cependant point aux Russes l'espoir de réussir à écraser le corps de Mortier.

Pendant le combat de Loiben, plusieurs colonnes russes avaient filé par les hauteurs boisées qui dominent Dierństein. Le maréchal Mortier ignorait encore tout ce que sa position avait de critique; mais voulant attaquer Krems, et reconnaissant qu'il ne pouvait le faire avec des troupes harcelées et qui manquaient de munitions, il résolut d'attendre à Dierństein l'arrivée du général Dupont, qui faisait partie de son corps d'armée, et celle du parc de réserve d'artillerie. Vers le soir, Mortier, accompagné du général Gazan, et d'une petite troupe de cavalerie, se porta au devant du renfort qu'il attendait; mais à peine était-il parti, que le major Henriod, du 100e de ligne, voyant les hauteurs de Stein se couvrir de troupes ennemies, se hâta d'envoyer des ordonnances au maréchal, pour l'informer de ce qui se passait : Mortier ayant été joint par ces ordonnances, revint en toute hâte, et faillit être pris par un corps de quinze cents Russes, avec lequel son escorte échangea quelques coups de pistolet; avant d'atteindre Dierństein, le maréchal, apercevant plusieurs colonnes russes qui se dirigeaient sur le chemin qui conduit à ce village, hâta sa marche pour arriver à un hameau où il croyait trouver des troupes de sa division; mais déjà ce hameau était occupé par les Russes.

Les colonnes ennemies qui débouchaient par Dierustein étaient fortes d'environ douze mille hommes, et l'une d'elles suivait un chemin resserré entre deux murs de pierre sèche, pouvant donner le passage à huit hommes de front. Par la marche de ces colonnes et la disposition de toutes les troupes russes, les quatre mille Français qui occupaient le plateau de Loiben se trouvaient avoir, devant et derrière eux, deux masses énormes d'ennemis ; à gauche, un escarpement qui n'offrait aucun débouché, et à droite le Danube, sur lequel on n'avait aucun moyen de passage ; le maréchal Mortier et son état-major délibéraient sur les moyens de sortir de cette espèce de souricière, lorsque le brave major Henriod (du 100e de ligne) fit dire que, si l'on voulait seconder un mouvement qu'il allait faire, il répondait du salut de la division. Le projet du major fut approuvé par le maréchal, et Henriod, s'adressant aux grenadiers qui formaient la tête de colonne, leur dit : « Camarades, nous sommes enveloppés par trente mille Russes, et nous ne sommes que quatre mille ; mais les Français ne comptent pas leurs ennemis, nous leur passerons sur le ventre. Grenadiers du 100e régiment, vous aurez l'honneur de charger les premiers ; souvenez-vous qu'il s'agit de sauver les aigles françaises. » Le régiment entier répondit à cette courte, mais énergique harangue : « Major, nous sommes tous grenadiers. » Faisant alors tirer les six derniers boulets qui res-

tent dans les coffres des deux seules pièces que possède la division, Henriod ordonne la charge, et recommande à ses soldats de crier tous ensemble : « Point de quartier, ce sont des Russes! » La colonne s'avance avec impétuosité, sans répondre à une vive fusillade, et dès que l'on est à portée, la première section enfonce sa baïonnette dans le corps des premières files russes, en déchargeant en même temps l'arme. Chaque section en fait autant, et se replie aussitôt par les côtés pour faire place à celle qui la suit ; enfin, au bout de trois quarts d'heure de pression, pendant lequel temps les Français, couvrant le terrain de Russes tués, avaient à peine gagné deux cents pas, la tête de la colonne ennemie écrase son propre centre, que contenait la queue. Ce centre étouffé franchit alors ou renverse les murs pour échapper à une mort certaine, fuit à droite et à gauche, et se débande. Bientôt le désordre devient général parmi les ennemis, auxquels les ombres de la nuit dérobent le nombre de leurs adversaires : toute la colonne jette en partie ses armes, et se précipite confusément sur toutes les routes.

Dans cette horrible confusion, quelques soldats russes, voulant éclairer leur retraite, mettent le feu au village de Loiben, où se trouvaient cinq cents de leurs blessés, qui furent tous brûlés.

Le maréchal Mortier avait pris place dans la colonne d'attaque, entre le premier et le deuxième bataillon du 100e régiment. Cette affaire mémorable

coûta aux Russes six mille hommes blessés ou tués, des drapeaux, des pièces d'artillerie et des milliers de fusils.

Le général Schmitt et deux autres officiers généraux russes étaient au nombre des morts.

Le maréchal Mortier s'étant ensuite porté en avant, rencontra l'armée entière, commandée par le général Kutusow; et, quoique le général français n'eût alors que quatre mille hommes, il s'élança avec courage sur l'ennemi, et le culbuta. Ce combat, l'un des plus mémorables de la campagne, en fut aussi l'un des plus meurtriers. Napoléon, s'avançant dans la Moravie avec sa grande armée, laissa en arrière Mortier, pour couvrir Vienne.

En 1806, Mortier commanda le 8e corps de la grande armée, composé de troupes gallo-bataves, et fut chargé d'opérer dans la Hesse et le Hanovre; il occupa la ville de Cassel, le 1er octobre, et soumit tout le pays sans combats; il entra à Hambourg, au mois de novembre.

Au moment de la signature de l'armistice de Charlottembourg, le 16 novembre, le maréchal Mortier gardait les embouchures de l'Elbe et du Weser, occupait le Hanovre et pressait le siége des places de Hameln et de Nieubourg. A la reprise des hostilités, le corps du maréchal Mortier, qui formait l'extrême gauche de la grande armée, s'avança par le Mecklembourg vers la Poméranie suédoise.

A son approche, toutes les troupes suédoises se retirèrent à Stralsund ; il s'occupa alors du soin d'envahir toute la Poméranie, pour resserrer Stralsund. Après avoir déposté les Suédois de Greilswald et de Grimmen, il s'occupa d'accélérer les préparatifs pour le siége de Stralsund.

Auklam et les autres ports de la Poméranie étant tombés au pouvoir des Français, le maréchal mit en réquisition tous les bâtimens qui s'y trouvaient, pour transporter sa grosse artillerie.

Vers la fin de février 1807, les batteries étaient achevées ; mais la position de Stralsund, et le petit nombre de troupes qu'avait le maréchal Mortier, ne permettaient point de poursuivre le siége avec activité. Les assiégés firent plusieurs sorties vigoureuses, qui furent repoussées avec beaucoup de valeur. Au commencement d'avril, le maréchal, ne laissant qu'un cordon devant Stralsund, porta son quartier-général et une partie de ses troupes à Grimmen : il avait alors le dessein d'aller prendre le commandement immédiat du siége de Colberg ; cependant il fut obligé de revenir sur ses pas pour secourir le général Grandjean, qu'il avait laissé devant Stralsund. Il remporta un avantage marquant, le 16 avril, à Auklam, où le général suédois Armfeld fut blessé.

Après cette affaire, le général Elfen ayant fait proposer un armistice, Mortier l'accepta, et cet ar-

mistice fut signé à Schlaskow, le 18. Le 8ᵉ corps resta en observation sur la Peene.

Le maréchal se fit remarquer de nouveau à la bataille de Friedland, le 13 juin, en se maintenant à la gauche de l'armée, avec beaucoup de sang-froid et de fermeté, contre des troupes plus nombreuses que les siennes.

Vers cette époque, il fut nommé duc de Trévise, et gratifié de 100,000 francs de rente sur les domaines du pays de Hanovre.

Employé, en 1808, à l'armée d'Espagne, il y commanda le 5ᵉ corps, concourut au siége de Saragosse en 1809, et s'y distingua. Après la prise de cette place, le maréchal Mortier se mit en marche avec son corps d'armée, pour se rendre dans la Castille, afin de soutenir les opérations des autres corps d'armée, dans le midi de l'Espagne, et sur les frontières du Portugal. Il gagna, le 18 novembre, la bataille d'Ocana, où plus de soixante mille Espagnols furent dispersés et anéantis par moins de trois mille Français.

Ce combat fut sanglant: les Espagnols y eurent plus de douze mille hommes tués, et les Français firent aussi une perte considérable en hommes tués et blessés: parmi ces derniers se trouvaient quelques généraux et un bon nombre d'officiers de tout grade.

Le maréchal Mortier seconda ensuite les opérations du maréchal Soult contre Badajoz, et fut chargé du siége de Cadix; il défit de nouveau les Espagnols à la bataille de Gébora, le 19 février 1811. Rappelé d'Espagne, il fit partie de l'expédition contre la Russie, en 1812, et y commanda la jeune garde impériale.

Lorsque l'armée française occupa Moskow, le duc de Trévise fut nommé gouverneur du Kremlin, et y fut laissé avec la jeune garde, quand cette même armée commença sa retraite, le 19 novembre. D'après les nouveaux ordres qu'il reçut le 25, le duc de Trévise fit sauter le Kremlin, et se mit aussitôt en marche pour rejoindre la grande armée; il avait été obligé de laisser, dans les hôpitaux de Moskow, quatorze cents blessés russes et sept cents malades français: ces derniers, tombés au pouvoir des Russes, furent envoyés à Twer, sous la garde de quelques paysans, qui les égorgèrent presque au sortir de Moskow. Poursuivi dans sa retraite par des forces supérieures, et attaqué au passage de la Bérésina, le maréchal Mortier fit tout ce que l'on pouvait attendre d'un bon capitaine, et tout ce que permettaient les circonstances, pour sauver les troupes qu'il commandait. Après cette fatale retraite de Moskow, il se rendit à Francfort-sur-le-Mein, où il réorganisa la jeune garde, dont il eut encore le commandement pendant la campagne de 1813.

Il combattit à la tête de ce corps aux batailles

de Lutzen, Bautzen, Dresde, Wachau, Leipsick et Hanau. Il se dirigea sur Spire dans les premiers jours de décembre, et arriva à Langres le 11 janvier 1814. Pendant la campagne de cette année, en France, le maréchal duc de Trévise combattit constamment, et déploya ses talens militaires accoutumés. Il défendit Paris, conjointement avec le duc de Raguse. Lors de l'attaque de cette ville par les puissances alliées, la bonne contenance que fit le maréchal imposait à l'ennemi, qui hésitait à aborder Montmartre. Cependant le duc de Raguse ayant conclu une suspension d'armes, le maréchal Mortier jugea qu'il fallait cesser de combattre, du moment où tous les moyens de résistance étaient épuisés, et adhéra à cette convention. Il concentra alors son corps d'armée au Plessis-les-Chèvres, d'où il envoya, le 8 avril, son adhésion à la déchéance de Napoléon et aux actes du gouvernement provisoire. Après la restauration du trône des Bourbons, il fut nommé commissaire extraordinaire du roi dans la 16ᵉ division militaire (Lille), dont il fut ensuite fait gouverneur. Le roi le créa chevalier de l'ordre royal militaire de Saint-Louis, le 2 juin, et pair de France le 4 du même mois. Lors de l'invasion de Napoléon sur le territoire français en 1815, le gouvernement destina au maréchal Mortier le commandement d'une armée de réserve que l'on voulait former à Péronne; mais les circonstances s'opposèrent à l'exécution de ce projet. Le roi ayant

été obligé de quitter Paris, dans la nuit du 19 au 20 mars, le maréchal le devança à Lille. Lors du passage du roi dans cette place, le maréchal lui déclara qu'il ne pouvait répondre de la garnison, étant informé qu'à la seule nouvelle de la prochaine arrivée du duc de Berri, avec la maison du roi, les troupes de cette garnison étaient prêtes à se soulever. Il supplia le roi de sortir de Lille, s'offrant de l'escorter lui-même hors des portes, afin d'imposer aux soldats par sa présence. Effectivement, il accompagna Louis XVIII jusqu'au bas du glacis, et rentra ensuite en ville. Bientôt après il se rendit à Paris, où Napoléon le créa membre de la chambre des pairs, et le chargea d'inspecter les places frontières de l'Est et du Nord. Après la seconde abdication de Napoléon et le retour du roi dans ses États, le maréchal Mortier perdit sa dignité de pair de France; mais il fut nommé, le 10 janvier 1816, gouverneur de la 15e division militaire (Rouen). Il était membre du conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney, et qui se déclara incompétent. En 1816, il fut élu membre de la chambre des députés, par le département du Nord. Créé pair de France, par ordonnance royale du 5 mars 1819, il fut reçu en cette qualité le 13 du même mois.

Nous ne redirons pas l'horrible attentat qui a mis fin à cette belle vie. Qui ne sait que, le 28 juillet 1835, au sein de la capitale, au milieu d'une revue et à côté du Roi des Français, le maréchal Mortier

est tombé sous les coups de l'assassin Fieschi? La douleur de la France a été la plus belle oraison funèbre du maréchal.

LE TAMBOUR DE SEIZE ANS.

Un jour, en passant la revue, les yeux de Napoléon s'arrêtèrent tout à coup sur un jeune tambour de 16 à 17 ans, qu'il semblait reconnaître. Le grand homme s'approcha rapidement de l'enfant étonné, et lui dit d'une voix caressante :

« C'est donc toi, mon ami, qui as battu la charge devant Zurich, avec un bras percé d'une balle? »

L'enfant, tout fasciné par la séduction de cette voix puissante, resta d'abord sans voix : la trop vive émotion que lui causait l'honneur inattendu d'une interpellation semblable ne lui permettait pas de parler; enfin, surmontant cette première impression, il répondit d'un air modeste : « C'est moi, mon général.

» — C'est toi aussi, continua Napoléon, qui, à Veses, as sauvé la vie de ton commandant à force de courage et de présence d'esprit?

» — Oui, mon général, reprit encore le jeune tambour, en rougissant de modestie.

» — Eh bien ! mon ami, ajouta alors Napoléon, en élevant la voix pour être mieux entendu par tous ceux qui étaient présens, ce n'est pas une baguette, mais bien un sabre d'honneur qui te sera donné ; et, dès ce jour, tu es sous-officier dans la garde des consuls : continue à bien te conduire, et je ne t'oublierai pas. »

JÉROME BONAPARTE.

Un matin qu'il n'y avait dans l'appartement du premier consul que les individus attachés au service de sa personne et le brave et modeste capitaine Gérard Lacuée, un de ses aides-de-camp, Jérôme Bonaparte, alors âgé de dix-sept ou dix-huit ans, est introduit. A cette époque, le jeune frère de Napoléon donnait à sa famille de fréquens sujets de plaintes ; il ne craignait que son frère Napoléon, qui le réprimandait, le sermonait et le grondait comme s'il eût été son fils. Il s'agissait alors de faire de Jérôme un marin, moins pour lui faire embrasser cette carrière que pour l'éloigner des tentations séduisantes que la haute fortune de son frère faisait sans cesse naître sous ses pas, et auxquelles il ne savait pas assez résister. On conçoit qu'il en coûtait

à ce jeune homme de renoncer à des plaisirs enivrans; aussi avait-il protesté en toute occasion de son peu de goût pour le service de mer; mais il lui fallut enfin se soumettre à la volonté immuable de Napoléon, et Jérôme fut contraint de s'embarquer. Le jour dont je parle, après quelques minutes, Jérôme dit brusquement à son frère :

« Au lieu de m'envoyer mourir d'ennui en mer, ne devrais-tu pas, de préférence, me prendre pour aide-de-camp?

« Toi! *blanc-bec!* lui répond vivement le premier consul, attends donc au moins qu'une balle t'ait labouré le visage, et alors je verrai. »

En même temps, Napoléon indique de l'œil à son frère le capitaine Lacuée qui baisse les yeux, et se met à rougir comme une jeune fille.

Il faut qu'on sache, pour bien comprendre ce que cette réponse avait de flatteur pour l'aide-de-camp, que celui-ci portait au dessus de l'œil droit la cicatrice d'un coup de feu qui lui avait laissé, sur le front, une trace profonde.

Jérôme n'ajouta pas un mot; et quelques jours après il était à bord d'un des bâtimens de la république.

LE GÉNÉRAL DURAND ET LE CANONNIER CHERET.

Dans la nuit du 16 au 17 novembre 1793. — 26, 27 brumaire an II, l'attaque du fort de Bilche avait été résolue par les Prussiens, qui l'assiégeaient. Dans ces entrefaites, le propriétaire d'une maison en bois vint trouver le général Durand, qui commandait la garnison de ce poste, et lui proposa de mettre le feu à sa propre maison, en lui disant : «Citoyen général, il vous serait impossible de reconnaître l'ennemi, et de cette manière ma maison vous servira de torche pour vous éclairer. » Ce moyen, qui fut accepté, contribua en effet à la victoire, et les Prussiens, ayant été aperçus, furent vivement repoussés.

On cita, dans cette occasion, le 2e bataillon du Cher, qui fit preuve d'une bravoure extrême.

A cette même attaque, une balle emporta la mâchoire du canonnier Cheret, du 2e régiment d'artillerie, tandis qu'il pointait une pièce. A peine a-t-il fini de se faire panser, qu'il veut retourner à son poste. On veut l'arrêter, mais il répond au chirurgien : « On n'a pas besoin d'une mâchoire pour cracher de la mitraille à ces Prussiens-là. »

MOREAU.

MOREAU (Jean-Victor), général des armées de la république, né à Morlaix en Bretagne, en 1743, était à peine âgé de dix-sept ans quand son père, qui était avocat, et qui le destinait à la carrière du barreau, l'envoya étudier la jurisprudence à l'école de droit de Rennes. Le jeune Moreau, qui déjà se sentait un penchant décidé pour l'état militaire, ne tarda pas à abandonner ses livres, et à s'engager comme simple soldat. Cette détermination contrariait les vœux de sa famille, et trompait l'espoir de son père : celui-ci eut le crédit de faire rompre l'engagement de son fils, et Moreau revint à Rennes, où, cette fois, il s'occupa sérieusement d'aquérir une science pour laquelle il ne s'était pas d'abord senti de goût. Il était parvenu au grade ambitionné de *prévôt* de l'école de droit, lorsqu'il fut proclâmé le chef de ses camarades, et commença à jouer un rôle, dès 1737, à l'époque où l'archevêque de Sens tenta une révolution dans la magistrature. Pendant cinq mois que dura cette petite guerre, il déploya un tel caractère de bravoure, que le ministère ne put rien exécuter de ce qu'il avait projeté.

Moreau fut surnommé *le général du parlement*; journées des 26 et 27 juillet 1787, où il parvint, dans des circonstances très critiques, à empêcher

l'effusion du sang, lui concilièrent l'amour des habitans de Rennes, qui lui en témoignèrent la plus vive reconnaissance, lorsque le gouverneur de la Bretagne eut donné l'ordre de l'arrêter. Dans cette occasion, Moreau, entouré de l'élite des citoyens qui s'offraient à lui servir de sauvegarde, put impunément défier le pouvoir, en affectant de paraître dans les rues, sur les places, et dans tous les lieux publics. Un an s'était à peine écoulé, qu'un ministère nouveau fit à l'opinion des concessions plus amples que le parlement ne les avait d'abord demandées : ce corps voulut d'abord s'élever contre des innovations qui favorisaient l'indépendance ; il n'en fallut pas davantage pour que Moreau et les siens se déclarassent les partisans du ministère, et, bientôt après, le général du parlement, à la tête des réunions armées de Nantes et de Rennes, porta les derniers coups à la magistrature expirante. La révolution avait comblé les vœux de Moreau, et augmenté son influence sur ses compagnons. En 1790, la jeunesse bretonne le nomma président de la confédération formée à Pontivy ; plus tard, il organisa, à Rennes, une compagnie de canonniers ; il avait, dit-on, auparavant, sollicité vainement un grade dans la gendarmerie. Commandant d'un bataillon de volontaires qu'il avait conduit à l'armée du Nord, Moreau fit sa première campagne sous les ordres du général Dumourier. Il montra dès lors une grande bravoure et des talens qui n'attendaient

que l'occasion pour se développer. La révolution du 10 août 1792, qui amena le renversement du trône; trouva un approbateur dans Moreau, qui se prononça avec le plus grand enthousiasme en faveur de la république, lorsqu'elle fut décrétée, le 11 septembre suivant. Mais les jours de la terreur n'étaient pas encore arrivés : Moreau vit successivement tomber sous la hache révolutionnaire ses amis les plus chers, et la proscription des *Girondins*, auxquels il était attaché de cœur et d'opinion, acheva de le consterner. Dès lors il prit en haine le parti proscripteur, et il ne dissimula plus qu'un grand changement s'était opéré dans ses sentimens, non quant à la république, mais quant aux hommes sanguinaires qui la déshonoraient. Il ne resta pas moins sous les drapeaux qu'il aimait à défendre, et avant la fin de l'année 1793, ses exploits le firent élever au grade de général de brigade.

En avril 1794, il fut promu à celui de général de division; cet avancement rapide, il le dut autant à sa brillante conduite en Italie, qu'à la bienveillance du général en chef Pichegru, qui avait pour lui la plus vive amitié. Peu de temps après sa nomination, Moreau, appelé au commandement d'un corps d'armée destiné à agir dans la Flandre maritime, fit, à la tête de l'aile droite du général Pichegru, la célèbre campagne d'hiver de 1794, qui soumit la Hollande à la France. Pendant que ces

triomphes le couvraient de gloire, la tête de son père tombait sous la hache révolutionnaire. Moreau s'en vengea en rendant de nouveaux services à la patrie. Ce n'était pas assez d'avoir contribué à la conquête de la Hollande, il fallait la conserver; l'on dut à Moreau le plan adopté pour la défense et la conservation de ce pays. La république lui devait des récompenses; après la retraite de Pichegru, elle lui décerna la plus belle de toutes, en le nommant général en chef de l'armée de Rhin-et-Moselle. Ce fut en cette qualité qu'il ouvrit, en juin 1796, la fameuse campagne qui mit le sceau à sa réputation.

Ici, nous regrettons que les bornes étroites d'une notice ne nous permettent pas de rapporter tous les détails de cette savante stratégie qui lui valut de si brillans avantages, et lui donna une supériorité si marquée sur les chefs qui lui étaient opposés. C'est dans les historiens de nos guerres qu'il faudra lire par quelles admirables combinaisons il procura à la France des victoires dont le souvenir fera long-temps son orgueil. Les progrès rapides de l'armée française en Italie causaient déjà les plus vives alarmes à la cour de Vienne, lorsque le directoire, voulant porter les derniers coups à l'Autriche et la contraindre à demander la paix, fit passer le Rhin aux trois armées du Nord, de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, la dernière sous les ordres de Moreau. Ces trois armées devaient

agir de concert sur la rive droite du fleuve. Moreau avait ordre d'effectuer son passage en Alsace: opération d'autant plus difficile que les Autrichiens, rassemblés en force dans le Brisgaw, et maîtres de Kehl, dont ils avaient coupé le pont, faisaient eux-mêmes des dispositions pour entrer en France. Moreau, pour cacher son projet et pour détourner l'attention de l'ennemi, exécutait des marches et des contre-marches qui semblaient se contrarier; pendant ces mouvemens, dont il était difficile de deviner le but, l'aile gauche de son armée força, en avant de Mayence, les lignes que Custines avait construites avec beaucoup d'art, et dont la prise par Clairfayt, l'année d'auparavant, avait été regardée comme un brillant fait d'armes; enfin, tous les préparatifs étant faits, Moreau franchit le Rhin, et, pendant quelque temps, marchant de triomphe en triomphe, il prend le fort de Kehl, attaque l'archiduc Charles à Rastadt, le force de lui abandonner le cours du Necker, et livre à ce prince, le 11 août, près d'Hydenheim, une bataille qui dura dix-sept heures.

Les Autrichiens s'étant repliés sur le Danube, Moreau marche en avant; mais l'armée de Jourdan se retirait en désordre sur Dusseldorf, et celle de Rhin-et-Moselle, découverte par sa gauche et de toute part environnée d'ennemis, se vit contrainte d'abandonner ses avantages. Dans la situation critique où il se trouvait, l'ensemble des ma-

nœuvres conçues par Moreau fut regardé comme le chef-d'œuvre de l'art militaire.

Le 11 septembre, commença la fameuse retraite, à laquelle il a donné son nom. « Cette armée, dit le général Moreau, dans le rapport qu'il adressa au directoire, sous la date du 24 vendémiaire an 5; cette armée, que l'ennemi se vantait de faire prisonnière, le menace à son tour d'une attaque prochaine, et revient victorieuse sur les frontières de France, après une marche de plus de deux cents lieues, non seulement sans avoir été entamée, mais après avoir pris à l'ennemi 18 pièces de canon, 2 drapeaux et près de 7,000 prisonniers. » En se retirant par la Suisse, Moreau aurait pu diminuer de beaucoup les dangers de sa marche; mais, serré par des forces supérieures et pressé vers le Rhin, il préféra se faire jour à travers la Forêt-Noire, hérissée d'ennemis, plutôt que de violer le territoire d'un peuple neutre.

Après ces évènemens, qui prennent une si haute importance dans la politique de cette époque, Moreau détacha une partie de son armée pour renforcer celle d'Italie, pressée par les Autrichiens, et vint, dans l'hiver de la même année (1796), concerter avec le directoire les plans d'une nouvelle campagne. De retour parmi ses soldats, il reprit l'offensive et effectua le passage du Rhin, à Diersheim, en plein jour et à la vue de l'ennemi, rangé

en bataille sur la rive opposée : vingt pièces de canon, plusieurs drapeaux et un grand nombre de prisonniers furent les résultats de cette affaire, qui avait lieu précisément le jour où Bonaparte signait les préliminaires de la paix de Leoben.

Moreau se disposait à poursuivre les avantages de sa victoire, lorsqu'il reçut cette nouvelle : les hostilités cessèrent aussitôt, et l'armée garda ses positions. Tandis que le bruit des succès de Moreau retentissait en Europe, des faits d'un tout autre genre vinrent tout à coup occuper les esprits. La journée du 18 fructidor (4 septembre 1797) signala le général Pichegru comme l'ame d'un complot qui avait pour but le renversement de la république, et le rétablissement des Bourbons sur le trône de France. Dans le même instant, le directoire ordonna à Moreau de se rendre sans délai à Paris.

Le 16 floréal précédent (4 mars 1797), ce général avait saisi dans le chariot de l'émigré Kinglin une correspondance entre le prince de Condé et Pichegru, et il l'avait gardée sans en donner avis au gouvernement. Moreau n'eut pas plus tôt appris que le gouvernement était informé de l'existence de ces papiers, que, le 19 fructidor an 5, il écrivit au directeur Barthélemy une lettre, dans laquelle il représenta Pichegru comme un homme qui travaillait au rappel du prétendant, et s'efforçait d'al-

lumer la guerre civile. Avant de s'éloigner de son armée, Moreau publia à son quartier-général, à Strasbourg, une proclamation, dans laquelle on trouve ce passage remarquable : « Il n'est que trop vrai que Pichegru a trahi la confiance de la France entière ; j'ai instruit un membre du directoire, le 17 de ce mois, qu'il m'était tombé entre les mains une correspondance avec Condé et autres agens du prétendant, qui ne laisse aucun doute sur cette trahison. » Moreau, du moins le disait-il, ne publiait cette proclamation que pour désabuser beaucoup d'incrédules sur le compte de Pichegru, qu'il n'estimait plus depuis long-temps. Soit que ces révélations parussent tardives au directoire, et elles l'étaient en effet, soit qu'il conçût des soupçons sur Moreau lui-même, ce général, à son arrivée à Paris, resta sans activité, et fut même obligé de demander sa retraite. On prétend que Pichegru regarda avec indifférence la démarche de son ancien protégé, et que son amitié pour lui n'en fut point affaiblie ; ce qui du moins est certain, c'est qu'ils ne cessèrent pas d'avoir entre eux des relations secrètes, et que, plus tard, cette liaison devait être fatale à Moreau. Dès cette époque, ce général perdit beaucoup de la grande popularité qu'il s'était acquise, et il y eut accord unanime dans tous les partis pour blâmer, sinon son ingratitude, au moins la faiblesse qu'il avait montrée dans cette circonstance. « La conduite de Moreau, dit M. Lacretelle

dans son *Histoire de France*, pendant le 18[e] siècle, tome 16, « incertaine dès le premier moment, devint un déplorable exemple de faiblesse, au moment d'une catastrophe qui le forçait à se décider. Le cri universel s'éleva contre lui : et le général, dont tout à l'heure les modestes vertus semblaient encore rehausser la gloire, tomba dans une position pire peut-être que celle de l'illustre ami, dont sa faiblesse avait comblé le malheur. »

Ce ne fut quedix-huit mois après son rappel que Moreau fut de nouveau employé : il fut envoyé à l'armée d'Italie, sous les ordres du général Schérer, où le directoire lui avait confié le commandement de trois divisions : les Français, alors si peu accoutumés à être battus, le sont complètement ; Schérer, l'inhabile Schérer, précipite sa fuite pour échapper, non à l'ennemi, mais à ses soldats indignés. L'armée, instruite que Moreau était dans ses lignes, presque caché au milieu du feu, le cherche, le trouve, s'arrête et se réorganise autour de lui, comme dans les retraites on s'arrête sur une position inexpugnable. Au milieu des troupes délabrées qui se confiaient à ses talens et à son bonheur, Moreau fixa de nouveau les regards. A Vérone, à Legnano, il fit des prodiges de valeur, et plusieurs fois il épargna à nos troupes de funestes revers. Après le départ définitif de Schérer, Moreau prit provisoirement le commandement en chef. La situation des choses était presque désespérée ; par-

tout l'ennemi reprenait l'offensive. Le général, par des manœuvres sagement combinées, parvint à sauver les débris de son armée ; et, malgré le déplorable état où elle était réduite, se portant, par un dernier effort, à la rencontre des Russes, descendus en Italie, il leur livra, sur les rives du Pô, un combat terrible, où l'avantage resta aux armes françaises. Mais, quoique pleine de courage, une armée affaiblie, et dont les maladies et la misère augmentaient chaque jour la détresse, ne pouvait long-temps tenir tête à des forces supérieures ; Moreau, avec si peu d'élémens de succès, songea cependant à étonner l'ennemi par un grand coup ; mais le directoire, au lieu d'envoyer des renforts à l'armée d'Italie, se contenta de lui donner un autre commandant en chef : c'était Joubert. Il invita Moreau à différer son départ, et lui demanda l'appui de ses conseils et de son expérience. Bientôt fut livrée la terrible bataille de Novi, gagnée par Suvarow. Joubert ne pouvait pas être battu de la même manière que Schérer ; il fut tué, et, après cette sanglante journée, Moreau, une seconde fois nommé général en chef, par nos malheurs, se trouva encore chargé de sauver des vaincus et de recomposer une armée dispersée : il y parvint encore, et eut la gloire de la ramener dans ses anciennes positions. Après cette campagne, Moreau alla prendre le commandement de l'armée du Rhin, et passa alors par Paris, où les vicissitudes

auxquelles le directoire chancelant devait s'attendre devinrent pour lui une occasion de s'immiscer à la politique intérieure de la France. Bonaparte revenait d'Egypte, afin d'arracher au directoire un pouvoir si près de lui échapper. Ses premiers soins furent de chercher à gagner Moreau ; il l'avait vu chez le directeur Gohier.

Suivant ce que ce dernier rapporte dans ses Mémoires, les deux généraux, qui ne s'étaient pas encore vus, parurent flattés de se rencontrer : tous deux, un moment, se contemplèrent sans rien dire. Bonaparte rompit le premier le silence, témoigna à Moreau le désir qu'il avait depuis long-temps de le connaître. « Vous arrivez d'Egypte victorieux, lui dit Moreau, « et moi d'Italie, après une défaite. » A la suite de cet entretien, Bonaparte alla chez Moreau, lui fit présent d'un superbe damas, garni en diamans, et lui exprima le désir de l'avoir pour beau-frère. Séduit par tant de prévenances, Moreau fut, dès ce moment, acquis à Bonaparte, et son poste lui fut, en quelque sorte, assigné d'avance dans la révolution qui allait s'accomplir. Le 18 brumaire an VIII, Moreau, à la tête de cinq cents hommes, vint investir le directoire, et se transforma en geolier. Les deux directeurs emprisonnés, Gohier et Moulins, voulurent se plaindre de cet attentat contre le pouvoir exécutif : Moreau, non seulement, intercepta leur réclamation, mais encore il donna de nouveaux ordres pour resserrer plus

étroitement les prisonniers, qu'il fit garder à vue. Une tâche plus glorieuse lui avait été proposée. Les hommes influens de cette époque, voyant que le directoire perdait tous les jours de sa force, avaient imaginé qu'un général d'une haute réputation et l'idole de l'armée pourrait seul donner au gouvernement l'énergie et la considération qui lui manquaient; ils lui offrirent la dictature, qu'il refusa, pour devenir, plus tard, l'instrument passif de Bonaparte, et diriger contre la liberté des coups qu'il n'aurait dû frapper que pour elle. Moreau ne fut pas long-temps sans reconnaître l'énormité de sa faute : la froideur que Bonaparte lui montra lui prouva assez qu'il avait perdu son estime, il fut humilié; il fut mécontent, mais il le fut sans éclat; il n'avait pas assez de ressort dans le caractère pour dissimuler. Bonaparte n'ignorait pas qu'il était écrit dans de fâcheuses dispositions à son égard; toutefois, comme il l'avait très efficacement secondé, il lui confia le commandement des armées du Rhin. Moreau effaça encore par des triomphes les torts de sa vie politique; Moeskirch, Engen, Memmingen, Biberach, Hochstedt, Nedenheim, Nortlingen, Oberhausen et Hohenlinden, furent les haltes de sa course victorieuse. Il était aux portes de Vienne quand l'Autriche demanda la paix. Au faîte de sa gloire militaire, Moreau revint à Paris recevoir les félicitations publiques de Bonaparte, qui lui fit don d'une paire de pistolets enrichis de diamans, « sur

lesquels il regrettait, disait-il, de n'avoir pu, faute d'espace, graver le nom de toutes ses victoires. » Moreau se montra un instant sensible à ces manifestations; mais l'envie le dévorait, et rentré dans la vie privée, après avoir épousé une femme dont la fierté excitait son ressentiment, il transforma sa maison en foyer d'intrigues contre le gouvernement. Dès lors, il fit étalage de son amour pour l'indépendance, et il souhaita des libérateurs à la nation qui s'était laissé enchaîner. Il censura, à tout propos, les actes de Bonaparte, blâma ouvertement l'institution de la Légion-d'Honneur, et refusa d'en faire partie. Le titre de maréchal de France lui fut offert, Moreau le dédaigna. Le premier consul ne vit pas sans peine ces démonstrations, au moyen desquelles Moreau s'efforçait de rallier autour de lui les mécontens du nouvel ordre de choses. Dans les salons des Tuileries, on tournait en ridicule le *club Moreau* : et dans la maison de Moreau, on faisait la satire de la *cour de Bonaparte* : ce n'était encore qu'une guerre de mots et d'épigrammes; les propos qui se tenaient de part et d'autre étaient rapportés diversement, et envenimés suivant l'intérêt de chacun; les animosités croissaient ainsi des deux côtés : les partisans de Moreau lui reprochaient sa tiédeur.

A les entendre, le vainqueur de Hohenlinden n'était pas fait pour tenir dans l'état un rang secondaire. Ces discours étaient rendus au premier consul

avec des additions et des commentaires, et il devint évident pour lui que Moreau n'avait pas la tête assez forte pour se mettre en garde contre toutes les suggestions des ambitions trompées. « Moreau livré à » lui-même, est-il dit dans le *Mémorial de Sainte-* » *Hélène*, était un fort bon homme qu'il eût été fa- » cile de conduire : c'est ce qui explique ses irrégula- » rités. Il sortait du palais tout enchanté, il y revenait » plein de fiel et d'amertume; c'est qu'il avait vu sa » belle-mère et sa femme. Le premier consul, qui eût » été bien aise de le rallier à lui, se raccommoda une » fois à fond, cela ne dura que quatre jours. Le con- » sul jura alors de n'y plus revenir. Depuis on essaya » maintes fois de le rapprocher; Napoléon ne le vou- » lut plus; il prédit que Moreau ferait des fautes, » qu'il se perdait. » Dès lors Bonaparte ne garda plus aucun ménagement vis à vis de lui : mais il lui parut trop dangereux de le frapper sans autre motif que des inimitiés personnelles, il fallait donc temporiser et attendre, comme lui-même l'a dit, que Moreau *vînt se casser le nez contre les colonnes du palais*. Le hasard dévoila les trames du général, et fournit l'occasion de se débarrasser d'un homme devenu le point de ralliement des ennemis du gouvernement établi et du premier consul. Depuis les premiers temps de la révolution, les royalistes, soutenus par l'or des Anglais, n'avaient pas cessé de conspirer en faveur des Bourbons. Plusieurs tentatives d'assassinat, dirigées contre le premier consul, avaient été

déjouées et punies. Au commencement de 1804, les papiers de Londres préludèrent, en quelque sorte, à un nouvel attentat. Le *Courrier* des 6 et 10 janvier de cette année, en s'adressant directement au premier consul, lui disait avec ironie : « qu'on ne pouvait pas l'assassiner, que cependant il fallait qu'une personne mourût pour lui, » et, en même temps, il rappelait un écrit publié du temps de Cromwel pour exhorter à l'assassinat : « Le seul remède contre la tyrannie, y est-il dit, est dans le poignard, sans lequel toutes les lois sont inutiles, et nos efforts impuissans. Le 27 août 1803, le gouvernement anglais avait fait débarquer, à la falaise de Béville, huit hommes, au nombre desquels se trouvait le fameux George Cadoudal. Quatre mois après, un second débarquement de dix hommes s'était effectué de nuit sur les côtes de Bretagne ; enfin, le 16 janvier de la même année, arrivèrent en France les principaux chefs de l'entreprise méditée, et, à leur tête, le général Pichegru.

La première démarche de ce chef eut pour but de le rapprocher de Moreau ; mais l'arrestation presque fortuite de quelques conjurés subalternes conduisit bientôt à découvrir toute la trame. Bouvet de Lozier, après avoir tenté de s'étrangler, fit, en revenant à la vie, cette révélation de laquelle il résultait que, sur la promesse de Moreau de se réunir à la cause des Bourbons, *Monsieur* avait formé le projet de passer en France pour se mettre à la tête du

parti royaliste ; mais que les royalistes dévoués à *Monsieur*, s'étant réunis à Paris, Moreau s'était rétracté en leur proposant de travailler pour lui, afin de le nommer dictateur. Ces aveux en amenèrent d'autres : de nombreuses arrestations eurent lieu. Tous les conspirateurs furent bientôt dans les fers, à l'exception de Pichegru, dont on n'avait pu découvrir la retraite, et de Moreau, dont la connivence ne paraissait pas encore assez évidente pour motiver son arrestation. Cependant de nouvelles déclarations vinrent corroborer les preuves de la culpabilité du général Moreau ; on pressait Bonaparte de s'assurer enfin de sa personne ; il n'y consentit qu'après avoir été vivement sollicité.

Le 23 pluviose 1804, Moreau fut arrêté et mis au secret. Dans ses premiers interrogatoires, il se renferma dans un système complet de dénégation, affirmant qu'il n'avait pas vu Pichegru, et qu'il n'avait aucune espèce de renseignement sur son arrivée à Paris : enfin, accablé par l'évidence, le général confessa que Pichegru était venu le voir, mais il prétendit avoir fermé l'oreille aux propositions de ce général, et lui avoir dit : « que le gouvernement était constitué de telle façon, que vouloir l'attaquer serait une folie. »

Enfin, le 8 ventose suivant, Pichegru fut arrêté ; et, le 17 du même mois, Moreau écrivit du

Temple une lettre au premier consul, dans laquelle il s'exprime ainsi : « Pendant les deux dernières campagnes et depuis la paix, il m'a été fait quelquefois des ouvertures assez éloignées, pour savoir s'il était possible de me faire entrer en relation avec les princes français ; je trouvais tout cela si ridicule, que je n'y fis pas même de réponse. Quant à la conspiration actuelle, je puis vous affirmer également que je suis loin d'y avoir la moindre part, etc. Je vous le répète, général, quelque proposition qui m'ait été faite, je l'ai repoussée par opinion, et l'ai regardée comme la plus insigne des folies ; et quand on m'a présenté la chance de la descente en Angleterre comme favorable à un changement de gouvernement, j'ai répondu que le sénat était l'autorité à laquelle tous les Français ne manqueraient pas de se réunir en cas de trouble, et que je serais le premier à me soumettre à ses ordres.

» De pareilles ouvertures faites à moi, particulier isolé, n'ayant voulu conserver aucune relation, ni dans l'armée, dont les neuf dixièmes ont servi sous mes ordres, ni avec une autorité constituée, ne pouvaient exiger de ma part qu'un refus, une délation répugnait trop à mon caractère ; presque toujours jugée avec sévérité, elle devient odieuse, et imprime une seconde réprobation sur celui qui s'en est rendu coupable vis à vis des personnes à qui on doit de la reconnaissance, ou avec qui on a eu d'anciennes liaisons d'amitié. »

L'acte d'accusation était dressé, le procès s'instruisait, et, le 8 prairial an XII (11 mai 1804), les débats s'ouvrirent devant la cour criminelle. Les prévenus étaient au nombre de quarante sept; mais tout l'intérêt de la cause était rassemblé sur Moreau, dont les amis s'efforcèrent de remuer les passions de la multitude. On se rappelait que la plupart de ses triomphes n'avaient été récompensés que par des disgraces; on avait répandu que Bonaparte demandait la mort de Moreau, et qu'après l'avoir obtenue, il se proposait d'humilier ce général, en lui faisant grace. L'engouement du peuple s'était réveillé, on ne voyait en lui qu'une victime : ces dispositions effrayèrent Bonaparte, prêt à monter sur le trône impérial, et pendant toute la durée du procès, une garde imposante veilla aux portes du palais de Justice, où la foule se précipitait.

Avant de prononcer le jugement, les juges restèrent seize heures dans la salle du conseil. Paris était dans la plus grande anxiété : l'armée murmurait hautement; aux Tuileries même, les officiers, les soldats qui avaient servi sous les ordres de Moreau, se prononçaient en sa faveur.

La force préposée à sa garde ne manquait jamais de lui rendre les honneurs militaires lorsqu'on l'amenait au tribunal, ou qu'on le ramenait à la Conciergerie. La foule empressée pour le voir se découvrait à son approche. Toutes ces démonstrations augmentèrent l'impatience du gouvernement de voir

terminer cette grande affaire, et donnèrent aux juges la force de n'obéir qu'à la voix de leur conscience. Pendant les délibérations, des personnages influens firent de fréquentes démarches auprès du premier président de la cour criminelle; il y eut un échange presque continuel de courriers entre Napoléon, qui était à Saint-Cloud, et le parquet de la justice. Bientôt on sut que le président ayant recueilli les voix des juges, relativement au général, il s'en était trouvé sept pour absoudre et cinq pour la condamnation à mort; que le commissaire du gouvernement Thuriot, que Cadoudal appelait si plaisamment *tue-roi*, avait fortement insisté sur la peine capitale, bien convaincu, disait-il, que l'accusé aurait sa grâce; qu'à cette occasion un des juges, *Clavier*, s'était écrié : « Eh! qui nous la donnera à » nous, notre grâce? » On sut enfin qu'une discussion très vive s'était élevée entre l'un des juges et le commissaire du gouvernement, qui soutenait que l'acquittement de Moreau serait le signal de la guerre civile.

La cour ne fut prête à rendre son arrêt que le dimanche 21 prairial an XII (10 juin 1804), à quatre heures du matin. Moreau, convaincu d'avoir pris part *à une conspiration tendant à troubler la république par une guerre civile, en armant les citoyens les uns contre les autres, et contre l'autorité légitime*, mais en même temps déclaré excusable, attendu plusieurs circonstances atténuantes, résul-

tant de l'instruction et des débats, fut condamné *à deux années d'emprisonnement*. L'auditoire entendit avec la plus vive joie cet arrêt. « Il est sauvé! » s'écriait-on de toute part; et en un instant cette nouvelle fut répétée jusqu'aux extrémités de la capitale. Peu de jours après, à la sollicitation de madame Moreau, Napoléon accorda au général la permission de voyager hors du continent de l'Europe, sous la condition de ne jamais revenir en France qu'avec l'autorisation du gouvernement. Il partit aussitôt, escorté jusqu'à la frontière d'Espagne par des gendarmes, et s'embarqua en 1805, à Cadix, pour les États-Unis, où il acheta une belle maison de campagne près de Morisville, au pied de la chute de la Delaware.

La question de la culpabilité de Moreau a souvent été agitée pendant son exil; voici l'opinion que Napoléon en a exprimée à Sainte-Hélène, lorsqu'aucun intérêt ne pouvait plus le forcer à déguiser la vérité: « Lors du jugement, dit-il, la fermeté des compli» ces, le point d'honneur dont ils ennoblirent leur » cause, la dénégation absolue recommandée par » l'avocat, sauvèrent Moreau. Interpellé si les » conférences, les entrevues qu'on lui reprochait » étaient vraies, il répondit non; mais le vainqueur » d'Hohenlinden n'était pas habitué au mensonge, » une rougeur soudaine parcourut tous les traits de » sa figure: aucun des spectateurs ne fut dupe. »

M. Garat affirme que, dans Moreau, les républi-

cains ne cesseront jamais de voir un Washington ou un Jefferson : ensuite niant son alliance avec des assassins stipendiés de l'Angleterre, il déclara que cette alliance a été supposée, parce qu'on voulait perdre Moreau, non sous le nom de républicain qui le rendait cher à la foule et redoutable à un seul homme, mais sous celui de royaliste, qui ne le montrait que comme complice des Pichegru et des George. Cette opinion prit assez de consistance dans les esprits pour que Moreau, disgracié, restât en présomption d'innocence. Plusieurs années après qu'il eut quitté la France, on se le rappelait encore avec attendrissement, on l'admirait dans sa retraite, et on lui savait gré du néant auquel il s'était résigné ; on pensait que cette ame républicaine avait pu trouver le bonheur au milieu de vingt peuples libres, où vivaient encore un grand nombre de citoyens et de guerriers, fondateurs de la liberté et des lois de leur patrie ; on aimait à interroger chaque voyageur sur l'existence de ce guerrier célèbre; et en songeant à ce qu'il avait été, à ce qu'il aurait pu être, on n'entendait pas sans émotion les récits qui le représentaient comme un autre Cincinnatus cultivant son champ, ou cherchant des distractions dans les plaisirs aventureux de la chasse ou de la pêche.

Mais bientôt les suggestions de la haine ou de l'ambition, la soif de la vengeance, peut-être l'affiliation de Moreau à une société secrète fameuse dans

l'armée, engagèrent Moreau à quitter le refuge où sa grande renommée et sa gloire l'avaient suivi, pour venir en Europe prêter le secours de ses lumières aux ennemis de la France. Il avait appris nos désastres en Russie, et il s'était écrié, en parlant de Napoléon : « Cet homme couvre de honte et d'opprobre le nom français ; » une autre fois, « Son ignorance égale sa folie. » Il était dans ces dispositions, quand un émissaire de l'empereur Alexandre, porteur d'une lettre autographe de ce prince, vint le trouver. Déjà depuis long-temps Moreau avait des intelligences à Londres, et dans son exil il avait reçu plusieurs agens des Bourbons, à qui il avait tout promis, si jamais il arrivait que les circonstances fussent favorables à une nouvelle révolution. Le moment était venu; Moreau qui, à l'avance, était gagné, n'eut pas de peine à se déterminer à faire cause commune avec les rois qui avaient résolu de renverser Napoléon. Oubliant la France et la réputation qu'il y avait laissée, pour ne plus songer qu'à son ressentiment, il s'embarqua dans le plus grand secret, et arriva, le 24 juillet 1813, dans le port de Gothembourg, d'où il se rendit à Prague, où se trouvaient réunis les trois souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse. Accueilli, fêté par eux comme un sauveur, comblé de faveurs et d'éloges, Moreau fut d'abord enivré de tous ces témoignages d'estime ; il répondit à ces caresses intéressées avec toute la politesse soumise d'un courtisan qui aurait vieilli dans

les habitudes des cours ; il prit aussitôt l'engagement de diriger les opérations de l'armée des alliés contre la France, et dressa le plan de cette fameuse campagne de 1813, si funeste à sa patrie. Ce fut de lui que vint le conseil si exactement suivi d'éviter les affaires générales. Mais l'heure du châtiment réservé à cette trahison n'était pas éloignée, et le hasard permit qu'elle arrivât avant qu'il eût trempé ses mains dans le sang français.

A la bataille de Dresde, le 27 août 1813, il accompagnait l'empereur Alexandre, et s'avançait pour observer les mouvemens de notre armée, devenue pour lui l'armée ennemie, lorsqu'un des premiers boulets partis de nos rangs lui fracassa le genou droit, et traversant son cheval, lui emporta le mollet de la jambe gauche. Moreau, après avoir subi une double amputation, expira dans la nuit du 1er au 2 septembre. Sa mort fut cruelle : au milieu des honneurs dont il était environné, des regrets et des consolations qu'on lui prodiguait, il ne fut, dit-on, sensible qu'à ses remords. Déjà, quand il s'était vu réuni à ces étrangers dont il avait tant de fois humilié les drapeaux ; lorsqu'il lui avait fallu guider des phalanges étrangères contre les anciens compagnons de sa gloire, il avait éprouvé des scrupules ; mais quoiqu'il comprît tout ce qu'il y avait de vrai dans ces avertissemens tardifs de sa conscience, il ne fut pas le maître de reculer devant sa destinée. Ces alarmes, qui [illegible] de trembler, n'ont point été

imaginées après coup ; quelques jours après la bataille de Leipsick, des chariots, dans lesquels étaient les papiers de Moreau, qu'on renvoyait à sa veuve, en Angleterre, tombèrent au pouvoir de nos troupes ; on y trouva une lettre de madame Moreau elle-même, qui avait écrit à son mari de laisser là ses hésitations, son insignifiance habituelle, de savoir prendre hardiment un parti, de faire triompher la cause de la légitimité, celle des Bourbons, à quoi Moreau lui avait répondu, peu de jours avant sa mort, qu'elle le laissât tranquille avec ses chimères. « Me voilà bien rapproché de la France, lui mandait-il, bien à même de prendre de bonnes informations..... Eh bien ! on m'a fait donner dans un véritable guêpier. »

Napoléon ne publia pas cette correspondance, ne jugeant pas convenable de flétrir un homme qu'un boulet venait de frapper sur le champ de bataille. Le corps de Moreau, transporté en Russie, fut inhumé dans l'église catholique de Saint-Pétersbourg. Sa veuve, à la fatale influence de qui il faut, en quelque sorte, attribuer ses malheurs, reçut de l'empereur Alexandre 500,000 roubles et une pension de 30,000, et le roi Louis XVIII lui conféra le titre de maréchale.

UNE LEVÉE D'OFFICIERS

A L'ÉCOLE DE SAINT-CYR.

En 1807, j'étais encore au Lycée impérial, aujourd'hui collége Louis-le-Grand, que dirigeait alors le bon et excellent M. Champagne. Là, notre carrière était tracée d'avance : nous ne sortions du lycée que pour entrer soit à l'école Polytechnique, soit à l'école militaire de Saint-Cyr, soit enfin dans un régiment de ligne, en qualité de sous-officier; ceci était la pire de toutes les perspectives ; et cependant ces trois catégories étaient justes : c'était à chacun selon ses œuvres et sa capacité, quoique les Saint-simoniens ne fussent pas encore inventés.

Quant à moi, mon ambition n'était autre que celle de me faire recevoir à l'école Polytehcnique; mais à cette époque les examens étaient d'une sévérité dont on s'est bien relâché depuis ; et, malgré mes trois années de mathématiques, la réputation de *fort* et de *piocheur* dont je jouissais parmi mes camarades et mes professeurs, force fut à moi de me rabattre sur Saint-Cyr, où je fus admis d'emblée, après un examen, je le dis sans vanité, passé d'une manière brillante.

Alors l'école de Saint-Cyr n'était, en quelque sorte, que la succursale de l'école Polytechnique ; et quiconque s'était laissé *coller au tableau* devant

MM. Legendre ou Lacroix savait bien devoir *rebondir* en présence de MM. Allaize et Boudrot.

Il faut avoir fait son apprentissage militaire dans cette école, pour se faire une idée du régime disciplinaire qui y était en vigueur. Napoléon estimait peut-être davantage les élèves de l'école Polytechnique ; mais il avait un faible particulier pour ses *ses petits lapins de Saint-Cyr*, comme il les désignait familièrement.

Déjà j'avais terminé ma première année, déjà j'étais compris parmi les *vétérans ;* j'appartenais à la section de l'artillerie, arme à laquelle le commandant de l'école m'avait destiné, que nous n'entendions pas plus parler de *tirer nos guêtres ;* c'est à dire d'une prochaine promotion d'officiers,— que du grand Turc, lorsqu'un matin, le commandant Coteau entra dans notre quartier avec un air rayonnant, et nous dit avec sa voix de directeur de *l'école d'intonation* : « Messieurs !.. l'Empereur doit chasser aujourd'hui dans les environs.... — Vive l'empepereur !.... » Telle fut l'acclamation prolongée que provoqua spontanément, de notre part, la nouvelle que venait de nous apporter le sous-directeur.

Dans de semblables circonstances l'école changeait de face ; les études étaient interrompues, nous courions tous aux armes comme des assiégés surpris par une vigoureuse tentative de l'ennemi. « Si l'empereur pouvait venir !.... » pensions-nous : et ce désir dominait tous les esprits. Nous nous

précipitons tous aux fenêtres de l'école pour y remplir l'air de *vivat* que nous espérions lui être portés par le vent ; puis nous descendions pour exécuter l'exercice à feu, afin de nous faire mieux entendre ; puis enfin les exercices du polygone, pour l'attirer par le bruit du canon.

Nos espérances avaient été souvent trompées, parce que Napoléon n'était pas de ces hommes à qui on pouvait susciter des idées ; lui n'agissant jamais par accident.

Quel dévouement, quel enthousiasme, quel esprit militaire animait toute cette jeunesse guerrière ? et pouvait-il en être autrement ? Enfans de la patrie, élevés par elle et pour elle, séparés de nos parens, morts ou combattant encore, nous ne connaissions que Napoléon, qui nous avait pris sous sa tutelle ; nous lui devions tout : bienfaits du passé, gages d'un heureux avenir. A Saint-Cyr, nous le considérions comme notre père, bien qu'il ne nous eût jamais dit : *mes enfans*. L'empereur ne donna ce titre qu'à l'héritier de son trône : tout le reste n'était, à ses yeux, que sujets ou soldats.

Le *bataillon d'instruction*, dont je faisais partie, était sous les armes dans la cour, ayant à sa gauche la *classe des recrues*, honteuse de son noviciat, et à sa droite, les officiers et sous-officiers attachés à l'état-major de l'école ; habiles manœuvriers, excellens serviteurs ; mais en général beaucoup moins *solides* en connaissances littéraires ou scientifiques,

que sur l'ordonnance de 1791. Sous quelques rap ports nos officiers n'échappaient pas à notre malignité, quoique nous n'oubliassions jamais, à leur égard, la subordination et les convenances qui étaient dues à leurs travaux et à leurs honorables services.

Par exemple, un de nos capitaines excitait souvent nos plaisanteries et le sourire du général Belavène, notre commandant, qui, je vous le jure, n'était pas rieur de son naturel, par la rédaction de *ses* rapports journaliers, où se trouvaient motivées les causes de punitions qu'il s'était vu forcé, selon lui, d'*affliger* aux élèves de sa compagnie, dont j'avais l'avantage de faire partie. Cet officier, qui certes n'avait pas, comme M. le vicomte d'Arlincourt l'eut depuis, la prétention de créer un nouveau style, avait néanmoins précédé l'auteur du *Solitaire* dans la manie des inversions; et moi qui vous conte ceci, tout de mémoire, je me suis vu *consigné*, pendant quatre jours, parce qué *ayant un rasoir, j'avais laissé pousser mes favoris, dans mon sac.* Une autre fois, je fis *douze heures de salle de police, pour, de pelures de légumes, avec un eustache, le corps-de-garde avoir semé.* Le fait est, qu'avant d'être mis en faction, j'avais mangé un navet cru, après l'avoir épluché dans le corps-de-garde.

Il me serait facile de multiplier ici les citations si je n'aimais mieux suivre l'empereur qui, passant, devant le plus ancien de nos capitaines, lui

jeta un regard affectueux : c'était lui promettre, en échange de la croix de simple légionnaire, une nouvelle croix d'honneur, surmontée d'une petite couronne d'or et ornée d'une coquette rosette ; cette différence, toute minime qu'elle était, était d'autant plus grande qu'elle était plus rare alors.

Venait ensuite le capitaine Saget, théorie vivante de l'école de peloton, qui n'admettait pas qu'un homme pût faire un plus bel usage de ses forces physiques que de s'assurer un beau port d'armes ; et de ses facultés intellectuelles, que de chercher à bien connaître le mécanisme d'un changement de front de bataille ou d'une contre-marche au p s de course ; militaire consommé, qui n'eût fait aucun cas des Lamartine, des Paul Delaroche, des Aubert, s'il eût pu penser que ces messieurs confondissent la charge précipitée avec la charge en trois temps.

Lorsqu'on voulait recommander puissamment un élève au capitaine Saget, il ne fallait pas lui dire que son protégé avait de brillantes études en humanités ou même en mathématiques, qu'il était *ferré* sur ses formules générales du 2e degré, la théorie des sinus et des co-sinus ; on n'avait besoin seulement que d'affirmer qu'il n'était pas *cagneux*, et que d'habitude il avait, en marchant, la *tête haute*, les *pointes basses* et *les coudes au corps*. Alors vous lui touchiez la fibre sensible, et vous pouviez être certain, de sa part, d'un solide appui. Le capitaine

Saget avait encore pour doctrine qu'un peuple est toujours assez savant quand il sait croiser la baïonnette.... S'il avait émis une semblable assertion devant l'empereur, Napoléon lui aurait dit : « Vous avez raison, monsieur le commandant. » Et deux jours après, notre capitaine aurait reçu son brevet de chef de bataillon, parce que dans ce temps-là les brevets d'officiers supérieurs nommés par l'empereur ne séjournaient pas long-temps dans les cartons du ministère de la guerre. Cette fois cependant, l'empereur ne gratifia notre capitaine ni de la croix d'officier de la Légion-d'Honneur, ni du grade de chef de bataillon; il se contenta de lui adresser un compliment sur la belle tenue de sa compaguie, tout en continuant de s'entretenir, avec le général Belavène, de quelques détails relatifs à l'administration de l'école.

C'était le tour du vieux sergent d'artillerie Fraboulet. A la vue de l'empereur, il se trouva intimidé comme une jeune fille à la vue de son amant, après un premier aveu. Réputé le plus habile pointeur de l'armée, le brave Fraboulet était un homme grand, sec, fort, vigoureusement trempé, et aussi dur que les canons avec lesquels il avait vécu. Ce vieux soldat nous faisait habituellement, en plein air et par un froid de dix degrés, l'explication d'un affût, sans omettre le plus petit écrou. Toutes les fois que je vois un dessinateur chasser avec indifférence, de sa feuille de papier, les mies de

pain dont il vient de se servir, il me semble voir Fraboulet écartant, du revers de la main, avec le même abandon, les cinq ou six pouces de neige qui recouvraient, en cône, la lumière de la pièce de canon dont il nous démontrait les différentes parties. Et puis quel nom pour un artilleur : Fraboulet !...

L'empereur s'arrêta devant lui ; car tous deux étaient d'anciennes connaissances. Fraboulet avait été premier servant de droite à une des batteries que commandait Napoléon au siége de Toulon ; il lui dit donc, en le regardant fixement :

« Et toi, mon vieux, sais-tu écrire maintenant ? »

A cette question, le pauvre sergent resta interdit ; lui qui n'avait su de sa vie signer son nom deux fois de suite avec la même orthographe. Je vis ses muscles se contracter, ses yeux rouler dans leur orbite, et l'énorme morceau de tabac qu'il tenait en permanence dans sa bouche passer dix fois, en une seconde, de droite à gauche et de gauche à droite ; mais il ne proféra pas un mot.

« Je te demande si tu sais écrire maintenant ? » répéta Napoléon.

« Oui, mon empereur ; je suis conservateur du magasin. C'est moi *que* je soigne la fabrication des mèches et des gargousses, *que* je démontre aux élèves la théorie du pointage, *que* je.....

« C'est bon... Bien... Assez. »

Et l'empereur fit encore à celui-ci un signe de tête

bienveillant, en agitant sa main, ce qui voulait dire : « Tu ne sais pas écrire, je ne puis te donner un grade plus élevé ; mais je te donnerai de l'argent.» Fraboulet avait été décoré au camp de Boulogne, lors de l'institution de la Légion-d'Honneur ; il ne fut jamais nommé officier, mais il reçut une dotation de 400 francs de rentes sur les domaines extraordinaires de Westphalie ; car du temps de Napoléon tous les services étaient récompensés.

La revue et les manœuvres eurent lieu. Dans le court intervalle de repos qui les sépara du défilé, l'empereur ne cessa de s'entretenir avec le général Belavène. Nous suivions avec anxiété tous ses mouvemens ; ses moindres gestes étaient interprétés.

Selon les uns, Napoléon demandait cent officiers, dont dix devaient entrer dans les vélites de la garde, qui étaient alors ce que fut la jeune garde un peu plus tard, et vingt autres prendre leur rang dans l'artillerie. Selon les autres, il ne s'agissait rien moins que de deux cents officiers, mais aucun d'eux ne devait entrer dans les vélites ; et, quant aux artilleurs, ils n'étaient pas assez exercés. Ceux-ci prétendaient que l'empereur avait été mécontent de nos feux de deux rangs ; ceux-là soutenaient, au contraire, qu'il en était enchanté : chacun craignait, chacun espérait ; tous nous avions assez de la vie de l'école, nous voulions *marcher*, quitter une existence sans liberté, des fatigues sans gloire, secouer le joug d'une discipline dont la sévérité était néces-

saire, j'en conviens, mais qui finissait par être insupportable et ridicule, tant elle était excessive et minutieuse.

Le défilé s'exécuta à ravir, et l'empereur quitta Saint-Cyr au bruit d'acclamations et de *vivat*, capables de fendre un cerveau qui, comme le sien, n'y aurait pas été accoutumé : nos espérances furent surpassées.

Napoléon avait commandé deux cent cinquante officiers : dix seulement entraient dans les vélites ; mais la promotion des artilleurs était de quarante.

Notre équipement devait être prêt dans l'espace de huit jours, le neuvième nous quittions l'école ; et, par grâce spéciale, on accorda à quelques uns de nous, qui avaient leurs parens à Paris, une permission de quatre jours, afin de leur dire adieu et de les embrasser avant de partir définitivement... Hélas ! ces adieux, ces baisers de mère et de sœurs étaient souvent les derniers !... Après quoi chacun de nous devait se rendre, en poste, à la destination indiquée sur la feuille de route qui lui était remise avec son brevet et son livret, à Saint-Cyr même, le jour du départ de l'école.

Enfin ce moment si désiré arriva.

Le matin, à sept heures et demie, le général Belavène nous fit assembler dans la cour ; le peu de camarades qui étaient restés au bataillon d'instruction nous portèrent les armes, et les tambours battirent au champ.

Notre commandant appela en premier les *privilégiés*, c'est à dire, les lieutenans en second de vélites, puis après les quarante artilleurs, et ensuite les cent officiers placés dans la ligne. Il remit le brevet à chacun, l'embrassa, lui donna des conseils, parce qu'il en donnait dans toutes les occasions; en revanche, il reçut un cri de *vive l'Empereur!* articulé dans l'oreille de manière à le rendre sourd, si déjà il ne l'eût été depuis long-temps par suite d'un boulet de canon qui lui avait passé au dessus de l'épaule, je ne sais plus à quelle affaire. Cette cérémonie dura au moins deux heures et demie. Nos tambours devaient avoir les bras disloqués; car un ban avait été battu pour chacun de nous.

Une fois les portes de l'école ouvertes, l'enthousiasme fut au comble; des larmes de regret et d'envie s'échappaient des yeux de tous nos camarades. Bientôt nous arrivâmes à Versailles, jusqu'où nous avait accompagnés notre vieux adjudant-major; ce brave, après que nous l'eûmes fatigué de nos poignées de main, nous embarqua tous dans les *coucous* qui avaient été mis en réquisition dès la veille, et nous vit partir en faisant des vœux pour notre santé et notre avancement.

Ah! sans doute il fut facile aux paisibles habitans de Versailles, en nous voyant nous diriger sur Paris, de prévoir l'avenir qui nous attendait; plus d'un dut céder à de tristes pensées et faire d'amers rapprochemens. Six années s'étaient à peine écoulées que les

deux cent cinquante officiers de la levée de Saint-Cyr de 1809 se trouvaient réduits à vingt-deux ; encore n'étaient-ils plus, en majeure partie, que des débris de combattans.

LE LIEUTENANT BOUCRET ET LE CARABINIER JACOPIN.

Au mois de mai 1793, sur *les hauteurs d'Arlon*, 200 carabiniers mirent en déroute 7500 Autrichiens. On cite le lieutenant Boucret, qui, pour sa part, reçut vingt-six coups de sabre auxquels il ne survécut pas.

Un carabinier, nommé Jacopin, atteint d'une blessure mortelle dans le bas-ventre, attendait du secours, couché près d'un Autrichien également blessé, mais moins dangereusement que lui. Le chirurgien approche, Jacopin l'arrête et lui montrant son voisin : « Occupez-vous d'abord de ce kaiserlic, lui dit-il ; mais après lui s'il en reste. » A peine l'Autrichien était-il pansé, que Jacopin expira.

Les Hussards

BASTOUL, HOUEL et DORDELIN.

Au siége de Thionville, en 1792, les traits de bravoure et d'héroïsme se multiplièrent à un point tel qu'il serait difficile de les relater tous ici ; mais nous citerons entre autres le suivant :

Les assiégeans avaient formé un approvisionnement considérable à Gavisse, et le commandant de la place, Félix Wimpfen, avait résolu de les détruire. D'abord il rompt un pont de bateaux établi à Catenom ; quelques heures après un volontaire passe la Moselle à la nage, pour chercher une nacelle sur l'autre rive.

Wimpfen traverse le premier la rivière avec quatorze hommes et attaque le poste ennemi avec cette faible troupe ; mais se voyant cerné de toute part et croyant devoir solliciter du secours de Metz, il demande un soldat courageux pour porter sa lettre. Trois hussards, les nommés Bastoul, Houel et Dordelin se présentent à la fois ; ils partent au galop. Les sentinelles autrichiennes les aperçoivent, tirent, et en tuent deux sur la place, Houel et Dordelin. Bastoul se fait jour à travers les postes ennemis, tombe dans une embuscade, se dégage malgré les coups de sabre qu'il reçoit, et couvert de blessures et de gloire arrive à Metz, remet au commandant

de la place la lettre dont l'avait chargé Wimpfen, et épuisé par la fatigue et par la quantité de sang qu'il a perdu, tombe mort aux pieds de son cheval.

COURAGE DU GÉNÉRAL LANNES.

Non guéri de la blessure qu'il avait reçue à Governolo, blessé deux fois le premier jour de la bataille d'Arcole, le général Lannes était, à trois heures après midi, étendu et souffrant sur son lit. Apprenant que Bonaparte se porte lui-même en tête de la colonne, il s'élance de son lit, monte à cheval; mais à peine arrivé sur le pont, il reçoit une troisième blessure qui l'étend sans connaissance.

BEAUREPAIRE ET MARCEAU.

Le siége de Verdun (en septembre 1792) est célèbre dans les fastes de la gloire française par la généreuse résistance et l'honorable désespoir du commandant de place, Beaurepaire.

Le 2 septembre les boulets pleuvaient sur la ville en partant de trois batteries, l'une établie à Saint-Michel, l'autre au camp du prince Hohenlohe, et la troisième de celui du général Kalkreut. Quelques maisons étaient déjà incendiées; alors, comme à Longwy, les autorités civiles demandèrent au conseil de défense que l'on ouvrît les portes. Beaurepaire s'y refusa. On menaça de l'escalade; Beaurepaire répondit : « Je les y attends. » Cependant les bourgeois, ne voyant plus que l'horreur du meurtre, du pillage et de l'incendie, prirent sur eux d'accorder tout et se précipitèrent eux-mêmes vers les portes de la ville pour les ouvrir à l'ennemi. Ce fut alors que le brave commandant Beaurepaire, ne voulant pas être témoin de la honte qui l'effrayait déjà, arma un de ses pistolets et se brûla la cervelle dans la salle même du conseil, et en présence de tous les officiers qui s'y trouvaient.

La garnison sortit avec les honneurs de la guerre, en emportant dans un fourgon le corps de son intrépide commandant. Elle fut conduite à Sainte-Menehould par Marceau qui, n'étant encore que lieutenant au régiment de Rouergue, s'était opposé de tout son pouvoir à la reddition de la place par des discours pleins de hardiesse et d'éloquence. Un représentant du peuple en mission, voulant le récompenser de la noble conduite qu'il avait tenue dans cette occasion, lui demanda ce qu'il voulait que la république lui donnât pour le dédommager de son

équipage, de ses deux chevaux et de l'argent qu'il venait de perdre : « Citoyen représentant, lui ré» pondit Marceau avec une sorte de fureur, il ne me » faut qu'un sabre bien affilé, car ils ont pris le » mien ; je n'ai besoin de rien autre chose. »

LE CANONNIER CLAUDE REVIN.

Le 18 avril 1794, l'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par le général en chef Jourdan et les généraux de division Championnet, Merlot, Lefebvre et Hatry, s'empara d'Arlon. Le général autrichien Beaulieu abandonna une partie de son artillerie aux vainqueurs. Les Français blessés à cette bataille retournaient d'eux-mêmes au combat aussitôt qu'ils avaient été pansés à l'ambulance. On cita surtout l'artillerie légère, commandée par l'adjudant-général Debelle. Un canonnier, nommé Claude Revin, avait eu la cuisse emportée ; son frère était accouru pour lui donner des secours : « Laisse-moi, lui dit le blessé, ta présence est plus nécessaire à ta batterie qu'auprès de moi. Va ! on est heureux de pouvoir mourir pour sa patrie. »

LE GRENADIER TRIGAUD.

A la bataille de Hohenlinden, le 12 frimaire an IX (décembre 1800), un grenadier de la 48e demi-brigade, nommé Trigaud, est atteint d'une balle qui lui traverse le corps de part en part : porté à l'ambulance, il demande au chirurgien qui s'apprêtait à lui donner ses soins, s'il croyait qu'il vivrait assez de temps pour être témoin de l'issue de la journée; et, sur la réponse indécise de ce dernier, il ajouta : « Sacredié! c'est désagréable de mourir aujourd'hui; demain çà me serait égal. » Et lorsque, le soir, le succès de la bataille n'était plus incertain, Trigaud rendit le dernier soupir en criant : *Vive la nation!*

LE GÉNÉRAL MEUNIER.

Meunier, devenu général, occupait Cassel. Il s'y défendit long-temps avec 800 hommes contre une armée de 50,000 hommes qui l'assiégeait avec plusieurs batteries. L'ennemi, l'ayant reconnu dans une sortie, dirigea tout son feu sur lui, et il fut atteint de trois balles à l'épaule. Le cri que la douleur arracha à Meunier ayant été entendu des assié-

geans malgré le bruit de la mousqueterie, ceux-ci cessèrent aussitôt le feu; on eût dit que dans ce général les Prussiens venaient de frapper tous leurs adversaires. Meunier expira le 13 juin 1793. « Il m'a bien fait du mal, s'écria le roi de Prusse, en apprenant la mort de cet intrépide officier; mais jamais la France n'a produit un homme plus brave. » Français et Prussiens se réunirent pour rendre les derniers honneurs militaires à Meunier, qui était membre de l'Académie des sciences et ancien officier du génie.

LE GÉNÉRAL DAMPIERRE.

Atteint d'un boulet de canon, le 9 mai 1793, à l'attaque du bois de Raismes, devant le camp de Famars près de Valenciennes, ce brave ne survécut que quelques heures à sa blessure.

On rapporte de lui que dès l'âge de quinze ans on l'avait souvent entendu s'écrier : « Ne ferai-je donc jamais rien pour mon pays !... Quand serai-je assez heureux pour perdre un bras ou une jambe dans une bataille !... »

Dampierre n'était pas seulement brave au milieu des combats; l'amour de son semblable excita souvent son courage. Un soir d'hiver qu'il donnait un bal à sa campagne, des paysans des environs s'amu-

saient au clair de lune, pendant ce temps, à glisser sur un étang qui était en face de sa maison. Tout à coup on entend des cris. Dampierre, se doutant du malheur qui venait d'arriver, s'élance précipitamment hors de la salle de danse, court à l'étang, plonge sous la glace, et ramène de l'eau un jeune homme qui périssait infailliblement sans le dévouement du général et les soins qu'il lui prodigua lui-même sans songer qu'il en avait peut-être besoin autant que lui.

La mort de Dampierre fut douloureuse à toute l'armée. Quelques jours avant de succomber, il avait succédé dans le commandement en chef de Dumouriez, qui, comme on sait, déserta en face des Autrichiens.

MOUTON-DUVERNET.

Mouton-Duvernet (le baron Régis-Barthélemy), membre de la chambre des représentans, lieutenant-général, commandant de la Légion-d'Honneur, naquit au Puy (Haute-Loire), le 3 mars 1779. Il n'attendit pas que le sort l'appelât à se ranger parmi les défenseurs de la patrie ; car à peine avait-il atteint sa dix-septième année, qu'il entra au régiment de la Guadeloupe. Il fut soldat pendant plusieurs années, et fit, comme tel, et dans la colonie dont

son corps portait le nom, les campagnes de 1787 à 1791. Mouton-Duvernet était parvenu au grade de lieutenant à l'armée des Alpes, lorsqu'il fut employé comme capitaine-adjudant-major au siége de Toulon. Il fit ensuite partie de l'armée d'Italie.

Le 15 novembre 1796, à la tête d'une vingtaine d'hommes, il contint l'ennemi sur la chaussée du pont d'Arcole, et quoique grièvement blessé, il défendit courageusement ce poste, et ne quitta le champ de bataille que quand les Autrichiens eurent été repoussés. Il avait déjà été désigné pour le commandement d'un bataillon, lorsqu'il fut élevé au grade d'officier supérieur, le 2 messidor an VII, sur le champ de bataille, où il avait signalé son courage en prenant lui-même plusieurs officiers et le lieutenant-colonel du régiment d'Alviary.

Promu, le 19 avril 1806, au grade de major du 64e régiment de ligne, il reçut, le 10 février suivant, le grade immédiatement supérieur et le commandement du 63e, avec lequel il fit les campagnes de 1806 et de 1807 à la grande armée.

Envoyé ensuite en Espagne, il obtint par son courage et ses talens militaires, le titre de baron, et se signala surtout le 12 janvier 1809, en s'emparant de la ville d'Uclès, défendue par huit mille hommes. On vit dans cette journée le colonel Mouton enlever lui-même un drapeau, tuer de sa main un officier qui lui avait donné un coup de sabre, et faire mettre bas les armes à quatre mille ennemis.

Promu au grade de général de brigade, le 21 juillet 1811, il fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur le 6 août 1812 et divisionnaire le 4 août 1813. Il fit en cette qualité la campagne de Saxe, et fut chargé, le 15 septembre, de tourner, au combat de Giesshubel, la droite de l'ennemi, que le comte de Lobau attaquait de front à la tête d'un corps d'armée.

Ayant reçu deux jours après l'ordre de reconnaître la position des alliés, postés dans la plaine de Tœplitz, en avant des défilés de la Bohême, et de les obliger à démasquer leurs forces, le général Mouton-Duvernet chassa leur avant-garde des abattis derrière lesquels elle s'était retranchée, et la rejeta sur Kulm. Cet officier-général fit avec la même distinction et un égal dévouement la campagne de 1814. Nommé chevalier de Saint-Louis après la restauration, il resta sans emploi et fut appelé par le suffrage de ses concitoyens à la chambre des représentans, où il se montra l'un des plus ardens défenseurs de l'indépendance nationale. Il monta à la tribune le 23 juin pour soutenir la proposition de rcconnaître Napoléon II.

Nommé le 2 juillet suivant au commandement de la ville de Lyon, le baron Mouton-Duvernet montra beaucoup de vigueur, de prudence et de modération; mais sa conduite honorable ne fit point oublier ses discours à la chambre des représentans; il fut compris dans l'ordonnance du roi du 24 juillet, et

échappa par la fuite aux poursuites dirigées contre lui. Mais négligeant les conseils de l'amitié et se lassant des précautions qui pouvaient le sauver, il fut découvert et arrêté à Montbrison dans les premiers jours du mois de mars 1816. Conduit à Lyon, il parut devant un conseil de guerre qui le condamna à mort le 19 juillet suivant. Le conseil de révision auquel il en avait appelé ayant confirmé sa sentence, il fut fusillé le 26 à cinq heures du matin, et mourut avec autant de courage qu'il avait montré de noblesse et de fermeté pendant son jugement.

Dans l'intervalle de l'arrêt et de l'exécution de son mari, madame la baronne Mouton-Duvernet se trouva sur le passage du roi et sollicita la grace du général ; mais cette démarche n'eut aucun succès.

COMTE DE LOBAU.

Mouton (George, comte de Lobau), maréchal et pair de France, né à Phalsbourg (Meurthe), le 21 février 1770, avait déjà fait plusieurs campagnes comme volontaire de son département, lorsqu'il fit partie, en 1798, de l'armée d'Italie, avec laquelle il fit les campagnes de 1798 et 1799. Il commanda pendant quelque temps le château de Saint-Ange, en 1799, et remplissait, à la bataille de Novi, les fonctions d'aide-de-camp du général Joubert. Il était colonel du 3e de ligne, l'un des

régimens que les revers qui signalèrent cette année désastreuse rejetèrent dans les montagnes de Gênes, où, livrés au dénuement le plus absolu, ils s'étaient portés à tous les excès.

Le colonel Mouton sut maintenir le bon ordre parmi ses soldats, et prévint leur insubordination en se créant quelques ressources contre la misère. C'est à la tête de ce corps qu'il combattit, le 11 avril, sur la Verreria, et qu'il enleva seul six drapeaux à l'ennemi. Enfermé dans Gênes, après avoir pris part à tous les combats qui avaient précédé le blocus de cette ville, il se signala encore pendant ce siége, et fut atteint d'une balle qui lui traversa le corps et le bras droit, pendant une des attaques dirigées contre le fort Quezzi. Laissé pour mort sur le champ de bataille, il ne dut son salut qu'au dévouement d'un ami. Rentré en France, il s'était fait remarquer par la supériorité de ses manœuvres et par la discipline de son régiment, lorsque Napo poléon, juste appréciateur des talens militaires, le nomma général de brigade, au camp de Boulogne, et l'attacha à sa personne comme aide-de-camp. Malgré les représentations qu'il osa faire, le général Mouton suivit l'empereur dans toutes ses campagnes, fut blessé à Friedland, et élevé, le 5 novembre 1807, au grade de divisionnaire. Pendant les fêtes qui précédèrent la paix de Tilsitt, il commanda les grandes manœuvres que le chef de l'armée française fit exécuter à ses troupes, en présence de l'empereur

Alexandre, du roi et de la reine de Prusse. En 1808 il commandait, à l'armée du maréchal Bessières, une division d'infanterie, qui commença l'attaque dans la journée du 14 juillet, et enleva à la baïonnette la ville de Medina-del-Rio-Secco, malgré le feu que les moines et les habitans faisaient par les fenêtres des maisons. Le 10 novembre suivant, il faisait partie du 2e corps, commandé par le duc de Dalmatie, et s'était avancé pour reconnaître l'ennemi appuyé à un petit bois, en avant de Burgos, lorsqu'arrivé à Germonal, il fut accueilli par une décharge de trente pièces de canon. S'avançant alors au pas de charge, il culbuta les gardes walonnes et espagnoles, et contribua ainsi à la prise de Burgos et à la déroute de l'armée d'Estramadure, qui avait égorgé en chemin son général, le comte de Torrès, et qui perdit dans cette journée plus de six mille hommes, douze drapeaux et vingt-cinq pièces de canon. Le général Mouton quitta l'Espagne pour venir combattre à la grande armée. Le 21 avril 1808, le lendemain de la victoire d'Abensberg, et la veille de celle d'Eckmühl, il exécuta un mouvement dont l'audace et le succès frappèrent d'admiration l'empereur lui-même. Le général autrichien Hiller, qui manœuvrait pour opérer sa jonction avec l'armée du prince Charles, s'était jeté dans Landshut, derrière l'Ister, et le duc d'Istrie avait culbuté sa cavalerie, lorsqu'au même instant Mouton fit avancer au pas de charge, sur le pont embrasé

de Landshut, les grenadiers du 17e de ligne, qui le franchirent et pénétrèrent aussitôt dans la place. Ce mouvement, que seconda bientôt un de nos corps d'armée, que l'empereur n'avait pas cru pouvoir ordonner, sépara à jamais les deux armées et nous valut trente pièces de canon, neuf mille prisonniers, six cents caissons tout attelés et remplis de munitions, trois mille voitures des bagage, d'équipages de pont, les hôpitaux et les magasins de l'ennemi.

Des courriers, des aides-de-camp du général en chef, des convois de malades arrivant à Landshut, tombèrent également au pouvoir des Français. La conduite du général Mouton, pendant la journée du 21 mai, ne fut pas moins honorable. Dirigés par lui, les fusiliers de la garde impériale se couvrirent de gloire et culbutèrent la réserve de l'ennemi, composée de tous ses grenadiers, les seules troupes fraîches qui lui restassent, et ils entrèrent les premiers dans le village d'Essling, dont les Autrichiens s'étaient déjà emparés quatre fois. Le titre de comte de Lobau vint bientôt après récompenser les services qu'il rendit pendant le séjour de notre armée dans l'île de ce nom. En 1812, le général Mouton suivit Napoléon en Russie, et partagea la gloire et les dangers de cette expédition. Il accompagna son souverain lorsque celui-ci remit, en partant pour Paris, le commandement de l'armée au roi de Naples. Il combattit en Saxe l'année suivante, et contribua aux succès de Giesshubel et de Tacknitz. Placé, la

même année, à la tête du 6e corps de l'armée, et resté à Dresde, après le bataille de Leipsick, il partagea la captivité du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, et fut, au mépris de la foi des traités, envoyé en Hongrie, d'où il ne revint qu'après l'abdication de Napoléon. Le comte de Lobau, que le gouvernement du roi avait laissé sans emploi, reçut de Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le commandement de la 1re division militaire, et fut élevé à la pairie. Napoléon le mit ensuite à la tête du 6e corps; à la bataille du Mont-Saint-Jean il tenait la droite avec ce corps, avait reçu l'ordre d'arrêter la marche de Bulow, et avait résisté glorieusement dans cette journée à un ennemi cinq fois plus nombreux, lorsque surpris par les Prussiens au moment où il s'occupait à rallier les débris de l'armée, il fut fait prisonnier et conduit aussitôt en Angleterre. Inscrit, après le second retour du roi, sur la liste des proscrits, il habita la Belgique, et y obtint, vers la fin de 1818, l'autorisation de rentrer dans sa patrie, où il resta sans activité.

Sincèrement dévoué aux principes dont la révolution de juillet a été le triomphe, le comte de Lobau a succédé au général Lafayette dans le commandement général des gardes nationales de France, et, dans ce poste élevé, il soutient la réputation d'homme de dévouement et de loyauté qui a illustré sa carrière.

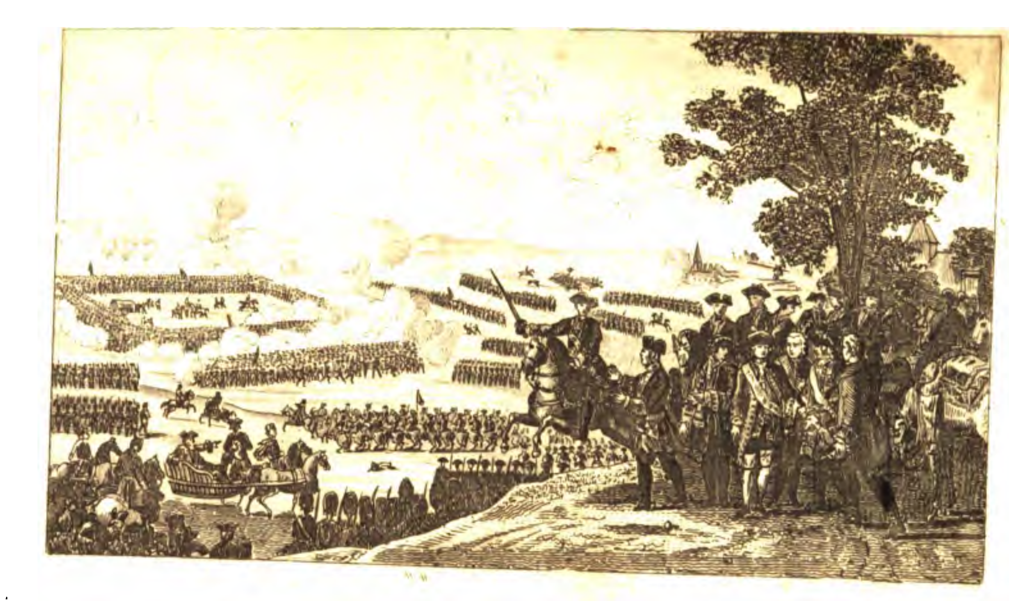
FIN DU PREMIER VOLUME.

FASTES

DE LA FRANCE.

II.





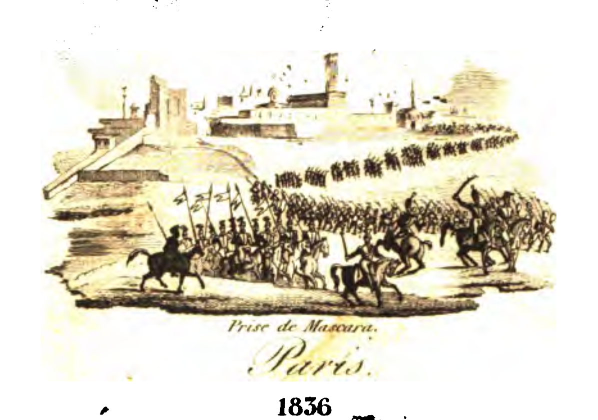
Bataille de Fontenoi.

Fastes
MILITAIRES
de la France

Par

H. RAISSON

Tome deuxième.



Prise de Mascara.

Paris.

1836

FASTES MILITAIRES

DE LA FRANCE.

Dès la fin de l'année 1795, les guerres glorieuses de la révolution avaient assuré à la France les précieux résultats de sa grande régénération politique. Quatorze armées improvisées par l'imminence du danger et l'élan du patriotisme avaient, sur nos frontières envahies, répondu par des victoires aux méprisantes provocations de l'Europe coalisée : le maintien du système nouveau n'était plus une question, déjà ; mais tant d'essors, tant de sacrifices avaient épuisé la patrie, sans ralentir l'ardeur de ces implacables ennemis.

Les triomphes éclatans de la campagne dont l'Italie venait d'être le théâtre, les succès constans de l'armée du Rhin, l'ardeur de nos soldats, l'énergie de leurs chefs, ne pouvaient faire renoncer les ennemis de la France à leurs rêves ambitieux, à leurs fanatiques espérances ; une nouvelle campagne allait s'ouvrir en Italie, et de cette guerre désespérée devait dépen-

dre le résultat de tant de travaux glorieux, de tant de cruels sacrifices.

La France avait alors besoin d'un autre César : elle le trouva dans un jeune officier d'artillerie, à qui l'occasion ne s'était pas présentée jusque-là de développer les immenses ressources de son génie. Bonaparte, nommé au commandement de l'armée d'Italie, allait la trouver sur la défensive, et rejetée sur les arides rochers de la rivière de Gênes; mais son esprit impétueux ne devait pas tarder à lui imprimer une vie nouvelle : à sa voix, les cinquante mille hommes qu'il a trouvés découragés s'élancent sur 80 mille Autrichiens commandés par Beaulieu et Colli, ils les renversent, les détruisent, et là commence une ère nouvelle de triomphes et de hauts faits dont les fastes d'aucun empire n'offrirent jamais de modèle.

Le 6 avril 1796 (17 germinal an IV), le général Beaulieu entreprend, à la tête de l'armée coalisée, de déloger les Français de l'État de Gênes, et les attaque à la pointe du jour. Masséna, tombant sur le flanc et les derrières de l'armée autrichienne et piémontaise, porte l'épouvante dans les rangs ennemis. Deux généraux autrichiens sont blessés, 1,500 hommes restent sur le champ de bataille. Bonaparte établit son quartier général à Carcare.

Masséna, Ménard et Joubert, les jours suivans, exécutent quelques mouvemens qui ouvrent à l'armée un chemin vers les Alpes. Les pièces d'artillerie

et les caissons sont portés à bras ; les grenadiers, arrivés au sommet du mont, jettent en l'air leurs bonnets ornés de plumets rouges. Un cri de joie s'élève de l'armée. Les Alpes sont franchies.

11 avril (22 germinal). *Bataille de Montenotte.* — Le général Beaulieu se présente de nouveau devant Voltri : nos postes sont emportés. Deux divisions descendent précipitamment du sommet des montagnes. Le général Laharpe, à la tête de l'une des colonnes, culbute les bataillons autrichiens ; Masséna, qui dirige l'autre colonne contre les Piémontais, les force à prendre la fuite. Cette bataille reçoit le nom *de Montenotte*, du nom d'une redoute que défendit héroïquement le brave général Rampon avec 1,500 hommes d'élite. Au milieu du feu, il leur fit prêter le serment de mourir plutôt que de se rendre ; et 15,000 assaillans furent, toute la nuit, contenus à la portée du pistolet. Les généraux ennemis Roccavina et Argenteau furent blessés. Quinze cents morts, deux mille cinq cents prisonniers, dont 60 officiers, et plusieurs drapeaux pris sont les résultats de cette journée.

14 avril (25 germinal). *Bataille de Millesimo.* — Généraux, Augereau, Causse, Cervoni, Ménard, Joubert, Banel ; adjudant-général, Boyer. Le général Joubert, « grenadier pour le courage, dit la relation, et bon général par ses connaissances et ses talens

militaires, » est blessé à la tête. Les divisions des généraux Causse et Cervoni passent la Bromida sous le feu de l'ennemi, ayant de l'eau jusqu'au milieu du corps. On fait 8 ou 9,000 prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-général, 20 ou 30 colonels ou lieutenans-colonels, et presque en entier plusieurs régimens.

10 mai (21 floréal). *Bataille de Lodi.* — « Je pensais, écrit le général en chef, que le passage du Pô serait l'opération la plus audacieuse de la campagne, tout comme la bataille de Millesimo, l'action la plus vive; mais j'ai à vous rendre compte de la bataille de Lodi. »

Trente pièces de canon de position défendent le passage du pont. Un moment d'hésitation peut tout perdre : les généraux Berthier, Masséna, Cervoni, Dallemagne, le chef de brigade Lannes et le chef de bataillon Dupas se précipitent et décident le sort encore en balance. Dès lors, toute la colonne ennemie est renversée. Les généraux Rusca, Augereau et Bayrand achèvent de décider la victoire. Les officiers généraux Latour, Marmont et Marois furent blessés. On cite l'adjudant-général Monnier, l'aide-de-camp de Masséna, Rey, l'adjudant-major du 3e bataillon des grenadiers, Thoiret, et le chef de brigade Sugny, commandant l'artillerie. « Si j'étais tenu, ajoute le général en chef, de nommer tous les militaires qui se sont distingués dans cette

journée extraordinaire, je serais obligé de nommer tous les carabiniers et grenadiers de l'avant-garde, et presque tous les officiers de l'état-major; mais je ne dois pas oublier l'intrépide Berthier, qui a été dans cette journée canonnier, cavalier et grenadier. »

Les Autrichiens sont poursuivis jusque sous Pizzigitone. Cette place cède, ainsi que Crémone, et les Français entrent dans Milan. Cette victoire enrichit nos musées d'un nombre considérable d'objets de sciences et arts du plus grand prix.

29 mai (10 prairial). *Passage du Mincio* et *Combat de Borghetto*. — On raccommodait avec peine le pont sous le feu des batteries de l'ennemi, lorsqu'une cinquantaine de grenadiers impatiens se jettent à l'eau, tenant leurs fusils sur leurs têtes, ayant de l'eau jusqu'au menton. Le général Gardanne, grenadier pour la taille comme pour le courage, disent les relations officielles, était à leur tête. Cette action d'intrépidité étonne les ennemis; ils lâchent pied. L'armée, ayant passé le Mincio, s'empare de Valeggio, quartier général de Beaulieu. Les ennemis ont perdu 1,500 hommes, 500 chevaux, 5 pièces de canon et des bagages. Les Autrichiens sont alors entièrement expulsés de l'Italie. Le général Kilmaine avait eu un cheval tué sous lui. C'est après cette bataille qu'un chasseur, s'approchant de Bonaparte, lui dit son opinion sur ce qu'il fallait

faire. — Malheureux, lui répondit le général, veux-tu bien te taire ! « C'était justement, ajoute le général en chef dans son rapport, ce que j'avais ordonné que l'on fît. »

1er juin (13 prairial). *Prise de Vérone*, par Masséna. Brume reçoit sept balles dans ses habits.

19 juin (1er messidor). *Prise du duché d'Urbin* par Bonaparte. — *Prise de Bologne*, par le général Augereau.

3 août (16 thermidor). *Combats de Salo et de Lonado.* — Une division de 15,000 Autrichiens a surpris la division du général Soret, à Salo ; le général de brigade Guieux, avec 600 hommes et la 15e demi-brigade d'infanterie légère, s'enferme dans une grande maison de Salo, et pendant quarante-huit heures y reste sans pain et toujours soutenant les efforts de l'ennemi. Le chef de brigade Junot, à la journée de Lodano, cherchant à faire prisonnier un colonel, est entouré, culbuté dans un fossé et blessé de six coups de sabre. Le 15e régiment de dragons se distingue. Nous perdons le général Bayrand, l'adjudant-général Frontin, et les chefs de brigade Pourailler, Bougon et Marmet. La 4e demi-brigade, commandée par l'adjudant-général Frontin, s'est couverte de gloire.

Après cette brillante journée, la colonne ennemie

renfermée dans Lonado se vit réduite à la dernière extrémité : là encore, Bonaparte trouva l'occasion de montrer sa générosité et sa grandeur. Le général autrichien demandait à sortir de la place avec les honneurs de la guerre, et Bonaparte l'engagea à venir traiter directement des conditions de la capitulation à son quartier général devant Lonado : le général se rendit à cette invitation, qui était presque un ordre ; à peine fut-il arrivé au milieu du camp, que Bonaparte, faisant arracher le bandeau qui lui couvrait les yeux : « Voyez cette armée impatiente de gloire, dit-il ; avec de tels hommes, je pourrais entrer en vainqueur dans vos murs, mais je respecte votre malheur comme j'honore votre belle défense. Sortez libre de cette ville que vous avez si noblement défendue, et dans votre disgrace, ayez du moins la consolation d'emporter l'estime des ennemis qui vous ont combattus en vous admirant. »

5 août (18 thermidor). — La bataille de Castiglione force l'ennemi de lever le siége de Peschiera et de quitter la ligne du Mincio.

14 août (27 thermidor). *Prise de Porto-Legnano*, par les généraux Augereau et Victor.

4 septembre (18 frimaire), *Bataille de Roveredo.* — Les Autrichiens sont mis en déroute. « Ils se retiraient en désordre, dit la relation du général Mathieu Dumas : le capitaine Lemarois, aide-de-camp

du général en chef, suivi de Bessières et de quelques cavaliers, les poursuit, les atteint, perce à travers leur masse et s'empare de deux canons, à la tête même de la colonne; mais, jeté en bas de son cheval, et blessé dangereusement, il est forcé de les abandonner. Bessières, avec cinq ou six guides, s'élance pour les reprendre : son cheval est tué et sa proie va lui échapper. Animé d'une témérité sans exemple, il court à l'une de ces pièces qui fuyaient au galop, saute sur l'affût, s'y place à califourchon et s'abandonne au hasard. Les Autrichiens le sabrent, mais ne peuvent lui faire lâcher prise; enfin, deux de ses guides, qui ne l'ont point abandonné, parviennent à tuer les canonniers, et la pièce de canon reste au pouvoir de l'audacieux Bessières. » Cette action éclatante fut récompensée par le grade de chef d'escadron. C'est ce même brave que nous verrons maréchal de France, duc d'Istrie. L'adjudant-général Chabran fut fait général sur le champ de bataille.

Même époque. Masséna passe l'Adige.

5 septembre (19 fructidor). *Prise de Trenle.* — Le général Dubois, qui chargeait à la tête d'un régiment de hussards, reçoit trois balles et tombe mortellement blessé. « Je meurs, dit-il au général en chef; faites que j'aie le temps de savoir si la victoire est complète. »

8, 21 septembre (22 fructidor, 5ᵉ jour complé-

mentaire). *Bataille de Bassano.— Combats de Cerea, de Castellaro. — Combat di due Castelli. — Bataille de San-Giorgo.* A cette époque glorieuse de l'an IV, l'armée d'Italie a fait, en six mois, 100,000 prisonniers, a pris 400 pièces de canon, et a détruit cinq armées.

15 novembre (25 brumaire). *Bataille d'Arcole.* — « Je suis si harassé, citoyens directeurs, écrivit le général en chef, qu'il ne m'est pas possible de vous faire connaître tous les mouvemens militaires qui ont précédé la bataille d'Arcole, qui vient de décider du sort de l'Italie. »

Ce jour vit naître et s'accumuler de nouveaux prodiges de bravoure. Arcole est un village extrêmement fort par sa position au milieu des marais et des canaux. « Ce village, dit la relation, arrêta l'avant-garde de l'armée pendant la journée. Ce fut en vain que tous les généraux, sentant l'importance du temps, se précipitèrent à la tête, pour obliger nos colonnes à passer le petit pont d'Arcole : trop de courage nuisit, ils furent presque tous blessés : les généraux Verdier, Bon, Verne, Lannes furent mis hors de combat. Augereau, empoignant un drapeau, le porta jusqu'à l'extrémité du pont ; il resta là plusieurs minutes sans produire aucun effet. Cependant il fallait passer ce pont, ou faire un détour de plusieurs lieues, qui nous aurait fait manquer toute notre opération. » Cette relation est celle

du général en chef. « Nos troupes, poursuit la relation du général Berthier, se portèrent, à plusieurs reprises, au pas de charge, pour enlever ce pont; mais n'ayant pas, la première fois, déployé la même audace qu'au pont de Lodi, elles furent repoussées dans leurs tentatives réitérées.... Il (Bonaparte) se jette à bas de son cheval, saisit un drapeau, s'élance à la tête des grenadiers, et court sur le pont en criant : Suivez votre général.... Le général en chef et son état-major sont culbutés ; le général en chef lui-même est renversé avec son cheval dans un marais, d'où, sous le feu de l'ennemi, il est retiré avec peine ; il remonte à cheval, la colonne se rallie, et l'ennemi n'ose sortir de ses retranchemens. »

Le général Lannes, qui était venu au champ de bataille sans être encore guéri d'une blessure qu'il avait reçue à Governolo, fut blessé deux fois pendant la première journée de la bataille. Il était sur son lit et souffrant, lorsqu'il apprend que le général en chef s'est porté lui-même à la tête de la colonne ; il s'élance de son lit, monte à cheval et court le trouver. Il ne peut se tenir qu'à cheval ; il reçoit de nouveau, à la tête du pont, un coup qui l'étend sans connaissance. « Je vous assure, ajouta la relation de Bonaparte, qu'il fallait tout cela pour vaincre ; les ennemis étaient nombreux et acharnés, les généraux à la tête ; nous en avons tué plusieurs. »

Le général Guieux, qui a descendu l'Adige avec un corps de 2,000 hommes et passé cette rivière au dessous de Ronco, tourne les Autrichiens. 12 trompettes envoyés par Bonaparte, avec 25 cavaliers commandés par l'officier des guides Hercule, derrière une colonne autrichienne, lui donnent tout à coup de l'inquiétude. En ce moment, Augereau commande la charge. Sa division et celle de Masséna culbutent alors l'ennemi et le mettent en déroute. Les Français font 5,000 prisonniers dont 57 officiers, enlèvent 4 drapeaux, 18 pièces de canon, beaucoup de caissons, des haquets chargés de pontons, et une multitude d'échelles rassemblées dans le dessein d'assiéger Vérone. De leur côté, sont 7 généraux blessés. Ils ont à déplorer la perte des aides-de-camp du général en chef Muiron et Elliot, et de l'adjudant-général Verdelinge; au moment où le brave Elliot fut atteint, l'adjudant-général Vial osait tenter de traverser un canal, ayant de l'eau jusqu'au cou. Brune s'était distingué au point de mériter des éloges publics. C'est à la suite de cette bataille mémorable, que l'infatigable Bonaparte, parcourant la nuit ses avant-postes, habillé en simple officier, trouve une de ses sentinelles endormie. Il lui enlève doucement son fusil et fait faction à sa place. Le soldat se crut perdu à son réveil et fit un cri de douleur et d'effroi. « Après tant de fatigues, lui dit le » général en chef, il est permis à un brave de s'en-

» dormir ; mais une autre fois choisis mieux ton » temps. »

13 janvier 1797 (21 nivose). *Bataille de Rivoli et de la Favorite.* — Nouveau combat terrible et opiniâtre. Le général Joubert, à la tête de la brave 33ᵉ, soutient l'infanterie légère que commande le général Vial. Le général ennemi croit les enfermer. « Il ne se doutait pas, dit le général en chef, que pendant la nuit j'y étais arrivé avec des renforts assez considérables pour rendre son opération, non seulement impossible, mais encore désastreuse pour lui. Notre gauche fut vivement attaquée; elle plia, et l'ennemi se porta sur le centre. La 14ᵉ demi-brigade soutint le choc avec la plus grande bravoure. Le général Berthier, chef de l'état-major, que j'y avais laissé, déploya dans cette occasion la bravoure dont il a fait si souvent preuve dans cette campagne. Les Autrichiens, encouragés par leur nombre, redoublaient d'efforts pour enlever les canons placés devant cette demi-brigade : un capitaine s'élance au devant de l'ennemi, en criant : 14ᵉ, *laisserez vous prendre vos pièces?* En même temps, la 32ᵉ, que j'avais envoyée pour rallier la gauche, paraît, reprend toutes ses positions perdues ; et conduit par son général de division Masséna, rétablit entièrement les affaires. »

L'arrivée de la 18ᵉ décida la victoire. On voit, dans la déroute de l'ennemi, 50 hommes de cette 18ᵉ en

arrêtér 1,500, leur ordonner de poser les armes, et les 1,500 hommes obéirent. On fit 13,000 prisonniers ; les braves généraux Sandos et Meyer furent blessés. Le général Bessières fit de nouveaux prodiges. Le soldat, en marchant à l'ennemi, entonnait *le chant du Départ*.

Le surlendemain, au *combat de la Favorite*, la 45e refuse de prendre des cartouches, en disant : *avec les Autrichiens, il ne faut que des baïonnettes*. On remarque qu'en deux journées, Bonaparte, avec 18,000 hommes, en a défait 40,000, dont 17,000 sont faits prisonniers. Le général Miollis, qui est enfermé dans Saint-Georges, exécute une sortie avec une justesse étonnante. Le général en chef, après cette bataille, demande le grade de général de division pour le général Victor, celui de général de brigade pour l'adjudant-général Vaux. Toutes les demi-brigades se sont couvertes de gloire, et spécialement la 32e, la 57e et la 18e de ligne que commandait Masséna, et qui en trois jours a battu l'ennemi à Saint-Michel, à Rivoli et à Roverbella. Le général autrichien Provera est fait prisonnier, et l'armée du général Alvinzi détruite.

La bataille de la Favorite a été précédée des deux *combats d'Anguiari*, l'un desquels a offert un exemple de ces combats singuliers entre deux chefs intrépides, que le Tasse décrit avec tant d'agrément. Celui-ci a eu lieu entre un commandant de hulans et le brave Duvivier, du 9e régiment de dragons.

L'Autrichien est blessé de deux coups de sabre. Les deux corps, qui s'étaient arrêtés pour être témoins du combat, se chargent alors, et les hulans sont faits prisonniers.

10 février (22 pluviose). *Conquête de la Romagne, du duché d'Urbain* et *de la marche d'Ancône*.

RENÉ, capitaine dans la 18e demi-brig., à son père.

Carpento, pays vénitien, 16 pluviose.

« Il m'est arrivé un de ces évènemens singuliers qui, pour l'ordinaire, ne sont pas crus, mais dont j'espère que vous serez persuadé, puisque c'est moi-même qui vous le rapporte. Le 25 au matin, le général Maunier me demanda si je voulais rester au village de Garda avec 50 hommes, pour surveiller le lac et favoriser un débarquement; j'acceptai. Environ à quatre heures, au moment où je visitais u petit poste que j'avais placé en avant, sept Autrichiens parurent. Je commandai de les attendre, et de tâcher de les prendre prisonniers, pendant que j'allais rassembler le restant de mon détachement. Au moment où, à sa tête, je sors du village, je trouve mon poste amenant les sept prisonniers. Craignant d'être attaqué, je me dispose à prendre dans les environs une position avantageuse; mais, à cinquante pas, quelle fut ma surprise de rencontrer une colonne autrichienne, que je n'aperçus qu'à vingt pas, parce

qu'il y avait un tournant! Le commandant m'ordonne de mettre bas les armes, que je suis prisonnier. « Non, monsieur, répondis-je, c'est vous; j'ai déjà désarmé votre avant-garde, vous en voyez une partie: bas les armes, ou point de quartier! Mes soldats, excités par mon exemple, répètent ce cri. Les prisonniers, voyant qu'au premier feu ils seraient tués, criaient de toutes leurs forces à leurs camarades de se rendre. Tout ce tapage étonna l'officier ennemi : il veut parler. Nous ne répondons qu'en répétant : « Bas les armes ! Il propose de capituler. Non, lui dis-je, bas les armes! » et prisonnier. Mais, monsieur, ajouta-t-il, si je me rends, n'aurai-je pas de mauvais traitement à éprouver? Je lui répondis que non, sur ma parole d'honneur. Il ôte alors son chapeau, s'avance et me présente son épée; toute sa troupe met bas les ar mes Je n'étais pas à mon aisc; je craignais qu'ils ne s'aperçussent enfin du peu de monde que j'avais. Je les fis rétrograder: mais se trouvant deux barques sur le bord du lac, une certaine quantité d'impériaux s'y jettent et gagnent le large, sans que moi ni leurs officiers pussions les en empêcher; à peine furent-ils à soixante toises, que les barques, trop surchargées, coulèrent bas, et la majeure partie se noya. Un instant après, beaucoup d'entre eux refusent de marcher; les officiers eux-mêmes avaient l'air d'y souscrire. Je sentis le danger extrême où j'étais, surtout en entendant un capitaine leur dire: « Attendons encore. — Qu'appelez-vous, monsieur?

lui dis-je d'un ton ferme : où est donc l'honneur? n'êtes-vous pas prisonnier? m'avez-vous rendu vos armes? ai-je votre parole? Vous êtes officier, je compte sur votre loyauté : pour preuve, je vous rends votre épée, et faites marcher votre troupe; sans quoi je me vois forcé de faire agir contre vous la colonne de six mille hommes qui me suit. » Le mot honneur, et surtout, sans doute, cette colonne imaginaire, le décidèrent. « Je vais vous prouver, monsieur, dit-il, que je connais l'honneur; marchons, et je réponds que tout le monde nous suivra. Il parle alors en allemand à ses soldats, et le calme se rétablit. Nous arrivâmes ainsi sans fâcheuse rencontre. Cette colonne était composée du régiment de ligne impérial Klebeck et d'un corps franc, faisant en tout environ dix-huit cents hommes.

10 mars (20 ventose). *Passage de la Piave.* — Une femme de la 51e, voyant un soldat entraîné par le courant et près de se noyer, se jette à la nage et le sauve. Le général en chef lui fit présent d'un collier d'or, auquel était suspendue une couronne civique avec le nom du soldat qui lui devait la vie.

16 mars (26 ventose). *Passage du Tagliamento.* —Le lieutenant-général Kellermann, à ce passage, reçoit plusieurs coups de sabre en chargeant avec la cavalerie. Les généraux Kellermann et Dugua, et l'adjudant-général Mireur, culbutent la cavalerie

ennemie et font prisonnier le général qui la commande.

Passage des Alpes. — Des divisions entières ont été tirées des armées du Rhin et dirigées vers l'Italie : elles franchissent, dans la saison la plus rigoureuse, cette barrière, jusque-là réputée insurmontable, des Alpes, dont le général Kellermann, à force de travaux et de vigilance, et luttant contre le climat, les élémens et la saison, a su leur maintenir le passage libre. Dès qu'elles sont réunies à leurs frères d'armés, le général en chef leur fait passser le Trajamento, et met sous leurs yeux, du sommet des Alpes noriques, le bassin de l'Adriatique et celui du Danube, au milieu duquel Vienne semble leur montrer le terme ou le but de leurs exploits. « Ainsi, ajoute un historien de cette campagne, Annibal avait autrefois, du haut des Alpes, montré à ses Carthaginois les plaines de cette Italie qu'il sut vaincre et non pas conquérir. »

19 mars (29 ventose). *Passage de l'Isonzo et prise de Gradisca.*— Généraux Serrurier et Bernadotte. Le grade de général de brigade est demandé pour l'adjudant-général Mireur. Sont cités le général Murat, le commandant du génie Campredan, le commandand du génie Jaillat, le chef de la 15e demi-brigade d'infanterie légère Lahure, l'aide-de-camp capitaine Durac, le brave Marin et les deux

frères Couroux. Le chef de la 28e demi-brigade Aliquet, fut blessé. Le chef de brigade d'artillerie Andréossi, chargé par le général en chef de reconnaître les gués de l'Isonzo, les sonda lui-même à pied sous le feu des batteries ennemies.

1er avril (12 germinal). *Combat des gorges de Neumarkt.* — Ici l'élite de l'armée autrichienne lutte contre nos vieux soldats d'Italie : elle n'en est pas moins mise dans une déroute complète. La division de Masséna la culbute, secondée par la 2e d'infanterie légère, et lui fait 5 à 600 prisonniers.

La seule approche de cette glorieuse armée semblait commander des traits héroïques. L'adjudant-général à l'armée de l'Ouest, Jullien, fuyant la fureur des proconsuls, se réfugiait à l'armée d'Italie avec la commission provisoire d'adjudant à l'état-major. Il est chargé, en passant à Venise, de conduire au quartier-général un demi-million nécessaire au général en chef pour des opérations militaires. Embarqué avec son dépôt, il est fait prisonnier par un corsaire autrichien. Seul, sans défense au milieu de ses ennemis armés, il joint l'audace à la présence d'esprit et à l'adresse. Il déclare qu'il est chargé d'une mission importante relative à la paix, et qui intéresse surtout l'empereur d'Autriche dont les États sont menacés par l'armée victorieuse. *Mon convoi*, ajoute-t-il, *doit être protégé par plu-*

sieurs bâtimens français en croisière. Vous allez être immanquablement pris ; non seulement laissez-moi libre, mais souscrivez à l'instant même une capitulation honorable. Naturellement orateur et s'exprimant avec éloquence, il expose vivement aux matelots leurs propres intérêts et ceux de leur maître, les persuade, s'arrache de leurs mains, lui et son trésor, et aborde heureusement à Trieste, d'où il fait parvenir son dépôt à sa destination. Ce fidèle et courageux dépositaire eut peu après le malheur de se casser la jambe, et de perdre ainsi l'avancement qui eût à la fois récompensé en lui beaucoup d'autres services antérieurs.

INSURRECTION DE PAVIE.

Ce fut un jour glorieux pour la France que le 15 mai 1795 : Bonaparte vainqueur faisait son entrée triomphale à Milan, aux cris d'enthousiasme d'une population amie. En moins d'un mois, le jeune général venait de gagner six batailles, de disperser deux armées, de soumettre un roi, de chasser un prince, d'établir sa domination sur une partie de l'Italie, et de préparer la conquête du reste. Ce même jour, et à 150 lieues de distance, un traité de paix se signait à Paris avec la Sardaigne ; le roi y révoquait tous ses engagemens avec

la coalition ; renonçait à la Savoie et au comté de Nice ; s'obligeait à ne pas tolérer le séjour des émigrés dans ses États, à accorder une amnistie entière à ses sujets ; à fournir un libre passage aux troupes françaises, et à les laisser en possession de toutes ses forteresses.

L'Italie doit être désormais conquise : la citadelle de Milan, dans laquelle Beaulieu a laissé deux mille hommes, ne peut résister long-temps ; Mantoue seule, l'imprenable Mantoue reste à l'Autriche, mais Bonaparte a résolu de s'en rendre maître, et tous les efforts d'un ennemi désespéré ne pourront ravir cette belle proie au hardi soldat qui guide notre armée victorieuse.

Huit jours de repos avaient été accordés à l'armée ; ces huit jours ne furent à Milan qu'une suite de fêtes : ils suffirent au général pour organiser le pays, renouveler les autorités, et améliorer son matériel. Libre de ces soins, il va courir à de nouvelles victoires : c'est dans le Tyrol même qu'il a résolu de porter la guerre ; l'entreprise est grande, téméraire ; elle en séduit d'autant plus son génie.

Dès le 22, tous les cantonnemens sont levés ; les divisions d'infanterie et de cavalerie forment de petits dépôts de convalescens, pour tenir garnison dans les points les plus importans. Le dépôt de la division Augereau, fort de 300 hommes, se réunit dans la citadelle de Pavie ; une demi-brigade reste

à Milan, sous les ordres du général Despinois, pour investir la citadelle.

Le 24, Bonaparte quitte la ville ; il y est entré en triomphateur, il en sort au milieu des acclamations et de l'allégresse de la population rassemblée. Il sait qu'en Italie deux sortes d'ennemis sont à craindre pour lui, les nobles et les prêtres : il n'ignore pas que les nombreux émigrés français animent le peuple et le guident ; mais il est loin de penser cependant que cette joie soit feinte, qu'il y ait des trames ourdies, qu'une odieuse conspiration soit sur le point d'éclater.

Trois heures après le départ du général en chef, le tocsin sonnait dans une partie de la Lombardie. Des émigrés français, des agens de l'Angleterre parcouraient les villes, les villages, publiant que Nice était prise, que l'armée de Condé venait d'arriver, que Beaulieu, renforcé de 60 mille hommes, s'avançait à marches forcées. Les prêtres, les moines, le poignard et le crucifix à la main, excitaient à la révolte et provoquaient l'assassinat. De tout côté, par tout moyen, on sollicitait le peuple à s'armer contre les Français ; les nobles, les affidés de l'Autriche, les sbires, les agens de la douane se faisaient remarquer par leur hardiesse et leur fureur.

Bonaparte venait d'arriver à Lodi quand lui parvinrent ces inquiétantes nouvelles. La garnison de Milan n'avait que trop bien secondé les révoltés de

Pavie en effectuant une sortie et en s'emparant d'une des portes principales : le peuple, de son côté, avait foulé aux pieds la cocarde tricolore, et arraché l'arbre de la liberté qu'il saluait, le matin même, de ses cris d'enthousiasme et d'espérance. Il fallait se hâter de réprimer l'insurrection à sa naissance. A la tête de 300 chevaux et d'un bataillon de grenadiers, le général court à Milan, rétablit l'ordre, fait arrêter quantité d'ôtages, ordonne de fusiller les révoltés pris les armes à la main, et déclare à l'archevêque, aux moines et aux nobles qu'ils répondent sur leurs têtes de la tranquillité publique.

De Milan, Bonaparte se porte avec la même rapidité sur Pavie : là les insurgés étaient en force. Au son du tocsin, 8 ou 10,000 hommes s'étaient rassemblés ; déjà ils avaient massacré tout ce qu'ils avaient rencontré de Français : le général Haquin, arrivé à l'improviste au milieu du tumulte, avait été frappé par derrière d'un coup de baïonnette ; le petit corps de 300 hommes, retranché dans la citadelle, venait d'être livré par son commandant, assez faible pour souscrire aux ordres que les insurgés avaient forcé le général Haquin de signer.

Au reste, l'insurrection ne se concentrait pas dans Pavie ; elle s'étendait encore à Vorèse, à Milan, à Lodi : les révoltés, pour mettre à profit la sortie de la garnison de Milan, venaient de porter une avant-garde d'un millier d'hommes au village de Binasco, lorsque l'arrivée des Français vint dé-

brisé ses fers, et venait embrasser ses libérateurs. Je fis faire l'appel, il n'en manqua pas un. Si le sang d'un seul Français eût été versé, je voulais, les ruines de Pavie, élever une colonne sur laquelle j'aurais fait écrire : *Ici était la ville de Pavie.* »

Il y avait une justice à faire cependant : c'est sur es Français qu'elle tomba. Bonaparte, en épargnant a ville, voulait décimer la garnison française : Lâches, disait-il, je vous avais confié un poste ssentiel au salut de l'armée, vous l'avez abanonné à de misérables paysans, sans opposer la ioindre résistance ! » Le commandant seul touteois, qui sur l'ordre arraché au général Haquin vait abandonné la citadelle, fut livré à un conseil e guerre et passé le jour même par les armes.

Bonaparte écrivit au directoire qu'il avait fait isiller la municipalité : il en avait pris la réolution en effet, mais cet acte rigoureux ne fut oint consommé : cette fois encore la générosité 'un Français et la magnanimité du jeune vainueur épargnèrent le sang des coupables.

L'ordre avait été donné de fusiller l'un après autre tous les membres de la municipalité : ils veaient d'être conduits sur le rempart. Déjà le prédent, séparé de ses collègues, attendait la mort, rsque le général Haquin, qu'il avait arraché la ille aux mains sanglantes des révoltés, s'élance ntre lui et le peloton qui le menace, lui fait un

rempart de son corps, et suspend ainsi l'exécution jusqu'à ce que Bonaparte, instruit des généreux efforts qu'a faits la veille l'infortuné magistrat pour soustraire à la mort celui qui implore aujourd'hui pour lui, consent à pardonner, se contentant d'envoyer en France les condamnés comme ôtages.

Ainsi finit la révolte de Pavie : la ville avait été livrée quelques heures au pillage; il n'y eut pas toutefois, durant ce pillage, une seule goutte de sang versé, et l'exagération même que mirent les ennemis des Français dans le récit des pertes de la ville ne fut pas sans utilité pour les vainqueurs, en inspirant une crainte salutaire à l'Italie que tant d'émissaires excitaient alors à recourir à l'assassinat et à la révolte pour résister à ses libérateurs.

Ici se place la seconde insurrection de la Vendée. La prise de Saumur avait procuré aux Vendéens de grandes ressources en artillerie et en munitions de guerre. Les magasins qu'ils y trouvèrent furent transportés dans l'intérieur de la Vendée, à Beaupréau, à Chollet et à Mortagne.

Si les chefs vendéens avaient eu sur leur armée la même autorité qu'un général sur des troupes réglées, ils auraient pu, à cette époque, se diriger sur Paris sans craindre de rencontrer de grands obstacles. Un cri d'alarme et de détresse se faisait entendre de toutes les villes qui se croyaient menacées de l'approche des insurgés.

La Flèche, le Mans, Alençon réclamaient des forces pour leur défense. Tours, où s'étaient réfugiés les débris de la division de Saumur, devait être évacué au premier ordre.

Dispositions de l'armée républicaine. — Le général Berthier, chargé par les commissaires de la Convention de la réorganisation de l'armée républicaine, écrivait au ministre de la guerre : « Les revers que viennent d'éprouver les armes de la république sont dus à la désorganisation dans laquelle était l'armée, au manque d'officiers généraux, d'adjudans généraux, de commissaires des guerres, et non à une supériorité de la part des rebelles. C'est ce mal qu'il est important de réparer non par des représentations qui entraînent des longueurs, mais par des dispositions d'organisation au moment même. Jamais la patrie n'a été en plus grand danger. »

Le général en chef Biron, qui, malgré les résistances de toute espèce dont il était entouré, n'en continuait pas moins à s'occuper activement avec loyauté, énergie et patriotisme de la réunion et de la recomposition de l'armée, mandait de son côté à la Convention.

« La désertion de toutes les gardes nationales en réquisition a été si considérable et si nombreuse, qu'il est impossible d'employer la force armée pour l'arrêter; des bataillons entiers sont partis de nuit sans laisser un seul homme; les efforts des représen

tans ont été inutiles. Le besoin de bras pour la moisson se fait sentir. Mon opinion n'a jamais été que l'on pût tirer militairement aucun parti de ces cultivateurs, pères de familles, que leur désespoir rendrait plus dangereux qu'utiles. Nous en avons fait, sur plusieurs points, la désastreuse expérience : car ils ont commencé toutes les déroutes long-temps avant le danger. Je crois donc fermement qu'on n'a pu les retenir à l'armée sans nuire à la chose publique sous plus d'un rapprot important. Je n'ignore pas quelle énorme responsabilité j'attire sur ma tête en parlant ainsi ; je sais bien que si nous éprouvions encore quelques revers, on ne manquerait pas de l'attribuer au renvoi de ces timides habitans des campagnes, la plupart point ou mal armés, et fuyant avant de tirer un coup de fusil. « On les transformerait bien vite » en robustes et énergiques agriculteurs, armés » d'excellens fusils de chasse, mettant une balle » dans un écu à trois cents pas, et déterminés à » verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang ; » mais je suis pénétré de ce principe qu'un républicain doit, quand il est convaincu qu'il fait une chose utile, risquer de porter sa tête sur l'échafaud comme l'exposer au combat. »

Opérations dans la Basse-Vendée. — Charette, contraint d'évacuer Machecoul, s'était retiré à Légé, où il eut avec les Nantais une affaire heureuse qui lui valut deux pièces de canon et quelques munitions

dont il avait besoin. N'osant pas néanmoins y séjourner, il se retira sur Saint-Colombin, où il surprit 400 républicains qu'il fit en partie prisonniers. Ce double succès accrut sa réputation. Un détachement du Loroux vint le joindre; quelques chefs secondaires se rangèrent sous ses ordres, et il attaqua Palluau; mais cette expédition échoua. Le désordre fut même tel que les Vendéens se fusillèrent entre eux. Charette se replia de nouveau sur Légé.

Cependant, pour s'approcher de Nantes, il était contraint de dégager la Basse-Vendée. Il appela à lui tous les autres chefs secondaires qui y avaient formé des rassemblemens. Le rendez-vous fut à Légé. Avec ces divers renforts, il attaqua Machecoul et y défit complètement le général Boisguillon. Les républicains, en se repliant sur Nantes, abandonnèrent le Port-Saint-Père et Bourgneuf. Deux chefs insurgés, Lyrot et Désigny, rassemblaient leurs forces à Lalloué pour seconder Charette. Lyrot tendit à Beysser, chef de la légion nantaise, une embûche qui pensa devenir fatale à ce dernier. Soixante Vendéens se présentèrent en tirailleurs entre Lalloué et la Sèvre; Beysser les poursuivit avec d'autant plus d'impétuosité qu'ils semblaient plus pressés de fuir. Quelques lignes de retranchemens abandonnés étaient devant lui; il franchit sans obstacle les premiers, mais, arrivé au dernier, il se trouva en face de 10,000 Vendéens rangés en bataille. La retraite était impossible. Un excès d'audace pouvait seul tirer

le général républicain du mauvais pas où l'avait précipité son imprudence. Il se décida bravement à tenir tête aux insurgés. La fusillade s'engagea. Deux commandans de la légion nantaise furent tués et Beysser eut lui-même deux chevaux tués sous lui. Enfin, après un combat long et acharné, la discipline, cette fois encore, l'emporta sur le nombre et le courage, et les républicains, dégagés de ces mauvais pas, purent rejoindre le gros de l'armée. Deux traits de courage particulier furent remarqués au milieu de l'élan général. L'un honore Gombard, vicaire de la paroisse Sainte-Croix, grenadier au 6e bataillon de la 1re légion nantaise, qui, voyant un père de famille trop exposé, lui dit de se retirer et prit son poste. Le brave Gombard, atteint d'un coup ennemi, tomba presque aussitôt, frappé mortellement. — L'autre trait est celui d'un sergent du 11e bataillon de Seine-et-Oise, nommé Dubreuil, qui, ayant renversé par terre un chef vendéen au moment où celui-ci le couchait en joue, se contenta de lui prendre son chapeau, orné d'une gaze blanche, et son fusil, et ne voulut pas accepter sa part de cinquante louis que d'autres soldats trouvèrent sur le cadavre de l'officier.

L'attaque de Nantes devait, à quelques jours de là, porter le dernier coup à l'insurrection vendéenne. L'armée royaliste y perdit près de neuf mille hommes, dont le plus regrettable pour elle fut Cathelineau. Il survécut douze jours à sa blessure; mais la gangrène

s'étant mise dans sa plaie, il expira le 11 juillet. Sa mort causa un grand désespoir parmi les paysans. On s'empressa de lui nommer un successeur; d'Elbée fut choisi.

Combat de Châtillon. — Westermann, envoyé par Biron au secours de Nantes, fit un mouvement sur Parthenay. Lescure s'avança avec 6,000 insurgés pour défendre cette ville. Westermann y arriva le 30 juin, à deux heures du matin. Il n'avait que 1,200 hommes. Il égorgea les avant-postes, enfonça les portes à coups de canon et pénétra dans la ville au pas de charge. Un prêtre vendéen allait mettre le feu à un canon dirigé sur la tête de la colonne, un officier républicain l'abattit d'un coup de sabre. — Lescure résista d'abord et se sauva ensuite, après avoir échappé au coup de feu d'un gendarme qui le manqua à bout portant. Laville-Beaugé, autre chef vendéen, également poursuivi, passa la rivière à la nage et essuya une décharge qui tua son cheval et lui perça la jambe. Il eût péri sans le secours d'un meunier de la rive opposée.

Westermann occupa Parthenay, prit ensuite et brûla Amaillou, se porta sur Clisson, s'empara du château de Lescure, qu'il fit piller et brûler. Lescure, voyant cet incendie du haut du clocher de Bressuire, fit sonner le tocsin et rassembla 6,000 hommes et quatre pièces de canon. La Rochejacquelin vint à son secours avec les insurgés de son arrondissement.

Lescure, afin de défendre Châtillon, avait évacué Bressuire. Le 3 juillet, Westermann rencontra les deux généraux vendéens, postés sur les hauteurs du Moulin-aux-Chèvres. Toujours plus impétueux que prudent, il les attaqua et s'empara des hauteurs et des canons après une lutte de deux heures. Les chefs insurgés parvinrent à rallier leurs soldats. Le général républicain les culbuta de nouveau. Rien ne l'arrêta. Il franchit avec sa cavalerie un retranchement et un fossé en avant de Châtillon, entra dans cette ville à cinq heures du soir, y délivra une foule de prisonniers et s'y empara d'immenses magasins. Les vaincus se retirèrent avec leur artillerie à Mortagne et à Chollet.

Après avoir incendié le château de La Rochejacquelin, Westermann reçut de Chalbos l'ordre de rtrograder ; emporté par son courage, il refusa et revint se poster sur les hauteurs qu'il avait enlevées avec tant d'éclat : il y fut joint le 5 juillet par 2,000 gardes nationaux de Saint-Maixent et de Parthenay. Mais Bonchamp venait d'arriver au secours de Lescure et de La Rochejacquelin. Campé sur la position du Moulin-aux-Chèvres, d'où il méditait de nouvelles conquêtes, Westermann méprisa les rapports de ses espions, et fut surpris au milieu des ténèbres. Son avant-garde, attaquée à l'improviste par les insurgés, qui avaient repris courage, s'enfuit lâchement, abandonnant ses fusils. Le reste de la brigade tint bon. Deux décharges à mitraille firent d'abord rétro-

grader les soldats vendéens; mais ceux-ci, d'après l'ordre de Bonchamp, se glissèrent ventre à terre à portée de fusil, et tuèrent les républicains sur leurs pièces. Westermann, malgré son audace et son indignation, se voyant abandonné de ses soldats, fut lui-même forcé d'abandonner le poste où l'avant-veille il était entré victorieux. Les débris du corps républicain, dont la plus grande partie fut massacrée, se rallièrent péniblement à Parthenay. Telle fut la fin malheureuse d'une expédition qui s'était annoncée d'une manière si brillante.

Westermann fut traduit devant le tribunal révolutionnaire de Niort; mais sa conduite ayant été discutée et présentée très contradictoirement, il fut acquitté et renvoyé à son poste.

Première défaite des Vendéens à Luçon. — Tuncq, le successeur de Chandos à Luçon, était ennemi des conventionnels de Saumur qui avaient élevé Rossignol au commandement en chef. Il méprisait souverainement ce général qu'il accusait d'incapacité, d'ivrognerie. Harcelé par la division vendéenne de Royrand, il avait attaqué les postes de Saint-Philibert et du Pont-Charron occupés par ce partisan. Pont-Charron n'offrait pour défense qu'un fossé large et profond environné de retranchemens peu éloignés de la rivière du Grand-Lay. Le 25 juillet, Tuncq, à la tête de 1,500 hommes, tourna le poste par Saint-Philibert. Un transfuge lui livra le mot

d'ordre. Les sentinelles furent tuées et le poste enlevé. Sapinaud de la Veyrie, qui y commandait, fut massacré par les vainqueurs.

Tuncq marcha ensuite sur Chantonnay qu'il ravagea et d'où il semblait, par son isolement au milieu du pays insurgé, provoquer toutes les forces vendéennes. Royrand s'était retiré sur Montaigu avec 5 à 6,000 hommes; ayant été renforcé par environ 10,000 paysans que lui amenèrent Lescure et Bonchamp, il crut le moment favorable pour écraser son ennemi. Mais Tuncq, averti à temps, évacua Chantonnay après l'avoir livré aux flammes, se replia sur Pont-Charron et de là sur Luçon où il se plaça en bataille, la droite au bois de Sainte-Gemme, couverte par une centaine de hussards, la gauche en arrière du village de Corp. A peine était-il formé que les Vendéens débouchèrent du bourg de Bessay, passèrent la Semagne et l'attaquèrent : c'était le 30 juillet.

Tuncq, qui était au centre, ploya d'abord sous le choc du principal corps vendéen et perdit un canon; mais soutenu à temps par la compagnie des vétérans de l'Égalité et par un détachement de hussards qu'il avait en réserve, il tint les insurgés en échec, tandis que le bataillon le Vengeur, qui formait la droite, tombant tout à coup sur la colonne ennemie, la rejeta en désordre sur le centre qu'elle entraîna dans sa fuite. Le prince de Talmont arrêta plusieurs fois, avec ses cavaliers, l'impétuosité des hussards répu-

blicains. D'Elbée s'exposa aux plus grands dangers et contribua à sauver l'armée vendéenne d'une complète déroute. Les Vendéens néanmoins se retirèrent précipitamment.

L'éclat de cette victoire excita la jalousie de Rossignol, qui dénonça Tuncq au comité de salut public, pour avoir agi sans ordres.

Proposition du cabinet anglais. — Cependant une flotte britannique de 27 vaisseaux croisait alors à la hauteur de Belle-Isle, et un agent envoyé par le cabinet de Londres avait pénétré dans la Vendée. Il offrait, au nom du roi d'Angleterre, aux chefs insurgés, des munitions, des armes, des secours en hommes et en argent, mais sous la condition expresse qu'ils livreraient d'abord au roi Georges un port de mer où pussent aborder les flottes britanniques chargées des secours promis. Les écrivains royalistes assurent que ces offres n'eurent aucun résultat : les auteurs républicains prétendent que l'attaque qui eut lieu peu à peu sur Luçon ne tendait qu'à faciliter la prise des Sables-d'Olonne, port de mer qui aurait permis d'établir une communication facile entre les Vendéens et les Anglais.

Décret de la Convention. — Sur la proposition de Barrère, qui comparait la Vendée à un ulcère qu'il fallait détruire en y portant le fer et le feu, la Convention rendit, le 1er août, un décret terrible, dont

l'exécution littérale n'eût fait de ce malheureux pays qu'un monceau de ruines et de cendres. Pour opposer aux insurgés des soldats qui adoptassent leur manière de combattre, elle ordonna la formation de compagnies de tirailleurs et de braconniers, et afin d'accélérer les mesures de destruction qu'elle commandait, elle décida que des corps de pionniers et d'ouvriers seraient organisés à cet effet; elle décréta, en outre, que les garnisons de Valenciennes et de Mayence, qui, d'après les capitulations de ces deux villes, ne devaient plus servir contre les coalisés, seraient envoyées en poste dans la Vendée. — Quelques articles de ce formidable décret, dicté par la peur non moins que par la rage, méritent d'être textuellement cités: « Il sera envoyé par le ministre de la guerre des matières combustibles de toute espèce, pour incendier les bois, les taillis et les genêts. — Les forêts seront abattues, les repaires des rebelles seront détruits, les récoltes seront coupées et les bestiaux seront saisis. — Les femmes, les enfans et les vieillards seront conduits dans l'intérieur. »

Ces mesures révolutionnaires n'atteignirent point le but que la Convention s'était proposé. — La mort et la solitude, comme dit Tacite, ne sont point la paix. La violence est impuissante pour pacifier; la colère pour calmer l'irritation.

Deuxième défaite des Vendéens à Luçon. — En

effet, le tocsin sonna bientôt dans la Vendée et par le lieu de rassemblement qui était Chantonnay, les républicains comprirent que Luçon était de nouveau menacé. — Les représentans Bourdon et Goupilleau requirent de Chalbos l'envoi d'un prompt secours au général Tuncq. — Les Vendéens qui accouraient munis de pain pour quatre jours et de leurs armes ordinaires, se trouvèrent réunis, le 13, au nombre de 35,000 hommes, sans compter la division de Bonchamp, forte de 7,000, qui resta près de la Loire, pour couvrir les derrières durant l'expédition.

Tuncq, au moment où les divisions vendéennes faisaient leur jonction, reçut d'un espion l'avis de l'heure à laquelle il serait attaqué. Il concentrait déjà ses moyens sur Luçon, quand il reçut sa destitution (sollicitée par Rossignol) et l'ordre de se retirer à vingt lieues des armées; mais les représentans qui se trouvaient près de lui, témoins de ce qu'il avait fait, lui ordonnèrent de conserver son commandement; il s'y décida d'autant plus aisément qu'il venait de recevoir, avec une compagnie d'artillerie, un renfort de 6,000 hommes pleins d'enthousiasme et de résolution. Il se disposa donc à recevoir la bataille devant Luçon, et rangea ses troupes sur deux lignes. La première masquait son artillerie légère; il ordonna à la seconde de se tenir à plat-ventre derrière un repli de terrain jusqu'à ce qu'il donnât le signal de se relever. Deux bataillons avec leurs

pièces furent placés en avant-garde. Les Vendéens, après avoir reçu la bénédiction du curé de Saint-Laud, passèrent la Semagne et s'avancèrent fièrement sur trois colonnes; la droite, commandée par Charette et Lescure, le centre aux ordres de Donnissan et de Royrand, sous le généralissime d'Elbée; la gauche, dirigée par La Rochejacquelin.

Les deux bataillons d'avant-garde, repoussés par ces colonnes compactes, dans lesquelles leur artillerie fit néanmoins un grand ravage, se replièrent sur le corps principal, et au même instant l'action s'engagea à la gauche et au centre des républicains. Charette avait promis de faire plier en sept minutes la colonne à laquelle il serait opposé, et il tint parole; mais, au centre, d'Elbée ne fut pas si heureux. Au moment où les deux bataillons républicains achevaient de se replier, un roulement, signal donné par Tuncq, sembla faire sortir de terre une armée. Cette apparition, le feu de la mousqueterie, particulièrement celui de l'artillerie sur un terrain uni et où rien ne gênait les évolutions et les effets de cette arme terrible, jetèrent le désordre dans la colonne vendéenne du centre. La Rochejacquelin s'élança à son secours; mais il n'arriva que pour rendre moins désastreuse la déroute dans laquelle il fut entraîné lui-même avec ses troupes. Charette, resté seul, fut assailli par la totalité des forces républicaines, et contraint de repasser la rivière après avoir perdu l'élite de sa division. Cette journée fut

meurtrière pour les Vendéens, qui laissèrent dix-huit pièces de canon et environ 7,000 morts sur le champ de bataille.

Le carnage eût été bien plus grand encore si La Rochejacquelin n'eût arrêté la poursuite au pont de Disay en faisant des prodiges de valeur à la tête d'une soixantaine des siens.

Ce fut dans cette seconde défaite des Vendéens à Luçon et au commencement du combat que fut tué Baudry d'Asson, ce premier chef de l'insurrection, qui était resté d'abord caché six mois sous terre dans son propre château, occupé par des gendarmes. Sa mort fut l'occasion d'un généreux dévouement. Un brave domestique, qui avait juré de mourir avec lui, se précipita sur son corps, où il fut percé de mille coups.

Les chefs vendéens se rejetèrent les uns sur les autres la cause de cette déroute. Charette, qui pouvait avec raison leur imputer sa défaite, les accusa tous et partit sans vouloir écouter leur justification. Ce levain de jalousie ou de haine qui fermentait depuis long-temps et que l'affaire de Luçon fit éclater ouvertement, donna naissance aux dissensions qui détruisirent tout ensemble dans les opérations militaires des insurgés, et causèrent plus tard leur ruine.

Ce fut alors que Kléber proposa un plan qui semblait devoir terminer la guerre en peu de temps. — Il s'agissait de former deux corps de 3,000 hommes chacun (infanterie et cavalerie) chargés d'empêcher l'en-

nemi de s'étendre, et de l'affamer par l'enlèvement de ses envois en battant l'estrade, l'un de Pontorson à Hédé, l'autre de Hédé à Dinan. On devait aussi s'assùrer des points de retraite bien retranchés pour inspirer au soldat la confiance en cas de besoin, et rompre les chemins, les ponts, les gués qu'il était impossible de défendre. — Après avoir pris ces mesures, dont l'effet premier aurait été d'empêcher ces déroutes, qui en un jour ouvraient quelquefois aux insurgés une route de vingt lieues, on aurait dirigé contre l'armée vendéenne quatre fortes colonnes pour la rejeter dans la position sans issue, d'où l'affaire de Pontorson l'avait heureusement tirée. On pouvait, en cas de revers momentané, trouver une retraite assurée, tandis que l'ennemi, malgré quelques succès partiels, harcelé chaque jour, bloqué dans un pays ruiné, accablé par la fatigue et la faim, devait inévitablement succomber.

Bataille du Mans. — Défaite des Vendéens. — Cependant les armées de Brest, des côtes de Cherbourg et de l'Ouest s'étaient réunies sans que les Vendéens en eussent eu connaissance. La première division républicaine, formée de la cavalerie légère, aux ordres de Westermann, et la division Muller, accouraient sur la trace des Vendéens. Marceau, avec le gros de l'armée, s'avançait ensuite, puis Kléber avec son arrière-garde. Toutes ces forces se concentraient autour du Mans.

Le lendemain même de l'entrée des Vendéens, Westermann avec sa cavalerie légère apparut aux portes de la ville sur la route de la Flèche. Ce général, incorrigible malgré les revers que lui avait déjà tant de fois attirés son impatiente impétuosité, ou plutôt brûlant du désir de se faire remarquer parmi les autres généraux, résolut encore d'attaquer sur-le-champ et sans attendre l'infanterie qui marchait de loin sur ses pas.

Environ 3,000 Vendéens, qu'avaient un peu rétablis quelques heures de repos, se portèrent à sa rencontre sous les ordres de Piron et de Talmont. Un combat sanglant s'engagea, et Westermann pénétra jusqu'auprès des remparts; mais, bientôt, blessé lui-même et renversé de cheval, il fut sur le point de tomber au pouvoir des royalistes. Ses soldats le dégagèrent et se retirèrent précipitamment sur la division Muller, qui devait les soutenir; mais celle-ci, mal composée, et dont le chef était encore ivre, s'enfuit en désordre et sans combattre. Tout se fût trouvé compromis par la fougue imprudente de Westermann, si deux régiments de la division des côtes de Cherbourg (Aunis et Armagnac) ne fussent arrivés à point pour rétablir les affaires. Ils laissèrent fièrement passer à leur droite et à leur gauche les fuyards, qu'ils regardaient avec mépris; puis battant la charge, ils s'avancèrent sur les Vendéens. Ceux-ci, intimidés à leur tour, se retirèrent.

Marceau ayant appris, à Foulletourte, ce qui se

passait, n'avait pas hésité à voler au secours de Westermann et de Muller. Il rencontra ce dernier en fuite, et remit au premier un billet du conventionnel Bourbotte, dans lequel ce représentant lui reprochait d'avoir encore compromis l'armée par son imprudente audace. — Puis il ordonna à Westermann de prendre position en avant de la ville, où les Vendéens étaient rentrés, et de remettre l'attaque au lendemain. « Ma position est dans le Mans, répondit le général d'avant-garde, l'ennemi est ébranlé, profitons-en. — Tu joues gros jeu, brave homme, lui répondit Marceau en lui serrant la main; n'importe, marche, je te soutiens. »

Il était quatre heures et demie quand l'attaque fut ainsi résolue. Westermann, avec sa cavalerie, que suivait la division de Cherbourg, aux ordres de Tilly, s'avança sur le Mans en silence. — On arrive au pont; les républicains battent la charge. Tout cède à Westermann : les traverses qui défendaient le pont, les barricades établies dans les rues, tous les obstacles enfin sont emportés. Une batterie masquée arrête un instant la marche des républicains; les grenadiers d'Armagnac s'en emparent. Les faubourgs sont évacués par les Vendéens, qui reculent jusqu'à la grande place, dont Marceau fait occuper les issues et les débouchés, disposant le reste de ses soldats de manière à défendre la route de Vendôme jusqu'à la rivière de l'Huisne.

Les Vendéens n'avaient reculé qu'en frémissant

de rage. Une pièce de huit, que leur avait enlevée Tilly, répandait le désordre dans leurs rangs, qu'elle criblait incessamment de mitraille. Arrivés à la place, La Rochejacquelin établit de son côté des batteries à chacune des avenues dont les troupes de Marceau occupaient l'extrémité opposée. Des tirailleurs furent jetés dans toutes les maisons. Les Vendéens, par ces mesures, arrêtèrent la marche de Westermann, qui s'indignait des obstacles que son impétuosité ne pouvait franchir. Une fusillade terrible, entremêlée de coups de canon, se faisait entendre et portait la mort dans les deux partis. La Rochejacquelin avait eu deux chevaux tués sous lui. Les rues et la place s'encombraient de blessés et de morts. — Cependant Marceau n'était pas tranquille sur sa position, en effet fort aventurée, et dont un général plus expérimenté que le jeune chef vendéen n'eût pas manqué de profiter en portant un nombreux détachement sur les flancs ou les derrières d'un ennemi qui n'avait d'autre retraite que la chaussée du Mans à Pontlieue. Deux courriers avaient été expédiés à Kléber. — Malgré la fatigue d'une longue marche, la pluie qui tombait par torrens, et l'heure avancée de la nuit où il reçut cet avis, ce brave général se mit aussitôt en route pour secourir Marceau. « Il est jeune, dit-il à Savary, et a fait une sottise; il est bon qu'il la sente, mais hâtons-nous de le tirer de là. » Il arriva bientôt, en effet, sur le théâtre du combat, et releva aussitôt par des troupes fraîches celles de Tilly,

qui combattaient depuis quatre heures du soir. — Il était deux heures du matin. Soit lassitude, soit irrésolution, on resta de part et d'autre en observation jusqu'au jour.

Kléber ordonna alors une charge nouvelle sur tous les points, et rien n'arrêta plus la marche des républicains, car les soldats vendéens, désespérant de la victoire, s'enfuyaient en désordre par la route de Laval. Scépeaux et Allard, se sacrifiant pour l'armée, soutinrent seuls, avec 400 paysans, le combat jusqu'à huit heures du matin. Les rues étaient remplies de morts, de mourans, d'armes brisées, de chevaux étouffés, de canons, de caissons, de voitures. Au milieu de cette désolation, les plus épouvantables excès furent, dit-on, commis par les républicains. La cavalerie de Westermann, lancée sur les fuyards, en fit un atroce carnage, et ni l'âge ni le sexe ne furent épargnés. Les massacres ne s'arrêtèrent qu'à la Chartreuse du parc. On disait alors qu'il n'y avait pas sur une étendue de quatorze lieues une toise de terrain qui ne fût couverte de quelques cadavres.

La déroute des Vendéens, où les femmes, les enfans et les vieillards fuyaient pêle-mêle avec les combattans, exposés aux mêmes dangers, soumis aux mêmes fatigues, présentait un aspect digne de pitié. — « Les républicains, écrit une femme qui s'y trouva, entendant beaucoup de bruit de notre côté, y pointèrent des canons et tirèrent à toute volée par dessus les maisons : un boulet

siffla à un pied au dessus de ma tête. L'instant d'après, j'entendis une nouvelle décharge et je me baissai involontairement sur mon cheval. Un officier qui était là me reprocha, en jurant, ma poltronnerie. « Hélas! monsieur, lui dis-je, il est bien permis à » une malheureuse femme de baisser la tête quand » toute une armée fait... » A quelques lieues du Mans, je vis arriver M. de La Rochejacquelin; il avait long-temps essayé de rallier les soldats. Il vint à moi : « Ah, vous êtes sauvée! me dit-il. — Je croyais » que vous aviez péri, lui répondis-je, puisque nous » sommes battus. » — Il me serra la main en disant : « Je voudrais être mort. » Il avait les larmes aux yeux. »

Combat de Savenay. — Dispersion totale des Vendéens. — Les républicains ayant fait, au point du jour, leurs dispositions d'attaque, trouvèrent Blain abandonné, sauf quelques misérables traîneurs qui furent égorgés, suivant l'habitude. Les Vendéens, pendant ce temps, s'avançaient sur Savenay par des routes effroyables et où ils avaient souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. — Ce bourg, placé sur une hauteur dans l'espèce de cul-de-sac formé par l'Océan, la Vilaine et la Loire dont les ponts étaient rompus, ne laissait aucune chance de fuite à ceux qui s'y réfugiaient. Quand leur situation n'eût pas été d'ailleurs tout à fait désespérée, il fallait, dans un poste pareil, ou mourir ou vaincre.

L'avant-garde royaliste, commandée par Lyrot-Lapatoullière, y arriva à quatre heures du soir. A peine s'était-elle retranchée avec le corps de bataille, dans un bois couvert par un ravin profond en avant de Savenay, qu'elle découvrit la tête des premières colonnes républicaines. Kléber, pour assurer le succès de l'attaque, crut devoir s'emparer d'abord des hauteurs qui dominent la ville. Les Vendéens sortirent du bois, pour se porter sur les points menacés. Kléber, tournant alors le bois abandonné par eux, leur interdit le retour dans cette position dont il resta maître après un engagement meurtrier.

Les Vendéens, mis en déroute, se rallièrent et se retranchèrent dans Savenay. Toutes les troupes républicaines étaient en bataille à minuit. Westermann et Marceau voulaient qu'on attaquât sur-le-champ, Kléber s'y opposa et son avis fut adopté. Cette nuit de quinze heures passée debout, exposés à une pluie glaciale, au milieu d'une obscurité profonde sillonnée parfois par la lueur de quelques coups de canon qui venaient troubler le silence solennel des deux camps, dut paraître longue à ceux qui allaient combattre.

Kléber, monté à cheval dès le point du jour, reconnut la position des royalistes, et assigna à chaque colonne son point d'attaque. Les Vendéens le prévinrent et engagèrent l'affaire avec une impétuosité qui tenait de la rage. Le désespoir centuplait leurs forces, et les républicains reculèrent devant

eux. Kléber accourut. Les rangs se reformèrent à sa voix, et les soldats, d'abord ébranlés, repousssèrent à leur tour l'ennemi.

La division Tilly avait reçu l'ordre de tourner la position des Vendéens. Bientôt le fracas de l'artillerie se fit entendre derrière elle, et annonça que le mouvement était opéré ; cette attaque nouvelle et inattendue les déconcerta. Leurs rangs, criblés de mitraille, furent rompus presque au même instant à la droite par Kléber, à la gauche par Canuel, et au centre par Marceau. Après avoir essayé vainement de se rallier, ils se débandèrent dans toutes les directions, et le théâtre du combat n'offrit bientôt plus que des scènes de boucherie. Les républicains traversèrent Savenay au pas de charge, chaque colonne prit dans la poursuite une direction différente. Le carnage devint affreux. Une partie des Vendéens se noya dans les marais de Montoire, le reste chercha un refuge dans la forêt de Graves, où traqués par les républicains, presque tous finirent par être égorgés. Un petit nombre parvint à gagner la Loire et à franchir enfin la terrible barrière qui les séparait de leur pays natal.

Cette affaire termina la campagne d'outre-Loire, et fut le coup de massue qui écrasa la grande Vendée.

Il faut néanmoins que cette dernière résistance des Vendéens ait été bien héroïque ; car on lit dans les journaux républicains une lettre qu'un des géné-

raux écrivit à Merlin de Thionville, le lendemain du combat de Savenay, et on y remarque ce passage :

« Je les ai bien vus, bien examinés ; j'ai reconnu ces mêmes figures de Chollet et de Laval. A leur contenance et à leur mine, je te jure qu'il ne leur manquait du soldat que l'habit. Des troupes qui ont battu de tels Français peuvent bien se flatter de vaincre tous les autres peuples. Enfin, je ne sais si je me trompe, mais cette guerre de brigands et de paysans, sur laquelle on a jeté tant de ridicule, que l'on affectait de regarder comme méprisable, m'a toujours paru, pour la république, la grande partie, et il me semble à présent qu'avec les autres ennemis, qu'avec le reste de l'Europe, nous ne ferons que peloter. »

CAMPAGNE D'ÉGYPTE ET DE SYRIE.

Cette campagne remarquable n'est pas toute militaire ; elle a quelque chose de ces expéditions maritimes autour du globe, où, parmi les préparatifs d'usage pour la défense des voyageurs, on distingue le but des découvertes et le désir d'accroître les connaissances humaines. Ici, à 19,000 hommes de

troupes de débarquement, et environ deux mille employés, se joint une quantité prodigieuse de savans et d'artistes de toutes les classes ; et, en retraçant les exploits des guerriers, nous aurons souvent à nommer des hommes étrangers aux travaux de Mars, qui, distraits de l'objet de leur destination, ou combattirent eux-mêmes en braves, ou se rendirent utiles dans les négociations.

Le but de cette expédition, confiée à Bonaparte, fut d'affaiblir l'Angleterre, en ruinant son commerce dans l'Orient, et de soustraire l'Égypte au despotisme des mameluks. La flotte française, composée de 194 voiles, sort de la rade de Toulon le 10 mai 1798 (30 floréal an VI).

12 juin (24 prairial). *Prise de Malte.* — La flotte se présente, le 10 juin, devant Malte, et fait demander au grand-maître la faculté de faire de l'eau dans les différens mouillages de l'île. Un refus oblige l'armée, pour qui l'eau est un besoin urgent, de s'en procurer par la force. Aussitôt les généraux Lannes, Desaix, Belliard, Reynier et Baraguey-d'Hilliers, exécutent la descente ; le chef de brigade Marmont, à la tête de la 19e, enlève le drapeau de l'ordre, et l'on commence, le jour même, à débarquer l'artillerie. MM. Poussielgue et Dolomieu (ce dernier avait été commandeur de l'ordre) sont envoyés avec l'aide-de-camp du général en chef Junot, pour

sonder le grand-maître et faire des propositions. L'armée entre dans la place le 12.

2 juillet (14 messidor). *Prise d'Alexandrie.* — A peine arrivé devant Alexandrie, on apprend que, peu de jours auparavant, les Anglais ont paru devant cette ville avec des forces imposantes, et à l'instant même on signale dans l'éloignement une voile de guerre. « Fortune ! m'abandonnerais-tu ? » s'écrie Bonaparte. Il se hâte de prendre terre malgré une tempête affreuse. Le signal de l'attaque est donné. Généraux et soldats escaladent les murs avec une égale intrépidité. Le général Kléber est atteint d'une balle à la tête ; le général Menou, renversé du haut des murailles qu'il avait gravies, est couvert de contusions. Les grenadiers Sabathier et Labruyère, jaloux de monter les premiers sur les remparts, sont aidés par un guide nommé Joseph Cala, qui, plus impétueux encore, les a devancés. Pendant ce temps, Marmont, à la tête de la 4e demi-brigade, enfonce à coups de hache la porte de Rosette ; la division du général Bon entre dans l'enceinte des Arabes. Au milieu de tant d'exploits, le brave Massé, chef de brigade de la 31e, tombe sans vie ; l'adjudant-général Escale perd un bras. L'amiral Brueix, le chef de l'état-major de l'armée navale Gantheaume, et tous les officiers de marine, s'étaient fait remarquer par leur empressement à seconder l'armée de terre. Le général en chef demanda le grade de chef d'escadron

pour le brave Sulkowski, officier du plus grand mérite, qui avait été deux fois culbuté dans la brèche. Les Français tués à la bataille d'Alexandrie furent enterrés au pied de la colonne de Pompée, et leurs noms gravés sur sa base.

13 juillet (25 messidor). *Bataille de Chebreisse.* — Nos divisions suivent la route d'Alexandrie au Caire par les déserts et par Demenhour. Les Arabes, qui les harcellent, comblent les puits de Beda et de Birket. Les Français sont en proie à une soif dévorante. « L'armée d'Alexandre, dans une pareille ex-» trémité, dit la relation du général Berthier, poussa » des cris séditieux contre le vainqueur du monde : » les Français accélèrent leur marche. »

Arrivée à Chebreisse, l'armée lutte à la fois contre les mameluks, les felahs, les Arabes et la flottille ennemie. Un combat inégal et glorieux fait honneur à l'intrépidité et au sang-froid du général Andréossi et de MM. Monge, Berthollet, Junot, Payeur et Bourienne, qui se trouvaient à bord d'un chebeck. C'est surtout à la valeur des hommes de troupe à cheval qu'est dû le succès de la bataille de Chebreisse. On perdit le brave Gallois, adjoint aux adjudans-généraux, tué sur le champ de bataille. L'adjudant Denano tomba entre les mains des Arabes, qui l'emmenèrent dans leur camp et l'assassinèrent. On regretta aussi beaucoup le général Mireur, l'un des généraux les plus braves de l'armée, qui

après le combat eut la témérité de s'exposer seul à la portée des Bédouins, et qui fut massacré par eux. Le chef de brigade d'Estaing, commandant la 4e demi-brigade, fut promu au grade de général de brigade; Bonaparte cita l'ordonnateur en chef Sucy, le général Zayoncheck, le chef de division Perée, et le chirurgien en chef de l'armée Larrey, qui, par son activité et son zèle, avait rendu les plus grands services au milieu du désert.

21 juillet (3 thermidor). *Bataille des Pyramides et prise du Caire.* — Les vingt-trois beys, avec toutes leurs forces, se sont retranchés au village d'Ambabé, à la hauteur du Caire, et ont garni leurs retranchemens de plus de 60 pièces de canon. Ces retranchemens sont enlevés à la baïonnette. Quinze cents mameluks à cheval, et autant de fellahs, se défendent avec une rare intrépidité et périssent. On leur prend 40 pièces de canon, 400 chameaux, leurs bagages, leurs vivres, des armures brillantes et beaucoup d'or. Mourad-Bey est blessé à la joue. Depuis 15 jours, l'armée française n'avait pour nourriture qu'un peu de légumes sans pain. Cette victoire importante nous coûte peu de sang. On n'eut à regretter que 10 hommes tués et environ 30 blessés. On cita les divisions Desaix et Reynier, qui soutinrent le choc de la cavalerie des mameluks; les divisions Bon et Menou, qui, soutenues par la division Kléber, que commandait le général Dugua, marchèrent sur le

village d'Ambabé ; et deux bataillons, qui, sous la conduite des généraux Rampon et Marmont, tournèrent le village. L'artillerie, commandée par le général Daumartin, se distingua spécialement. Le lendemain, le général en chef entre au Caire, à la tête de son armée et accompagné de tout son état-major.

Le nom de cette bataille vient du spectacle imposant qui frappait alors les regards des Français, au delà de la cavalerie des mameluks. « On voyait, dit la relation, en arrière de sa gauche, *ces fameuses pyramides* dont la masse indestructible a survécu à tant d'empires et brave depuis trente siècles les outrages du temps. Derrière sa droite, étaient le Nil, le Caire, le Mokatan, et les champs de l'antique Memphis. »

24 juillet (6 thermidor). *Combat de Salehié* (ou *Salchich*), dernier endroit habité de l'Égypte, et où commence le désert qui sépare cette province de la Syrie. — La seule arrière-garde d'Ibrahim-Bey était trois fois plus nombreuse que l'avant-garde des Français. Malgré l'infériorité du nombre, Bonaparte, à la tête de cette avant-garde, poursuit Ibrahim dans le désert. Deux cents braves, tant du 7ᵉ régiment de hussards que du 22ᵉ de chasseurs et des guides à cheval, chargent avec impétuosité l'arrière-garde des mameluks, et s'ouvrent un passage à travers leurs rangs ; mais ce succès même augmente leurs

dangers : ils se trouvent au milieu d'une masse cinq fois plus nombreuse qu'eux. La valeur supplée au nombre. Les mameluks abandonnent leurs canons et leurs chameaux, et prennent la fuite. Ibrahim poursuivait déjà la sienne vers la Syrie, et avait pour neuf jours de route à travers le désert avant d'y être rendu. On cite dans cette action le chef de brigade Destrée, qui reçut plusieurs blessures graves, l'adjudant-général Leturcq, le chef de brigade Lasalle, les aides-de-camp Duroc et Sulkouski, et l'adjudant Arrighi.

Le général Caffarelli, commandant le génie, détermine les fortifications nécessaires pour la défense de Salehié et de Belbeis; le général Desaix est chargé de poursuivre Mourad-Bey, le seul qui restât à combattre en Égypte ; la division Dugua reçoit ordre de se porter sur Damiette, pour en prendre possession et soumettre le Delta ; la division Reynier reste en possession de Salehié, pour soumettre la province de Charkié; et le général en chef reprend, avec le reste des troupes, le chemin du Caire.

Ici commencent les travaux d'observations et de découvertes. Le 25 thermidor, Bonaparte, accompagné de plusieurs officiers de son état-major, et de plusieurs membres de l'Institut de France, se transporte à la grande pyramide dite de Chéops, dans l'intérieur de laquelle il était attendu par plusieurs muftis et imans, chargés de lui en montrer la cons-

truction. A neuf heures du matin, il arrive avec sa suite sur la croupe des montagnes de Gizelo, au nord-ouest de Memphis. Après avoir visité les pyramides inférieures, il s'arrêta avec une attention particulière devant celle de Chéops, et prononce ces paroles inspirées par un profond recueillement : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles nous contemplent. » Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans la description de ces monumens remarquables, dont la rencontre, au milieu d'une expédition militaire, est comme un épisode qui distrait agréablement du bruit des armes.

Beaucoup d'observations importantes signalent ce moment consacré aux arts et aux sciences. Le général Andréossi et M. Berthollet vont reconnaître les lacs de natron, et se rendent au *fleuve sans eau.* C'est une grande vallée encombrée de sables, adjacente à celle des natrons, et dont le bassin a près de trois lieues d'un bord à l'autre. Ils y trouvent de grands corps d'arbres entièrement pétrifiés, et rencontrent dans la vallée quelques sources de très bonne eau. « Tous les savans qui ont accompagné Bonaparte, ajoute la relation du général Berthier, sont employés à des travaux analogues à leurs talens et à leurs connaissances. Nouet et Méchin déterminent la latitude d'Alexandrie, celle du Caire, de Salehié, de Damiette et de Suez.

» Lefebvre et Malus font la reconnaissance du canal de Noës ; le premier avait accompagné avec Bou-

chard le général Andréossi, dans la reconnaissance du lac Menzaléh.

» Peyre et Girard font le plan d'Alexandrie ; Lanorey fait la reconnaissance d'Abou-Manege ; il est, de plus, chargé de diriger les travaux du canal d'Alexandrie.

» Geoffroy examine les animaux du lac Menzaléh et les poissons du Nil ; Delisle, les plantes qui se trouvent dans la Basse-Égypte.

» Arnolet et Champy fils sont chargés d'observer les minéraux de la mer Rouge, et d'y faire des reconnaissances.

» Girard est chargé d'un travail sur tous les canaux de la Haute-Égypte.

» Denon voyage dans le Faïoum et dans la Haute-Égypte pour en dessiner les monumens.

» Conté dirige l'atelier destiné aux arts mécaniques ; il fait construire des moulins à vent, et une infinité de machines inconnues en Égypte.

» Savigny fait une collection des insectes du désert et de la Syrie.

» Beauchamp et Nouet dressent un almanach, contenant cinq calendriers, celui de la république française, et ceux des églises romaine, grecque, cophte et musulmane.

» Costard rédige un journal. Fourrier, secrétaire de l'Institut, est commissaire près le divan.

» Berthollet et Monge sont à la tête de tous ces travaux, de toutes ces entreprises ; on les retrouve

partout où il se forme des établissemens utiles, où il se fait des découvertes importantes. »

Nous paierons ici un juste tribut d'hommages à deux hommes courageux, à deux savans d'un autre genre. Pouvons-nous oublier le médecin en chef de l'armée, Desgenettes, et le chirurgien en chef Larrey; l'un qui, pour éloigner de l'esprit des soldats un funeste préjugé qui leur faisait prendre la moindre fièvre pour la peste, s'inocula en leur présence les bubons qu'ils redoutaient, et employa pour se guérir les remèdes qu'il leur ordonnait; l'autre, déjà cité par son activité, son zèle et son dévouement, que l'on voyait sans cesse au pied de la brèche panser les malheureux blessés? Plusieurs de leurs dignes confrères s'acquirent également des droits à la reconnaissance. Nous nous rendons ici les interprètes des braves.

Pendant ce temps, Bonaparte s'occupe de l'organisation de l'Égypte et de la législation, mais sans rester lui-même étranger aux travaux des sciences. Il passe la mer Rouge, se rend aux fontaines de Moïse, fait la visite périlleuse de l'isthme de Suez, retrouve les vestiges du canal et en fait lever le plan géométrique par l'ingénieur Peyre: « Opération, dit le général Berthier, qui va résoudre enfin le problème de l'existence d'un des plus grands et des plus importans travaux du monde. »

Vainqueur sur tous les points, Bonaparte faisait fortifier à la fois le Caire, Salehié, Alexandrie,

Belbeis, Rosette et Damiette, lorsqu'un horrible fléau vint accroître les difficultés et les chances de périls sans cesse renaissans, qui assaillaient son armée, dans l'impossibilité de se recruter depuis le désastre d'Aboukir.

La peste fondit tout à coup sur l'armée, et ses ravages furent terribles, d'autant plus que le moral des soldats ne put supporter son atteinte. Résolu alors à tout braver pour ranimer le courage de son armée, Bonaparte, se dévouant à une mort presque certaine, se rend à l'hôpital des pestiférés, là il les console, les rassure, et pour leur prouver que ce mal affreux n'offre rien de contagieux, il touche lui-même les plaies hideuses, et s'inocule le virus pestilentiel. L'effet de cette démarche hardie jusqu'à la témérité fut immense, et bientôt la peste suspendit une partie de ses ravages.

PRÉSENCE D'ESPRIT DU CHEF DE BRIGADE EPPLER.

Dans la campagne d'Égypte, en allant faire une expédition contre Mourad-Bey, Desaix avait laissé 300 hommes, commandés par le chef de brigade

Eppler, à la garde de la ville de Faïoum, dans laquelle était un hôpital contenant 150 malades.

Le 18 brumaire (8 novembre 1798), sur les huit heures du matin, du haut des murs de cette ville, Eppler aperçoit un point noir se former et grossir au milieu du désert. Tandis qu'il cherche à en deviner la cause, les gardes avancées se replient sur la ville et annoncent l'ennemi. Chacun se retire à l'instant dans la maison des mameluks où les troupes étaient casernées. Bientôt les portes de la ville sont enfoncées; les Arabes et les mameluks inondent toutes les rues, et s'établissent dans tous les postes qui peuvent dominer les positions françaises. Quelques uns des malades, qui n'ont pas encore perdu toutes leurs forces, ne veulent pas être tranquilles spectateurs d'un combat qui se livre en quelque sorte pour eux : ils prennent des armes et viennent augmenter le nombre des combattans. Pendant plusieurs heures, l'on vit les deux partis s'épuiser inutilement en prodiges de valeur. Enfin, les Arabes allaient l'emporter, déjà il ne restait plus qu'une centaine de soldats français, lorsque soudain Eppler s'avise d'un stratagème pour donner le change aux ennemis. Tous les tambours se rassemblent par son ordre; il les fait suivre chacun d'un petit détachement de troupes, leur fait prendre à tous une direction opposée, et leur ordonne de battre la charge dans toutes les rues de Faïoum. A ce

bruit, les Arabes effrayés s'imaginent que le général Desaix vient d'arriver ; la confiance qui jusqu'alors avait animé leur courage vint faire place à l'épouvante et à la terreur ; tous à la fois, pour éviter la mort qu'ils croient marcher sur leurs traces, se précipitent hors des portes de la ville ; et, dans un instant, on vit cette masse si supérieure en forces disparaître et s'évanouir dans le désert. Ainsi, par sa présence d'esprit, Eppler sauva la ville et l'hôpital de Faïoum.

1, 2, 3 août (14, 15 et 16 thermidor). *Première bataille d'Aboukir.* — Pendant que le général en chef, maître de la Basse-Égypte, assure sa victoire, une bataille mémorable se livre devant Aboukir, où l'escadre française est mouillée. Cette bataille, pour être malheureuse, n'offre pas moins de la part des chefs et des soldats des prodiges de valeur, et dure trois jours. L'amiral Brueix, blessé à la tête et à la main, continue de commander, et une demi-heure après est frappé à mort par un boulet de canon. Il veut expirer sur son pont. Le capitaine de l'*Orient*, Casa-Bianca, est également blessé à mort à la tête, par un éclat de bois. Le vaisseau amiral étant incendié, le vaisseau le *Tonnant* se bat seul pendant trente-six heures contre toute l'escadre anglaise, et cette lutte inégale ne cesse que par la mort de son commandant, l'intrépide du Petit-Thouars. Le *Timoléon* se brûle lui-même plutôt que

de se rendre. Le capitaine Stendelet, obligé d'amener, met lui-même le feu à la frégate l'*Artémise* qu'il commande. Après avoir sauvé tout son équipage, voyant que le feu se manifeste trop lentement, il revient seul sur son bord pour activer l'embrasement et en accélérer l'explosion. Il ne s'éloigne et ne songe à mettre sa vie en sûreté, que lorsqu'il est convaincu que son bâtiment doit sauter dans quelques minutes. Ce brave périt enfin, ainsi que Thévenard fils, Peyret, Dumanoir, d'Albarade. On cite parmi les blessés, Émerian, Étienne, Raccord et Cambon. Un enfant de dix ans offrit un spectacle touchant et une ame héroïque. C'est le fils du capitaine de l'*Orient*, Casa-Bianca. Cet enfant, malgré son âge, a fait des prodiges de valeur depuis le commencement du combat. Voyant son père blessé, il refuse de se sauver dans une chaloupe, et s'attache à son malheureux père, qui parvient enfin à se placer avec lui, sur un mât jeté à la mer, auprès de l'intendant de l'escadre. En ce moment, le feu qui dévore le pont du vaisseau atteint la sainte-barbe; l'*Orient* saute en l'air et les engloutit tous trois.

EXPÉDITION DE SYRIE.

Le général Desaix continue d'occuper la Haute-Égypte avec sa division. Le commandement d'A-

lexandrie, comme le plus important, a été confié au général de brigade Marmont ; celui du Caire au général Dugua ; les autres aux généraux Belliard, Lanusse, Zayoncheck, Fugières, Leclerc, et à l'adjudant-général Almeras.

8 février 1799 (20 pluviose). — Le général Reynier et le général Lagrange prennent Al-A'rich.

23 février (5 ventose). — Bonaparte, éloigné de toutes ses divisions, au milieu de ce pays ennemi, n'a plus qu'un simple piquet pour escorte. La division Kléber s'est égarée dans le désert, et ne reparaît qu'après quarante-huit heures de la marche la plus pénible, sans avoir pu se procurer une goutte d'eau.

24 février (6 ventose). — Le quartier-général et l'armée marchent sur Kan-Jounes, et après 60 lieues du désert le plus aride, entrent dans les plaines de Ghazah, et occupent cette ville.

6 mars (16 ventose). *Siége et prise de Jaffa.* — Les carabiniers de la 22ᵉ demi-brigade d'infanterie légère s'élancent à la brèche, ayant à leur tête l'adjudant-général Rambaud, l'adjudant Netherwoole et l'officier du génie Vernois. La division Lannes fait des prodiges de valeur à l'escalade. La division Bon

pénètre la première dans la ville. Nous perdons le chef de brigade de la 22ᵉ, Lejeune, qui est tué sur la brèche. L'adjudant-général Gresier a le commandement de Jaffa. Cette prise est suivie des affaires de Korsoum et de Caïffa, où la division Lannes se laisse emporter par son ardeur au milieu des rochers, y combat les Naplousins, et les met en fuite.

20 mars (30 ventose). *Commencement du siége de Saint-Jean-d'Acre.* — Pendant qu'on s'occupe du siége de Saint-Jean-d'Acre, plusieurs chaloupes anglaises viennent attaquer Caïffa, et se portent sur les bâtimens de transport pour s'en emparer. Le chef d'escadron Lambert laisse approcher les Anglais jusqu'à terre, mais il a masqué un obusier et embusqué les soixante hommes qui composent sa garnison. Au moment où les Anglais touchent terre, il se jette sur eux à la tête de ses braves, aborde une de leurs chaloupes, s'en empare, leur enlève une pièce de trente-deux, et leur fait 17 prisonniers. Les autres chaloupes prirent la fuite, et le commandant anglais alla mouiller devant Acre.

Ce même chef d'escadron, le 12, reconnaît le pavillon turc, et défend à ses braves de se montrer. La frégate, ignorant que Caïffa est au pouvoir des Français, envoie son canot à terre avec le capitaine en second et vingt hommes. Lambert aussitôt les enveloppe, les fait prisonniers et s'empare du canot.

L'assaut de Saint-Jean-d'Acre est décidé. On juge la brèche semblable à celle de Jaffa ; mais les grenadiers s'y sont à peine élancés, qu'ils se trouvent arrêtés par un fossé de quinze pieds, revêtu d'une bonne contrescarpe. Cet obstacle ne ralentit pas l'ardeur. On place des échelles ; la tête des grenadiers est déjà descendue ; la brèche est encore à huit ou dix pieds ; quelques échelles y sont placées. L'adjoint aux adjudans-généraux Mailly monte le premier, et meurt percé d'une balle. Nous perdons, en diverses tentatives, le chef de brigade du génie Detroye, et les adjudans-généraux Escale et Laugier.

C'est alors qu'une grande quantité de sacs aperçus sur le rivage découvrent que le farouche Djezzar y enferme les cadavres sanglans et mutilés de ses prisonniers, qu'il fait ainsi jeter à la mer liés deux à deux. On ne peut alors remarquer sans horreur que le pavillon anglais flotte sur les remparts, à côté de celui de ce barbare. Le siége est suspendu.

9 avril (20 germinal). *Combat de Loubi et de Sed-Jarra.* — Le général de brigade Junot, envoyé à Nazareth avec 400 hommes et 160 chevaux pour observer l'ennemi, se trouve engagé dans une plaine où il est environné par 3,000 hommes de cavalerie. Il ne prend conseil que des circonstances et de son courage. Vivement secondé par sa troupe, il force l'ennemi d'abandonner 5 drapeaux, lui met 5 ou

600 hommes hors de combat, et n'en a, de son côté, côté que 60. On cite dans cette affaire le courage et le sang-froid du chef de brigade Duvivier. Kléber arrive, prend le village de Sed-Jarra, et repousse l'ennemi en désordre vers le Jourdain. Le capitaine Simon, en même temps, se distingue par la défense de Saffet, dont il est commandant. Il perd un brave, nommé Tedesio.

15 avril (26 germinal) *Bataille de Mont-Thabor.* — Le général en chef avait jugé qu'il fallait une bataille générale et décisive pour écarter cette multitude d'ennemis qui ne cessait de l'attaquer de tous côtés. La bataille de Mont-Thabor amène la vengeance due au féroce Djezzar. Cette vengeance est complète. 25,000 hommes de cavalerie et 10,000 d'infanterie sont défaits par 4,000 Français. Tous les magasins de l'ennemi et son camp sont pris. Il est battu à la fois sur une ligne de neuf lieues. Il faudrait citer ici tous ceux qui combattirent. Le général Murat a chassé les Turcs du pont de Djacoul, débloqué Saffet, et surpris le fils du gouverneur de Damas. L'adjudant-général Leturcq a surpris le camp des mameluks, enlevé 500 chameaux avec toutes les provisions, et fait 2,500 prisonniers. Les généraux Kléber, Reynier, Lannes, Bon, Rampon, Vial, les guides à pied, la 32e, la 18e ont ajouté à leur propre réputation. Bonaparte rentre au camp d'Acre avec

son état-major, la division Bon et le corps de cavalerie aux ordres du général Murat.

COMBATS LIVRÉS PAR DESAIX

DANS LA HAUTE-ÉGYPTE.

Pendant que Bonaparte poursuit dans la Syrie les armées d'Ibrahim-Bey et de Djezzar, le général Desaix, au midi, chasse Mourad-Bey de la Haute-Égypte. Les carabiniers de la 21e chargent les Arabes au village de Scheboubié, les cherchent à Siouth, les dispersent près de Menekia. On cite, dans ces différentes affaires, les généraux Murat, Lannes et Damas.

7 octobre 1798 (16 vendémiaire an VI). *Bataille de Sediman.* — Mourad-Bey, avec 3,000 mameluks et 8 à 900 Arabes, attend Desaix à Sediman. L'action s'engage avec impétuosité. Les mameluks, ne pouvant entamer la division, se précipitent sur l'un des pelotons de flanc commandé par le capitaine Lavallette, de la 21e légère. Furieux de leur impuissance, ils se précipitent en désespérés dans les rangs, où ils viennent mourir, après avoir jeté masses, haches, fusils et pistolets à la tête des nôtres. Ils se traînent à terre pour passer les baïon-

nettes et couper les jambes à nos soldats. Les chasseurs, sans aucune émotion, se battent corps à corps. La batterie ennemie est enlevée à la baïonnette. Trois beys et beaucoup de kiachefs restent sur le champ de bataille, ainsi qu'une grande quantité de mameluks et d'Arabes. Mourad-Bey abandonne le champ de bataille.

16 brumaire. — Ali Kiachef, au village de Liriné, abandonne six chameaux chargés d'effets.

29 octobre (18 brumaire). — Le général Robin et le chef de bataillon Expert, à Faïoum, avec 350 blessés et 150 malades, mettènt en déroute 3,000 Arabes, 1,000 mameluks et une grande quantité de fellahs. Ils perdent le capitaine à la 61ᵉ, Fredin.

Le 20 frimaire, arrive au général Desaix un renfort de 1,000 hommes de cavalerie et de trois pièces d'artillerie légère, commandé par le général Davoust. Mourad-Bey, de son côté, envoie des émissaires dans le pays entre Girgé et Siouth, et fait insurger les habitans.

3 janvier 1799 (14 nivose). Le général Davoust fond sur les insurgés près du village de Souagui; son avant-garde, composée du 7ᵉ de hussards et du

22e de chasseurs, les met en déroute et en tue 800. Il les suit à Thata et achève de les détruire.

22 janvier (3 pluviose). *Combat de Samahout.* — La nombreuse cavalerie de l'ennemi cerne la division, et une colonne d'infanterie se jette dans un grand canal sur la gauche des Français, qu'elle couvre par une vive fusillade. Les aides-de-camp Rapp et Savary, à la tête d'un escadron du 7e de hussards, chargent l'ennemi en flanc, pendant que le capitaine commandant les carabiniers de la 21e légère s'avance en colonne serrée dans le canal. On cite la précision et la bravoure avec lesquelles ce mouvement fut exécuté. L'ennemi prit la fuite. Les Français ne perdirent qu'un homme ; c'était un carabinier : ce brave venait d'enlever des drapeaux de la Mecque quand il reçut un coup de poignard.

Les Français, devenus maîtres du village, eurent bientôt occasion de le défendre ; il fut conservé par les intrépides carabiniers de la 21e, et les mameluks furent entièrement dispersés par les généraux Friant et Belliard. On cite l'artillerie légère commandée par le chef de brigade Latournerie.

12 février (24 pluviose). *Combat sur le bord du Nil.* — Ici Desaix, en contemplant sa position, se montra pénétré d'une vive douleur. Ce combat fut meurtrier et fécond en traits de bravoure. L'aide-

de-camp du général Davoust, Montléger, blessé dans l'action, a son cheval tué sous lui; il saisit celui d'un mameluck et sort ainsi de la mêlée. Le chef de brigade Lasalle, en combattant, a son sabre cassé à la monture, continue de se défendre, et se retire sans être blessé. Le 22ᵉ de chasseurs combattit corps à corps. On perdit le chef d'escadron Fontette.

Ce combat fut suivi de divers engagemens où l'on cite le chef de brigade Conroux, blessé à Kéné d'un coup de pique sur la tête; le chef de bataillon Darsenne, également blessé en le vengeant, mais qui, secondé à temps par le général Friant avec le 7ᵉ de hussards, défit deux ou trois cents Arabes; le chef de brigade Pinon; le commandant de la 88ᵉ, chef de brigade Silly; l'adjudant général Rabasse, le chef d'escadron Bouvaquier, les chefs de brigade Duplessis et Morand, les 15ᵉ, 20ᵉ, 61ᵉ et les grenadiers.

3 mars (13 ventose). *Combat de Souhama.*— Le général Friant ne perd pas un seul homme, tue 1000 mameluks et prend 50 chevaux.

Le shérif Hassan attaque les barques de Desaix. L'intrépide Morandi, commandant de la djerme l'*Italie*, assailli de toute part, refuse de se rendre, met le feu aux poudres de son bâtiment et se jette à la nage : il périt sous une grêle de balles et de pierres.

8 mars (18 ventose). *Combat de Cophtos.* — On prend deux drapeaux de la Mecque. On cite l'adjudant-major de la 21ᵉ, le caporal Toinnard et le dragon Olivier.

4 mai (16 floréal). *Combats de Bardis et de Girgé.* On cite le chef de brigade Morand et le chef de bataillon Ravier.

9 mai (20 floréal). *Combat de Jéhémi.* — Un bataillon de la 88ᵉ et le 22ᵉ de chasseurs, avec une piece de canon, commandés par le chef de brigade Lasalle, mettent en déroute les Arabes d'Yambo.

Ici l'*ange du ciel* apparait : c'est un Arabe qui prend le nom d'El-Mahdy (ange descendu du ciel), et qui se dit l'envoyé du prophète. Cet homme jette un peu de poussière sur les canons français, et persuade aux Turcs que ce charme empêche la poudre de prendre. En ce moment même, 2 ou 300 Turcs tombent renversés par l'artillerie. L'*ange du ciel* avait été blessé lui-même à Demenhour.

18 mai (29 floréal). *Combat de Bénéadi.* — Le chef de brigade Pinon, en passant près d'une maison, reçoit un coup de fusil. Le village est investi, pris et mis en cendres. On y fait un butin immense : il s'y trouve des caisses pleines d'or.

15 juin (27 prairial). *Combat de Sienne.* Has-

san-Bey Jeddaoni est blessé d'un coup de baïonnette, et son cheval est tué ; Osman-Bey Hassan reçoit deux coups de feu. Ce combat fut livré et soutenu par le capitaine Renaud avec autant de courage que de sang-froid.

7 mai 1799 (18 floréal an 7). *Reprise du siége de Saint-Jean-d'Acre.* Bon , Caffarelli , Say.

On aperçoit, le 18 floréal , environ 300 voiles, qu'on reconnaît pour une flotte turque qui apporte des renforts considérables en hommes, en vivres et en munitions. Le général en chef, voulant prévenir le débarquement, ordonne une attaque dans la nuit. Jamais on ne déploya plus de valeur et d'audace. Les 18e et 32e demi-brigades comblent les boyaux et les places d'armes de cadavres ennemis : elles enlèvent plusieurs drapaux et enclouent les pièces. La résistance opiniâtre de l'ennemi, le feu des batteries , rien n'arrête leur intrépidité. Les généraux Bon , Vial et Rampon sont à la tête de ces demi-brigades, et donnent l'exemple du courage et du sang-froid. Le chef de la 18e, le brave Boyer, périt dans cette première attaque, ainsi que le général Rambaud. Le général Lannes est grièvement blessé.

La nuit seule ordonne la retraite. On apprend, en rentrant au camp, que le chef de division Perée a pris, en croisant devant Jaffa, deux bâtimens de la flotte turque, sur lesquels sont 400 hommes de

troupes, six pièces d'artillerie de campagne, une quantité considérable de provisions de bouche, 150,000 livres en argent et l'intendant de la flottille turque.

Ranimée par cette circonstance, l'armée fait le lendemain une nouvelle attaque. Même ardeur, même intrépidité de la part des Français : même résistance de la part de l'ennemi. Les Turcs perdent un nombre considérable d'hommes; du côté des Français, on a surtout à regretter le brave général Bon, l'adjudant-général Fouler, le chef de la 25e, Venoux, l'adjoint Pinault, l'adjoint aux adjudans-généraux Gerbault, et l'aide-de-camp du général en chef Croisier. L'aide-de-camp du général Berthier, Arrighy, et les adjoints aux adjudans généraux, Nethervood et Monpâtris, sont dangereusement blessés. Un troisième assaut fait naître de nouveaux exploits et amène de nouvelles pertes. Les éclaireurs de la 87e et les grenadiers s'emparent de tous les ouvrages; mais le général Veaux est blessé. Nous perdons le chef du bataillon du génie Say, jeune officier d'une grande espérance. Une perte plus grande, plus douloureuse encore, c'est celle du brave général du génie Caffarelli. « Peu de militaires, disent tous les historiens, ont été aussi regrettés de l'armée que Caffarelli du Falga, et peu, à la vérité, le méritaient autant. » Son humanité égalait sa bravoure et ses talens.

Plus heureux sur un autre point, l'adjudant-gé-

néral Leturcq a surpris, aux environs du mont Carmel, quelques Arabes qui inquiétaient les communications, et leur a enlevé 800 bœufs qui servent à nourrir l'armée.

Saint-Jean-d'Acre bravant tous les efforts, Bonaparte fait demander à Djezzar une suspension d'armes pour enterrer les cadavres; celui-ci fait tirer sur le parlementaire : c'était un Turc pris comme espion que les Français avaient chargé de cette mission hasardeuse. Les maladies faisaient des progrès effrayans en Syrie, et la saison des débarquemens rappelait l'armée en Égypte; le général en chef lève le siége, après avoir fait raser le palais de son farouche ennemi.

7 thermidor. *Deuxième bataille d'Aboukir.* — Cent voiles turques avaient mouillé dans la rade d'Aboukir. Le général en chef donne à tous les généraux qui l'accompagnent l'ordre de se réunir sur la rive gauche du Nil. On voit se rassembler, avec leurs divisions, les généraux Murat, Lannes, Rampon, Menou, Desaix, Reynier, Dugua, Marmont, Destaing, Lanusse, Robin, Fugières, Davoust et Kléber. La victoire attendait les Français, mais au prix de beaucoup de sang. Plusieurs officiers de haut grade sont blessés. Murat reçoit un coup de sabre; le chef du génie Crétin et l'aide-de-camp du général en chef Guibert périssent de leurs blessures. Les ingénieurs Bertrand et Liédot, chargés des travaux

du siége, et le commandant d'artillerie Faultrier, sont cités avec honneur, ainsi que le chef de brigade Duvivier, l'adjudant-général Roze, et le chef de brigade Bessières. L'adjudant-général Leturcq, ayant eu son cheval tué sous lui, se mit à la tête de l'infanterie. Le général Davoust, la 22e demi-brigade et le chef de brigade Magny, se distinguèrent à l'attaque du fort. Le fils du pacha, le kiaya et 2,000 hommes furent faits prisonniers. L'ennemi avait aussi fait une grande perte. On trouva dans la place 1,800 cadavres.

Bonaparte, après cette bataille, quitte l'Égypte, accompagné des généraux Berthier, Lannes, Murat, Marmont, Andréossi et Bessières, et de MM. Berthollet, Monge et Arnaud (23 août 1799 — 6 fructidor an 7).

C'est alors que Naples ouvrit ses portes à l'armée française; cette conquête fit honneur aux talens du brave général Championnet dont l'armée s'élevait à peine à 24,000 hommes, et qui avait à combattre plus de 80,000 ennemis. Les Napolitains montrèrent une extrême bravoure et défendirent leur ville jusqu'à la dernière extrémité.

REPRISE DES HOSTILITÉS.

1er mars 1799 (11 vent. an 7). *Passage du Rhin* par l'armée du Danube, aux ordres de Jourdan.

5 mars (15 ventose). *Prise de Luciensteig*, par l'armée d'Helvétie aux ordres de Masséna.

10 mars (20 ventose). *Prise de Manheim*, par l'armée d'observation aux ordres de Bernadotte.

21 mars (1er germinal). *Bataille de Feldkirk.* — Masséna, voulant se porter sur Coire, cherche par une fausse attaque à retenir le général ennemi Hotze à Feldkirk. Un pont est jeté sous le feu des Autrichiens, deux retranchemens sont emportés. Six fois les Français recommencent l'attaque, six fois ils sont repoussés. Le général Jallachich débusque Oudinot des hauteurs situées au flanc gauche de Feldkirk. Masséna, ne pouvant reprendre cette position, se retire dans le pays des Grisons.

25 mars (5 germinal). *Bataille de Stockach. Retraite de Jourdan.* — La colonne de gauche du général Saint-Cyr attaque l'ennemi avec fureur et le force de fuir après avoir essuyé de grandes pertes. Jourdan, disposé à la seconder, a le malheur de

compter sur une charge de cavalerie qu'il a commandée et qui n'est pas exécutée. Pendant ce temps, Saint-Cyr, qui s'était emparé d'un bois où il attendait le résultat des opérations de la colonne du centre et de celle de droite, est assailli avec acharnement par les Impériaux, perd 6,000 hommes, et se voit contraint de se replier sur Lipptingen. Une déroute suit ce revers.

Les chefs qui commandaient sous Jourdan, et qui tous se surpassèrent dans cette journée et dans les divers engagemens qui la suivirent, sont les généraux : Férino, qui dirigea la division de droite et soutint avec vigueur l'attaque de l'ennemi; Souham, qui, à la tête de la 83e demi-brigade, fit une contenance qui déconcerta les Impériaux; Saint-Cyr, Soult, d'Haupoult; Compère, qui fut grièvement blessé; Legrand, qui eut son frère et son aide-de-camp tués à ses côtés; Ernouf, Souham, Lamartillière, Laval, Vandamme, Walter, Jardon, Mortier, Klainc, Decaen, Thureau, Marescot, Lemaire, Oswald, Daultanne et Jacopin. Adjudans-généraux : Bertrand, Defrance, Drouet, Lorcet, Ormençai, Debilly, Saligny, Fontaine, Goulus, Laval, Barbier, Daclou, Hastrel et Molitor. On cita le chef de bataillon aide-de-camp du général Decaen, Cohorn, et le chef de bataillon de la 83e demi-brigade, dont le premier fut blessé à la jambe; l'adjudant Graché, qui reçut une forte blessure à la tête et qui fut remplacé par le chef d'escadron Dubois-Crancé; le chef

de brigade du 1er régiment de chasseurs Sahuc, qui fut atteint d'un coup de lance. Nous perdîmes les chefs d'escadrons au 5e régiment de hussards Grélé et Viard, qui furent très regrettés. Jourdan, voyant le désordre de ses troupes, se précipita au milieu des carabiniers, tenant à la main son chapeau, surmonté de son panache, qu'il leur présentait en signe de ralliement. « Ne pouvant me faire entendre, dit-il dans ses Mémoires, je fus entraîné dans la déroute, et froissé de toute part. » Il cite en ce moment le chef de bataillon Marion, qui commandait la 8e demi-brigade et qui donna aux soldats l'exemple du courage et de l'intrépidité. Marion reçut un coup de feu qui le fit tomber au pouvoir de l'ennemi.

Après divers engagemens qui ne sont pas moins malheureux, Jourdan est forcé de se retirer dans le Hornberg.

25 mars (5 germinal). — Les retranchemens autrichiens sur l'Adige, Vérone, Rivoli, Saint-Maximin, sont pris et repris sept fois. Le général Serrurier prend, perd et reprend Villafranca, et se voit encore contraint de l'abandonner. Schérer quitte Isola, Della et Scala pour effectuer sa retraite par Roverbello. Cette première bataille, où le succès est disputé avec tant de vigueur, est la *bataille de l'Adige*, après laquelle Schérer, quoique victorieux, selon son rapport, demanda un armistice. Deux jours

après il livre, entre Mantoue et Vérone, la *bataille funeste de Magnan*, que sa défaite rend célèbre, et où une de nos divisions est faite prisonnière.

29 mars (9 germinal). — Les généraux Lecourbe et Dessoles abandonnent les gorges du Tyrol.

Le trait suivant, au milieu de tant de désastres, fait infiniment d'honneur aux talens et au caractère du général Dessoles. Il faisait une guerre difficile contre le général autrichien Laudon, qui était retranché devant lui avec des forces supérieures et secondées en outre par une population belliqueuse. Dans cette situation, il apprend la déroute de l'armée française, et sent la nécessité d'une retraite; mais comment y songer devant un ennemi plus nombreux, et au milieu d'un pays de hautes montagnes et rempli de gorges étroites? Dessoles prend un parti aussi hardi que bien calculé. Il concentre toutes ses forces sur ses avant-postes, à l'exception d'un corps qu'il envoie tourner les retranchemens de l'ennemi; et dès l'aube du jour il forme son attaque. L'action devenait des plus vives quand tout à coup les Autrichiens entendent derrière eux les cris des Français, et se voient entre deux feux. Chargés avec impétuosité, ils s'ébranlent, prennent la fuite, et Dessoles, victorieux, fait paisiblement sa retraite.

3 avril (14 germinal). — Le général Jourdan étant tombé malade après sa défaite, le chef d'état-major-général Ernouf, qui commande en son ab-

sence, exécute un mouvement rétrograde jusqu'au pont de Kehl.

7 avril (18 germinal). — Les Autrichiens investissent Peschiera, Mantoue et Governolo.

13 avril (24 germinal). — Le prince Charles prend Schaffouse.

20 avril (1er floréal). — *Combat sous Crémone.*

27 avril (8 floréal). — L'armée austro-russe passe l'Adda, malgré l'intrépidité des Français; la division du général Serrurier est faite prisonnière.

28 avril (9 floréal).—Suvarow entre dans Milan. Peschiera capitule.

2 mai (14 floréal). — Le général Ménars, dans les Grisons, est surpris dans les postes du Ehlberg par le général Hotze. Lecourbe est également surpris par Bellegarde dans le fort de Luciensteig; mais les deux généraux français reprennent l'avantage.

3 mai (16 floréal). — L'intrépidité des généraux Grenier et Victor sauve les postes de Mondovi, de Cherasco et d'Oneille, attaqués par le général austro-russe Schubarf.

16 mai (27 floréal). — Moreau attaque Suvarow

dans ses lignes, le bat à Marengo et le poursuit jusqu'à Saint-Julien.

24 mai (5 prairial). — Le général Mack est fait prisonnier à Naples par Macdonald, et envoyé à Dijon.

24 mai (7 prairial). — Suvarow entre à Turin.

28 mai (9 prairial). — Masséna passe la Glatt. Lecourbe enlève à l'ennemi un poste important. Bellegarde prend le mont Saint-Gothard.

5 juin (17 prairial). 1re *bataille sanglante de Zurich.* — Masséna combattait le prince Charles. Oudinot et Humbert sont blessés, ainsi que les généraux autrichiens Hotze, Kerpen et Hiller. On avait peu vu d'actions plus meurtrières. Généraux, officiers, soldats, tout brave la mort. Masséna évacue Zurich et prend position au mont Albis.

Le brave général Cherin avait été blessé le 2, devant Arau, et l'armée le perdit le 7. Ce général avait été intimement lié avec Hoche et mourut en prononçant le nom de son ami. Le corps législatif l'honora de ses regrets, et on présenta son désintéressement, sa douceur et sa probité pour modèle aux braves. Il eut toutes les qualités qui constituent le bon militaire et l'honnête homme.

8 juin (20 prairial). — Le prince Charles attaque Masséna au mont Albis, et y est battu.

14 juin (26 prairial). — L'armée de Naples entre à Parme.

17 juin (29 prairial). *Bataille sanglante de la Trébia.* — Suvarow rassemble ses troupes et présente la bataille à Macdonald. On combat sans ordre et avec fureur. La nuit seule met fin au combat. Les deux armées restent en présence. Le lendemain, Macdonald vient à son tour attaquer Suvarow. La victoire est pour nous; Mélas allait fuir. Suvarow, saisissant le moment où une trouée vient d'être faite dans notre ligne, s'y précipite et sépare notre aile gauche. Nous perdons tous nos avantages; les Russes triomphent.

Le général Watrin fit preuve d'autant d'habileté que de bravoure. Nous perdîmes un grand nombre d'officiers. Les généraux Victor, Salus, Olivier et Rusca furent blessés. Cette bataille coûta aux vainqueurs un nombre d'hommes encore plus considérable qu'aux vaincus.

19 juin (1er messidor). — Suvarow livre la *bataille de Saint-Julien* à Macdonald, le poursuit au delà de Plaisance et fait sa jonction avec les généraux Kaim et Vukassowich. Macdonald évacue la Toscane, et malgré l'escadre anglaise fait embarquer son artillerie dans le port de Livourne d'où elle est transportée à Gênes.

11 juillet (21 messidor). — Le général Hotze se porte sur les postes avancés du général Lecourbe.

Les Impériaux, qui d'abord ont l'avantage, lâchent pied, et les Français les repoussent de l'Iktbal. Ie arrive une nouvelle colonne russe, conduite par le général Korsakow. Masséna forme une colonne surnommée l'*Infernale*, composée de quatre bataillons des plus beaux grenadiers de l'armée, à la tête de laquelle il se place dans les grands périls, brave et renverse l'ennemi.

17 juillet (27 messidor). *Combat sur la Limat.* — Masséna s'avance aux portes de Zurich. Le général Chabran défait un corps entier d'Autrichiens. Gudin et Lecourbe font plier la droite de l'archiduc.

18 juillet (28 messidor). — Lecourbe s'empare du mont Saint-Gothard. — Championnet attaque la frontière des Alpes, s'empare du mont Saint-Bernard, des postes d'Exilles, des Barricades, et s'avance dans le Piémont. On cite ici les généraux Compans et Flavigny.

15 août (28 thermidor). *Bataille de Novi.* — *Mort de Joubert.* — Joubert attaque Suvarow. Voulant animer les fantassins, il s'élance à leur tête en criant *en avant!* Dans ce moment une balle le frappe au cœur. *Amis!* poursuit-il en tombant, *marchez, marchez toujours!* ce furent les dernières paroles de ce brave. Moreau venait de lui remettre le

commandement en chef; Moreau le reprit. Cette journée nous fut fatale; nous perdîmes la bataille et beaucoup d'officiers et de soldats. Les généraux Dessoles, Saint-Cyr et Moreau combattirent de leur personne et firent des prodiges de valeur.

Joubert méritait la confiance et les regrets de l'armée. Carnot, dans ses Mémoires, appelle sa campagne du Tyrol une *campagne de géans*. Ce général y déploya les plus grands talens et opéra sa jonction avec l'armée, qui regardait cette division comme perdue. Arrivé au quartier-général, Joubert force le passage pour entrer chez le général en chef. Bonaparte, l'apercevant, accourt, le serre dans ses bras : « Va, dit-il à la sentinelle, celui » qui a forcé le Tyrol peut bien forcer une consi- » gne. »

On vit, après cette même bataille de Novi, les généraux Grouchy, Pérignon et Partonneaux s'exposer aux coups d'un ennemi vainqueur, pour rallier les traînards. Tous trois furent blessés. Grouchy, pendant l'action, avait chargé à la tête d'un escadron, l'étendard à la main. Cet étendard lui est enlevé; il met son chapeau au bout de son sabre, charge de nouveau, et cette fois est renversé de son cheval.

25 août (8 fructidor). — Le général Baraguey-d'Hilliers sort de Mayence, met Francfort à contribution et s'avance jusqu'à Heilbronn.

29 août (fructidor). Le général Lesuire reprend Pignerol.

19 septembre (3e jour complémentaire). *Bataille de Berghen.* — Brune commande avec les généraux Daëndels, Dumonceau et Vandamme, et fait preuve d'une grande profondeur de génie jointe à une précision digne des généraux les plus expérimentés. L'armée anglo-russe, conduite par le duc d'Yorck, est taillée en pièces. « Les Russes, épars, dit le *Dictionnaire historique des batailles*, fuyaient çà et là, pour échapper à la poursuite des Français, mais sitôt qu'ils se voyaient sur le point d'être atteints, ils se retournaient et se jetaient à genoux comme pour recevoir le coup mortel. Cette résignation, ou plutôt ce désespoir, était la suite d'une erreur dans laquelle les Anglais les avaient entretenus; ils leur avaient assuré, pour les engager à vaincre ou à mourir, que les Français ne faisaient point de prisonniers, et qu'à l'imitation des Turcs, ils massacraient impitoyablement leurs ennemis; mais quand ils virent qu'on les emmenait tranquillement sans leur faire de mal, ils regardèrent les Français comme des protecteurs et les comblèrent de bénédictions. » Le général russe Jeressof fut tué, le général Essen, blessé; le général Hermann fut pris : « Général duc, écrivit celui-ci au duc d'Yorck, nous aurions infailliblement gagné la bataille, si j'avais été secondé par les An-

glais ; mais vous ne commandez qu'à des lâches. »

Les Français s'étaient conduits en héros. La colonne que commande Vandamme est prise à revers au delà de la digue par le feu de la marine : trente grenadiers, transportés de fureur, se jettent à la nage pour escalader ces derniers retranchemens. Malheureusement ces braves se noient. Le général David en ce moment est blessé à mort. Brune cita Jean Marie, soldat du 3ᵉ bataillon de la 48ᵉ demi-brigade, et Bohomme, caporal à la 42ᵉ, le premier s'empare d'une pièce de canon servie par quatre canonniers anglais, en tue deux, et force les deux autres à traîner avec lui cette pièce jusqu'à la colonne batave ; le second prend à lui seul deux officiers russes, et les conduit au quartier-général. Hermann, au milieu de la mêlée, saisi au collet par un grenadier français qui le fait prisonnier, lui offre sa bourse : *Je ne me bats pas pour de l'argent*, répond le grenadier, *mais pour la gloire ; marchons.*

23 septembre (1ᵉʳ vendémiaire an 8). — Brune reprend Horn, après la bataille d'Alkmaër. Une capitulation est conclue et signée.

24 septembre (2 vendémiaire). Suvarow prend le Saint-Gothard.

30 septembre (8 vendémiaire). 2ᵉ *bataille de Zurich, déroute complète de Suvarow.* — Les Français sortirent de cette ville après une mêlée qui

dura cinq jours : on les vit, dans leur fureur, jeter eurs armes pour se prendre aux cheveux avec les Autrichiens, se battre deux à deux à l'arme blanche, se serrer corps à corps, dans des luttes où ils s'étouffaient. Le général Masséna profita d'une faute du prince Charles pour l'attaquer devant Zurich. Ce prince venait d'abandonner la Suisse pour porter 25,000 hommes sur les bords du Rhin, où tous les succès d'une armée française devaient se borner au bombardement de quelques places. Ce prince laissait ainsi les armées de ses alliés prodigieusement affaiblies; Maséna vint leur présenter la bataille. Les fleuves et les montagnes offraient de véritables Thermopyles; pour forcer ces passages couverts d'artillerie, il fallait que l'armée fût animée d'un courage au-dessus de l'humanité. Elle emporta Zurich de vive force en marchant sur les cadavres de ses ennemis. La ville fut préservée du pillage; on vit le général Masséna parcourir les rues pour maintenir la discipline. Quand Suvarow arriva en Suisse pour combattre, il trouva la moitié de son armée détruite par Masséna. 20,000 prisonniers, 15,000 morts ou blessés, cent pièces de canon, tout le bagage, 9 généraux tués ou pris, le Bas-Rhin et l'Helvétie délivrés, la vieille opinion qu'une armée russe est invincible, détruite par la première victoire des Français, placèrent Masséna au même degré d'estime qu'autrefois Marius à Rome, après la défaite des Cimbres et des Teutons.

Dès le 15, l'armée de Masséna avait été victorieuse en avant de Zurich dans un espace de 60 lieues de terrain. On cite ici les généraux Klein et Mortier qui s'emparèrent des hauteurs de l'est ; le général Lorges, qui força tous les postes sous les murs, et l'intrépide Oudinot qui enleva la place à la pointe de l'épée.

4 octobre (12 vendémiaire). Lecourbe bat Suvarow à Glaris, et lui fait perdre 11,000 hommes. Le général Molitor attaque le général Linken près du débouché de Klonthal. Après plusieurs combats sur Nefels, Molitor reste maître du champ de bataille, et les Russes ont encore perdu 2,000 hommes.

22 octobre (30 vendémiaire). L'armée du Rhin bloque Philipsbourg.

La révolution du 18 brumaire suspend les opérations militaires.

19 janvier 1800 (29 nivose). Les généraux Brune et Hédouville pacifient les départemens de l'Ouest.

6 avril (16 germinal) an 8. Mélas attaque les hauteurs de Savone. 4,000 Français, sous les ordres du général Gardanne, défendent les postes de Santo-Bernadone, de la Stella, de la Madona di Savone et de Vado, les redoutes de Montenotte et les retranchemens élevés à Cadibona. Plus tard, cette division

soutient toute une journée le choc de l'ennemi, l'arrête trois heures aux redoutes de Torre et Baltare, et le force de renoncer à son projet d'attaque.

Le général Soult, sur le Monte-Ajuto, voit les Français prêts à plier, s'élance au milieu d'eux un drapeau à la main, les mène à l'ennemi et s'empare de la position de Monte-Moro.

7 avril (17 germinal). Masséna enlève à la baïonnette les positions de Monte-Facio et de Monte-Cornua. Le baron d'Aspre est fait prisonnier.

18 avril (28 germinal). *Combat de Voltri.* — Généraux : Masséna, Gazan, Gardanne, Soult, Saint-Julien, Poinçot, Oudinot et Mouton. Mélas perd 2,000 prisonniers et sept drapeaux. Le général Fressinet se distingue près de la montagne de l'Hermette.

19 avril (29 germinal). Le général Suchet enlève la tour et les redoutes de Melogne. Le général Compans, à la tête des grenadiers et de la 7e demi-brigade d'infanterie légère, parvient à la dernière sommité. On combat, sur les glaces et au milieu des précipices, à la baïonnette, environné d'un brouillard épais. Le général Suchet, après avoir vaillamment lutté sur le Monte-Fayale, fait sa retraite sur Voltri, et ensuite exécute le passage du Var, opération difficile et glorieuse qui porte au plus haut

point sa réputation. On cite ici le général du génie Campredon.

3 mai (13 floréal). *Bataille d'Engen*, Rhin. Moreau avait déposté les Autrichiens de l'entrée du Val-d'Enfer. Il arrive devant Engen et Stockak avec 80,000 hommes. Lecourbe commence l'attaque. L'infanterie ennemie résiste long-temps, mais le général Mouton décide la victoire. Les autres généraux présens sont Saint-Cyr, Delmas, Bastoul, Bontemps, Richepance, Montrichard, Molitor, Jacopin, Roussel, Baraguey-d'Hilliers, Lorges et Vandamme. Un plateau qui domine Engen fut vivement disputé et emporté par la brigade du général Roussel. 7,000 prisonniers, 3 drapeaux, 9 pièces de canon.

9 mai (19 floréal). *Affaires de Moeskirch, de Biberach* et *de Memmingen.* — Le poste d'Hendorf est enlevé par le brave général Molitor. Le général Saint-Cyr atteint l'ennemi sur Biberach; Lecourbe le rencontre entre l'Iller et Memmingen.

17 mai (27 floréal). *Passage du mont Saint-Bernard.* — Le premier consul est à la tête de l'armée; l'artillerie est transportée avec des efforts inouis sur le mont St-Bernard. Le soldat refuse les encouragemens en argent qui lui sont offerts, et ne veut agir que par zèle et par patriotisme. On monte

un à un, au milieu des crevasses, et tenant fortement les chevaux par les rênes. On met cinq heures à parvenir du bourg de St-Pierre au couvent.

La descente est moins fatigante, mais encore plus périlleuse. Les fantassins évitent une marche de plusieurs heures en s'abandonnant sur le dos à une pente rapide. Le premier consul descend ainsi lui-même une hauteur de deux cents pieds.

16 mai (26 floréal). *Prise d'Aoste* et *d'Ivrée*, par le général Lannes. — Les généraux Watrin et Mulher font des prodiges de bravoure. *Prise du fort de Bard, de Suze et de la Brunette*, par les généraux Thureau, Boudet, Loison et Chabran. On remarque les adjudans-généraux Lacroix et Pannetier. *Prise de la Chiusella*. 6e brigade d'infanterie légère et 22e bataillon.

27 mai (7 prairial). Murat entre dans Vercelli. L'armée occupe successivement Santhia, Crescentino, Biella, Trino et Masserano. Le général Béthancourt traverse le Simplon et s'empare de Domo-Dossula. Le général Moncey passe le St-Gothard et se porte sur Bellinzona, Lugano et le lac Majeur.

30 mai (10 prairial). Le général Monnier attaque l'ennemi à Tubigo, et lui fait 400 prisonniers.

9 juin (20 prairial). *Bataille de Montebello*. — Six bataillons ennemis, et plusieurs escadrons de

troupes fraîches, donnèrent sur notre avant-garde. Une nombreuse cavalerie chargeait deux régimens de hussards; les Autrichiens avaient l'avantage : le général Watrin arrive avec la 4e demi-brigade et le 3e bataillon de la 6e légère; le général Victor le suit avec la réserve; tout bientôt change de face. L'ennemi hésite, il fuit, il est culbuté. On s'était battu depuis 11 heures du matin, jusqu'à 8 du soir. On cite le 12e régiment de hussards et les généraux Lannes, Gency, Rivaud et Chambarlhac, ainsi que les 22e, 24e, 28e, 40e, 43e et 96e demi-brigades.

14 juin (25 prairial). *Bataille de Marengo. Desaix.* — Les Français éprouvent d'abord peu de résistance, Marengo est pris et l'ennemi acculé sur la Bormida. Mais le lendemain, dès six heures du matin, les Autrichiens débouchent, et après quelques escarmouches, ils attaquent la division Gardanne. Le village de Marengo, devenu le centre de l'attaque, est défendu par le général Victor. La gauche du général Chambarlhac est ébranlée. Lannes, arrivé avec la division Watrin et la brigade Maison, est débordé et soutient les plus vives attaques, à la tête de la 6e demi-brigade légère et des 22e, 28e et 40e de ligne. Le général Champaux, à la tête des 1er et 8e régimens de dragons, accourt pour soutenir la droite du général Lannes, et à la première charge est blessé à mort. Le général Saint-Cyr, secondé par l'intrépide infanterie d'élite,

arrive à la hauteur des grenadiers, les dépasse et s'établit dans Castel-Ceriolo. Le deuxième échelon de la réserve, commandé par Desaix, approchait après dix lieues d'une marche forcée. Bonaparte, en ce moment, ordonne à la première ligne la retraite par échelons, la gauche en avant. L'ennemi, trompé par cette manœuvre, croit l'armée en pleine retraite, tandis qu'elle ne fait qu'un mouvement de conversion. Bonaparte, traversant les rangs, s'adresse aux soldats avec cet air de confiance qui est le garant de la victoire : « Français, leur dit-il, c'est avoir fait trop de pas en arrière, le moment est venu de faire un pas décisif en avant. Souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. »

Il ordonne aussitôt de marcher en avant. L'action devient terrible. L'intrépide Desaix saute les fossés franchit les haies, culbute, foule, écrase tout ce qui s'oppose à son passage. Tout à coup des cris s'élèvent, Desaix n'est plus : cette nouvelle funeste passe de bouche en bouche. Cependant la mort même de ce brave contribue à la victoire. En ce même instant, le jeune Kellermann, avec 800 chevaux réunis de plusieurs régimens, faisait mettre bas les armes à 6,000 grenadiers hongrois. La division de Desaix, passée aux ordres du général Boudet, s'élance de nouveau comme la foudre, et charge avec une sorte de fureur. Toute l'armée respire la vengeance. Kellermann, Watrin, Lebrun, Beauharnais, combattent

en héros. Bonaparte lui-même brave la mort au milieu des boulets qui soulèvent la terre sous les jambes de son cheval, mais sans émotion, sans cesser de donner ses ordres avec son sang-froid ordinaire. Le général Bessières court seconder la division Boudet; les généraux Saint-Cyr, Rivaud, Lannes, Monnier, Fouché, Lapoype et Victor, se rivalisent sur différens points. Le désordre se laisse entrevoir dans les rangs ennemis : la nuit seule met fin au combat, et Bonaparte, selon son habitude, couche avec les Français « sur le champ de bataille. » Cette journée importante et célèbre est féconde en traits mémorables. Le lieutenant d'artillerie Conrad a la jambe emportée; et des canonniers volent à son secours : « Retournez à vos pièces, leur dit-il, et pointez un plus bas. » Un grenadier nommé Brabant, chargea seul et tira pendant une heure contre l'ennemi une pièce de quatre dont il s'était emparé.

Les Impériaux perdirent un nombre considérable de tués et de prisonniers, une grande partie de leur artillerie et presque tout leur matériel de campagne.

LE GÉNÉRAL LAMARQUE.

Maximilien Lamarque était né à Saint-Sever (Landes); et déjà, à un âge où la plupart des jeunes

gens n'ont encore ni principes fixes, ni résolution ferme, il avait fondé tout son avenir de gloire sur deux sentimens également honorables : l'amour de son pays et le culte de la liberté.

Il n'avait que vingt ans, lorsque le premier cri de guerre fut répété par l'écho des Pyrénées; fils unique d'une famille riche et honorée, il dédaigne ces avantages et part en 1792, avec l'uniforme de simple volontaire.

Distingué bientôt par ses camarades, il obtient, de leur estime, le grade de capitaine, et le commandement d'une compagnie de grenadiers, dans la vaillante colonne dont Latour-d'Auvergne était le digne chef.

Et d'abord, à la tête de 200 hommes, on le voit, le 17 pluviose an 2, arrêter une division espagnole qui manœuvrait pour tourner l'aile gauche de l'armée française; puis ensuite, et lorsqu'à peine deux blessures qu'il avait reçues à cette affaire commencent à se cicatriser, il passe la Bidassoa, enlève les redoutes qui commandent la ville de Fontarabie, se précipite dans les fossés de la place, abat le pont-levis, et quoique n'ayant plus avec lui que 75 hommes, brusque la reddition de la place, fait 1,800 prisonniers et s'empare de 80 bouches à feu. L'éclat de cette action audacieuse signala le nom de Lamarque aux armées et à la France; aussi fut-il chargé de porter à la convention nationale les drapeaux de Fontarabie, et cette assemblée déclara-t-elle par un

décret que, « quoiqu'il ne fût pas majeur, le capitaine Lamarque avait bien mérité de la patrie. » Ce mineur, ainsi émancipé par la gloire, fut, le même jour, nommé adjudant-général.

Après avoir fait partie des armées d'Italie, d'Irlande et d'Angleterre, Lamarque arrive à l'armée du Rhin, et prend part à la victoire de Hohenlinden. Il commande ensuite une division en Espagne, sous les ordres du général Leclerc; puis il combat aux premiers rangs, à Austerlitz.

Envoyé par l'empereur auprès de son frère, le roi Joseph, qui marchait à la conquête de son royaume de Naples, dès son début, le jeune général traverse le Tyrol, où, avec son escorte, il est enseveli sous une avalanche; il échappe miraculeusement, est attaqué, à son entrée sur le territoire napolitain, par la bande du fameux Fra-Diavolo, sortie de Gaëte; se défend contre ces assassins, avec 8 soldats; parvient à arriver sain et sauf, devant Gaëte, et a l'honneur de contribuer à la prise de cette place. Il continua de se distinguer ainsi dans une guerre difficile et périlleuse contre les Anglais, et surtout contre les bandes qui infestaient la Calabre.

Murat, qui avait succédé à Joseph sur le trône de Naples, veut s'emparer de l'île de Caprée, rocher imprenable commandé par Hudson Lowe, si fameux depuis comme geolier de Sainte-Hélène; il envoie Lamarque, à la tête de 1,000 soldats, escalader ce roc de 400 pieds d'élévation, taillé à pic, hérissé de

canons, de redoutes, et défendu par 2,000 Anglais. Lamarque, l'épée à la main, monte le premier à l'assaut, et s'en rend maître sans coup férir. Après cette expédition presque fabuleuse, Salicetti, ministre du royaume de Naples, vient à Caprée, et écrit au roi : « J'ai trouvé ici les Français, mais je ne puis croire qu'ils y soient entrés. » Ce fut alors que Napoléon confia une division à Lamarque, dans cette armée du prince Eugène, qui, en 1809, se fraya, à force de combats, une route, des bords de l'Adige aux rives du Danube. Deux fois le général, avec cette brave division, enfonce l'armée autrichienne aux batailles d'Engendorf et de Wagram; il a quatre chevaux tués sous lui à cette dernière journée, et l'empereur le nomme grand-officier de la Légion-d'Honneur sur le champ de bataille même.

Envoyé de Wagram à Anvers, puis une seconde fois vers Murat, qui tentait l'expédition de Sicile, Lamarque est encore rappelé en Espagne où il s'illustre, pendant trois années d'une guerre funeste, par une suite non interrompue de succès.

A l'évacuation de l'Espagne par les troupes françaises, Lamarque commande l'arrière-garde et est chargé de faire sauter les fortifications de Gironne et de Roses. Ses opérations dans la Péninsule sont constamment honorées par l'humanité et le désintéressement : aussi, le nom de Lamarque est-il peut-être le seul nom français qui soit resté cher aux Catalans qu'il battit jadis tant de fois.

Le général Lamarque n'avait pas été employé après la première restauration; Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, le nomma général en chef de l'armée de la Vendée. C'est sur le théâtre de cette guerre, jadis si fatale, qu'il se montre à la fois patriote généreux et habile guerrier, plus jaloux de ramener les Français de la Vendée que de les vaincre, de les épargner que de les détruire. Par une manœuvre aussi savante que hardie, il se place tout à coup entre l'armée royaliste et les escadres anglaises, et trouve le moyen de terminer la guerre dans un seul combat. Cependant un assassin placé derrière une haie lui tire un coup de fusil à bout portant; le général l'arrache avec peine à la fureur de ses soldats, et lui donne la vie.

Une circonstance bien remarquable, et qui honore à la fois le général Lamarque et ses adversaires, c'est la démarche des chefs vendéens qui vinrent lui porter le vœu unanime de leurs soldats de se réunir à ses troupes, et de combattre, sous ses ordres, pour s'opposer à toute tentative des puissances étrangères qui aurait pour but le démembrement de la France. La discipline de son armée maintint l'ordre et la sûreté dans les départemens qu'il commandait: il sut la retenir sous les drapeaux après le désastre de Waterloo. Son nom, porté sur la seconde liste de l'ordonnance du 24 juillet 1815, le force à s'exiler; mais en quittant sa patrie il sait encore donner à

ses compagnons d'armes l'exemple du courage et de la résignation.

Ici finit la carrière militaire de Lamarque et commence sa vie politique. Le pacificateur de la Vendée, calomnié, pendant sa proscription, se justifie par sa *lettre au général Canuel*, réponse pleine de force, de chaleur et de verve. Cet écrit brûlant révéla le rare talent de penseur et d'écrivain, dans celui qui ne s'était encore fait connaître que par sa valeur sur les champs de bataille.

Rappelé en France en novembre 1818, Lamarque se constitue tout d'abord le défenseur de ses compagnons d'exil, et en 1820, il fait paraître une brochure intitulée : *Nécessité d'une armée permanente*, qui expose les moyens de défendre la France de toute agression étrangère.

Une vie si illustrée par la bravoure, par les talens, par la persécution et par les vertus civiques, devait nécessairement attirer sur Lamarque l'attention de ses concitoyens. Dans le mouvement électoral de 1827, qui annonça le réveil de la France, et qu'on peut regarder comme précurseur de la révolution de 1830, Lamarque fut envoyé à la chambre des députés par le département des Landes, qui l'avait vu naître; et, dès ce moment, il fit partie de cette majorité qui eut pour première mission de renverser le ministère déplorable. Plus tard, il fut au nombre des 221.

Après la grande victoire populaire de juillet, alors

que l'intérêt général l'emportait encore sur les jalousies secrètes, les rancunes personnelles et les susceptibilités de l'orgueil, le général Lamarque fut appelé au commandement des départemens de l'Ouest; sa présence y devint pour les fauteurs de troubles un frein, pour les patriotes un gage de confiance et de sécurité. Il est probable que si ce commandement lui avait été conservé, la paix de ces contrées inquiètes n'aurait pas été si long-temps troublée.

Dépouillé de toute autorité militaire, mais investi une seconde fois, par le vote de ses concitoyens, du droit de signaler les fautes, de combattre les abus, de protéger les faibles et de veiller au salut commun, le général Lamarque se montra constamment digne, par ses talens et sa persévérance, de cette haute mission nationale. L'armée n'a pas oublié ses discours et ses votes en faveur des anciens membres de la Légion-d'Honneur. Personne n'a plus que lui flétri de stigmates profonds ces traités de 1815 qui ont morcelé la France lorsqu'ils ajoutaient des peuples et des territoires nouveaux aux vastes domaines de l'Autriche et de la Russie, et posaient aux portes de nos places de guerre les sentinelles de la Prusse et de la Hollande. Fidèle à ses pensées patriotiques, Lamarque signa de sa main déjà glacée le *compte-rendu* de l'opposition constitutionnelle à ses commettans. Sur son lit de mort, il protesta contre un système qui au dehors laissait se former, tout à

loisir, une nouvelle coalition de rois, contre la liberté des peuples, et border nos frontières de leurs phalanges menaçantes, car lui ne pactisa jamais avec l'étranger.

Aujourd'hui, un peu de terre, quelques lauriers, voilà ce qui est échu au vieux soldat de la république et de l'empire. Du reste, nul titre, nulle inscription; son nom seul est gravé sur une pierre simple et modeste; mais sa gloire militaire est partout : aux Pyrénées, en Espagne, en Allemagne, en Italie, à Austerlitz, en Prusse, en Autriche, en Russie, à Cholet, au Bocage, elle a survécu même aux désastres de Waterloo, où il sut se conserver encore pour la patrie. La liberté, le triomphe des troubles civils et celui des agressions étrangères, telles furent les seules pensées de Lamarque durant toute sa vie; elles guidèrent en lui le soldat, l'écrivain, l'orateur, le citoyen; elles le soutinrent dans l'exil, elles adoucirent l'amertume de son heure dernière!....

Sur la tombe du général Lamarque les couronnes d'immortelles ne sauraient se faner, car la gloire ne lui a pas manqué. Le peuple gardera long-temps sa mémoire, car il sympathisa toujours avec les sentimens les plus chers au peuple : l'amour de la patrie, l'amour de la liberté !

Marceau.

Le 21 septembre 1796 (5e jour complémentaire de l'an 4). Tandis que Marceau arrête les Autrichiens, dans les défilés d'Abtenkirchen, pour donner le temps à l'armée française de passer, un Tyrolien, caché derrière une haie, lui tire un coup de fusil et ce général est frappé à mort.

Porté dans la ville, sur un brancard, il se trouve bientôt entre les mains de l'ennemi : mais sa haute réputation militaire, ses talens et la douceur de son caractère ne sont pas moins connus des Autrichiens que des Français. On vit le vieux général Kray, contre qui Marceau avait toujours combattu, s'attendrir en pressant les mains mourantes du jeune héros. Marceau expira en nommant sa patrie. Il fut enterré au bruit de l'artillerie des deux armées. Ce fut le prince Charles lui-même qui pria le général français de faire avertir les Autrichiens de l'heure à laquelle Marceau recevrait les honneurs funèbres, afin qu'ils passent s'unir à nous.

Marceau fut inhumé dans le camp retranché de Coblentz, dont il s'était emparé en 1794. Longtemps après, ses cendres, réunies à celles de Hoche et de Chérin, furent transférées dans le fort de Pétersbourg, qui prit le nom de *fort Marceau*. La ville de Chartres, sa patrie, lui vota en 1801 l'érection d'un monument.

Marceau était modeste, humain et d'une extrême sensibilité. On le félicitait un jour sur ses victoires du Mans et de Savenay : « Ce n'est pas moi, dit-il, qu'il faut complimenter, c'est Kléber à qui je dois tout. » On lui conseillait une autre fois de solliciter un commandement : « Je me garderai bien, répondit-il, de commander en chef, je n'ai pas assez d'expérience. »

On sait avec quel empressement et avec quelle intrépidité il défendit, en 1793, une jeune Vendéenne qui l'était venu supplier de la sauver des outrages d'un soldat. Une loi punissait de mort le républicain qui faisait grace à un Vendéen pris les armes à la main, et cette Vendéenne avait combattu. Marceau est arrêté, condamné et près d'être fusillé, lorsqu'un représentant, qui déjà lui devait la vie, accourt et délivre à son tour son bienfaiteur. Mais la jeune Vendéenne allait monter sur l'échafaud. Marceau ne pouvant la sauver, voulait au moins partager son sort; ses amis ne parvinrent qu'avec peine à l'éloigner de cette infortunée, dont l'image, tant qu'il vécut, ne cessa d'être présente à ses yeux; il n'en parlait jamais sans verser des larmes. Marceau mourut à l'âge de 27 ans; il était déjà général en chef.

GUERRE MARITIME.

Lorsqu'en 1793, l'Angleterre accéda à la coalition contre la république, elle fut sans doute déterminée par l'espoir d'écraser promptement la marine française, qui commençait à renaître après une paix de huit années, pendant lesquelles les efforts du gouvernement de Louis XVI s'étaient toujours appliqués à la restauration de la flotte et de l'armée navale, que la guerre d'Amérique avait laissées dans un grand état de délabrement.

L'émigration de la plupart des officiers de marine donnait de la force aux espérances de nos ennemis. En effet, la république avait bien le matériel d'une flotte ; mais que sont des vaisseaux sans équipages et des canons sans artilleurs? on n'improvise pas des matelots comme des soldats, et le commandement d'un vaisseau exige des connaissances et une habitude de la mer que la bonne volonté ne peut seule suppléer.

La plupart des chefs de l'armée navale avaient quitté la France, et, parmi les officiers qui restaient, il en était peu qu'on sût capables de commander une escadre.

Cependant le début de la guerre ne fut pas tout à fait sans gloire pour notre marine. Si, en 1793, les deux escadres de l'amiral Truguet ne jouèrent qu'un

rôle insignifiant dans la Méditerranée, le contre-amiral Perrée reprit, à Tunis, une frégate enlevée à Toulon par les Anglais, et le contre-amiral Nielly rentra à Brest avec un vaisseau ennemi dont il s'était emparé. De nombreux bâtimens, armés en course, sortirent des ports français et répandirent la terreur parmi les vaisseaux marchands des peuples en guerre avec la France. — Leur succès fut tel qu'il urait dû inspirer dès lors au gouvernement la pensée de réduire le rôle de la marine française à celui de ces bâtimens légers. De hardis navires, sans cesse en mer, en ruinant le commerce anglais, auraient été pour le pays une école de marins exercés et d'hommes de mer intrépides.

La marine (officiers, soldats et matelots) inspirait une grande défiance aux chefs du gouvernement républicain, qui la considéraient comme entachée de royalisme. Les conventionnels avaient depuis long-temps le projet de la régénérer en changeant les officiers, comme ils avaient fait dans l'armée de terre, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des hommes à la fois capables et dévoués. — La révolte de l'escadre de Brest, aux ordres de Morard de Galles, vint offrir une occasion à l'exécution de ce projet.

Insurrection de la flotte de Brest. — Vers la fin de 1792, cet amiral avait été envoyé entre Belle-Isle et Groix, dans le but d'empêcher les communica-

tions des Anglais avec les Bretons et les Vendéens. Mais le lieu de station était mal choisi, sans abri contre le mauvais temps, sans port de refuge suffisant en cas d'attaque par des forces supérieures. Après quatre mois d'une station pénible, les équipages manquant de vivres et de vêtemens, privés de l'espoir de faire des prises, s'insurgèrent tout à coup et demandèrent à retourner à Brest, sous prétexte que s'ils n'y retournaient pas, ce port serait, comme Toulon, livré aux Anglais. . . . .

Combat du 13 *prairial.* — *Héroïsme des marins du Vengeur.* — En proie à une horrible famine, la France, alors en guerre avec toute l'Europe, avait dû envoyer au loin pour acheter les grains qui lui étaient nécessaires. Les agens français aux États-Unis avaient fait de grands approvisionnemens et chargé deux cents vaisseaux qui, réunis en convoi sous les ordres du contre-amiral Vanstabel, étaient attendus pour les premiers jours de juin dans les ports de l'Océan. Villaret-Joyeuse, à peine promu au commandement, reçut l'ordre d'appareiller avec l'escadre de Brest, forte de vingt-six vaisseaux de ligne. Il devait aller croiser au large par le travers des îles Corvès et Florès, et exercer ses équipages aux grandes manœuvres en attendant l'apparition du convoi dont il était destiné à protéger la rentrée. Ses instructions portaient d'éviter tout combat inu-

tile avec la flotte anglaise, pour ne songer qu'au but important qu'il avait à remplir.

Le pavillon de partance fut hissé le 20 mai, aux acclamations des équipages et des habitans, qui encombraient le cours d'Ajot et les quais de Brest. Villaret avait fait arborer son pavillon sur *la Montagne*, vaisseau superbe de 130 canons, que montait aussi le conventionnel Jean-Bon-Saint-André, jouissant sur la flotte de l'autorité des représentans aux armées.

L'escadre s'éloigna de terre, voguant majestueusement grand largue, sur trois lignes parallèles et dans un ordre parfait. Villaret suivait exactement la route qui lui avait été tracée. Il avait fait déjà plusieurs riches prises, quand le 28 mai, avant midi, les gabiers signalèrent des bâtimens au loin sous le vent. Ces points, presque imperceptibles d'abord, grandirent insensiblement et furent bientôt reconnus pour une escadre anglaise: c'était celle de l'amiral Howe. — Howe croisait sur les côtes de Normandie et de Bretagne, avec une flotte de trente-trois vaisseaux et de douze frégates. En ce moment il n'en avait avec lui que vingt-six, sept vaisseaux commandés par l'amiral Montaigne étant entrés à Portsmouth; mais il s'attendait incessamment à être rallié par cet amiral, et ayant appris la sortie de l'escadre française, il s'était mis à sa poursuite.

Dès que la présence de la flotte anglaise fut cer-

taire, les bastingages, les enfléchures et toutes les manœuvres qui peuvent, dans un vaisseau, porter un homme, se couvrirent de marins. Un long cri de joie partit à la fois de tous les vaisseaux français. On demandait le combat. Villaret, fidèle à ses intentions, avait déjà donné l'ordre de continuer la route commencée; mais Jean-Bon-Saint-André se trouva comme électrisé par cet enthousiasme général. Il avait promis à un de ses collègues, qui l'avait accompagné jusqu'à la sortie de la rade, de rentrer à Brest vainqueur des Anglais, et il crut qu'il convenait de faire servir le courage de tant de braves à lui donner, à lui, représentant, l'honneur d'une victoire navale. Il ordonna de combattre.

Howe, manœuvrant pour gagner le vent que les Français avaient sur lui, feignit d'abord de vouloir éviter le combat. Les deux arrière-gardes se rapprochèrent cependant vers le soir, et une canonnade s'engagea. L'arrière-garde anglaise n'était pas soutenue; on assure qu'il eût été facile à Villaret de profiter du vent pour la couper; mais, au lieu de manœuvrer dans ce but, il fit signal à son avant-garde et au corps de bataille de forcer de voiles, et il s'éloigna au point de ne plus entendre les détonations du combat des deux arrière-gardes. Il pensait sans doute, par cet engagement incomplet, satisfaire à la fois à l'ordre du représentant et à la lettre de ses instructions. Quoi qu'il en soit, le vaisseau *le Révolutionnaire*, enfilé par le feu d'un

vaisseau ennemi, tandis que deux autres le foudroyaient de chaque côté, fut très maltraité et dut se faire remorquer à Rochefort.

Le lendemain les deux flottes étaient encore en présence, et nos vaisseaux tenaient toujours le vent. Le signal d'une affaire générale fut donné, mais Villaret n'indiqua point suffisamment à ses divisions ce qu'elles avaient à faire, et l'avant-garde arriva seule sur l'ennemi. — Pendant ce temps, le vaisseau amiral anglais *la Reine-Charlotte*, de cent vingt canons, pénétra seul dans la ligne française en cherchant à prendre le vent, et canonna *le Vengeur* qui, avarié dans ses agrès, s'efforçait de regagner le poste dont il s'était écarté. Deux autres vaisseaux anglais, *le Léviathan* et *le Bellérophon*, qui voulurent imiter la manœuvre de Howe, furent repoussés et maltraités.

Au milieu de ces engagemens encore peu animés une brume épaisse s'étendit sur l'Océan et empêcha tout combat. — Cette brume dura deux jours. — L'amiral anglais en profita habitement et rallia quelques vaisseaux qui étaient restés en arrière après le premier combat.

Enfin, le 13 prairial (1er juin), le brouillard se dissipa : un ciel pur et brillant de tous les feux du soleil signala le lever de ce jour mémorable. La mer était houleuse. La première découverte que firent les Républicains ne fut pas de bon augure, les Anglais étaient parvenus à les placer sous le vent.

Howe, mettant en pratique avec beaucoup d'art les vrais préceptes de la tactique navale et militaire, se porta en ligne oblique contre l'escadre française dont il se proposait de percer la ligne pour accabler ensuite la gauche du poids de toutes ses forces, pendant que la droite, retenue par le vent, resterait spectatrice impuissante de la lutte. Cette manœuvre lui réussit. Le combat s'engagea bientôt sur la gauche française et y devint général. Les annales maritimes en offrent peu d'aussi acharnés et d'aussi meurtriers. On était à portée de pistolet. Quatre mille bouches à feu tirant à mitraille jonchaient les ponts de cadavres; les gréemens, les voiles et les mâtures étaient hachés en morceaux comme les hommes, et la chute de leurs débris augmentait les dangers du combat et les chances de mort.

Howe, ayant pris lui-même la tête de l'attaque, avec *la Reine-Charlotte*, combattait corps à corps *la Montagne*. Un faux mouvement du *Jacobin*, vaisseau qui était le plus voisin de l'amiral français, avait facilité la trouée de l'ennemi. Le champ de bataille n'offrait plus qu'une mêlée horrible et confuse. *La victoire ou la mort* était la devise inscrite en lettres d'or sur les pavillons républicains, mais chaque matelot français semblait moins occupé de l'idée de la mort que de l'espoir de vaincre. Après un carnage épouvantable, la gauche des Français, abîmée, désemparée, resta enfin entourée d'enne-

mis; le centre, criblé d'avaries, faisait face à des vaisseaux anglais qui n'étaient guère en meilleur état.

La droite était intacte. Villaret voulait recommencer le combat le lendemain pour dégager les six vaisseaux républicains restés au milieu de l'ennemi; il répondait du succès, mais le représentant Jean-Bon-Saint-André, encore épouvanté du spectacle de la veille, ne lui permit pas d'exécuter cette généreuse résolution, et ordonna la retraite sur Berthaume.

Le vaisseau amiral français *la Montagne* eut, pendant cette terrible journée, à supporter seul le choc de cinq vaisseaux ennemis. Déjà criblé par plus de 3,000 boulets, il avait perdu tous ses agrès; les deux tiers de son équipage et tous ses officiers étaient morts ou blessés. L'amiral Villaret avait eu son banc de quart brisé sous lui par un boulet. Les batteries du gaillard et du pont étaient sans canonniers; ils avaient été tués sur leurs pièces. Le feu des Anglais redoublait et *la Reine-Charlotte* s'approchait pour lui porter le dernier coup. C'en était fait de *la Montagne* quand le chef de l'imprimerie de la flotte, Bouvet de Cressé, s'offrit à balayer le pont de l'amiral anglais avec une caronade de trente-six, encore en batterie à tribord. Ce brave jeune homme, déjà blessé trois fois, avait remarqué que cette caronade, par suite de la position relative des deux bâtimens, enfilait d'un bout à l'autre le pont du vaisseau anglais. « Vous vous ferez tuer,

» lui dit Villaret. — Qu'importe, répond-il, si ma » mort est utile à ma patrie. » Il monte, on fait feu sur lui des hunes ennemies : il reçoit cinq nouvelles blessures, mais arrive à la pièce qu'il charge de mitraille jusqu'à la bouche, puis profite de l'instant favorable, pointe et fait feu. — L'effet du coup fut terrible ; tout le pont de *la Reine-Charlotte* fut complètement balayé. Howe, craignant une seconde décharge, s'éloigna aussitôt. L'immobile *Montagne*, couverte de sang et de cadavres, entourée de débris, dut son salut à l'audacieux courage et à l'heureuse inspiration de Bouvet.

La glorieuse résistance de *la Montagne* obtint de justes hommages; l'héroïsme du *Vengeur* a droit à une éternelle admiration. Après avoir soutenu longtemps un combat acharné contre trois vaisseaux anglais, dont un, presque désemparé, avait été forcé de s'éloigner; *le Vengeur* avait perdu la moitié de son équipage, le reste était blessé pour la plupart : le second capitaine avait été coupé en deux par un un boulet ramé. Le vaisseau était rasé par le feu de l'ennemi, sa mâture abattue; ses flancs, criblés par les boulets, étaient ouverts de toute part; sa cale se remplissait rapidement à vue d'œil : il s'enfonçait dans la mer. Les généreux marins qui restaient encore sur son bord pouvaient se sauver en se rendant prisonniers ; mais l'orgueil républicain ne voulait pas devoir la vie aux Anglais. Ces braves prennent une résolution comparable aux traits les plus su-

blimes de l'antiquité ; ils déchargent une dernière fois sur l'ennemi la batterie basse lorsqu'elle se trouve au niveau de la mer, et s'élancent dans la seconde, où ils répètent la même manœuvre quand cette seconde batterie va disparaître sous les flots. Ils montent alors sur le pont : un tronçon du mât d'artimon restait encore debout, le pavillon national, en lambeaux, y est cloué. La dernière bordée est tirée au moment où les derniers canons arrivent à fleur d'eau, puis, les bras levés vers le ciel, agitant leurs chapeaux et leurs armes, aux cris mille fois répétés de *vive la République ! vive la liberté !* ces généreux enthousiastes descendent triomphans dans l'abîme qui se referme sur eux.

Jean-Bon-Saint-André eut l'imprudence de présenter ce combat comme une victoire signalée, et la Convention, trompée, accorda des louanges à ses talens et à son courage. Barrère se rendit complice du mensonge, et prêta sa banale éloquence à l'éloge du commissaire conventionnel près l'escadre de Brest ; il ne devait cependant pas ignorer qu'à l'exemple d'un prince qui, dit-on, ne se croyait pas encore en sûreté dans la cale, au combat d'Ouessant, s'était fait *lover* (ceindre) un câble autour de lui, le représentant s'était enfui lâchement sous les derniers ponts, lorsque l'affaire avait été un peu vivement engagée. Telle fut l'impression de cette conduite sur l'équipage de *la Montagne*, que toute l'autorité de Villaret eut peine à empêcher le lende-

main qu'on ne jetât à la mer le conventionnel qui s'opposait au secours que l'amiral voulait porter aux vaisseaux engagés avec l'ennemi.

La Convention décréta que l'escadre de Brest avait bien mérité de la patrie ; elle ordonna qu'on suspendrait un modèle du vaisseau *le Vengeur* aux voûtes du Panthéon, et que l'héroïsme de l'équipage serait proposé aux poètes, aux peintres et aux sculpteurs comme un sujet digne de la consécration des arts et de la reconnaissance nationale.

En rentrant dans la rade de Bertheaume, l'escadre française rencontra quinze bâtimens de guerre de diverses grandeurs ; c'était la division de Montaigne, qui cherchait l'escadre de Howe. Villaret, renforcé de quelques vaisseaux sortis de Cancale, proposa de l'attaquer, mais Jean-Bon ne crut pas devoir compromettre dans un nouveau combat une vie échappée à une bataille meurtrière.

Le convoi si impatiemment attendu entra néanmoins à Brest. Le contre-amiral Vanstabel ayant traversé le champ de bataille du 13 prairial, et jugeant au grand nombre de débris dont il était couvert, que le combat avait été terrible, s'était décidé à continuer sa route, pensant avec raison que les deux escadres avaient dû rentrer chacune dans leurs ports respectifs pour réparer leurs avaries. Un hasard heureux lui avait fait éviter la flotte de Montaigne, empressée elle-même d'échapper aux vaisseaux de Villaret. Ainsi le but de l'expédition fut

atteint, et le sang des héros du *Vengeur* ne fut pas versé inutilement pour la France.

Saint-Domingue était, en 1789, la plus importante et la plus riche de nos colonies. 40,000 blancs, 35,000 hommes de couleur libres et environ 500,000 nègres esclaves formaient la population de la partie française de l'île, la partie sud appartenait à l'Espagne. Quand la révolution divisa les Français en deux partis, les planteurs se trouvèrent à la fois aristocrates et démocrates. — Démocrates par le désir et la pensée de se soustraire à la suprématie de la métropole; aristocrates dans leurs relations avec les mulâtres et les nègres libres, avec lesquels ils ne voulaient admettre aucune espèce d'égalité.

Formation d'une assemblée coloniale à Saint-Domingue. — Au commencement de 1790 et sans convocation de l'autorité, une assemblée coloniale de de deux cent treize membres se réunit spontanément à Saint-Marc, pour débattre les intérêts du pays. Elle commença par s'emparer de l'administration de la colonie. Ses actes et son existence furent sanctionnés, le 8 mars de la même année, par l'assemblée constituante, qui ne connaissait pas bien ses vues, et qui ordonna même la création de semblables assemblées dans les autres colonies. La garde nationale fut aussi formée à la même époque; et l'assemblée coloniale de Saint-Marc, qui pensait

que cette institution, qu'elle espérait diriger, la rendrait maîtresse de l'île, applaudit aux mesures de l'assemblée française ; mais, le 28 mars, un décret rendu à Paris ayant accordé des droits de citoyen aux hommes de couleur propriétaires, les éloges se changèrent en imprécations ; la fermentation s'établit, et les désordres éclatèrent.

Révolte des noirs. — Incendie de la plaine du Cap. — Les idées de liberté commençaient à germer activement parmi les noirs, témoins de la lutte des blancs et des mulâtres. Plusieurs excès avaient déjà été commis dans la partie de l'ouest ; des instigateurs secrets, agens de l'Espagne ou de l'Angleterre, poussèrent les noirs à une révolte ouverte : ceux-ci se rassemblèrent au nombre de 12,000, sous la conduite du nommé Boukman, et, dans la nuit du 22 août, se répandirent dans la plaine du Cap, égorgeant tous les blancs sans distinction d'âge ni de sexe. Le massacre fut horrible. Plus de deux cents habitations furent ainsi saccagées. Les noirs mirent le feu aux maisons et aux cultures.

Cet acte de furieuse vengeance, qui fut considéré comme un premier succès, enhardit la population noire, dirigée par quelques meneurs blancs de la partie espagnole de l'île. Elle s'organisa en bandes régulières. Un nègre, nommé Jean-François, que l'Espagne chargea par la suite de décorations et de dignités, fut mis à leur tête. Il avait

pour second le nommé Biassou. Toussaint-Louverture, qui a acquis depuis une si grande célébrité, ne venait qu'en troisième rang.

Expédition du marquis de Borel. — En maltraitant ainsi les noirs, les créoles ne se montraient pas plus politiques avec les hommes de couleur qu'ils auraient dû tâcher d'attirer à eux par des concessions libérales et généreuses.

Le marquis de Borel partit du Cap pour l'Artibonite, avec un corps de volontaires créoles, dans le but de détruire la confédération de l'ouest; il ne parlait que vengeance et massacre, et il souleva bientôt contre lui tous les mulâtres. Ceux-ci lâchèrent les noirs de leurs ateliers sur cette bande d'assaillans, qui fut presque totalement détruite. — Le général Fontanges, par une conduite prudente et en sanctionnant la fédération, arrêta heureusement l'explosion qui allait avoir lieu dans l'ouest, fit rentrer les noirs dans les habitations et pacifia momentanément le pays.

Tentative infructueuse des Anglais sur la Martinique. — Pendant que les Anglais, aidés par la trahison, s'emparaient, à Saint-Domingue, du môle Saint-Nicolas, l'amiral Gardner échouait dans sa tentative contre la Martinique. Cette île, où les intérêts des colons, des mulâtres et des noirs étaient aux prises, comme à Saint-Domingue, avait eu pour

gouverneur Behague, officier royaliste qui, en arborant le drapeau blanc, avait forcé Rochambeau à se diriger sur Saint-Domingue. Behague ne tarda pas à être chassé de l'île par le parti démocratique, fort, puissant et compacte : il alla à la Barbade mendier les secours des Anglais. — Une députation des autorités nouvelles vint chercher Rochambeau à Saint-Domingue.

Rochambeau s'embarqua aussitôt. Il envoya le commandant de frégate Lacrosse à la Guadeloupe pour garantir cette île de toute attaque des Anglais ou des émigrés, et se rendit lui-même au Fort-Royal. A peine avait-il arrêté quelques dispositions contre les ennemis du dedans et du dehors, qu'il fut attaqué. Le général Bruce, avec 1,200 hommes et 800 émigrés, se présenta devant l'île. Behague l'accompagnait. L'ennemi débarqua à la case des navires, et, les émigrés en tête, s'avança vers Saint-Pierre dont il espérait qu'on lui livrerait les batteries. Assaillis en même temps, de différens points, par des tirailleurs que Rochambeau avait fait embusquer sur leur passage, les émigrés se troublèrent, et firent feu les uns sur les autres, se prenant pour ennemis. Rochambeau profitant du désordre, qui suivit cette erreur, les chargea avec quelques cavaliers : ils s'enfuirent en toute hâte. Les Anglais les imitèrent et se rembarquèrent précipitamment, non sans avoir perdu beaucoup de monde.

L'île de Tabago, à laquelle la France n'attachait

qu'une médiocre importance et que défendaient seulement quelques milices, était dans le même temps enlevée presque sans coup férir par l'amiral Laforey et le général Cuyler.

Nouvelle expédition anglaise contre les Antilles du Vent. — Le mauvais succès de l'amiral Gardner détermina le cabinet de Londres à une nouvelle expédition. Cette expédition eut une force triple de la précédente, et se composait de 14,000 hommes de troupes réglées, non compris les émigrés. L'amiral Gervis commandait la flotte, et le général Grey dirigeait les groupes de débarquement.

Attaque de la Martinique. — Siége du fort Bourbon. — Prise des Antilles par les Anglais. — La flotte ennemie se montra en vue de la Martinique le 4 février 1794. Le débarquement commença le lendemain et dura trois jours : il eut lieu sur trois points à la fois. Rochambeau n'avait que 600 hommes à opposer aux forces considérables qui l'assaillaient, et encore dans ce nombre se trouvaient 400 miliciens. Mais il ne se laissa pas intimider, quelque imminent que fût le péril, et quoiqu'il se vît abandonné ou trahi par le plus grand nombre des habitans de toutes couleurs. Les créoles de Saint-Pierre seuls lui restèrent fidèles. Quelques patriotes formèrent aussi des compagnies franches avec lesquelles le général s'enferma au fort Bourbon. Il n'avait en tout que

400 hommes environ. Le reste des Antilles françaises du Vent, c'est à dire la Guadeloupe, les Saintes, la Désirade, Sainte-Lucie, Marie-Galande, etc., n'était défendu que par un pareil nombre de soldats disséminés dans chacune de ces îles, proportionnellement à leur étendue. Toute la marine se réduisait à la frégate commandée par M. Lacrosse. Rochambeau n'avait ni ingénieurs pour diriger les travaux de la défense, ni artilleurs pour le service des batteries; rien aucun mot de ce qu'exigeait sa position; le courage devait suppléer à tout. Il aurait néanmoins été facile aux Anglais de prendre le fort par un siége régulier. Ils eurent recours à la trahison. Un complot fut ourdi pour faire assassiner Rochambeau; il fut découvert, et les coupables furent punis. Les Anglais cherchèrent aussi, à l'aide d'intelligences, à soulever contre Rochambeau les colons et les soldats restés dans le devoir. Une tournée que le gouverneur se hasarda à faire dans l'île, pour rassembler ses moyens de défense, fournit aux malveillans l'occasion de répandre le bruit qu'il avait été fait prisonnier. Le patriotisme de 200 hommes du régiment de Turenne résista à toutes les suggestions, et les forces de Rochambeau s'augmentèrent de quelques gardes nationales qu'il organisa.

Le fort Bourbon fut cependant investi par mer et par terre, et attaqué suivant toutes les règles. Après quarante-neuf jours de siége, dont trente-deux de tranchée ouverte, toutes les batteries du fort

étant démontées et des brèches ouvertes sur plusieurs points, Rochambeau se rendit afin de sauver 300 hommes qui lui restaient, ses malades et ses blessés. Lorsque cette petite troupe défila devant les Anglais, le général ennemi, ne pouvant croire que ce fût là la garnison à laquelle il avait eu à faire, demanda à Rochambeau où était le reste de ses soldats, et quand il apprit que cette poignée d'hommes seulement lui avait opposé une aussi héroïque résistance, il manifesta hautement son admiration. Néanmoins, dans son rapport, il tripla le nombre des défenseurs du fort Bourbon.

La prise de la Martinique entraîna celle des autres Antilles du Vent. — Sainte-Lucie fut occupée le 31 mars, les Saintes le 10 avril. La capitulation de la Guadeloupe et de ses dépendances fut signée le 21 avril. Le capitaine Lacrosse, ne pouvant conserver l'île avec le petit nombre de soldats qu'il avait à sa disposition, sauva du moins sa frégate et fit voile pour la France.

Reprise de la Guadeloupe par Victor Hugues. — Tandis que les Anglais s'établissaient à la Guadeloupe, que le général Dundas et la moitié des troupes qu'il y avait amenées y mouraient de la fièvre jaune, un commissaire conventionnel, Victor Hugues, partait de Brest avec une escadrille de 12 à 1,500 hommes. Il arriva le 3 juin en vue de l'île, et la trouvant, contre son attente, au pouvoir des An-

glais, il prit sur-le-champ une résolution hardie. Sa petite troupe fut débarquée à la Pointe-à-Pitre. Comme Santhonax, il souleva les intérêts des hommes de couleur, et les appela à lui. Il attaqua, le 6 juin, le fort Fleur-d'Épée et l'emporta d'assaut. Ce coup de main hardi fit capituler les forts de Saint-Louis et du Gouvernement, ce qui le rendit maître de la Pointe-à-Pitre et de la Grande-Terre.

Grey, qui occcupait la Martinique, vola en vain au secours de son lieutenant. Il arriva devant l'île, ainsi que l'amiral Jervis, qui était parti de la Barbade au premier bruit de l'apparition de l'escadrille française; mais ils ne purent que bloquer les transports républicains.

Néanmoins, désirant rentrer dans la colonie à tout prix, le général Grey débarqua le 19 à l'anse Canot et fit attaquer le fort Fleur-d'Epée et le morne Mascot. Hugues, renforcé de quelques mulâtres et de quelques noirs, déjoua tous les efforts de l'ennemi, qu'il contraignit à la retraite. — Les Anglais possédaient cependant encore dans l'île un peu de terrain que le général Graham fut chargé de disputer, pendant que Grey alla rassembler de nouveaux renforts dans les possessions britanniques. — Hugues poussa ses avantages sans s'arrêter et contraignit Graham à lui abandonner totalement la colonie par capitulation.

Le gouvernement anglais, à la première nouvelle des obstacles qu'éprouvaient ses projets sur les An-

tilles, avait fait partir une nouvelle escadre pour cette destination, mais cette escadre ne put arriver assez à temps pour empêcher l'évacuation totale de la Guadeloupe par les Anglais. La lutte avait duré six mois et vingt jours.

Résistance des îles de France et de Bourbon.—Les îles de France et de Bourbon s'étant refusées constamment à exécuter les décrets sur la liberté des noirs, parvinrent à conserver leur tranquillité intérieure et à repousser tous les efforts des croisières anglaises.

Prise de Pondichéry par les Anglais. — Ce fut en 1793 que la France perdit Pondichéry, cet établissement qui avait si long-temps disputé à Calcutta et à Madras l'empire de la presqu'île de l'Inde. Après la paix qu'il avait faite, Cornwallis, en 1792, sous les murs de Séringapatnam, et qui dépouillait de la moitié de ses états le malheureux Tippoo-Saheb, Pondichéry était resté comme perdu au milieu des immenses possessions britanniques. — A la fin de juin, l'armée britannique, forte de 6,000 Européens et de 17,000 Cipayes, vint camper sur un coteau à une lieue de Pondichéry, et peu après, le siége commença. La ville résista pendant quarante et un jours de tranchée ouverte; elle se rendit enfin, le 21 août, par une capitulation qui sauva les propriétés particulières

et assura aux habitans le maintien de leur religion et de leurs lois. 570 Européens, y compris les officiers, 400 Cipayes, 150 gardes nationaux et 25 dragons, en tout 1,145 combattans, restèrent prisonniers de guerre. Les autres établissemens français ne tardèrent pas à subir le même sort, et bientôt le pavillon anglais fut arboré sur les remparts de nos forteresses asiatiques. Il devait cesser pendant long-temps de flotter sur le continent européen.

PREMIÈRE CAMPAGNE D'AUTRICHE.

1er octobre 1805 (9 vendémiaire an 14). — L'armée autrichienne, sans aucune déclaration de la part de l'empereur, a passé l'Inn ; Munich est envahie, l'électeur de Bavière est chassé de sa capitale. Napoléon passe le Rhin à Kehl. Les chefs qui vont le seconder sont : le prince Murat, les généraux Ney, Davoust, Bernadotte, Lannes, Soult, Bessières, et les généraux Dupont, Oudinot, Rivaud, Drouet, Loison, Marmont, Dutaillis, d'Haupoult, Legrand, Walther, Vandamme, Saint-Hilaire, Klein, Beaumont, Malher, Gazan, Sébastiani, Baraguey-d'Hilliers et Nansouty.

8 octobre (16 vendém.). *Combat de Wertingen.* — Une nombreuse infanterie autrichienne, soutenue par 4 escadrons des cuirassiers d'Albert, est enveloppée par Murat, et soutient pendant deux heures une action très vive; l'arrivée du maréchal Lannes et du général Oudinot avec de nouveaux corps met l'ennemi en déroute. Murat commandait les divisions Legrand, Vandamme et Saint-Hilaire, les dragons des généraux Klein et Beaumont, les carabiniers et les cuirassiers du général Nansouty; Lannes menait la cavalerie, et Oudinot les grenadiers. Le colonel Arrighi fit des prodiges de bravoure à la tête de ses dragons, ainsi que le colonel Beaumont, qui saisit, au milieu des rangs ennemis, un capitaine de cuirassiers et le fit prisonnier. Le brave colonel Maupetit fut blessé à mort. Le chef d'escadron Excelmans enleva à l'ennemi plusieurs drapeaux et reçut la décoration de la légion-d'honneur sur le champ de bataille. Nous prîmes deux lieutenans-colonels, six majors et 4,000 soldats.

15 octobre (23 vendémiaire). *Combat du pont d'Elchingen.* — Napoléon donne l'ordre de s'emparer de la position d'Elchingen. Seize mille Autrichiens défendaient le pont : le maréchal Ney forme avec sang-froid le 69e régiment de ligne en colonnes serrées, se met à la tête de ces colonnes et s'avance à la portée du feu. L'ennemi déconcerté abandonne le champ de bataille et 3,000 prisonniers. Le quar-

tier-général est établi dans l'abbaye d'Elchingen. On cite le 10e et le 76e de chasseurs, leurs colonels Colbert et Lajonquières, et le 18e de dragons et son colonel Lefebvre.

Pendant ce temps, le prince Eugène, en Italie, attaque le pont du vieux château de Vérone. L'ennemi perd 7 pièces de canon, 18 caissons et 1,500 prisonniers.

19 octobre (27 vendémiaire). *Capitulation d'Ulm.* — Dès le 14, Napoléon, jaloux de montrer sa confiance dans la loyauté de l'archiduc Charles, proposait d'adhérer à toutes les propositions qui conviendraient à ce prince, sur sa parole que les soldats renvoyés ne serviraient point contre la France jusqu'à parfait échange. L'archiduc n'étant point dans la place, elle reste quelques jours de plus en état de blocus. Enfin, le 17, Ulm capitule; le 20, 33,000 hommes, dont 2,000 de cavalerie, mettent bas les armes et défilent devant Napoléon; 3,000 blessés, 60 pièces de canon et 40 drapeaux sont remis à l'armée française. Cette capitulation est regardée comme un triomphe. Une campagne de vingt jours a délivré la Bavière, fait rentrer l'électeur dans ses États; huit combats ont enlevé à l'armée ennemie plusieurs de ses généraux, 60,000 hommes, 200 pièces de canon et 90 drapeaux.

Telle était l'ardeur du soldat dans cette campagne, qu'au moment même où Ulm était près de capituler,

il fallut empêcher le 17ᵉ d'infanterie légère de livrer l'assaut. On cite Brard, soldat du 76ᵉ de ligne, dont on allait amputer la cuisse : *Je sens que j'en mourrai*, dit-il au chirurgien qui se préparait à l'opérer, *mais qu'importe ? un homme de moins n'empêchera pas le 76ᵉ de marcher à l'ennemi la baïonnette en avant.* La campagne était terminée, mais on apprend que les Russes arrivent sur les bords de l'Inn.

Journée du 18 *brumaire* (1799). — Toutes les précautions avaient été prises pour prévenir ce désordre que cause toujours une révolution inopinée. Le 19, Bonaparte se rendit en voiture à Saint-Cloud, où il arriva vers une heure. Il descendit de voiture et se rendit à cheval au château, environné d'un nombreux état-major. Dès qu'il parut, on entendit les cris de *Vive Bonaparte!* Sieyes et Roger-Ducos, qui avaient donné leur démission, étaient pareillement arrivés. Les conseils n'étaient point encore assemblés ; cependant presque tous les membres de ces conseils s'étaient rendus à Saint-Cloud.

Le conseil des Cinq-Cents, sous la présidence de Lucien Bonaparte, ouvrit la séance à une heure dans l'orangerie de Saint-Cloud ; Émile Gaudin appela l'attention de l'assemblée sur les dangers qui menaçaient la patrie ; son discours produisit une grande agitation dans l'assemblée. Delbrel demanda qu'on renouvelât le serment de fidélité à la constitution. Bientôt le président est insulté de gestes et de paroles,

on procède à l'appel nominal pour la prestation du serment ; l'assemblée déclare qu'elle est en majorité pour délibérer et qu'elle est constituée. Quittons un moment cette scène tumultueuse pour voir ce qui se passe au conseil des Anciens.

La séance du conseil des Anciens s'ouvrit à deux heures dans la grande galerie du château ; le conseil, après avoir consulté la majorité, se déclara constitué. Après de vives discussions, un mouvement se manifesta sur les quatre heures dans le conseil ; on annonça le général Bonaparte qui, informé de l'orage menaçant qui s'était formé contre lui dans le conseil des Cinq-cents, entra suivi de ses aides-de-camp : il demande la parole, voici la substance de son discours :

« Représentans du peuple, vous n'êtes point dans des » circonstances ordinaires ; vous êtes sur un volcan ; » permettez-moi de vous parler avec la franchise » d'un soldat, avec celle d'un citoyen zélé pour » le bien de son pays. J'étais tranquille à Paris (il » complotait avec Sieyes le renversement du direc- » toire), lorsque je reçus le décret du conseil des » Anciens, qui me parle des dangers de la répu- » blique ; à l'instant j'appelai mes frères d'armes, » et nous vînmes vous donner notre appui. Nos » intentions furent *désintéressées*, et pour prix du » dévouement que nous avons montré hier, on nous » abreuve de calomnies : on parle d'*un nouveau* » *César*, *d'un nouveau Cromwel* ; on répand que je » veux établir un gouvernement militaire. Je vous

» le jure, la patrie n'a pas de plus zélé défenseur » que moi; je me dévoue tout entier pour faire » exécuter vos ordres; mais c'est sur vous seuls » que repose son salut, car il n'y a plus de direc- » toire. Représentans du peuple, le conseil des » Anciens est investi d'un grand pouvoir, mais il » est encore animé d'une plus grande sagesse; ne » consultez qu'elle et l'imminence des dangers; » prévenez les déchiremens. Evitons de perdre ces » deux choses pour lesquelles nous avons fait tant » de sacrifices, la liberté et l'égalité : *Et la consti- » tution!* s'écrie le député Linguet. La constitution! » reprend Bonaparte, vous sied-il de l'invoquer? » vous l'avez violée au 18 fructidor; vous l'avez » violée au 22 floréal; vous l'avez violée au 30 prai- » rial. La constitution! elle est invoquée par toutes » les factions, et elle a été violée par toutes; elle est » méprisée par toutes. N'est-ce pas en son nom que » vous avez exercé toutes les tyrannies? Ne voyez pas » en moi un misérable intrigant qui se couvre d'un » masque hypocrite. J'ai fait mes preuves de dévoue- » ment à la république; sauvons la liberté, l'égalité, » que la constitution n'a pas su garantir. » L'assem-blée accorda au général Bonaparte les honneurs de la séance; après avoir assisté à quelques débats, et répondu à quelques interpellations : « Je vous le ré- » pète, représentans, dit Bonaparte, la constitution » trois fois violée n'offre plus de garantie aux ci- » toyens; et qu'on ne croie pas que je tiens ce langage

» pour m'emparer du pouvoir, après la chute des au-
» torités. Le pouvoir, on me l'a offert depuis mon
» retour à Paris ; les différentes factions sont venues
» sonner à ma porte, je ne les ai point écoutées,
» parce que je ne suis d'aucune coterie, parce que
» je ne suis que du grand parti, celui du peuple
» français. » Bonaparte se retira.

Le conseil des Cinq-cents pendant ce temps était en proie à la plus violente agitation. Une lettre de l'ex-directeur Barras, annonçant qu'il rentre dans les rangs de simple citoyen, donne lieu à d'étranges débats, qui sont interrompus par l'apparition de Bonaparte : il était nu-tête et sans armes, suivi seulement de quatre grenadiers et de quelques officiers-généraux, également sans armes ; il s'avance seul vers le bureau, faisant signe à sa suite de rester en dehors. L'assemblée se lève dans la plus vive agitation ; une foule de membres s'écrient avec l'accent de l'indignation : *Qu'est-ce que cela ? des sabres ici !* Ils quittent précipitamment leurs siéges, se précipitent vers Bonaparte, l'entourent, le pressent et le menacent, les yeux étincelans de fureur. Une foule d'autres députés s'élancent de leurs places en s'écriant : *hors la loi ! hors la loi ! à bas le dictateur !* Bonaparte réclame en vain la parole du geste et de la voix ; des membres plus acharnés se précipitent sur lui, cherchent à le saisir au collet, et le menacent de leurs poignards, qu'ils tiennent levés sur lui. Le président s'efforce de ramener le calme et de faire

entendre sa voix ; elle est étouffée par des vociférations. Au milieu de ce tumulte, le général Lefebvre, accompagné d'un peloton de grenadiers, entre dans la salle ; pendant qu'il s'avançait pour dégager Bonaparte, un député, de petite stature et à cheveux noirs, le pousse violemment ; un autre (on prétend que c'était Aréna) lui porte un coup de poignard que pare un des grenadiers nommé *Thomé*, dont l'habit est légèrement effleuré. Bonaparte se retire entouré par ses soldats qui lui font un rempart de leurs corps. Le tumulte cependant continue, les cris *hors la loi ! à bas le dictateur !* sont aussi fréquens. Lucien, vivement affecté des dangers que son frère avait courus, demande à quitter le fauteuil de la présidence ; il est remplacé par Chazal ; il court aussitôt à la tribune, et fait entendre ces mots, au milieu du tumulte : *Après les grands services rendus à la république par le général Bonaparte, il serait odieux de lui supposer des vues liberticides ; quel Français a donné plus de gages à la liberté ?* Le bruit s'étant répandu à l'extérieur que les jours de Lucien étaient menacés, son frère donna aussitôt l'ordre de l'arracher des mains des factieux ; un peloton de grenadiers, commandé par un officier, entre dans la salle, va droit à Lucien, l'invite à le suivre et à se mettre à l'abri des dangers au milieu de son escorte. En ce moment, le pas de charge se fait entendre dans les escaliers et dans les couloirs qui conduisent à la salle, les portes s'ouvrent, les tambours battent

la charge; un corps de grenadiers paraît, ayant Murat à leur tête; celui-ci élève la voix, et dit : *Citoyens représentans, on ne peut plus répondre de la sûreté du conseil, je vous invite à vous retirer.* L'ordre d'évacuer la salle est réitéré; une douzaine de membres restaient encore à la tribune ou au bureau. Un d'entre eux, placé à la tribune, interpelle ainsi les grenadiers : « *Qui êtes-vous, militaires,* » *vous n'êtes que les gardiens de la représentation* » *nationale, et vous osez attenter à sa sûreté et à* » *son indépendance, et vous ternissez ainsi les lau-* » *riers que vous avez cueillis?* » La troupe restée impassible écoutait froidement cette harangue; enfin, l'ordre absolu d'évacuer la salle s'exécute, au bruit du roulement du tambour. Les membres qui avaient opposé la plus opiniâtre résistance à la force militaire criaient en sortant : *Vive la république!* les grenadiers, de leur côté, en se retirant, s'écriaient : *on a voulu assassiner notre général*, et ils montraient des poignards qu'ils avaient ramassés dans la salle.

11 novembre (20 brumaire). *Combat de Diernstein.* — Le général Mortier, croyant ne trouver que l'arrière-garde de l'armée russe à Diernstein, s'y porte à la pointe du jour avec 4,000 hommes. Il y rencontre 26,000 Russes. Loin de reculer à la vue de tant de forces, il les attaque avec sa faible troupe et leur tient tête depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, qu'il parvient à s'emparer

du village de Loiben. Il comptait s'y reposer lorsqu'il s'aperçoit que les Russes cherchent à le cerner. Il forme aussitôt sa troupe en colonne d'attaque afin de percer l'ennemi. Les grenadiers marchaient; les compagnies de fusiliers demandent à passer les « premières : Les grenadiers en ont assez fait aujour- » d'hui, disent-ils, c'est à notre tour de marcher » en tête; nous prouverons que nous ne sommes pas » des soldats d'Ulm. » Mortier et les siens se précipitent sur l'ennemi, et se font jour à travers les lignes. Les Russes perdirent 4,000 hommes. La perte des Français fut grande. Les talens et la bravoure du général Gazan furent admirés. Tous les combattans s'étaient couverts de gloire; on distingua encore les 4ᵉ et 9ᵉ régimens d'infanterie légère, et les 100ᵉ et 32ᵉ régimens d'infanterie de ligne. Le général Wathier fut fait prisonnier après avoir eu un cheval tué sous lui.

2 décembre (11 frimaire). *Bataille d'Austerlitz, dite des trois Empereurs.* — Cette bataille célèbre et décisive diffère de toutes celles qui l'ont précédée. Ici Napoléon, au lieu d'aller en avant, sait attendre et emploie une tactique profonde.

Les Russes, au nombre de 72,000, sont commandés par le général Kutuzow. Napoléon n'a que 42,000 hommes. Le grand-duc Constantin arrive avec 10,000 Russes qui renforcent encore son armée; le prince Bagration attaque une de nos posi-

tions, tourne une avant-garde de cavalerie, fait une cinquantaine de prisonniers et reste vainqueur. Napoléon, à cette nouvelle, fait reculer ses troupes de trois lieues, comme s'il eût essuyé une déroute, et va se placer sur des hauteurs qu'il fait fortifier et couvrir de batteries.

Tout annonçait la faiblesse et la crainte du côté du général français. *Que fera-t-il donc,* disaient présomptueusement de jeunes seigneurs du camp ennemi, *quand il aura* 80,000 *Russes à ses trousses?* Napoléon, jaloux de les bien confirmer dans l'idée qu'ils avaient de son embarras, fait demander une entrevue à l'empereur de Russie, et prend des dispositions telles, que l'envoyé, de retour en son camp, puisse ajouter à toutes les illusions en racontant ce qu'il a vu de ses propres yeux. Ce nouveau statagème a un succès complet; les propositions du jeune ambassadeur font connaître à quel point il s'abuse, et à son retour il n'est plus seulement question, au camp des Russes, de battre l'armée française, mais de l'envelopper et de la prendre tout entière. Napoléon, des hauteurs de Pratzen, les contemple attentivement, et s'écrie plein de joie : « Avant demain au soir, cette armée est à moi. »

Cependant cette veille de la bataille est un anniversaire que les soldats veulent célébrer, et ils illuminent le camp par des fanaux de paille placés sur des perches. Ce spectacle, qui pouvait désabuser l'ennemi, contribue à le précipiter à sa perte. Des

du village de Leiben. Il comptait s'y reposer lorsqu'il s'aperçoit que les Russes cherchent à le cerner. Il forme aussitôt sa troupe en colonne d'attaque afin de percer l'ennemi. Les grenadiers marchaient; les compagnies de fusiliers demandent à passer les « premières : Les grenadiers en ont assez fait aujour- » d'hui, disent-ils, c'est à notre tour de marcher » en tête ; nous prouverons que nous ne sommes pas » des soldats d'Ulm. » Mortier et les siens se précipitent sur l'ennemi, et se font jour à travers les lignes. Les Russes perdirent 4,000 hommes. La perte des Français fut grande. Les talens et la bravoure du général Gazan furent admirés. Tous les combattans s'étaient couverts de gloire ; on distingua encore les 4e et 6e régimens d'infanterie légère, et les 100e et 32e régimens d'infanterie de ligne. Le général Wathier fut fait prisonnier après avoir eu un cheval tué sous lui.

2 décembre (11 frimaire). *Bataille d'Austerlitz, dite des trois Empereurs.* — Cette bataille célèbre et décisive diffère de toutes celles qui l'ont précédée. Ici Napoléon, au lieu d'aller en avant, sait attendre et emploie une tactique profonde.

Les Russes, au nombre de 72,000, sont commandés par le général Kutuzow. Napoléon n'a que 42,000 hommes. Le grand-duc Constantin arrive avec 10,000 Russes qui renforcent encore son armée; le prince Bagration attaque une de nos posi-

tions, tourne une avant-garde de cavalerie, fait une cinquantaine de prisonniers et reste vainqueur. Napoléon, à cette nouvelle, fait reculer ses troupes de trois lieues, comme s'il eût essuyé une déroute, et va se placer sur des hauteurs qu'il fait fortifier et couvrir de batteries.

Tout annonçait la faiblesse et la crainte du côté du général français. *Que fera-t-il donc*, disaient présomptueusement de jeunes seigneurs du camp ennemi, *quand il aura 80,000 Russes à ses trousses?* Napoléon, jaloux de les bien confirmer dans l'idée qu'ils avaient de son embarras, fait demander une entrevue à l'empereur de Russie, et prend des dispositions telles, que l'envoyé, de retour en son camp, puisse ajouter à toutes les illusions en racontant ce qu'il a vu de ses propres yeux. Ce nouveau statagème a un succès complet; les propositions du jeune ambassadeur font connaître à quel point il s'abuse, et à son retour il n'est plus seulement question, au camp des Russes, de battre l'armée française, mais de l'envelopper et de la prendre tout entière. Napoléon, des hauteurs de Pratzen, les contemple attentivement, et s'écrie plein de joie : « Avant demain au soir, cette armée est à moi. »

Cependant cette veille de la bataille est un anniversaire que les soldats veulent célébrer, et ils illuminent le camp par des fanaux de paille placés sur des perches. Ce spectacle, qui pouvait désabuser l'ennemi, contribue à le précipiter à sa perte. Des

qui périt aux yeux de ses adversaires, donnant des larmes à des hommes courageux dignes d'un meilleur sort. Nous primes 152 canons, 45 drapeaux et tous les étendards de la garde impériale russe. La perte des alliés fut évaluée à 40,000 hommes, dont 15 généraux et 4 à 500 officiers. La nôtre fut portée à 1,000 hommes, et le nombre des blessés à 15 ou 1.800. De leur nombre étaient le colonel du 11e de chasseurs, Bessières, frère du maréchal; l'aide-de-camp du maréchal Davoust, Marès; le chef de bataillon du génie Abrissot; les chefs d'escadron David, Grambiot et Mobillard; les lieutenans Barbanègre, Ménager, Rollet et Buzot. Il faudrait nommer tous les généraux et tous les soldats pour rendre ici à chacun d'eux les justes éloges qui lui sont dus. Le maréchal Lannes avait commandé l'aile gauche de l'armée, ayant à sa droite le général Caffarelli et à sa gauche le général Suchet. Soult dirigeait la droite de l'armée avec les généraux Vandamme, Legrand et Saint-Hilaire. Bernadotte occupait le centre avec les généraux Rivaud et Drouet d'Erlon. Murat commandait la cavalerie, ayant devant lui les hussards et les chasseurs sous les ordres du général Kellermann, et les dragons conduits par les généraux Walther et Beaumont. Napoléon, Berthier et Junot s'étaient placés en réserve avec vingt bataillons, dont dix de la garde et dix sous les ordres du général Oudinot. Napoléon fut partout et ne cessa de montrer autant de sang-

froid que d'activité. Son coup-d'œil embrassait les lignes et jugeait toutes les opérations. Le commandant de l'artillerie russe avait été fait prisonnier, et le rencontra : « Général, dit-il, faites-moi fusiller, » je viens de perdre mes pièces. Jeune homme, » répondit Bonaparte, j'apprécie vos larmes ; mais » on peut être battu par l'armée française, et avoir » encore des titres de gloire. »

Le général Saint-Hilaire, blessé le matin, continua de se battre toute la journée avec intrépidité. Les généraux Walther, Kellermann, Thiébaut, Sébastiani, Compans et l'aide-de-camp du général en chef Rapp, furent également blessés. Celui-ci, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde, avait fait le prince Repnin prisonnier. Le général Friant eut quatre chevaux tués sous lui. Nous perdîmes le général de brigade Valhubert et les colonels Mas et Chaloppin.

Cette grande bataille ne pouvait que produire une multitude de faits mémorables. La garde à pied, n'ayant pu donner, en pleurait de désespoir. Une seule aigle avait été enlevée à l'un de nos bataillons. Napoléon s'en aperçut : « Soldats, dit-il, qu'avez- » vous fait de l'étendard que je vous avais donné? » Vous aviez juré qu'il vous servirait de point de » ralliement, et que vous le défendriez au péril de » votre vie. Comment avez-vous donc tenu votre pro- » messe? » Le major répondit que le porte-drapeau ayant été tué dans une charge au milieu de la mêlée,

CAMPAGNE DE PRUSSE.

14 octobre. *Bataille d'Iéna.* — Les deux armées, placées à une demi-portée de canon, déployaient leur front sur six lieues d'étendue; les sentinelles se touchaient presque. Dès l'aube du jour, Napoléon qui avait bivouaqué au milieu de ses troupes, passe devant les lignes et rappelle aux soldats qu'il y a un an, à pareille époque, ils ont pris Ulm; il ajoute que l'armée prussienne est cernée, qu'elle ne se bat plus que pour la retraite, et que les corps d'armée qui la laisseraient passer seraient perdus d'honneur et de réputation. *Marchons!* s'écrie le soldat.

Aussitôt les tirailleurs engagent l'action. 50,000 Prussiens sont envoyés pour s'emparer des défilés de Kœessen et de Naumbourg; mais le maréchal Davoust les a devancés, il occupe cette position. Les deux autres corps de l'armée ennemie, formant 80,000 hommes, s'avancent dans la plaine contre les troupes françaises. Un brouillard épais couvre les deux armées. Le maréchal Augereau, avec la gauche de l'armée française, occupe un village et des bois; le maréchal Lannes est au centre, et la garde de Napoléon entre Lannes et Augereau. Le maréchal Ney n'a qu'un corps de 3,000 hommes. Un beau soleil d'automne, au bout de deux heures, éclaircit l'atmosphère et l'action devient générale.

« Alors, disent les relations, on vit une masse de 250 à 300,000 hommes se heurter, se disputer le terrain, et échanger l'un contre l'autre des boulets lancés par 7 ou 800 pièces de canon. Nos troupes combattirent avec un ordre parfait, et la victoire ne fut pas un moment incertaine. »

Les ennemis se retiraient en bon ordre, lorsque le grand-duc de Berg survient à la tête de ses cuirassiers qui n'avaient pas pris part à l'affaire, et met les Prussiens dans le plus horrible désordre : tout est pris ou culbuté, artillerie, cavalerie, infanterie. Pendant ce temps, le maréchal Davoust, que secondent les généraux Gudin, Friant, Morand et Daultanne, chasse pendant plus de trois lieues les 50,000 hommes qui se sont présentés au débouché. Les Français triomphent sur tous les points.

L'ennemi a perdu 30 à 40,000 prisonniers, une soixantaine de drapeaux, 300 pièces de canon ; des généraux sont blessés, entre autres le lieutenant général Schmettau ; le feld-maréchal Moellendoerf, le duc de Brunswick et le général Rüchel le sont mortellement. Le prince Henri de Prusse a aussi reçu une blessure grave. La perte des Français s'élève à 4,000 hommes tués ou blessés. Le général de brigade Conroux est du nombre de ces derniers, ainsi que le général de division Victor et le général de brigade Gardanne. Un biscaïen a rasé la poitrine du maréchal Lannes sans le blesser ; le maréchal Davoust a eu son chapeau et ses habits criblés de balles. Nous

avons à regretter le général de brigade Debilly, mort sur le champ de bataille, ainsi que les colonels Vergès, du 12e d'infanterie de ligne; Lamotte, du 36e; Barbanègre, du 9e de hussards; Marigny, du 20e de chasseurs; Harispe, du 16e d'infanterie légère; Dulembourg, du 1er de dragons; Nicolas, du 61e de ligne; Viala, du 81e; et Higonet, du 108e. Tous les corps se sont signalés dans cette journée; mais on cite surtout les hussards et les chasseurs, et leurs généraux Durosnels et Colbert. Napoléon déclara que la cavalerie française n'avait pas d'égale. 6,000 Saxons avaient été faits prisonniers; Napoléon les renvoya sous la promesse de ne plus prendre les armes. Lord Morpeth, envoyé d'Angleterre auprès du cabinet de Postdam, se trouvait à six lieues de la bataille d'où il entendait le canon. Un courrier et presque aussitôt des fuyards prussiens arrivent et lui apprennent que la victoire est aux Français. « Il ne faut » pas que je sois pris, s'écrie le noble lord. » Il paie un cheval 60 guinées et s'enfuit à toute bride.

« Dans une mêlée aussi chaude, dit le cinquième bulletin de la grande-armée, pendant que l'ennemi perdait presque tous ses généraux, on doit remercier la Providence qui gardait notre armée. Aucun homme de marque n'a été tué ni blessé. Napoléon a toujours été entouré, partout où il a paru, du prince de Neufchâtel (Berthier), du maréchal Bessières, du grand-maréchal du palais Duroc, du grand-écuyer Caulincourt, et de ses aides-de-camp et écuyers de

service. Une partie de l'armée n'a pas donné. »

Cette journée efface la honte de celle de Rosbach en 1757; les drapeaux tombés en notre pouvoir sont presque tous les mêmes qui furent donnés par le grand Frédéric à ses soldats. Napoléon fait transporter à Paris l'obélisque destiné à perpétuer le souvenir de notre ancienne défaite.

Les maréchaux Davoust et Soult poursuivirent l'ennemi. La déroute des Prussiens fut telle, qu'un de leurs bataillons vint se placer dans un de nos bivouacs, se croyant dans le sien. Les funérailles du lieutenant-général prussien Schmettau offrirent une scène touchante. Un régiment entier d'infanterie française accompagna le convoi en grande tenue; des officiers français portèrent le coin du drap mortuaire, et un d'eux prononça l'éloge de son ennemi.

27 octobre. *Entrée à Berlin.* — Napoléon fait son entrée le 27 dans la capitale de la Prusse. Il s'est rendu auparavant à Postdam, où il a visité le palais de Sans-Souci, et contemplé avec un sentiment religieux la chambre du grand Frédéric : elle était encore tendue et meublée comme au jour de sa mort. Il y a trouvé l'épée de ce prince, son cordon de l'Aigle-Noire et sa ceinture de général, qu'il fait transporter à Paris dans l'asile consacré au repos des braves. Le général Hullin est nommé commandant de Berlin. Le général Bertrand s'est porté sur la cita-

delle de Spandau où se trouvaient 12,000 hommes qui ont capitulé. Cette campagne a duré dix-huit jours.

On place ici le trait de clémence de Napoléon envers le prince de Hatzfeld. Celui-ci avait été chargé par lui du gouvernement civil de Berlin, et il instruisait le roi des mouvemens des Français. Il fut arrêté comme il sortait de l'audience de Bonaparte, et allait être condamné à mort par une commission militaire, lorsque son épouse, enceinte de huit mois, vint se jeter aux genoux de Napoléon, et prétendit que le prince était victime de la calomnie de ses ennemis. « Vous connaissez l'écriture de votre mari, lui répond Napoléon, je vais vous faire juge. » Il se fait apporter la lettre interceptée et la lui remet. La princesse, reconnaissant l'écriture, s'évanouissait à chaque mot. Bonaparte, attendri, lui dit alors : « Vous tenez cette lettre, jetez-la au feu ; cette pièce anéantie, je ne pourrai faire condamner votre mari. » Madame de Hatzfeld ne se le fit pas répéter, ajoute la relation (22e bulletin), et le prince de Neufchâtel reçut ordre de lui rendre son époux.

Pendant que Bonaparte se rendait de Wirtemberg à Postdam, un orage le forçant de mettre pied à terre chez le grand-veneur de Saxe, il s'entendit tout à coup appeler par une jeune et jolie femme. C'était une Egyptienne, veuve d'un officier français de l'armée d'Egypte, à laquelle il fit une pension de 1,200 francs.

Plusieurs lettres avaient été interceptées pendant cette campagne. On lit dans l'une d'elles, écrite d'Helmstadt, ces lignes très remarquables d'un officier prussien.

« Ces Français sont de petits bons-hommes, des nains ; s'il s'agissait simplement de se mesurer avec eux corps à corps, je me ferais fort de venir à bout de six d'entre eux et de les faire sauter par la fenêtre ; mais en troupes et dans les rangs ce sont des diables ; cela marche, cela se déploie avec une promptitude sans exemple ; les boulets passent par dessus ; et pendant qu'un inutile et lourd serre-file prussien fait une seule fois demi-tour à droite, les Français ont déjà répété ce mouvement dix fois. » L'arrivée des Russes prolonge la guerre.

8 février. *Bataille d'Eylau.* — Une neige épaisse, et telle qu'on ne pouvait rien distinguer à deux pas, couvrait la plaine. 80,000 Russes, pressés en colonnes hérissées d'artillerie, s'avancent à une demi-portée de canon, et attaquent Eylau et la division Saint-Hilaire, qui forme la droite de notre armée ; le maréchal Augereau, qui commande notre gauche, riposte par une canonnade épouvantable. Ce maréchal, souffrant de plusieurs rhumatismes, s'était aussitôt fait attacher sur son cheval, et avait couru se mettre à la tête de son corps. Napoléon se porte sur l'église, dont l'ennemi veut s'emparer, et le repousse ; mais les Russes, pour éviter les batte-

ries, cherchent à se rendre maîtres de la ville par la position d'un moulin à vent qui se trouvait sur notre gauche. Là, 40,000 Français soutiennent le choc de toute l'armée ennemie. Le maréchal Augereau et le général Saint-Hilaire débouchent pour se joindre au maréchal Davoust qui tournait l'ennemi; mais, au bout d'une demi-heure, l'obscurité se dissipant, on s'aperçoit que le point de direction est perdu, et qu'une fausse manœuvre compromet le succès de la bataille. Alors le grand-duc de Berg, à la tête de la cavalerie, et le maréchal Bessières, à la tête de la garde, tournent eux-mêmes la division Saint-Hilaire et tombent sur l'armée ennemie. « Manœuvre audacieuse, dit le 58e bulletin, s'il en fût jamais, qui couvrit de gloire la cavalerie, et qui était devenue nécessaire dans la circonstance où se trouvaient nos colonnes. La cavalerie ennemie, qui voulut s'y opposer, fut culbutée; le massacre fut horrible. Deux lignes d'infanterie russe furent rompues; la troisième ne résista qu'en s'adossant à un bois. Des escadrons de la garde traversèrent deux fois toute l'armée ennemie. » 20,000 Russes sont renversés par ce coup d'audace; mais les deux partis devaient avoir à gémir. Le brave général d'Haupoult, si renommé à Alterkirchen, à Austerlitz et à Hoff, et qui vient de s'immortaliser en exécutant avec tant de précision et d'intrépidité cette charge brillante, est frappé à mort d'un biscaïen. Nous perdons le général Dalhmann, commandant les chas-

seurs de la garde, et un bon nombre de ses intrépides soldats. Dragons, cuirassiers et soldats de la garde sont amoncelés sur le champ de bataille.

Cependant la victoire est encore incertaine, parce que la disposition du terrain a empêché la poursuite de l'ennemi ; mais l'intrépide maréchal Davoust, à qui il était réservé de décider cette journée, débouche le plateau, déborde les Russes, et la victoire est fixée. Le maréchal Ney se porte par Altorff sur la gauche et achève de précipiter la déroute.

Cette journée sanglante est funeste aux vainqueurs et aux vaincus ; elle coûte aux Russes 7,000 morts, 12 à 15,000 prisonniers, autant d'hommes hors de combat, 18 drapeaux et 45 pièces de canon. De notre côté sont 1,900 morts et 5,700 blessés, parmi lesquels 1,000 qui le sont grièvement. De ce dernier nombre sont le colonel Lacuée, du 63e; le colonel Lemarrois, du 43e; et le colonel Bouvières du 11e de dragons. Avec le général Dalhmann, nous avons perdu le général Corbineau. Le maréchal Augereau, dont nous avons cité l'intrépidité au milieu de ses souffrances, a, dans cet état, été atteint d'une balle qui heureusement ne l'a que légèrement frappé ; les généraux Desjardins, Heudelet, Lochet et Bonardi-Saint-Sulpice sont aussi blessés. Au milieu de ce champ de carnage, la bravoure française se montre avec un caractère encore plus touchant. Le capitaine des grenadiers à cheval de la garde, Auzouï, était blessé à mort ; ses camarades viennent pour

l'enlever et le porter à l'ambulance : « Laissez-moi, » mes amis, dit-il ; je meurs content, puisque nous » avons la victoire, et que je puis mourir sur le lit » d'honneur, environné de canons pris à l'ennemi » et des débris de leur défaite. Dites à Napoléon que » je n'ai qu'un regret, c'est que dans quelques mo- » mens je ne pourrai plus rien pour la gloire de no- » tre belle France. » Le général Bonardi-Saint-Sulpice, se sentant blessé, ne voulut pas aller à l'ambulance, et fournit une seconde charge.

15 février. *Combat d'Ostrolenka.* — Ce combat est livré par le 5ᵉ corps faisant partie de la droite de la grande-armée, et commandé par le général Savary en l'absence du maréchal Lannes, retenu au lit par une maladie assez grave. On cite ici les généraux Gazan, Campana, Ruffin, Reille, Suchet, et surtout l'intrépide général Oudinot qui, se mettant à la tête de la cavalerie, exécuta une charge vigoureuse et tailla en pièces les Cosaques de l'arrière-garde ennemie. Le général Campana, officier d'un grand mérite, resta sur le champ de bataille. Le colonel Duhamel, du 21ᵉ d'infanterie légère, et le colonel d'artillerie Nourrit, furent blessés. Ce combat valut au général Savary la grande décoration de la légion-d'honnneur.

1ᵉʳ avril. — 24 mai. *Siége et capitulation de Dantzick.* — Ce siége fameux dura cinquante-quatre jours,

et fut dirigé avec tant de talent, de bravoure et de succès par le maréchal Lefebvre, qu'il lui valut le titre de duc de Dantzick. Ce maréchal était accompagné des généraux Drouet, chef de l'état-major général; Savary, Suchet, Michaud, Gardanne, Schramme, Ménard, Puthod, Vanderweidt, Desenfant, Dufour, Jarry; des généraux saxons Gietgud, Glaffey, Duprez, Paulen et Besser; des généraux badois Claussmann et Vincenti; des généraux polonais Dobschelwitz, Kozinsky et Solkonitzky; des généraux d'artillerie Lariboissière, Danthouard, Lamartinière; des généraux du génie Chasseloup, Bertrand, Kirgener; du colonel Lacoste et du major Guillaumin. L'infanterie se composait des bataillons de la garde de Paris, du 2ᵉ et du 12ᵉ régiment d'infanterie légère, des 19ᵉ, 44ᵉ et 72ᵉ de ligne, de la légion du Nord et de diverses légions de Saxons, de Badois et de Polonais; la cavalerie, des 19ᵉ et 23ᵉ de chasseurs, de chevau-légers et cuirassiers saxons, de hussards badois et de lanciers polonais; les troupes du génie, des 3ᵉ et 8ᵉ compagnies de mineurs, de la 1ʳᵉ du 2ᵉ bataillon des sapeurs, des 1ʳᵉ, 3ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ et 8ᵉ du 4ᵉ bataillon, et des 6ᵉ et 9ᵉ du 5ᵉ bataillon.

Nous n'entrerons pas dans les longs détails des opérations de ce siége. Diverses attaques furent pour les guerriers français et leurs alliés des occasions nouvelles de signaler leur bravourre et leur intrépidité. Le *Journal du siége de Dantzick* distingue

une multitude de braves, dont nous nous bornerons à citer ici les noms, selon l'ordre de date des diverses attaques.

Du 3 au 4 avril. *Attaque du Hagelsberg*. Le capitaine Maingarnaud, le 44e de ligne.

Du 12 au 13. *Idem*. Les chefs de bataillon Jacquemard et Raynal, le colonel saxon Bernard, le capitaine Schoenfeld, le lieutenant Dobenitz, le soldat Humpel, le tambour Zborn.

Du 13. *Idem*. Le maréchal Lefebvre marche en personne à la tête du 44e. Le chef de bataillon Guillet-Lack, le sergent-major Thévenot, le sergent du 44e, Masson. Le lieutenant-colonel saxon Périni meurt sur le champ de bataille.

Du 14. *Pont*. Le sergent Thomas, du 4e bataillon de sapeurs.

Du 15 au 16. *Presqu'île*. Les généraux Schramme et Gardanne soutiennent tout l'effort des Russes. On cite les carabiniers du 2e d'infanterie légère, le général polonais Solkonitzky, le major polonais Drowranowicz, le lieutenant-colonel saxon Vogel, le chef de bataillon du génie Sabatier, le capitaine du 2e d'infanterie légère Halstorfer, les aides-de-camp Piquet et Huguet, le lieutenant d'artillerie Souplet,

le sous-lieutenant au 2e d'infanterie Muller, le lieutenant de sapeurs Quéru.

Du 24 au 25. *Attaque du Hagelsberg*. Le capitaine du génie Blanc.

Du 25 au 26. *Idem*. L'officier d'état-major Perrin, l'aide-de-camp Travers, le capitaine Dumel, les chasseurs au 12e d'infanterie légère Louis et Lefferides, les sergens de sapeurs Vernon et Geoffroy, le sapeur Laihg.

Du 27 au 28. *Artillerie*. Une bombe a mis le feu à une baraque qui renferme des obus. Le capitaine Lorge et deux canonniers se jettent dans la baraque et en retirent les caisses d'obus. Le lieutenant de pontonniers Geoffroy est blessé, ainsi que deux sergens d'artillerie et deux canonniers pointeurs.

Du 28 au 29. *Attaque du Hagelsberg*. Le fils du maréchal Lefebvre se précipite sur l'ennemi à la tête d'une colonne et se couvre de gloire, ainsi que l'intrépide bataillon du 19e. On cite le major badois de Stockhorn, le capitaine de voltigeurs du 19e Musin, les capitaines Quentieux et Aurillac, les sergens-majors au 19e Dumont, Pillet et Dunio ; le voltigeur au 14e Teinturier ; le caporal badois Hatzler.

Du 6 au 7 mai. *Idem*. Le lieutenant de sapeurs Marcellot.

Même date. *Basse Vistule et presqu'île.* Affaire vive où se distinguent l'adjudant-major Paty, l'adjudant-commandant Aymé, les chefs de bataillon Armand et Roumitte, le capitaine Avy, les lieutenans Clop et la Poterie, les aides-de-camp Ferber et d'Héricourt, les capitaines Armand, Scalabrino, Spranghi, Daviot, Salomon, Aubert, Leclerc, Saint-Ange et Tardivi ; les lieutenans Lagneau, Hélin, Thiébault, Reuhauss, Thyrondel et Thomas ; les sous-lieutenans Michel et Deborthou, les sergens Boucher et Colin ; les caporaux Veidenelles et Andet, le mineur Jacquemart. Ici s'est encore montré un nouveau d'Assas. Fortunas, chasseur au 2ᵉ d'infanterie légère, se portant en avant, est tombé dans une colonne de Russes qui lui disent : « Ne tirez pas, nous » sommes Français. — Mon capitaine, s'écrie For» tunas, tirez, tirez, ce sont des Russes. » Un jeune fourrier mourant se sent arracher son étendard ; il rassemble ses forces pour en détacher l'aigle et expire en le cachant dans son sein. Ce héros appartenait au 12ᵉ de chasseurs.

Du 7 au 8 mai. *Attaque du Hagelsberg.* Le capitaine Debeugy, les lieutenans Jeannot et Gruet, les sous-lieutenans Pelletier et Delard, le sergent au 19ᵉ régiment Valle ; le lieutenant au 12ᵉ d'infanterie légère Petit, le capitaine et le lieutenant du génie Beaulieu et Berthelemy.

Du 13 au 14. L'arrivée du maréchal Lannes et du général Oudinot devant Dantzick amène un combat des plus vifs, où les Russes sont mis en déroute. Le champ de bataille est couvert de morts; nous perdons 25 hommes, l'ennemi 900; nos blessés sont au nombre de 200, ceux des Russes sont au nombre de 1,500, et ils laissent en outre 200 prisonniers. On vit le général Oudinot tuer trois Russes de sa main. On cite le capitaine du 64e Laurin. On regrette le colonel du 4e de ligne bavarois, Pâris, tué dans une sortie faite par le général Lemarrois, de son camp retranché à l'embouchure du Bug.

Du 14 au 15. Les généraux Albert et Beaumont culbutent un corps prussien, et lui prennent 900 hommes avec 4 pièces de canon.

Enfin, le 24, la garnison capitule et nous abandonne 800 pièces d'artillerie; des magasins de toute espèce; plus de 500,000 quintaux de grains, des caves considérables, de grands approvisionnemens de draps et d'épiceries, des ressources de tout genre pour l'armée, et une place forte du premier ordre. Telle a été l'ardeur avec laquelle chacun des nôtres a rivalisé d'intrépidité dans ce siége, que Napoléon fait les nominations suivantes de son camp de Frinckenstein : Est nommé officier de la légion-d'honneur le chef de bataillon au 2e régiment d'infanterie légère, Darcantel; sont nommés légionnaires

les officiers et soldats de différens corps dont les noms suivent : les adjudans-majors Berlier et Krasyn ; les chefs de bataillon Vidal et Zenowicz ; les capitaines Schrit, Armand, Villeton, Glaser, Leborgne, Carrère, Chauzane et Vérigny ; les lieutenans Lebas, Devaux, Trébois, Raab, Daubenheim et Souplet ; les sous-lieutenans Fabre, Joliton et Levasseur ; les sergens-majors Vinet et Grelet ; le sergent Janyskiewicz ; les carabiniers Lessieur et Colombier ; le chasseur Roux ; le voltigeur Bergeon, et les grenadiers Rothe et Sussemilsh.

Les élèves du Prytanée se sont distingués dans plusieurs affaires. On cite les jeunes Bessin, Labigne, Marigny, Martel, Baudin, Morel, Cubière, Collache, Malbrun, Spoturno, Piot, Rouget, Barrié, Pître le Cacheux et Poulle. Les élèves suivans sont morts au champ d'honneur : Bourbaki, Duchange, Saulnier, Rançonnet, Deselle, Morin et Jacquelin. Les autres braves qui se sont montrés au dessus de tout éloge sont, après le maréchal Lefebvre lui-même, qui partout a fait voir la bravoure et l'activité d'un jeune homme, les généraux Drouet, Chasseloup et Kirgener, le colonel Lacoste et tous les officiers du génie, les sapeurs, tout le corps d'artillerie commandé par le général Lariboissière, le 2e régiment d'infanterie légère, le 12e, les troupes de Paris et les généraux Schramme et Puthod. Le général Rapp fut nommé gouverneur de cette ville, la plus importante dont Napoléon se fût encore emparé.

Le *fort de Weischelmunde* et la *place de Neiss* se rendirent quelques jours après, l'un au maréchal Lefebvre, l'autre à Jérôme Bonaparte. Le général Victor fait le siége de *Graudentz*.

14 juin. *Bataille de Friedland.* — Plusieurs coups de canon s'étant fait entendre à cinq heures du matin : *C'est un jour de bonheur*, dit Napoléon, *c'est l'anniversaire de Marengo.* Le 9e de hussards, entré la veille à Friedland, avait été repoussé par 3,000 hommes de cavalerie. Le 14, l'ennemi débouche sur le pont. Les maréchaux Lannes et Mortier, soutenus par la division de dragons du général Grouchy et par les cuirassiers du général Nansouty, s'engagent les premiers et prennent quatre pièces de canon. A cinq heures du soir, les différens corps de l'armée conservaient leurs positions; le maréchal Ney à la droite, au centre le maréchal Lannes, à la gauche le maréchal Mortier, à la réserve le corps du général Victor et la garde. La cavalerie, sous les ordres du général Grouchy, soutenait la gauche; la division de dragons du général Latour-Maubourg était en réserve derrière la droite; la division de dragons du général Lahoussaye et les cuirassiers saxons étaient en réserve derrière le centre. Napoléon, ayant décidé d'enlever sur-le-champ la ville en faisant brusquement un changement de front, la droite en avant, l'attaque commença à l'extrémité de la droite, par quelques salves

d'une batterie de vingt pièces de canon. La division Marchand, soutenue par celle du général Bisson, s'avance l'arme au bras sur l'ennemi, prenant sa direction sur le clocher de Friedland : l'ennemi envoie, pour les déborder, des régimens de cavalerie précédés par une nuée de Cosaques ; mais la division de dragons du général Latour-Maubourg se forme sur-le-champ au galop sur la droite et repousse la charge. Le général Victor fait placer en avant de son centre une batterie de trente pièces de canon, commandée par le général Sennarmont, qui, se portant à plus de quatre cents pas en avant, fait éprouver à l'ennemi une perte épouvantable. Pendant ce temps, la droite du maréchal Ney, se voyant attaquée, charge à la baïonnette et précipite dans l'Alle des colonnes entières d'infanterie ; la gauche du maréchal, lorsqu'elle arrive au ravin qui entoure la ville, y trouve la garde impériale russe à pied et à cheval en embuscade, et est un instant ébranlée ; mais la division Dupont accourt de la droite de réserve, marche sur la garde impériale et la culbute. Vainement l'ennemi veut tenter, sur le centre que commande le maréchal Lannes, l'effort qui n'a point réussi sur la droite ; il y trouve les divisions Oudinot et Verdier. Le maréchal Mortier, qui a maintenu constamment la gauche, marche en avant, soutenu par le général Savary à la tête des fusiliers de la garde. Friedland est forcé, ses rues sont couvertes de morts.

« Cavalerie, infanterie, artillerie, dit le 79e bulletin, tout le monde s'est distingué..... La victoire n'a pas hésité un instant.... Ce n'est pas exagérer que de porter le nombre des morts, du côté des Russes, à 15 ou 18,000 hommes. Du côté des Français, la perte ne se monte pas à 500 morts, ni à plus de 3,000 blessés; nous avons pris 80 pièces de canon et une grande quantité de caissons; plusieurs drapeaux sont restés en notre pouvoir. Les Russes ont eu 25 généraux tués, pris ou blessés. Leur cavalerie a fait des pertes immenses. »

Au milieu de tous ces braves, les carabiniers et les cuirassiers, commandés par le général Nansouty, et les différentes divisions de dragons, se sont fait encore remarquer. Les généraux Grouchy, Reille, Bertrand et Dupas, sont cités comme ayant rendu des services importans; mais surtout on admira le maréchal Ney, « qui, dit la relation officielle, avec ce sang-froid et cette intrépidité qui lui sont ordinaires, était en avant de ses échelons, dirigeant lui-même les plus petits détails, et donnant l'exemple à un corps d'armée qui toujours s'est fait distinguer, même parmi les corps de la grande-armée. » Le brave général Drouet, chef de l'état-major du corps d'armée du maréchal Lannes, est au nombre des blessés, ainsi que les généraux Cohorn, Brun et Latour-Maubourg; le colonel du 15e de ligne, Regnaud, le colonel du 60e, Lajonquière; le colonel du 4e de dragons, Lamotte;

le colonel du 22e de chasseurs, Bordesoult; et les aides-de-camp Guebeneuc, Mouton et Lacoste. Nous avons perdu le colonel d'artillerie de Forno, le chef d'escadron Hutin; une mort glorieuse a pareillement enlevé les fils des sénateurs Pérignon, Clément de Ris et Garran de Coulon, trois jeunes braves qui donnaient les plus grandes espérances. On cite, pour leur belle conduite sur le champ de bataille, le colonel du 7e de hussards, Colbert, le colonel du 5e, Léry, les aides-de-camp du prince de Neufchâtel, Louis de Périgord et Piré, et les officiers d'ordonnance Bongars, Montesquiou et Labiffe. Le colonel des fusiliers de la garde, Curial, fut nommé général de brigade.

24 juin. *Attaque du camp prussien retranché sous Glatz.* — L'attaque se fait sous les ordres de Jérôme Bonaparte. Les généraux Vandamme et Lefebvre sont cités pour leur grande habileté, les Bavarois et les Wurtembergeois pour leur belle conduite dans l'action. L'ennemi abandonne 1,200 blessés, 500 prisonniers et 12 pièces de canon.

Napoléon, à une heure après midi, s'embarque sur la rive gauche du Niémen, accompagné du grand-duc de Berg, du prince de Neufchâtel, du maréchal du palais Duroc, et du grand-écuyer Caulincourt, et se rend au milieu de la rivière où le général Lariboissière, commandant l'artillerie de la garde, a fait placer un large radeau et élever un

pavillon. En ce même moment, l'empereur Alexandre arrive de la rive droite avec le grand-duc Constantin, le général Benigsen, le général Suwaroff, le prince Labaroff, et son premier aide-de-camp le comte de Liéven.

9 juillet. *Paix de Tilsitt.*

GUERRE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

Cette guerre est d'un ordre tout différent que les précédentes. L'expédition d'Espagne fut hautement condamnée par la masse de la nation ; mais nous ne considérons toujours que les travaux de nos braves ; et ces nouveaux champs de bataille où leur chef les précipite sont peut-être ceux qui font le plus d'honneur au courage de nos armées. Forcées d'obéir, elles eurent à lutter contre toutes sortes de périls et d'obstacles. « Elles résistèrent, disent les auteurs du Manuel, avec les forces les plus inégales, à une population tout entière, levée en masse et soutenue par des troupes anglaises. Sans doute, dans ces campagnes, les victoires furent mêlées de revers ; des flots de sang français furent répandus ; mais en toute occasion

nous fîmes payer cher nos défaites, et nul de nos soldats ne mourut sans vengeance. »

Le 24 mars 1808. — Murat fait son entrée dans la capitale de l'Espagne, à la tête des corps des généraux Moncey et Dupont.

14 juillet. *Bataille de Rio-Secco.* — Le maréchal Bessières marchait vers le nord de l'Espagne avec 14,000 hommes ; le général Cuesta en réunit 56,000 sur les hauteurs de Medina del Rio-Secco. Bessières emploie la ruse : il refuse sa droite et son centre, et porte l'élite de ses troupes à son aile gauche, qui parvient à culbuter la droite de Cuesta. Cette bataille fut sanglante ; les curés des paroisses voisines rapportèrent avoir enterré 27,000 cadavres. Les Espagnols citèrent les gardes wallonnes et de vieux régimens qui résistèrent avec intrépidité. Après six heures de combat, leur armée entière fut en pleine déroute. De notre côté, le général d'Armagnac, qui avait soutenu le premier engagement, donna de grandes marques de vaillance et reçut une blessure. On distingua l'adjudant-commandant Guilleminot, le 10e et le 22e de chasseurs : ce dernier régiment perdit son colonel, nommé Piéton. On prit, en poursuivant l'ennemi, 10,000 fusils, 36 milliers de poudre et 200,000 cartouches. Les Espagnols s'étaient tellement flattés de vaincre, que l'on trouva une immense quantité

de cordes et de fers qu'ils avaient réunis pour enchaîner les prisonniers. Le succès de cette bataille mit Joseph Bonaparte sur le trône d'Espagne.

19 juillet. *Déroute de Baylen.* — Le général Dupont est moins heureux au midi, et perd la bataille de Baylen, qui est suivie d'une affreuse déroute. Parti pour s'emparer de Cadix, il rencontra, dans Baylen, le général Castanos, qui s'y était fortifié avec 25,000 hommes de troupes régulières; il se retire à Andujar, voit l'ennemi s'avancer en forces, et recule encore, se repliant précipitamment sur Madrid : mais une manœuvre des Espagnols coupe son armée, et la met dans un tel péril qu'il croit devoir consentir à capituler. On s'était battu avec acharnement, depuis trois heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. Sept fois l'armée française avait tenté de s'ouvrir un passage à la baïonnette; elle avait perdu 2,000 hommes; 14,000 mirent bas les armes, se rendant prisonniers sur de grandes promesses de générosité, mais ils furent relégués sur des pontons, où la plupart périrent, et les autres éprouvèrent toute sorte de souffrances et de privations. On attribue cette défaite à une mésintelligence entre les chefs de l'armée française. « Je suis loin, dit le général Sarrazin, dans son *Histoire de la guerre d'Espagne*, de blâmer le général Dupont d'avoir capitulé : toute la troupe fut témoin, non seulement de son cou-

rage, qui rendit long-temps la victoire incertaine, mais de son désespoir, qui lui fit chercher souvent la mort dans les endroits les plus périlleux. »

30 août. *Convention de Cintra.* — « Dans la nuit qui suivit la bataille de Vimiéra, dit le général Sarrazin, Junot réunit les généraux français, pour prendre leur avis sur la marche à suivre la plus avantageuse à l'armée et à la France. Le général Laborde proposa de se replier par Castello-Branco et Guarda, sur Ciudad-Rodrigo et Salamanque, afin de se joindre à l'armée du maréchal Bessières. Pour l'exécution de ce projet, il fallait abandonner l'artillerie, les malades, et les équipages; il fallait s'attendre à se voir harceler continuellement et sur tous les points par les Portugais et les Espagnols, tandis que l'avant-garde anglaise tâtonnerait l'arrière-garde française. C'est tout au plus, dit le jeune Kellermann, commandant la cavalerie de Junot, si nous arriverons à Burgos avec la moitié de l'armée: » Telle était la situation de nos troupes en Portugal, lorsque Junot signa, le 30, la *convention de Cintra*, qui parut présenter des avantages qu'on n'avait pas eu lieu d'espérer. Elle statuait « que la rivière de Sizandra formerait la ligne de démarcation des deux armées; que les Français ne pourraient, dans aucun cas, être considérés comme prisonniers de guerre, et que toute l'artil-

lerie de calibre français, ainsi que les chevaux de la cavalerie, seraient transportés en France. »

21 février. *Siége et capitulation de Saragosse.* — Ce siége, l'un des plus destructeurs dont l'histoire fasse mention, fut suivi à deux reprises. Dès le premier blocus, les habitans montrèrent un courage et une constance héroïques. « Le général Palafox, dit le Manuel, fit faire les plus formidables préparatifs. Toutes les maisons, crénelées, garnies de munitions et d'artillerie, devinrent comme autant de forteresses dans lesquelles l'ennemi se retranchait, et qu'il fallait successivement attaquer. Les assiégés étaient décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, à s'ensevelir sous les ruines de Saragosse, plutôt que de se rendre aux Français. Les moines avaient pris les armes; à la tête des troupes, un sabre d'une main, un crucifix de l'autre, ils animaient les soldats. Une proclamation de Palafox engageait les femmes à s'armer, et l'on en vit plusieurs au milieu des balles et des obus, le mousquet sur le bras, imiter l'exemple des Espagnols. La superstition fut mise en œuvre; on fit des prières à la vierge *del Pilar*, pour laquelle tout l'Aragon avait une dévotion particulière, et dont les miracles avaient inspiré une confiance générale. » Palafox, sommé de se rendre, répondit: *guerre au couteau.* Le siége fut levé du 14 au 15 août; mais il fut repris en janvier, et poussé avec une sorte de fureur pen-

dant cinquante-deux jours. Les assiégeans minaient les maisons, les couvens, les édifices publics; vains efforts, inutiles désastres : les assiégés, fidèles à leur serment, se retranchaient derrière les décombres, et s'y défendaient encore. Enfin Palafox, malade, se rendit; la garnison défila devant le maréchal Lannes, et nous restâmes maîtres d'une place encombrée de ruines fumantes et de cadavres, sur laquelle, deux mois auparavant, s'élevait la ville de Saragosse.

On évalue la perte des Espagnols à 54,000 individus de tout âge et de tout sexe. Ce siége nous coûta 3,000 hommes, au nombre desquels on remarque le général Lacoste, 11 officiers du génie, et les capitaines en second, Reggio, Viervaux et Jancesse.

On cite, du côté des Espagnols la comtesse de Burita, qui avait formé une association des dames les plus distinguées par leur naissance et leurs richesses, pour donner des secours aux blessés, et que l'on vit souvent, avec ses courageuses compagnes, aller au milieu des plus grands dangers, remplir les honorables fonctions dont elles s'étaient toutes chargées.

A cette époque, une nouvelle guerre sur le Rhin force Napoléon de quitter la Péninsule, et même d'en rappeler différens corps. Nous allons le suivre dans cette expédition, après laquelle nous reviendrons à celle d'Espagne.

Seconde campagne en Autriche et en Pologne.

Le maréchal Davoust, duc d'Auerstaëdt, occupe Ratisbonne; Masséna, duc de Rivoli, s'établit à Ulm; le général Oudinot, à Augsbourg. Le duc de Dantzick commande les Bavarois, divisés en trois corps : l'un qui occupe Munich sous les ordres du prince royal; le second que commande le général Deroy à Landshut, et le troisième placé à Straubing sous les ordres du général de Wrède. Les Wurtembergeois occupent Heydenheim; le prince Poniatowski, à la tête des Polonais, est campé sous Varsovie; les Saxons se postent sous les murs de Dresde. Notre quartier-général est établi à Strasbourg.

20 avril. *Bataille d'Abensberg.* — Napoléon résolut de détruire le corps de l'archiduc Louis et celui du général Hiller, pouvant monter ensemble à 60,000 hommes. En conséquence, il donna ordre au duc d'Auerstaëdt de tenir en échec les corps de Lichtenstein, de Rosenberg et de Hohenzollern, tandis que le duc de Rivoli couperait les communications de l'ennemi, et désigna les divisions Gudin et Morand pour attaquer de front : lui, se mettant à la tête des Bavarois et des Wurtembergeois, il réunit leurs officiers en cercle et leur adressa un discours, qui, traduit en allemand par le prince

22 avril. Le duc d'Istrie poursuit les deux corps d'armée battus à Abensberg et à Eckmühl, et leur enlève, tant à Wilsbiburg qu'à Neumarkt, 1,800 h. avec des équipages, des caissons et plus de 400 voitures. On cite ici le trait suivant, plein d'un héroïque enthousiasme. Le 2e de ligne, colonel Delga, débouchait d'un bois en face d'un régiment de grosse cavalerie autrichienne, soutenu par plusieurs régimens d'infanterie hongroise. Le jeune Mortemart de Boisse voit dans sa compagnie des soldats de recrue qui n'ont pas encore d'armes : « Mes » amis, » s'écrie-t-il en s'élançant en avant de la ligne, « armons nos camarades avec les mousque- » tons de l'ennemi. » Il dit, se précipite, renverse un cavalier, et lui arrache son mousqueton. Les soldats du 2e, électrisés, l'avaient tous imité ; l'ennemi est en fuite, et le régiment a des armes.

Ce jeune héros était le fils d'un brave, M. de Mortemart père, qui en 1792, au camp de Maulde, capitaine au 56e de ligne, était retenu à l'ambulance par une large blessure à la poitrine. Il apprend que son régiment va marcher au combat : « L'honneur m'appelle, » dit-il au chirurgien-major, qui le trouvait trop faible pour se mettre à la tête de sa compagnie ; « l'honneur m'appelle, et je me sens assez de force pour battre l'ennemi. » Il part et fond sur les Autrichiens qui sont mis en déroute.

22 mai. *Bataille d'Essling. Le duc de Montebello.*

— Dès la veille, toutes les dispositions annonçaient une grande bataille; mais si l'intrépidité et la constance de nos braves ne pouvaient cesser d'être admirées, désormais la victoire, comme à la journée sanglante d'Eylau, devait être achetée par des pertes cruelles et nombreuses. La première que fit éprouver le succès d'Essling fut, dès le 21, celle du brave général des cuirassiers Espagne, qui, protégeant le village d'Enzersdorff, fut emporté par un boulet, après avoir fait plusieurs charges brillantes et s'être emparé de 14 pièces de canon. Le général Foulers fut dangereusement blessé dans le même engagement. Nous restâmes maîtres du champ de bataille. On cita la division du général Saint-Germain. Le 22, à quatre heures du matin, l'ennemi tenta de reprendre Enzersdorff; mais le duc de Rivoli, puissamment secondé par le général Legrand, repoussa vivement les attaques, et lui-même, attaquant à son tour, culbuta les Autrichiens.

Cependant le général Boudet occupait Essling, et l'ennemi s'étendait de la droite à la gauche pour embrasser Essling et Gross-Aspern. Napoléon ordonne de l'entamer par le centre. Le duc de Montebello s'élance à la tête de la division St-Hilaire, ayant à sa gauche le général Oudinot, et le général Boudet à sa droite. Tout est culbuté; le duc d'Istrie charge à la tête de notre cavalerie légère; les cuirassiers sabrent trois colonnes ennemies. C'en était fait de l'armée autrichienne, lorsque les élémens se décla-

rent contre nous. La crue subite des eaux du Danube vient de rompre les ponts que nous avions établis sur ce fleuve; nos parcs de réserve, une partie de la grosse cavalerie, et le corps entier du duc d'Auerstaëdt sont retenus sur la rive droite. Ce contretemps force Napoléon de s'arrêter au milieu de la victoire; il comprime l'essor de son armée, fait reconnaître le champ de bataille, et en confie la garde au duc de Montebello.

L'ennemi, surpris de ce mouvement au milieu de sa déroute, apprend l'évènement arrivé aux Français; il ramène ses équipages d'artillerie qui étaient en retraite, et fait jouer deux cents pièces de canon, depuis neuf heures du matin jusqu'à sept du soir. On cite ici les fusiliers de la garde, que commandait le général Mouton, et qui renversèrent les grenadiers ennemis fraîchement arrivés au camp; le général Gros, qui culbuta 700 Hongrois, parvenus jusqu'au cimetière d'Essling; les tirailleurs du général Curial, qui faisaient leurs premières armes. La vieille garde, commandée par le général Dorsenne, était en troisième ligne et formait un mur impénétrable. Trois fois les Autrichiens attaquent les villages d'Essling et de Gross-Aspern, trois fois ils en sont repoussés avec une force insurmontable: on juge qu'ils durent tirer 40,000 coups de canon, tandis que nous étions forcés d'épargner nos munitions. Cependant leur perte fut considérable; 12,000 des leurs restèrent sur le champ de bataille, au nombre desquels

étaient 23 généraux et 60 officiers supérieurs. Le feld-maréchal Weber et 15,000 hommes tombèrent en notre pouvoir avec quatre drapeaux. Mais de notre côté était une source intarissable de regrets; nous avions 1,100 hommes tués et 3,000 blessés; parmi ces derniers se trouvaient les généraux St-Hilaire et Durosnel, et le duc de Montebello, qui, vers les six heures du soir, avait eu la cuisse emportée par un boulet de canon.

On crut le duc mort en le voyant tomber; on le porta aussitôt sur un brancard, auprès de Napoléon, qui ne put retenir ses larmes à la vue de son brave et ancien compagnon d'armes : « Il fallait, dit-il, » que, dans cette journée, mon cœur fût frappé par » un coup aussi sensible, pour que je pusse me livrer » à d'autres soins qu'à ceux de mon armée. » Le duc alors, étant revenu de son évanouissement, l'embrasse et lui dit : « Dans une heure, vous aurez » perdu celui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été et d'être votre meilleur ami. » Les médecins les plus célèbres de l'Europe furent vainement appelés; tous les secours de l'art ne rendirent sa mort que plus douloureuse. Ce héros expira, le 31, à cinq heures du matin.

Il suffit à son éloge de citer ses nombreux travaux militaires : simple soldat, dans les premières campagnes de la révolution, adjudant de division en 1795, il fut fait colonel du 29e régiment de ligne à la bataille de Millésimo, et presque aussitôt général

de brigade. On le vit se distinguer au passage du Pô, à la bataille de Fombio, à Arcole, où il fut blessé. Il fit les campagnes d'Égypte et de Syrie, donna de nouveau des marques éclatantes de bravoure au siége de St-Jean-d'Acre, ensuite à Marengo, où il reçut un sabre d'honneur. Nommé commandant de l'avant-garde de la grande armée, lors de la reprise des hostilités avec l'Autriche, il se porta sur Louisbourg, et pénétra en Bavière, où il commença la campagne d'une manière brillante; nos succès à Wertingen, à Ulm, à Hollabrunn, à Austerlitz, à Iéna, sont en partie attribués à son intrépidité; mais il fit surtout des prodiges de valeur à Eylau. Il avait reçu treize blessures dans toutes ces batailles. Le corps de ce nouveau Bayard fut embaumé et transporté en France.

Le général Saint-Hilaire avait aussi été mortellement blessé; il tarda peu à suivre le duc de Montebello dans la tombe. Ce brave, qui avait fait glorieusement toutes les guerres de la révolution, avait été décoré du cordon rouge pour sa belle conduite à la bataille d'Austerlitz. Les journées d'Iéna, de Bergfried, d'Eylau, de Helsberg et de Tanu avaient successivement ajouté à sa réputation. Un décret ordonna qu'il lui serait élevé une statue sur le pont de la Concorde.

On crut pendant quelque temps que le général Durosnel avait été tué, mais il avait été fait prisonnier.

L'armée, le lendemain de la bataille, retourna

prendre sa position dans l'île d'Inder-Lobau. Le commandement du 2e corps fut donné au comte Oudinot.

Bataille de Wagram. La disposition des deux armées annonça ici deux systèmes opposés. L'armée des Autrichiens offrait un centre dégarni en faveur de ses extrémités; celle des Français, au contraire, se repliait sur son centre. Le prince de Ponte-Corvo occupe notre gauche, soutenu par le duc de Rivoli placé en seconde ligne; le duc d'Auerstaëdt, qui commande notre droite et la reporte sur le centre, s'y joint à huit lignes composées des corps du comte Oudinot, du duc de Raguse, de la garde et des cuirassiers. L'armée ennemie est composée des corps de Rosemberg, de Bellegarde, de Collowrath, de Lichtenstein, de Hiller, et de celui du prince de Hohenzollern qui seul forme le centre.

Cette bataille célèbre commença par les efforts du corps de Rosemberg pour déborder le duc d'Auerstaëdt. Napoléon se porte en personne sur ce point, et le fait renforcer par les cuirassiers du duc de Padoue, tandis que la division du comte Nansouty prend la division ennemie en flanc par douze pièces de canon. Le corps de Rosemberg est mis en déroute et fuit au delà de Neusiedel. Le duc d'Auerstaëdt, tournant aussitôt ce village, pousse de là sur Wagram, tandis que les corps du duc de Raguse et du général Macdonald sont disposés en colonnes d'attaque.

Cependant une ligne ennemie de 200 pièces d'artillerie se déploie entre Gross-Aspern et Wagram. Les divisions Nansouty, Lamarque et Broussier courent sur ce point soutenir le duc de Rivoli, avec 100 pièces de canon. Le général Lauriston, qui commande cette artillerie, attend pour faire feu qu'il soit à demi-portée. L'ennemi est aussitôt écrasé : son centre bat en retraite ; sa droite s'ébranle ; sa gauche est attaquée, débordée et mise en déroute par le duc d'Auerstaëdt. On cite les divisions Gudin et Broussier, qui se couvrirent de gloire. Le comte Oudinot s'étant alors porté sur Wagram, enleva la position avec le duc d'Auerstaëdt, qui avait commencé l'attaque.

Cette journée, dans laquelle le prince de Neufchatel rendit des services éminens, qui le firent nommer prince de Wagram, coûta aux Autrichiens 10 drapeaux, 40 pièces de can n, 20,000 prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux, colonels et majors, et 400 officiers. Leurs morts couvraient le champ de bataille. Nous fîmes aussi une perte considérable. Le nombre de nos morts n'est pas connu d'une manière positive ; mais on regretta surtout le général Lasalle, l'un de nos meilleurs généraux de cavalerie légère, le prince Aldobrandini, l'adjudant-commandant Duprat, et le colonel du 9e d'infanterie de ligne. Parmi les blessés, se trouvèrent les généraux Séras, Grenier, Vignolles, Sahuc,

Frère, Defrance et de Wrède, et les majors de la garde Daumesnil et Corbineau.

Toute la ville de Vienne avait pu être témoin de cette bataille, livrée presque à ses portes. Une nombreuse population était montée sur les plus hauts édifices et sur les clochers; l'empereur d'Autriche la contemplait du haut d'un belvédère. Les ducs de Rivoli, d'Auerstaëdt et de Raguse poursuivirent l'ennemi, qui fit encore de grandes pertes en hommes et en pièces d'artillerie. Toute la cour de Vienne prenait la fuite. Le 11, le prince de Lichtenstein se présenta pour traiter de la paix au nom de l'empereur d'Autriche, et obtint, le 12, un armistice. La paix fut conclue et ratifiée les 14 et 15 octobre.

SUITE DE LA GUERRE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

L'armée d'Espagne, considérablement affaiblie et privée de son chef, dont la présence semblait un talisman pour nos soldats et frappait les insurgés d'épouvante, a vu de tout côté s'accroître ses périls; des troupes de partisans se sont formées et ne cessent de la harceler; les Anglais ont débarqué de nouveaux corps; le manque de subsistances, des mala-

dies contagieuses ont aggravé sa situation, mais n'ont pu abattre son courage, et son impétuosité l'a conduite encore à des victoires.

27 juillet. *Bataille de Talavera.* — Vénégas, arrivé dans les environs de Tolède avec 30,000 hommes qui composent l'armée de la Manche, attendait inutilement la grande armée alliée. Joseph, en personne, à la tête de 25,000 hommes d'élite, l'attaque, est repoussé, revient à la charge et le culbute, secondé par le duc de Bellune, le maréchal Jourdan et le général Sébastiani. On cite le 9e d'infanterie, son colonel Meunier, et les divisions Lapisse, Villatte et Ruffin. Le 10e de ligne détruisit presque entièrement le 23e de dragons légers anglais et une division des gardes du roi d'Angleterre. Lord Wellington s'adjugea le gain de cette bataille, bien que 4,000 des siens fussent restés sur la place. Nous avions fait aussi une perte considérable. Parmi une grande quantité de nos braves, qui s'étaient fait remarquer, on distingue le 3e bataillon du 54e, les généraux Laplace, Chaudron-Rousseau, Liger-Belair et Leval, les colonels Lacoste, Philippeaux, Dermoncourt, Imer et Barrier; les chefs de bataillon Peneser et Vigex; Desmares, Toussaint, Deschamps, du 28e, et Legrand, du 38e. Nous perdîmes le général Lapisse, le major d'artillerie Stemetz et le colonel de Porbeck.

10 juillet. *Prise de Ciudad-Rodrigo.* — Les premiers qui reconnaissent la brèche et s'élancent dans la place sont les braves Thirion, Billaret et Bombeix. L'assaut allait être livré, le gouverneur se rend à discrétion. L'armée du duc de Wellington, témoin de ce siége, était contenue par le duc d'Abrantès, et ne fit aucun mouvement. La garnison pose bas les armes, et nous livre 6,000 hommes, 25 bouches à feu et beaucoup de munitions de guerre. Le gouverneur, don André Herrasti, avait long-temps refusé toute capitulation.

Ce siége nous fournit un acte extraordinaire d'intrépidité. Le capitaine du génie Maltzen, malgré un feu soutenu, pénètre dans le couvent de Sainte-Croix avec 150 grenadiers et 20 sapeurs, y brave avec eux une grêle continuelle de balles qui pleut des étages supérieurs, voit mourir plusieurs des siens, reçoit lui-même deux coups de feu, et ne consent à se retirer que lorsque la perte de la plus grande partie de sa troupe ne lui laissant plus aucun espoir de succès, il croit devoir enfin sauver celle qui lui reste. Le duc d'Istrie donna les plus grands éloges à la conduite du commandant du génie Valazé, et à celle des généraux Éblé, Rury, Loison, Mermet, Simon et Féret.

9, 10, 11 mai. *Garnison d'Alméida.* — Notre garnison d'Alméida semblait ne plus avoir qu'à se rendre, après la bataille de Fuentès de Onora, qui la

livrait à une armée victorieuse de 40,000 hommes ; mais elle était commandée par le général Brennier. Ce brave, averti par un soldat de la 6e d'infanterie légère, qui a eu le courage de venir, à travers mille périls, le prévenir de la situation de l'armée française, et lui apporter les ordres du prince d'Essling, assemble aussitôt les principaux officiers du fort; il ne leur cache point tous les dangers qu'ils vont courir, les conduit sur un point de la place d'où il leur montre la direction des chemins hasardeux qu'ils vont suivre. Sa troupe étant ensuite assemblée, il exécute ses ordres en faisant mettre hors de service l'artillerie, les munitions et les approvisionnemens, et part sur les onze heures du soir. Il avait aussi été chargé de miner les fortifications et d'y mettre le feu. L'explosion se fait entendre du 10 au 11 de l'armée française, et celle-ci commence à éprouver beaucoup d'alarmes sur le sort de la garnison; mais Brennier s'étant frayé un chemin à travers les bataillons ennemis au nord d'Alméida, et les ayant culbutés, a déjà gagné le pont de San-Felices, et ne tarde point à rejoindre le prince d'Essling, qui le croyait perdu. Cette action lui valut l'estime de l'armée et l'admiration des ennemis.

Au milieu de cette guerre malheureuse, on rencontre des traits d'une touchante humanité. Le suivant, que nous empruntons aux Mémoires de M. de Naylies, honore également nos soldats et le curé de Carballenos. Ce vénérable pasteur avait sauvé, dans

les premiers jours de février, un dragon français démonté. Il le tint long-temps caché, tantôt dans la sacristie, tantôt dans le clocher, où il lui portait à manger pendant la nuit. Apprenant enfin que les Français passent près du village, il fait habiller son dragon à l'espagnole, et achève ainsi de le mettre hors de péril en le faisant parvenir dans nos bivouacs. Pendant ce temps, des soldats pénètrent dans sa maison et la mettent au pillage. Nos braves, à cette nouvelle, s'empressent à leur tour de consoler ce généreux ecclésiastique, et ouvrent spontanément en sa faveur une souscription qui produit cent louis. « Il ne consentit à les accepter, dit M. de Naylies, qu'après avoir forcé celui qui lui devait la vie à recevoir de quoi s'équiper. Il y eut alors entre eux un combat de générosité fort attendrissant, et je vis de vieux soldats verser des larmes à l'aspect de leur camarade qui en répandait de joie et de reconnaissance dans les bras de son libérateur. »

Le prince d'Essling, à cette époque, quitte l'Espagne ; il est remplacé par le duc de Raguse.

9 et 10 août. Le duc de Dalmatie met en déroute l'armée de Murcie : de 20,000 hommes elle est réduite à 4,000.

15 mai. *Bataille sanglante de l'Albuhera.* — L'armée des alliés, réunie sur l'Albuhera, s'élève à 24,000 hommes, auxquels viennent se joindre

9,000 Espagnols commandés par le général Blacke. Le duc de Dalmatie, dont les troupes ne se montent qu'à 16,000 hommes, veut prévenir l'arrivée du renfort, et fait aussitôt faire une fausse attaque sur Albuhera par le général Godinot, tandis qu'il se porte lui-même sur la droite des ennemis. Le général Girard, arrivé au pas de charge, soutient à propos la cavalerie du général Latour-Maubourg ; la position était emportée, quand tout à coup les ennemis déploient leurs lignes et débordent considérablement les Français. Ce mouvement de supériorité est produit par l'arrivée du corps de Blacke. Un combat terrible suit ce mouvement, et les nôtres opposent au nombre leur infatigable intrépidité. On cite dans ce second choc le 2e de hussards, le 4e et le 20e de dragons Latour-Maubourg, et le 1er de lanciers de la Vistule, qui détruisirent complètement trois brigades d'infanterie anglaise. L'issue du combat resta indécise. On évalue toutefois la perte des alliés à 12,000 hommes ; la nôtre n'excède pas 2,800. Nous perdîmes les généraux Werlé et Pepin : « Werlé qui, depuis vingt ans, dit le général Sarrazin, était à Soult ce que Berthier était à Bonaparte, son fidèle compagnon de guerre, son confident de cœur. Werlé périt, comme le général Hogthon, en chargeant à la tête de ses troupes. C'était un honnête homme, un brave soldat, et un habile administrateur. » Nous devons citer encore le brave colonel du 28e d'infanterie légère Prefk, qui fut mortelle-

ment atteint lorsqu'il ralliait les soldats autour de son aigle sous le feu d'une brigade d'infanterie anglaise, tirant à quart de portée.

28 juin. *Prise de Tarragone.*—La résistance prolongée des Espagnols leur coûte 16,000 hommes. Le soldat français exalté se livre à des excès après la victoire. Nous prenons 500 milliers de poudre, 384 pièces de canon, 40,000 bombes ou boulets, et 20 drapeaux. Le général Suchet reçoit, après cette victoire, le bâton de maréchal. On regrette le général Salme, tué devant le fort d'Olivo.

28 août. Le général Gérard, attaqué à l'improviste par des corps anglais dix fois plus nombreux que les siens, résiste à l'ennemi, et opère sa retraite en bon ordre.

1er octobre. Les troupes espagnoles, aux ordres d'O'Donald, sont battues par le maréchal Suchet. On cite les généraux Harispe et Pâris, ainsi que le 4e et le 7e de ligne.

28 octobre. *Prise de Sagonte.*

LE GÉNÉRAL SALME
ET
LE CAPORAL BIANCHINI.

Au siége de Tarragone, en attaquant pour la troisième fois le fort d'Olivo, où une forte brèche venait d'être pratiquée, le général de brigade Salme, malgré toutes les difficultés du terrain, ordonne à ses troupes de monter à l'assaut. Au même moment, l'ennemi tente une nouvelle sortie; aussitôt le général, s'élançant à la tête du bataillon qui s'est le plus avancé, s'écrie : « Brave septième, » en avant !.... » Mais il est atteint d'une balle qui le renverse roide mort. Le régiment n'en continua pas moins son mouvement et fit payer cher aux Espagnols la perte de leur chef de brigade, qui fut regretté de toute l'armée.

Le général Salme avait déployé, dès les premières campagnes de la révolution, un talent militaire et une bravoure qui le placèrent, à cette époque, au nombre des officiers les plus distingués. Couvert de blessures et de gloire, général de brigade depuis 1793, et appelé à ce grade par une foule d'actions d'éclat, ce général, par une de ces bizarreries du sort qu'on ne peut ni prévoir ni expliquer, périt sur le même champ de bataille qu'il avait deux fois illustré dans les derniers combats qui avaient eu lieu, sans même être revêtu de la décoration des

braves. Cette récompense, méritée depuis si longtemps et sollicitée par le général Suchet, qui avait à cœur de réparer les injustices de la fortune et celles des hommes, envers un guerrier aussi recommandable, arriva seulement quelques jours après sa mort.

A cette affaire du fort d'Olivo, et le même jour, il se fit une action héroïque dont l'histoire ancienne et moderne n'offre que peu de modèles.

Le caporal Bianchi i, du 6e régiment de ligne italien, déjà doublement décoré, pour sa bravoure, de l'aigle de la Lég'on-d'Honneur et de la Couronne de Fer, présente au général Suchet, après l'assaut du fort, quatre officiers et cinq soldats espagnols qu'il a faits lui seul prisonniers.

« Quelle récompense souhaites-tu, mon brave? lui demande le général en chef.

« — L'honneur de monter le premier à la brèche lorsqu'on donnera l'assaut à Tarragone, » répond-il sans hésiter.

Le général Delort, de qui nous tenons ce fait, était présent à l'entrevue; il entendit la demande du général et la réponse du soldat.

Effectivement le jour marqué pour l'assaut, Bianchini, de service sur un autre point, rappelle à ses officiers la promesse qui lui a été faite par le général en chef, se fait relever, monte le premier sur la brèche et tombe aussitôt percé de quatre balles.

CAMPAGNE DE RUSSIE.

Ce n'est plus maintenant, comme dans les campagnes glorieuses d'Allemagne et de Prusse, une longue suite de brillans et rapides succès que nous avons à retracer; ici des revers, d'affreux désastres attendent nos braves, et ce sera bientôt à la grandeur de leur infortune que nous pourrons comparer leurs exploits; mais, comme aux batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, loin de les abandonner, nous nous plairons à faire ressortir leur constance, à montrer combien ils sont plus grands, plus admirables encore au sein du malheur. Quel que soit le but de cette guerre nouvelle, nous resterons fidèles à la loi que nous nous sommes imposée de ne jamais considérer le côté politique.

Napoléon avait des forces immenses. Nous devons à la *Relation circonstanciée de la campagne de Russie*, par M. Eugène Labaume, un état sommaire des corps qui composaient notre armée à cette époque, et duquel il résulte le tableau suivant.

Le 1[er] corps, formé des cinq divisions Morand, Friant, Gudin, Dessaix et Compans, cavalerie, général Girardin, est sous les ordres du prince d'Eckmühl (maréchal Davoust); le 2[e], formé des trois divisions Legrand, Verdier et Merle, cava-

lerie, général Castex, est commandé par le duc de Reggio (maréchal Oudinot); le 3ᵉ, formé des trois divisions Ledru, Razout et Marchand, cavalerie, général de Voelwarth, marche sous le duc d'Elchingen (maréchal Ney); le 4ᵉ, qui porte le nom d'armée d'Italie, et se compose des divisions Delzons, Broussier, Pino, et de la garde italienne, général Lecchi, cavalerie, général Guyon, est conduit par le prince Eugène; le 5ᵉ, qui se compose des Polonais, divisions Zaïonsheck, Dombrowski et Kamieniecki, cavalerie, général Kamenski, a pour chef le prince Poniatowski; le 6ᵉ se compose des Bavarois, divisions Deroi et de Wrède, cavalerie, général de Seydewitz, et obéit au maréchal Gouvion-Saint-Cyr; le 7ᵉ se compose des Saxons, divisions Lecoq et Funks, cavalerie, général de Gablentz, et suit le général Reynier; le 8ᵉ, qui se forme des Westphaliens, divisions Tharreau et Ochs, cavalerie, général Chabert, est commandé par le duc d'Abrantès (général Junot), sous les ordres de Jérôme Bonaparte; le 9ᵉ, sous les ordres du duc de Bellune, comprend la division Parthouneaux, celle du général Daendels, à la tête des Bergois, des Badois et des Hessois, et celle du général Girard à la tête de corps polonais, cavalerie, généraux Delaître et Fournier; le 10ᵉ, formé des Prussiens, commandés par le général d'Yorck, et d'une division de Polonais et de Westphaliens, aux ordres du général Grandjean, cavalerie, général Massemback,

est guidé par le duc de Tarente (maréchal Macdonald); le 11e, enfin, que forment les divisions Heudelet, Lagrange, Durutte et Morand, cavalerie, général Cavaignac, est commandé par le duc de Castiglione (maréchal Augereau). Onze corps, formant, avec leur état-major, près de quatre cent mille hommes, et près de quatre-vingt mille chevaux, auquel nombre il faut joindre le corps auxiliaire autrichien du prince de Schwartzenberg; la garde, général Claparède, commandant la division de la Vistule; quatre corps de cavalerie, savoir: 1er, formé des divisions Bruyères, Saint-Germain et Valence, sous le général Nansouty; 2e, formé des divisions Pajol, Wathier et Defrance, sous le général Montbrun; 3e, formé des divisions Chastel, Doumerc et Lahoussaye, sous le général Grouchy; 4e, formé des divisions polonaises général Rozniecki, et saxonnes, général Lorge, sous le général Latour-Maubourg; un grand parc d'artillerie, sous le général Lariboissière: un grand parc du génie, sous le général Chasseloup-Laubat; les équipages militaires aux ordres du général Picard, et les huit garnisons suivantes: Magdebourg, général Michaud; Dantzick, général Lagrange; Stettin, général Léobert; Custrin, général Fornier-d'Albe; Glogau, général Laplane; Berlin, général Durutte: Stralsund; général Morand; Kœnigsberg, général Loison; la division princière, composée des troupes des princes de la confédération, réunies aux cohortes

de la garde nationale du premier ban, sous les ordres du général Carra-Saint-Cyr ; les troupes napolitaines, commandées par le général Destrées ; les troupes danoises, aux ordres du général Eswald ; les divers dépôts de cavalerie, commandés par le général Bourcier, et les troupes en marche : en tout, d'après la récapitulation de M. Eugène Labaume, 680,500 hommes, et 176,850 chevaux.

De tous ces corps, les huit premiers se mettent en marche, ainsi que la garde et trois grands corps de cavalerie, qui portent le nom de réserve ; en tout, environ 300,000 fantassins et 60,000 cavaliers. Ces corps sont accompagnés de plus de 1,000 bouches à feu, réparties dans chacun d'eux.

L'armée russe est composée de 47 divisions, dont 8 de cavalerie, et ne se divise qu'en 1re et 2e armées d'ouest ; la 1re, commandée par le général Barclay de Tolly ; la 2e par le prince Bagration.

28 juin 1812. *Entrée à Wilna.* — Les deux armées n'étaient pas éloignées l'une de l'autre, et l'on pouvait s'attendre à une grande bataille ; mais notre cavalerie légère à peine approche de Wilna que les Russes sortent de cette ville, et qu'une députation des principaux magistrats vient en présenter les clefs à Napoléon. Le plan des Russes, d'après l'avis du général Barclay de Tolly, était, assure-t-on, de laisser pénetrer les Français au sein de la Russie, où leur armée se détruirait d'elle-même. Cependant

quelques rencontres amenèrent divers engagemens où les Français ont l'avantage.

27 juillet. *Combat de Witepsk.* — 200 voltigeurs du 9e, et presque tous nés à Paris, soutiennent héroïquement, en présence même de l'armée française, le 16e de chasseurs contre une fourmillière de cosaques, qu'ils mettent en déroute. Napoléon, témoin de ce spectacle, récompense ces braves. Furent cités par le général Delzons, le colonel du 8e léger, Serrent, les chefs de bataillon Ricart, Poudret de Sèvres, Demay et Chotard, les capitaines Bonardelle et Desjardins; par le général Broussier, le chef de bataillon Villemain, le capitaine du 9e de ligne Guyard et le lieutenant d'artillerie légère Laguérinais, qui mourut héroïquement sur sa pièce en la défendant seul contre plusieurs ennemis. Murat, ayant ordonné à la cavalerie de couper une colonne, et les difficultés du terrain ayant un instant arrêté ces braves, s'écrie avec une héroïque impétuosité, en tirant son épée du fourreau : « Que les plus braves me suivent ! » Les Russes, après avoir fait une vigoureuse résistance le 27, nous abandonnent la ville le 28.

Nous remportions, sur d'autres points, divers avantages non moins disputés. Entre autres faits d'armes dignes d'être remarqués, on cite celui du 2e corps, aux ordres du maréchal Oudinot. « Le duc de Reggio, dit l'auteur de la relation déjà

çitée, en poussant des reconnaissances sur Sabeï, rencontra l'armée de Wittgenstein qui venait à lui, ayant été renforcée par le corps du prince Repnin. Le combat s'engagea auprès du château de Jakoubovo; la division Legrand, jusqu'à dix heures du soir, soutint presque seule le combat. Le 56e de ligne fit éprouver aux Russes des pertes considérables. Malgré cela, le lendemain ils osèrent tenter le passage de la Dwina. Le duc de Reggio ordonna alors au général Castex de ne s'y point opposer; l'ennemi donna dans le piége, et le 1er août il se porta sur Drissa et se mit en bataille devant le 2e corps. 15,000 hommes, formant la moitié de l'armée de Wittgenstein, avaient passé la rivière, lorsqu'on dirigea contre eux une batterie masquée de 40 pièces de canon, qui, pendant une demi-heure, tira à portée de mitraille : en même temps la division Legrand prit part à l'action, et sitôt qu'elle eut tourné en notre faveur, arriva la division Verdier, au pas de charge et la baïonnette en avant : les Russes furent jetés dans la rivière, perdirent 3,000 hommes et 14 pièces de canon; en poursuivant leurs débris sur la route de Sabeï, on compta 2,000 morts, parmi lesquels était le général Koulniew, officier de troupes légères fort distingué.

15 août. *Bataille de Smolensk.* — Les Russes, qui s'étaient portés en grande partie sur la rive droite du Borysthène, parce qu'ils pensaient qu'ils

seraient attaqués de ce côté, voyant arriver l'armée française par la rive gauche, se crurent cernés et changèrent en hâte de position. Notre gauche fut commandée par le duc d'Elchingen ; le centre, par le prince d'Eckmühl ; la droite, par le prince Poniatowski. Murat se plaça sur le côté avec la cavalerie, et la garde resta en réserve. Dans cet ordre, les Français attaquent Smolensk. Poniatowski s'occupe de détruire les ponts pour couper la communication entre les deux rives ; le prince d'Eckmühl livre l'assaut à deux faubourgs retranchés. « Le général Friant, dit M. Labaume, acheva l'investissement entre le premier corps et celui des Polonais. Vers midi, la cavalerie du général Bruyères chassa celle des Russes, et prit possession du plateau le plus rapproché du pont. Là, 60 pièces furent disposées en batterie, et tirèrent si juste sur les masses restées sur l'autre rive, que celles-ci furent contraintes de se retirer.

» Pour répondre à cette batterie, on nous en opposa deux de 20 pièces. Le prince d'Eckmühl, chargé d'enlever la ville, confia l'attaque du faubourg de droite au général Morand ; celle du faubourg de gauche, au général Gudin. Après une vive fusillade, ces deux divisions enlevèrent les positions de l'ennemi, et le poursuivirent avec une rare intrépidité jusque sur le chemin couvert, qu'ils trouvèrent jonché de cadavres. Sur notre gauche, le duc d'Elchingen enleva de même les retranchemens

occupés par les Russes, et les contraignit de rentrer dans la ville et de se réfugier dans les tours ou sur les remparts, qu'ils défendirent avec acharnement. Alors le général Barclay de Tolly, prévoyant qu'on allait tenter l'assaut de la ville, fit renforcer la garnison par deux nouvelles divisions et deux régimens d'infanterie de la garde. Le combat dura toute la nuit; mais, bientôt après, on aperçut des colonnes de fumée; à mesure que l'obscurité devenait plus grande, on voyait distinctement les flammes qui, dans un instant, se communiquèrent aux principaux quartiers de la ville de Smolensk. A une heure après minuit, les débris de la ville furent abandonnés. Nos premiers grenadiers, à deux heures du matin, se disposaient à monter à l'assaut, quand, à leur grande surprise, ils s'aperçurent que la place était entièrement évacuée. Nous en prîmes possession, et nous trouvâmes dans ses murs plusieurs pièces d'artillerie que l'ennemi n'avait pu emmener. »

7 septembre. *Bataille de la Moskwa.* — Nous sommes à peu de distance de Moskow Le soleil, environné, en se levant, de brouillards épais, tout à coup les écarte et se montre radieux. Napoléon, prompt à saisir l'occasion d'exciter l'enthousiasme des troupes, s'écrie : « Soldats, voilà le soleil d'Austerlitz! » L'armée était déjà rangée en bataille; le signal de l'attaque est donné.

Le général Pernetti engage l'affaire, à la tête de la division Compans, avec 30 pièces de canon. Le général Compans est blessé. Le prince d'Eckmühl a son cheval tué sous lui. La 13[e] division (4[e] corps) s'empare de Borodino, village dont la position est importante, mais que l'ennemi incendie en le quittant. L'impétuosité du 106[e] régiment l'entraîne à franchir la rivière de Kologha, et manque de le livrer à l'ennemi ; le secours qu'il reçoit à temps du brave 92[e] le délivre, mais nous coûte le général Plausaune, qui tombe atteint d'une balle, et universellement regretté.

Cependant les efforts généraux avaient pour objet la possession d'une grande redoute, établie sur un plateau, d'où les batteries ennemies faisaient un feu horrible. Le 14[e], traversant le Kologha, se place dans un ravin voisin. Le général Morand, qui contient les lignes russes, détache le 30[e], qu'il envoie contre la redoute, et qui réussit à l'emporter. La victoire était gagnée ; mais le général Kutusoff revient, attaque de toutes ses masses ; en vain 300 pièces de canon les foudroient, la redoute est reprise par les Russes au prix de leur sang qu'ils prodiguent. Heureux sur ce point, Kutusoff dirige aussitôt ses forces sur le centre. Les lignes françaises plient et vont se rompre, quand le général Friant, accouru avec 80 pièces de canon, culbute l'ennemi et le met dans le plus grand désordre. Alors le prince Eugène, qui combattait au centre

et qui fit des prodiges dans cette journée, s'élance au milieu des régimens dont il est chéri, et qu'il a souvent encouragés par sa propre intrépidité; confondu parmi les soldats, il les excite, échauffe leur courage en leur rappelant leurs plus glorieux faits d'armes; s'adressant au 9e de ligne : « Braves soldats, leur dit-il, souvenez-vous que vous m'aviez à votre tête, quand à Wagram vous battiez l'ennemi.» Nansouty, Saint-Germain, Paultre, Chouard et Pajol, en ce moment, se couvraient de gloire en balayant la plaine avec leur cavalerie; Montbrun, avec ses cuirassiers, s'élance vers la grande redoute. Les soldats, électrisés, gravissent la hauteur qui domine l'armée française, et qui, « dans l'instant, dit M. Labaume d'une manière pittoresque, sembla ne plus former qu'une montagne de fer mouvante: l'éclat des armes, des casques et des cuirasses, frappés par les rayons du soleil, se mêlait à la flamme des canons, qui, de tout côté, vomissant la mort, donnaient à la redoute la forme d'un volcan au milieu d'une armée. »

Ces cavaliers sont accueillis par une décharge terrible qui les repousse. Mais, sous ce feu même, le prince Eugène et son état-major, à la tête de la division Broussier et des 13e et 30e, courent sur la redoute et entrent par sa gorge : elle est de nouveau emportée; les canonniers sont massacrés sur leurs pièces. Furieux de ce revers, les cuirassiers de la garde russe, troupe brillante et formidable,

accourent et se précipitent sur les cuirassiers de Montbrun. Ce choc terrible est suivi d'un combat à outrance. Des deux côtés, même bravoure, même adresse, même acharnement. Le champ de bataille fut couvert de morts appartenant aux deux partis; le brave général Montbrun, nommé l'honneur de notre cavalerie légère, le digne successeur du général Lasalle, tomba sans vie. Cependant la redoute n'offrait plus qu'un monceau de cadavres; les lignes russes, après quelques efforts menaçans, rencontrent le duc d'Elchingen qui, secondé par les généraux Grouchy, Morand et Gérard, exécute un mouvement décisif et qui donne la victoire. L'ennemi se retire enfin, et nous laisse le champ de bataille.

La perte des Russes, dans cette journée, est portée à 40,000 hommes hors de combat, 50 généraux tués ou blessés, au nombre desquels se trouvaient le prince Bagration, qui mourut peu de jours après, le prince Charles de Mecklenbourg et les généraux Tutschoff, Rajewski, Gotschakoff, Kanoviritzin, Kretoff, Woronzow, Kranowitsk et Boschmetieff I et II. Notre perte aussi fut immense, et nous eûmes également à déplorer la perte de beaucoup d'officiers supérieurs. Parmi ceux-ci, on cite le général Huart, qui, lié d'une tendre amitié avec le général Plausanne, partagea le même jour la gloire de sa mort sur le champ d'honneur, et fut placé dans le même tombeau. Nous perdîmes encore les

généraux Compère, Mar'on, Lonabère, l'aide-de-camp Lepel, et avec le général Montbrun, le général Auguste Caulaincourt, jeune officier qui donnait les plus grandes espérances, et qui fut tué lorsqu'il s'élançait dans la redoute à la tête du 5e des cuirassiers. L'un des premiers qui entrèrent par la gorge fut le jeune Saint-Marcelin de Fontanes, qui reçut un grand coup de sabre sur le cou. 30 de nos généraux furent blessés, entre autres Grouchy, Rapp, Morand, Dessaix, Lahoussaye. Le prince Eugène et son état-major ne cessèrent de se trouver au milieu des balles et de la mitraille. L'écuyer de ce prince, Bellisoni, eut un cheval tué sous lui, et son aide-de-camp, Maurice de Méjean, fut blessé près de lui à la cuisse.

L'ennemi, poursuivi sur la route de Mojaïsk, fit encore de grandes pertes, dans un combat des plus vifs, à la suite duquel Napoléon fit brûler la ville.

14 septembre. *Entrée dans Moskou*, que les Français trouvent désert.

16 septembre. *Incendie de Moskou;* retraite de l'armée française.

20, 21 septembre. Napoléon entre dans Moskou, et s'établit avec la garde et les états-majors, au Kremlin, qui n'avait pas été détruit. Le temps est encore beau. Les négociations entre les deux empereurs donnent quelque espoir d'accommodement.

12 octobre. Un convoi d'artillerie, venu d'Italie, sous les ordres du major Vivès, est pris par les cosaques, et repris par le général Ornano. Ces mêmes cosaques veulent ressaisir leur proie le 15, et sont mis en fuite par la division Broussier.

24 octobre. *Combat de Malo-Jaroslavetz.*— Deux bataillons de la division Delzons s'étaient placés sur le plateau de Malo-Jaroslavetz; un ennemi, supérieur en nombre, se montre tout à coup, et les force d'abandonner leur position. Le prince Eugène alors fait marcher toute la division; un combat terrible s'engage, mais des renforts arrivent aux Russes. Le brave Delzons veut animer les siens, et court au plus fort de la mêlée; une balle lui perce le front, et le renverse sans vie. Ce brave officier est aussitôt remplacé par le général Guilleminot, et la 14ᵉ vole au secours de ses frères d'armes; mais les colonnes russes ne cessent de s'accroître, et le colonel Forestier fait de vains efforts pour animer les combattans; les chasseurs et les grenadiers de la garde italienne, que commande le général Lecchi, volent à leur tour, reprennent la position, et sont encore près de l'abandonner, quand la division Pino arrive, s'élance comme un torrent, culbute l'ennemi au pas de charge, et s'établit victorieuse sur le plateau. L'affaire toutefois se prolonge, et on combat jusqu'à neuf heures du soir.

Cette victoire fut chèrement achetée. Le frère du

brave Delzons, en voulant l'arracher à l'ennemi, fut blessé à mort. Le général Pino revint couvert de sang, et après avoir vu tomber son frère à ses côtés. Le corps du prince Eugène avait perdu encore les généraux Lévié et Gifflenga, officiers d'un grand mérite; les grenadiers du 35e de ligne regrettaient leur colonel. Le général Fontane était blessé. Le 4e corps fut très loué. Le vice-roi avait déployé de grands talens militaires. Napoléon lui dit : « Eugène, l'honneur de cette journée vous appartient tout entier. » On assure que le prince, qui n'avait que 20,000 hommes, avait soutenu le choc de neuf divisions russes, fortes de 10,000 hommes chacune. Cette assertion est donnée sur le témoignage d'un Anglais, témoin oculaire du combat de Malo-Jaroslavetz.

L'ATTAQUE D'UN CONVOI

EN RUSSIE.

Vers cette époque, un détachement du 5e de hussards, composé tout au plus d'une trentaine de cavaliers, quittait une division de l'armée française pour s'aventurer au loin, et chercher à faire du fourrage et des vivres. Cette petite troupe, com-

mandée par un lieutenant, avait ordre de se diriger vers un château éloigné de douze ou quinze verstes, d'en enlever tout ce qui s'y trouvait de subsistances, et de revenir ensuite, le plus tôt possible, avec le butin qu'il aurait fait. Il fallait donc agir avec promptitude et adresse, pousser droit au but, et avant que l'ennemi n'eût le temps de surprendre cette poignée d'hommes qui s'aventurait ainsi. Un juif, qui devait servir de guide, fut placé entre le lieutenant et un jeune maréchal-des-logis. A huit heures du soir, on se mit en marche, et bientôt au cliquetis des armes succéda le calme des champs : le canon, qui grondait au loin, rappelait seul la présence de deux nations rivales.

Ces grandes plaines de la Russie, ces misérables huttes qui ensevelissent des hommes pleins de vie, cette détresse qui règne toujours sur un sol ingrat, tout, enfin, frappait l'ame d'une impression pénible. Et puis des forêts immenses, noires et silencieuses, semblant, par le bruissement de leur épais feuillage, donner un salut de mort à l'être vivant qui les franchissait.

La nuit s'avançait, comme pour prêter sa mélancolie aux scènes déplorables que présente la guerre, et rendait aussi les soldats plus attentifs; personne ne parlait. Deux hussards, détachés en avant, examinaient avec précaution le terrain qui se développait devant eux. Le détachement marchait ainsi depuis deux heures, et, après s'être engagé dans un

petit bois, il était sur le point d'en sortir, lorsque le maréchal-des-logis adressant la parole à l'officier :

« Mon lieutenant, lui dit-il, n'entendez-vous rien ?

— Halte ! » s'écria l'officier à demi-voix en s'adressant à sa petite troupe.

En effet, une espèce de bourdonnement sourd retentissait dans le lointain, et bientôt les deux hussards qui précédaient le détachement se replièrent sur lui.

« Eh bien ! qu'est-ce donc ? » leur demanda l'officier avec impatience.

« La nuit est noire, mon lieutenant, répondit un des éclaireurs, nous n'avons rien vu ; mais il y a quelque chose, c'est sûr.

— Ce sont des cosaques, dit un soldat.

— Allons, silence !... » répliqua l'officier.

Tout le monde se tut et prêta l'oreille avec attention ; chacun cherchait à percer dans l'obscurité, pour découvrir ce qui se passait en avant.

« Entendez-vous, mon lieutenant, reprit le maréchal-des-logis, entendez-vous ce bruit régulier ? c'est de la cavalerie ; encore ces damnés de cosaques ! Et, machinalement, le jeune soldat porta la main à la poignée de son sabre.

— Viennent-ils de ce côté ?

— Ma foi ! mon lieutenant, je ne sais ; mais s'ils viennent..., eh bien ! on les verra.

— Peut-être passeront-ils derrière nous......, si nous poussions en avant ? »

Le lieutenant allait commander : « Au trot, » lorsque, le bruit venant à augmenter, le hennissement d'un cheval retentit dans la plaine.

« Il est trop tard, mon lieutenant, dit à voix basse le maréchal-des-logis ; si nous avançons encore, nous allons tomber au milieu d'eux, et nous ne sommes pas de poids... Mais, c'est égal, avançons, si vous voulez...

— Tu as raison : pied à terre ! — Pied à terre ! reprit aussitôt l'officier. Vite, éloignez-vous de quelques pas les uns des autres, tenez le fourreau de vos sabres ; restez devant vos chevaux....., et silence, encore une fois...., le premier qui bouge !.... Et toi, dit-il en s'adressant au juif qui avait servi de guide, si tu prononces une seule parole, si tu fais un geste..., tu es mort. »

Et en disant ces mots, l'officier dirigea la pointe de son sabre sur la poitrine du pauvre israélite, qui, soudain, demeura immobile comme une statue.

A peine les ordres du lieutenant avaient-ils été exécutés, que la cavalerie ennemie était déjà tout près. Un silence de mort régna sur-le-champ parmi la petite troupe, et chacun attendit l'évènement avec cette résignation qui caractérise le vrai soldat.

En effet, un gros de cosaques s'avançait le long

de la lisière du bois. Les Russes, après avoir poussé une reconnaissance sur la droite de l'armée française, regagnaient leur cantonnement; la nuit était sombre, et leurs éclaireurs, s'engageant dans le bois, passèrent à quelques pas des trente hommes que les arbres et l'obscurité dérobaient à leurs regards. Puis ensuite cette cavalerie chemina silencieuse et serrée comme une vague qui se déploie; on entrevoyait çà et là de petites masses noires, et parfois l'œil distinguait aussi le fer brillant des lances que les cavaliers tenaient élevées. Bientôt le bruit diminua, et, quelques minutes après, la lune se dégageant tout à coup d'un nuage, on vit toute cette masse gravir un petit tertre, s'éloigner et disparaître entièrement.

« Et d'une ! s'écria le maréchal-des-logis.

— Nous tremperons la soupe ce soir, dit un hussard.

— Pas de précipitation, car ce n'est pas sûr encore, dit un second.

— J'ai cru un moment que nous étions frits, dit un jeune soldat, dont la lèvre supérieure n'était pas, comme celle de la plupart de ses camarades, ombragée d'une épaisse moustache.

— Tais-toi, conscrit, répliqua aussitôt un vieux brigadier, décoré d'une demi-douzaine de chevrons..., tu n'as pas la parole aujourd'hui. »

Et, en disant ces mots, le vieux soldat fit passer vivement, de droite à gauche, l'énorme morceau

de tabac qu'il tenait toujours en permanence dans sa bouche.

Le jour commençait à poindre, lorsqu'on découvrit le château qu'on cherchait. Un quart d'heure après, le détachement y arriva. Depuis deux jours, la famille qui y faisait sa résidence habituelle l'avait abandonné, mais un régisseur fidèle y était resté pour agir suivant les circonstances.

Les hussards mirent pied à terre, et après que l'officier eut informé l'intendant de la mission dont il était chargé, tout le monde s'occupa de rassembler les provisions qui pouvaient être emportées, et en un instant deux chariots en furent chargés. Après quoi, les cavaliers se répandirent dans les vastes appartemens du château, où, pour se dédommager de longues privations, ils se mirent d'abord à boire, puis ensuite ils furetèrent partout, non dans l'intention de s'emparer de quelques objets précieux, mais seulement poussés par un sentiment de curiosité; quelques uns d'eux ayant pénétré jusque dans une petite pharmacie, située à l'extrémité du château, vidèrent dans leurs gourdes les matières spiritueuses contenues dans plusieurs bocaux; d'autres, plus hardis, ne craignirent pas d'y porter les lèvres, et d'assurer aussitôt à leurs camarades que ces eaux bleues, vertes et jaunes étaient excellentes; après quoi, chacun revint dans la cour du château, où le lieutenant, après avoir examiné les chariots et s'être assuré que tous les

chevaux avaient mangé, partit avec sa troupe, et reprit la route qu'il avait parcourue quelques heures auparavant. On hâta le pas; car dans les expéditions de cette nature on est pressé de rejoindre les siens; et puis, un convoi, quelque peu considérable qu'il soit, donne toujours de la responsabilité et de l'inquiétude; aussi marcha-t-on long-temps sans parler.

« Au moins, nos camarades auront de quoi se refaire, dit l'officier au maréchal-des-logis; nous serons bien reçus cette fois.

— Oui, mon lieutenant; d'autant plus que nous allons arriver devant Smolensk, et je pense bien que l'empereur voudra y entrer, seulement histoire de voir comment les rues y sont faites; aussi je crois qu'il y aura des mots.

— Pourvu que nous arrivions à l'heure! dit à à son tour le vieux brigadier, car je n'aime pas qu'on jase quand je n'y suis pas.

— Sois tranquille, l'ancien, reprit le maréchal-des-logis, il y en aura pour tout le monde, quand viendra le dialogue définitif. »

Le lieutenant allait dire quelque chose, lorsqu'il entendit ses soldats chuchoter entre eux et regarder en arrière.

« Mon lieutenant, nous sommes encore poursuivis, » dit l'un d'eux.

« Oui, mon lieutenant, dit le premier chef de file; tenez, regardez là-bas cette masse... »

En effet, on distinguait à une certaine distance

un corps mobile qu'on reconnut encore pour de la cavalerie, à la rapidité de sa marche.

L'officier, dont le but était de regagner son régiment avec le butin enlevé, donna aux conducteurs des chariots l'ordre d'avancer le plus rapidement possible, et tout le détachement se mit au trot; mais à chaque instant les chariots étaient arrêtés par les difficultés du terrain. Il fallait marcher à travers champs; les obstacles se multipliaient, et souvent une roue mal fixée quittait l'essieu, et allait tomber à quelques pas. Cependant la colonne ennemie approchait, il fallait abandonner une de ces charrettes pour sauver l'autre, à laquelle un renfort de chevaux fut attelé. Bientôt on put distinguer un régiment de cosaques réguliers.

« Poussez en avant! s'écria le lieutenant en s'adressant au conducteur du chariot; nous ne sommes pas éloignés de l'armée. »

Et, après avoir donné cet ordre, il forma promptement sa petite troupe en bataille et attendit l'ennemi de pied ferme, le pistolet au poing.

Les cosaques venaient de se déployer aussi; leurs cornets sonnaient la charge. En un clin d'œil ils s'élancent ventre à terre sur les hussards, avec des cris de *houra* prolongés, et une mêlée sanglante s'engagea aussitôt. Les Français, fidèles à leur gloire, se battent en désespérés; les lances volent en éclats; des coups terribles sont échangés. Déjà plusieurs des leurs sont tués, d'autres sont blessés :

le brave maréchal-des-logis a été tué roide, le lieutenant, atteint d'une balle, est gisant aux pieds de son cheval.

Le vieux brigadier, seul, invulnérable au milieu de cette mêlée, encourage de la voix et de son exemple le jeune conscrit qui fait des merveilles à ses côtés. Tous deux, entourés d'une douzaine de cosaques, exécutent avec leurs sabres un moulinet aussi rapide que savant.

« Tiens bon, conscrit, dit le brigadier, si tu ne veux pas laisser ton cuir à ces chameaux-là ! Et, s'adressant aux hussards, qui se sont dispersés çà et là : et vous autres, tapez ferme sur ces sauvages... Vive l'empereur !... Tiens, pare-moi celle-là, toi, le bonnet pointu... Enfoncé ! Vive l'empereur ! » Et l'officier de cosaques, perforé d'un coup de sabre-modèle par le vieux brigadier, tombe mort à ses pieds.

Cependant cette petite troupe, cernée et poussée de toute part, allait être taillée en pièces infailliblement, car les cosaques venaient d'être tro bien étrillés, surtout par le brigadier et le jeune hussard, pour leur faire grace de la vie, en se contentant de les faire prisonniers, lorsque, fort heureusement pour eux, deux escadrons de cuirassiers, que les Français envoyaient en reconnaissance sur le flanc de l'armée, parurent tout à coup. Ceux-ci voient le danger de leurs camarades; ils entendent les cris des combattans ; à l'instant, la trom-

pette sonne la charge; les sabres brillent, la colonne s'ébranle, se déploie et part au galop; la terre tremble sous cette masse de fer ; la foudre semble se précipiter du ciel ! Alors la mêlée cesse ; les Russes comprennent leur infériorité et le péril qui les menace. Ils quittent le champ de bataille, leur cavalerie se disperse et s'éloigne avec la rapidité de l'éclair. Bientôt ils disparaissent; mais nombre de cosaques à longue barbe ont trouvé la mort sous le sabre des hussards et gisent à côté des Français.

Le lieutenant respirait encore ; on le plaça sur le chariot qui avait été sauvé. Le corps du maréchal-des-logis fut relevé, ainsi que celui de plusieurs hussards, morts glorieusement. Le triste convoi se remit en route, escorté par quelques cuirassiers; après une heure de marche, on découvrit les avant-postes français.

Le détachement était attendu avec autant d'inquiétude que d'impatience; on accourut à sa rencontre, et l'on se réjouissait déjà à la vue d'un chariot si bien chargé. Les officiers s'avancèrent pour féliciter leurs camarades du succès de leur expédition ; leur joie fut courte : ils apprirent ce qui s'était passé, et combien de vaillans soldats avaient péri. On se presse, on entoure la charrette pour en descendre le lieutenant blessé ; on le pose doucement à terre; le devoir de cet officier était accompli !

Un chirurgien s'approche... le brave lieutenant était mort.

Et ce fut seulement alors que le vieux brigadier s'aperçut qu'il était blessé ; il avait reçu deux coups de lance et trois coups de sabre... « Oh ! oh ! dit-il en souriant, quand je disais que ces sauvages-là n'y entendent rien... Est-ce que je me suis amusé à les blesser, moi ? »

16 novembre. *Combat de Krasnoé.* — Les Français ne sont plus qu'à peu de distance de Krasnoé, lorsque les généraux Guyon et Poitevin voient arriver un parlementaire qui vient, dit-il, de la part du général Milloradowith, annoncer que Napoléon a été battu la veille avec sa garde, que le vice-roi se trouve cerné par 20,000 hommes, et proposer à ces généraux de se rendre à des conditions honorables. Ces officiers n'ignorent pas qu'une affaire sérieuse a eu lieu la veille sur un autre point, et que les Français ont eu le dessous, mais ils répondent intrépidement que s'ils sont cernés par 20,000 hommes, ils en ont 80,000 à opposer. Le prince Eugène, instruit de ces circonstances, et résolu de périr plutôt que de flétrir une campagne que ses revers même rendent glorieuse, fait mettre la 14e en bataille, et lui ordonne de marcher à l'ennemi. Celle-ci avançait, précédée de 2 pièces de canon, les seules qui lui restassent, lorsque les Russes, retranchés sur un plateau, découvrent 40 pièces d'artillerie qui

culbutent et détruisent nos rangs. Le général Ornano court secourir cette division, en tête de la 13e; un boulet passe si près de lui, que ce général tombe de cheval et qu'il est cru mort. Le colonel Delfanti, officier d'ordonnance du prince, vient remplacer Ornano, et, assailli par une grêle de balles et de mitraille, reçoit deux fortes blessures qui le forcent de quitter les rangs. Comme il se retirait, le jeune de Villefranche, auditeur au conseil d'État, n'écoute que sa sensibilité et lui donne le bras; un boulet part, brise les épaules du colonel et emporte la tête du généreux Villefranche. Une manœuvre habile du prince Eugène sauve l'armée; il feignit de vouloir se faire jour sur la gauche, et fit défiler vers la droite; la 14e périssait dans cette retraite, sans la présence d'esprit du colonel Kiski, à qui la langue russe était familière, et qui, trompant une védette, fit passer la division pour un corps qui sortait du camp d'Ouwarow, et qui marchait en expédition secrète.

Cependant la 15e, commandée par le général Triaire, restait en arrière. On attendit la nuit; mais la lune, au lieu de prêter une obscurité propice, offrit une clarté désolante. Malgré ce contre-temps, cette brave division parvint enfin à rejoindre, près de Krasnoé, la jeune garde, qui n'était elle-même arrivée sur ce point qu'après s'être fait jour à travers l'ennemi. Le 4e corps étant réuni avec la garde, on livra de nouveaux combats pour délivrer le 1er et le 3e corps, qui se trouvaient cernés; et le général

Kutusow, qui voulait, avant de nouvelles attaques, se concerter avec l'armée de Moldavie, ayant cessé en ce moment de nous poursuivre, Napoléon se hâta de se joindre au général Dombrowski, aux ducs de Reggio et de Bellune, et de passer le Dniéper.

27, 28 novembre. *Passage de la Bérésina.* — Le 27, à trois heures après midi, Napoléon arrive près de la Bérésina, et se place sur une hauteur qui est l'endroit même où se reposa Charles XII, le 25 juin 1708, lorsqu'il marchait sur Moskou. Le 2e corps avait déjà passé la Bérésina, et n'avait eu à soutenir sur l'autre rive qu'une légère attaque, où, tant de notre côté que de celui de l'ennemi, avaient péri 200 hommes. Napoléon passe alors, et va se placer avec sa garde, à 300 toises du pont, sur un plateau qui s'élève sur la route de Zembin. Pendant ce temps, le duc de Reggio, à la tête du 3e et du 5e corps, contient l'amiral Tchitchagow; le duc de Bellune s'est posté sur les hauteurs de Wesclowo, avec les divisions Gérard et Daendels; mais l'arrière-garde, conduite par le général Parthouneaux, faisant une erreur de chemin, va donner dans les bandes de Platow et au milieu du corps du prince de Wittgenstein. 6,000 hommes sont faits prisonniers; un seul bataillon de dernière arrière-garde arrive jusqu'à l'armée.

Cependant le passage continuait, et l'ennemi paraissait ne point vouloir l'interrompre. Les équi-

pages, la grosse artillerie, avaient défilé ; il ne restait plus que des caissons, des fourgons, des employés militaires, des femmes et des enfans, dans la plaine de Wesclowo, lorsque, le 28 au matin, les trois armées russes ayant fait leur jonction, notre gauche et notre droite sont à la fois attaquées par Wittgenstein et par Tchitchagow. Le duc de Reggio marche aussitôt pour soutenir l'avant-garde ; il est blessé, et remet son commandement au duc d'Elchingen, qui cède le sien au duc de Trévise. Le péril était imminent ; le feu des batteries ennemies partait des collines voisines ; tout ce qui n'avait pas encore passé allait devenir la proie des Russes, et le terrain qu'occupait cette multitude, servir de champ de bataille. L'habileté du duc d'Elchingen, une fois encore écarte les dangers. L'ennemi, assailli avec une impétuosité rare, au milieu de tant de fatigues et de misère, plie sous le choc et se retire à la faveur de la nuit. On cite, en cette occasion, une charge brillante de la division des cuirassiers que commandait le général Doumerc, et qui, bien qu'exténués de lassitude et de privations, enfoncèrent des carrés, prirent des pièces de canon et 3 à 4,000 prisonniers. Le corps du duc de Bellune, électrisé par l'exemple des généraux Girard, Damas et Fournier, culbute l'armée de Wittgenstein ; mais toute la coupe de l'infortune devait se répandre sur nos braves ; toute la précision, toute l'intrépidité du duc d'Elchingen, de cet autre

Moreau, qui tant de fois sauva nos légions, devaient devenir impuissantes contre une irrésistible fatalité. Les Russes culbutés se relevaient sans cesse avec des forces inépuisables : ils reviennent, opposent de nouvelles masses; la division Girard, après d'héroïques efforts, plie tout à coup, est repoussée. Alors fondent sur nous tous les désastres inséparables d'une déroute, survenue dans une situation aussi périlleuse que celle de notre champ de bataille: les femmes, les enfans, les blessés, les divisions, les voitures, les fourgons, tout court, tout se précipite à la fois pour passer, et s'entre-détruit ; les uns sont atteints par le feu des deux armées, les autres se noient, les autres tombent et sont écrasés par les hommes et par les chevaux. Les Russes portent notre perte à 10,000 hommes.

17 décembre. Les débris de notre armée arrivent à Kœnigsberg, où cessent enfin leurs dangers et leurs souffrances.

CAMPAGNE DE SAXE.

Beaucoup de circonstances se réunissent pour rendre cette campagne extrêmement remarquable.

Ici la Prusse se joint à la Russie ; l'Allemagne, d'abord incertaine, ne tardera pas à seconder ces deux puissances ; la Bavière, le Wurtemberg et les autres états de la Confédération vont successivement nous abandonner, et la Suède enfin entrera dans la coalition. Au milieu de tous ces mouvemens politiques, Moreau, accouru des plaines de l'Amérique, vient mourir dans celles de la Bohême, placé dans les rangs ennemis ; le prince de Ponte-Corvo, devenu prince royal de Suède, soutient, les armes à la main, sa nouvelle patrie. Cependant la France est épuisée d'hommes, accablée de revers récens, et n'a presque plus à opposer que des troupes fraîchement formées, et peu faites aux fatigues de la guerre. Telle est notre situation militaire, qui seule semble présager des désastres ; telle est celle de nos braves, que nous croyons dignes d'un nouveau degré d'intérêt, au milieu de ces nouveaux périls, où ils n'en feront que plus éclater encore ce caractère national qui porte les Français à tous les genres d'héroïsme et de dévouement.

1er mai. *Mort du duc d'Istrie.* — Notre cavalerie marchait sur Leisau et Rippach, précédée par le duc d'Elchingen, prince de la Moskwa, et les généraux Souham, Gérard, Marchand, Lariboissière et Kellermann, comte de Valmy. L'ennemi occupait les hauteurs sur les défilés de Poserna. Le duc d'Istrie, colonel-général de la garde, voulant reconnaître

la plaine, s'avance du côté des tirailleurs, et est aussitôt frappé par un boulet de canon, qui lui emporte le poignet, lui perce la poitrine, et l'étend mort sur la place. Ainsi périt, comme Turenne, l'un de nos plus braves maréchaux, que le lecteur a pu successivement remarquer dans les campagnes d'Italie, de Prusse, d'Allemagne et d'Espagne. Une perte si funeste fut cachée à nos troupes, qu'elle aurait pu décourager; c'est dire toute la confiance qu'inspirait ce grand capitaine, et tous les regrets que sa mort devait causer.

2 mai. *Bataille de Lutzen.* Cette journée fameuse, qui vit sur une ligne de deux lieues plus de 300,000 hommes combattre avec intrépidité pour décider du sort de trois empires, montre quelle était encore, malgré nos revers en Russie, notre supériorité militaire. Les alliés perdirent près de 30,000 hommes. La garde russe et celle de Prusse furent presque détruites. On remarquait les trois souverains sur des points opposés; mais Napoléon semblait plutôt un simple général; il commandait tous les mouvemens; il y eut même un moment où il se porta de sa personne à la tête de sa garde, et vint renforcer le centre de son armée. L'intrépide prince de la Moskwa, attaqué avec fureur, défendit sa position vers Kaïa : Napoléon ordonne au prince Eugène d'aller soutenir la gauche du maréchal, et

marche lui-même pour soutenir la droite. Il s'expose, en cette occasion, comme un soldat; les boulets pleuvent à ses côtés; un inspecteur des postes eut, près de lui, un pied emporté. Toutefois, l'élan des Russes était loin de se ralentir; ils allaient déborder notre droite, quand le général Compans, à la tête de la 1re division du duc de Raguse, arrive et les arrête brusquement. On cite ici les régimens de marine que chargeait l'élite de la cavalerie ennemie, et qui renversèrent les plus beaux régimens russes et prussiens. Cependant, il fallait au prince Eugène trois heures de marche pour exécuter son mouvement; le village de Kaïa nous avait été pris: nous l'avions repris; il nous est repris encore: le comte de Lobau se précipite à la tête d'une division de la jeune garde. Le prince de la Moskwa, Souham, Girard, Ricard, en ce moment, font des efforts inouis. Le brave général Girard, atteint de plusieurs balles, refuse de quitter le champ de bataille, et veut mourir en combattant. Les Prussiens, chargés avec fureur, commençaient à plier, quand on vit accourir le corps du général Bertrand; le prince Eugène entrait en ligne sur la gauche, le duc de Tarente attaquait la réserve: Napoléon fait alors réunir une batterie de 80 pièces, qui, placée bientôt sur les hauteurs du village de Starsiedel, et commandée par les généraux Drouot, Dulouloy et Devaux, foudroie l'ennemi et le culbute. Le duc de Trévise reprend Kaïa; nous restons maîtres du

champ de bataille. Le manque de cavalerie nous empêche de poursuivre nos avantages.

Le prince de la Moskwa et le général Souham avaient été blessés. L'armée ennemie avait perdu le prince Léonard de Hesse-Hombourg. Les générau Kanonieczyn, Blucher, Scharnhoft et Hunerbein avaient reçu des blessures.

19 mai. *Bataille de Bautzen.* — L'affaire s'est engagée à l'insu de Napoléon, qui montre de l'inquiétude en entendant une forte canonnade. Le prince de la Moskwa a été attaqué par le général Yorck avec 12,000 Prussiens, et le général Lauriston par le général Barclay de Tolly avec 18,000 Russes. Une fausse manœuvre de la division italienne du général Pery la livre d'abord à des détachemens de cosaques, et lui fait perdre 200 hommes et sa position ; mais, secourue par le comte de Valmy à la tête de la cavalerie, elle reprend son terrain. Cette première journée, où nous eûmes l'avantage, n'était que le prélude d'une lutte plus vive où nous devions obtenir encore un plein succès. Les généraux Compans et Bonnet s'emparent de deux positions importantes ; le général Bertrand passe la Sprée ; le prince de la Moskwa, qui a suivi les généraux Barclay de Tolly et Yorck, et se trouve séparé des Français, fait, aux yeux mêmes des alliés, sa jonction avec le reste de notre armée. Le 21 au matin, l'engagement recommence avec une nouvelle

fureur. L'ennemi, trompé, dégarnit sa droite, sur laquelle se précipite aussitôt le prince de la Moskwa, qui la culbute, débouche, et va s'emparer du village de Preilitz. Le duc de Reggio occupait vivement l'ennemi sur la gauche : Napoléon fait attaquer le centre ; le duc de Dalmatie perce brusquement, et court soutenir le prince de la Moskwa. L'effroi de l'ennemi le porte à redoubler d'efforts ; mais Napoléon en personne s'avance à la tête de quatre divisions Latour-Maubourg ; il est soutenu par la division Morand, la division wurtembergeoise, et les généraux Dulauloy et Drouot, avec 40 pièces de canon ; et tandis que le duc de Trévise, avec les divisions Dumoutier et Barrois, de la jeune garde, interceptent aux ennemis le chemin de Wurtchen à Bautzen, le prince de la Moskwa, achevant de les tourner, décide la victoire.

Une auberge où Napoléon se logea la nuit suivante devint le point central de l'armée.

18 octobre. *Bataille de Leipsick.* — Les deux armées ont reçu des renforts ; mais les Français sont encore inférieurs en nombre aux alliés. Napoléon concentre ses corps et se place au centre avec sa garde, à Probstheida, sur le Thomberg, près d'un moulin ; sa droite, commandée par le maréchal prince de Poniatowski, est à Connewitz ; sa gauche, où se trouve Lauriston, et qui soutient les ducs de Bellune et de Tarente, est à Stœtenitz. Le duc de

Tarente s'est retiré jusqu'à Holzhausen ; le prince de la Moskowa est derrière Toncha ; les généraux Arrighi et Dombrouski entre le faubourg de Halle et la porte de Rosenthal ; et Bertrand, chargé de balayer la plaine de Lutzen, doit assurer la retraite de l'armée par la Saale.

L'ennemi obtient d'abord quelques avantages sur de faibles détachemens ; mais arrivé au gros de notre armée, il éprouve une vigoureuse résistance. Probstheida, qu'il a enlevé à deux reprises, est de nouveau emporté par les nôtres ; Stœtenitz résiste obstinément à la brigade de Ziéthen. Poniatowski, sur la gauche, s'immortalise par son dévouement et son intrépidité. Le corps qu'il commande, réduit successivement à 5,000 hommes et à 2,500, perd 15 officiers, et tient encore contre le général Bianchi ; secouru à temps par le duc de Reggio, il fait éprouver à l'ennemi une perte énorme. Les alliés eux-mêmes admirent tant de bravoure. Cependant une immense artillerie se fait entendre, et peu à peu son feu se prolonge sur toute la ligne. Nos vieux soldats et nos jeunes guerriers rivalisent de courage, mais vainement nos colonnes veulent avancer ; toujours repoussées par la mitraille et les balles, le sang de nos braves inonde la plaine. Nous perdons les généraux Vial et Rochambeau, le second connu par son expédition de St-Domingue, tous deux officiers d'une grande vaillance et dignes de tous les regrets. Le prince de la Moskowa, en cet instant, contient Blu-

cher et le prince royal, et voulant se réunir à la grande armée, prépare une de ces savantes manœuvres par lesquelles il a si souvent décidé la victoire; Napoléon, prêt à le seconder, fait arriver ses réserves d'artillerie; mais le général Reynier, aux ordres duquel marchaient les Saxons, voit tout à coup son avant-garde se mettre en mouvement. Il s'élance à la tête de la colonne et s'écrie : « Où allez-vous? que faites-vous? » Chefs et soldats saxons gardent un morne silence. Enfin, quelques officiers prient le général Reynier de se retirer, et lui disent : « N'ajoutez pas à notre infamie celle de vous emmener à l'ennemi. En ce moment, l'armée saxonne, infanterie, cavalerie et artillerie, avec la cavalerie wurtembergeoise, fait volte-face, et n'est pas plutôt dans les rangs opposés, qu'elle dirige sur les nôtres le feu de toute son artillerie, composée de 40 pièces de canon : digne complément d'une trahison que ces peuples pouvaient s'épargner en se retirant plus tôt de notre alliance, sans attendre que leur désertion sur le champ de bataille même exposât nos armées à la plus affreuse défection. Nous devons ici à la vérité d'ajouter que 500 Saxons restèrent dans nos rangs avec leur général en chef Zeschau. Les Français, un instant déconcertés, ressaisissent toutefois l'avantage. Le général Nansouty, à la tête de la garde à cheval, avec 20 pièces de canon, est venu prendre en flanc les troupes qui menaçaient Leipsick; Napoléon, avec une division de sa garde, s'est porté

impétueusement sur Reidnitz, et s'en est emparé; nous sommes encore maîtres du champ de bataille. On cite, dans ce nouveau choc, le duc de Raguse et le prince de la Moskwa, qui signalèrent, de la manière la plus éclatante, leurs grands talens mili taires et leur intrépidité; le brave général Durutte, qui, bien qu'affaibli considérablement par la défection des troupes saxonnes, sut imposer à l'ennemi, et, soutenu bientôt par la division Delmas, prit part à tous les travaux de cette valeureuse division, que son intrépide chef scella de son sang. La victoire est encore fidèle à nos armes; 112,000 Français ont glorieusement résisté à 400,000 ennemis; mais les munitions manquent, la retraite est indispensable. Napoléon décide qu'elle aura lieu sur Erfurt, et cette décision funeste amène les événemens horribles du 19.

SUITE DE LA BATAILLE DE LEIPSICK.

MORT DE PONIATOWSKI.

Dès la pointe du jour, les bagages, l'artillerie, la cavalerie, la garde, et les deux tiers de l'armée, passent le défilé. Toutes les issues de Leipsick sont en défense et confiées au prince Poniatowski et au

par la porte. Napoléon, accompagné du bataillon saxon qui lui est resté fidèle, et de son général Zeschau, se porte sur Lindenau, d'où il veut voir ses dernières troupes passer avant de se mettre lui-même en marche. Pendant ce temps, les alliés s'apercevant de notre retraite, courent sur Leipsick et l'attaquent avec impétuosité. Les Français ripostent avec la même vigueur. Au nord, à la porte de Halle, assailli par les corps de Langeron et de Sacken, le régiment d'Archangel est presque détruit. Le prince royal et Bulow pénètrent par la porte de Hinter-Thor et parviennent dans les rues, qui bientôt sont couvertes de cadavres des deux partis. L'artillerie, les bagages, encombraient les avenues, et rendaient une longue défense impossible. Le désespoir s'empara de nos soldats : ils se précipitent en foule hors de la ville, sous le feu de ces mêmes Saxons qui, la veille, combattaient dans leurs rangs, et qui les accablent du haut des remparts ; ils se heurtent, ils se pressent pour gagner le pont de l'Elster, qui leur offre seul un moyen de salut, lorsque ce pont, qui devait être aussitôt détruit après leur passage, cède à une malheureuse précipitation, et saute à leurs yeux avec une horrible explosion. Il ne reste plus dès lors à 12,000 braves qu'à choisir entre l'esclavage ou la mort. Le plus grand nombre vend chèrement sa vie. Les autres cherchent à traverser l'Elster, rivière profonde et dont les bords sont marécageux. Le duc de Tarente la franchit, mais Po-

niatowski, que plusieurs blessures affaiblissaient, ne put maîtriser son cheval, et la France et la Pologne, en ce moment, perdirent, l'une un allié fidèle, toutes deux un vaillant défenseur, un héros admiré de ses ennemis mêmes par ses vertus, son génie et son courage, et de qui le nom doit vivre à jamais dans les cœurs de tous les amis de la gloire et de la liberté.

Cette journée désastreuse nous enleva plus de 50,000 hommes, tant tués que blessés ou prisonniers. Du nombre de ceux-ci furent le roi de Saxe, et les généraux Lauriston, Reynier, Delmas, Aubry, Charpentier, Valeroy, Bertrand et Dorsenne, ainsi que plusieurs généraux polonais.

SIÉGE DE DANTZICK.

Ce nouveau siége de Dantzick présente aussi des traits remarquables. On en rapporte plusieurs d'une rare intrépidité. La place est commandée par un brave dont l'exemple tout récemment donné à Maloïaroslawitz est bien suffisant pour inspirer l'héroïsme; elle est sous les ordres du comte Rapp. On cite surtout la *compagnie franche*, que les alliés nom maient la *compagnie infernale*, et son colonel Au-

guste de Chambure. Une nuit elle avait fait une sortie sur un village occupé par les Russes, et en tue 2,000. Revenue sur le rivage, elle ne trouve plus ses barques, que le vent a entraînées; de toute part elle est investie : comment retourner à Dantzick ? en passant au milieu même des ennemis. Ces braves s'élancent audacieusement; ici, luttent avec effort; là, portent l'épouvante et mettent en fuite; gravissent des rochers, traversent des lacs, des rivières, et rentrent à huit heures du matin dans la ville.

Une partie de Dantzick était en feu, et l'ennemi s'était emparé de la redoute Frioul, qu'on ne jugeait plus possible de reprendre, à moins de sacrifier 5 ou 600 hommes. Le colonel de Chambure et sa compagnie demandent au général Rapp la permission d'aller ressaisir ce poste. Le général, ne pouvant réussir à les détourner de leur résolution, charge un bataillon polonais de se tenir prêt à protéger leur retraite. Chambure et ses compagnons attendent que le feu des batteries ait cessé; alors, à la faveur de l'obscurité, ils s'avancent tous à plat-ventre, répondent en russe aux *qui-vive*, parviennent aux palissades, enfoncent la porte de la redoute, tuent 80 Russes, font une trentaine de prisonniers, poursuivent le reste l'épée dans les reins, et se rendent entièrement maîtres de la redoute et de quatre mortiers. La nouvelle du succès fut apportée au général Rapp par le lieutenant Connard, qui avait reçu quinze blessures. La garnison mandait

« qu'ayant eu l'honneur de reprendre le poste elle demandait l'honneur de le garder, et que chaque soldat en répondait sur sa tête. » Elle avait eu 6 hommes tués et 7 blessés. Toute la récompense que demanda cette compagnie, ce fut de porter le nom de son capitaine.

Celui-ci était digne de la commander. Dans la nuit du 16 au 17, réveillé par une bombe qui tombe et fait explosion près de son lit, il se lève et écrit ce billet, adressé au prince de Wurtemberg, qui commande l'armée de siége : « Vos bombes ont troublé » mon sommeil ; j'ai résolu de faire une sortie avec » mes braves pour enclouer les mortiers qui les ont » lancées. L'expérience vous prouvera, prince, qu'il » ne faut pas réveiller un lion qui dort.

» Dantzick, un quart d'heure avant ma sortie du » 16 novembre 1813. AUGUSTE DE CHAMBURE. »

Il tint sa promesse. Parvenu avec les siens à surprendre les tranchées de l'ennemi, il tue un grand nombre de Russes, encloue les pièces et place sa lettre dans un mortier, où elle fut trouvée le lendemain ; on la porta à son adresse.

Un trait de bravoure qui parut d'une extrême singularité, ce fut celui d'un tambour du 3ᵉ régiment polonais, qui se battit à coups de baguettes avec un grenadier russe, et le fit prisonnier. Ce jeune brave se nommait Matuzaliek. Plusieurs engagemens signalèrent les généraux Bachelu, Grand-Jean et Heudelet. Le colonel baron Farine se fit remarquer. La

place fut forcée de capituler le 18. Le général Rapp et une garnison de 9,000 hommes furent conduits en Russie.

CAMPAGNE DE FRANCE.

1814.

1er janvier. La grande armée prussienne franchit le Rhin sur trois points. — Tandis que la division Langeron reste en observation devant Mayence, la division Sacken se porte sur Pont-à-Mousson ; celle d'Yorck, sur Metz, et celle de Kleitz, sur Thionville. En même temps, le comte de Wittgenstein, avec son corps d'armée, passe le fleuve au Fort-Louis, fait bloquer Strasbourg et le fort de Kehl par le comte de Hochberg avec ses Badois, et se dirige sur Sarrebourg, Lunéville et Nancy.

19, 25 janvier. Le duc de Raguse se retire à Saint-Mihiel. Le duc de Bellune quitte Strasbourg, repasse les Vosges et s'arrête sur la Meurthe, en avant de Lunéville ; le prince de la Moskowa se place à Nancy ; le duc de Tarente, chargé de la défense du Bas-Rhin, reporte son quartier-général à Namur ; le duc de Trévise laisse Langres au pou-

voir de l'ennemi et se retire à Chaumont. Nos frontières sont envahies de Lyon à Anvers, dans une profondeur de 30 à 40 lieues en deçà du Rhin. Napoléon part de Paris le 25 et se rend à Vitry.

24 janvier. *Combat de Bar-sur-Aube.* — Le duc de Trévise, dont les forces ne se montaient pas à 13,000 hommes, est attaqué par 30,000 alliés des corps du prince royal de Wurtemberg et du comte de Giulay réunis, et soutient glorieusement sa position à la tête du pont de l'Aube. 8,000 hommes de la vieille garde et de la division italienne culbutent les Autrichiens. L'ennemi perd le major Keck ; mais bientôt il se rallie, animé par de nouvelles forces que seconde une artillerie formidable, et Bar-sur-Aube est tourné par des corps wurtembergeois. Le duc de Trévise, voulant épargner la ville, se replie sur Troyes. Dans ce même moment une seconde colonne autrichienne se dirige sur Châtillon et Bar-sur-Seine, et une troisième sur Tonnerre et Joigny.

« Telle fut, dit M. Alphonse de Beauchamps, dans sa campagne de 1814, le premier combat de Bar-sur-Aube, combat sanglant et le plus remarquable qui eût encore eu lieu depuis le passage du Rhin par les alliés. Le mouvement offensif eût été plus décisif encore, si, au moment de l'attaque, et par une marche hardie, 5 à 6,000 hommes se fussent avancés sur Troyes, par la route de Bar-sur-Seine.

Troyes n'avait alors que 200 hommes dans ses murs, et les alliés se seraient emparés facilement des ponts de la Guillotière, pendant que le maréchal duc de Trévise en était encore à dix lieues : par là, ils l'eussent forcé de se jeter sur Joinville, et de laisser la route de Paris entièrement à découvert. On peut juger dès lors que la circonscription et la lenteur présidaient aux opérations de la grande armée des alliés, et que l'idée de combattre, sur leur propre sol, les vainqueurs d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland, inspirait aux ennemis un sentiment de timidité et de crainte. »

29 janvier. *Combat de Brienne.* — Blucher et son état-major occupent le château de Brienne. Le général Pahlen, qui couvre les approches de la ville, est attaqué à l'improviste par une masse de cavalerie aux ordres des généraux Milhaud, Grouchy et Lefebvre-Desnouettes. Pahlen, trop faible, rentre dans Brienne, et se hâte de le traverser pour se réunir au corps de Sacken. Le prince de la Moskowa s'avançait, en ce moment, par le chemin de Mézières; le général Chateau, à la tête des grenadiers, tourne sur la droite et se glissant dans le parc avec une audacieuse intrépidité, surprend l'état-major prussien, dans le château, au moment où le feld-maréchal Blucher était à table avec ses officiers. Le feld-maréchal, le général Gueiseau, chef de son état-major, et d'autres officiers supérieurs, n'eurent que

le temps, toute issue leur étant fermée, de s'esquiver par un escalier dérobé, et de monter sur leurs chevaux, avec lesquels ils gagnèrent les bois et rejoignirent le corps de Sacken.

Les dispositions du maréchal secondent aussitôt le général Alsufieff, dont la vive résistance rendait déjà infructueuses les attaques du prince de la Moskowa. Alors s'engage un combat terrible. Brienne était bâti en bois, l'artillerie l'embrase ; les avenues, les rues, les places, les vergers, tout est encombré de morts. La jeune garde, une brigade de la division Meusnier, la division Decouz de la jeune garde, et le chef de bataillon au 56[e], Heuders, firent des efforts inouïs pour défendre le château. M. de Hardenberg, neveu du chancelier de Prusse, fut pris au bas de la montée. Napoléon parcourait les rangs, s'exposant à tout le feu de la mousqueterie. Le prince de Wagram eut son chapeau percé d'un coup de lance ; le général Lefebvre-Desnouettes, après avoir montré la plus grande intrépidité à la tête de la garde, fut renversé couvert de blessures. Enfin, l'ennemi se retire à 11 heures du soir, et rétrograde vers Bar-sur-Aube.

30 janvier. Le général Yorck reprend Saint-Dizier. Le comte Wittgenstein entre dans Vassi.

30, 31 janvier. *Bataille de la Rothière, suite du combat précédent.* — 80,000 hommes sont en ba-

taille de l'un et de l'autre côté. La droite de l'armée française est appuyée sur Dienville et sur l'Aube; son centre sur la Rothière, et sa gauche sur le hameau de la Giberie. On ne faisait, en quelque sorte, encore que préluder à l'attaque, quand tout à coup le prince royal de Wurtemberg, arrivé par la forêt d'Eclance, ouvre la bataille en dirigeant ses forces sur la hauteur boisée de la Gironde et sur Chaumenil, s'empare de ces deux positions, les perd, les reprend et parvient à s'y maintenir. Des renforts étant alors partis du centre pour se porter sur la gauche, Sacken tombe aussitôt sur le centre, l'enfonce, et pénètre jusqu'à l'église de la Rothière. Un combat acharné se prolonge sur ce point. On vit Napoléon charger lui-même à la tête de la cavalerie du général Colbert et de ses gardes, trois fois renouveler l'attaque, et s'emparer de l'église et de quelques maisons, tandis que les grenadiers russes occupaient le reste du village. Il eut, dans ces divers assauts, un cheval tué sous lui. Blucher, accouru pour défendre la position, montra aussi une extrême bravoure, et vit tomber à ses côtés un cosaque d'ordonnance. Nous perdîmes le commandant de la seconde division de la jeune garde, le brave général Decouz; et le général Baste, officier de marine, qui venait en ce moment même de renoncer à son grade de contre-amiral pour se battre sur terre. Baste tomba sans vie; Decouz mourut de sa blessure, le 18 février. Les deux ar-

mées étaient si près l'une de l'autre, que plusieurs fois le prince de Wagram, en visitant les postes, vers les dix heures du soir, prit les postes des alliés pour ceux des Français ; son aide-de-camp, Mausion, et le général Forestier, furent faits prisonniers. Enfin, à minuit, l'ennemi resta maître de la Rothière. L'intrépide général Gérard, après s'être longtemps maintenu à Dienville, cède la partie de ce village, située sur la rive droite, et se retire de l'autre côté de la rivière, après avoir fait sauter le pont. Le nombre de nos prisonniers est évalué à 4,000, et celui des canons perdus à 69. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse se trouvaient à cette bataille et animèrent les troupes par leur présence. Le prince de Schwarzenberg reçut de l'empereur de Russie une épée sur le champ de bataille ; le prince de Wurtemberg et le comte de Wrède furent décorés de l'ordre de Saint-George.

7 février. Le prince de Schwarzenberg entre à Troyes ; le général Blucher, à Châlons. Napoléon prend position à Nogent.

9 janvier. Le quartier-général prussien s'avance de Vertus à Etoges ; Montmirail et Château-Thierry sont occupés par les corps de Sacken et d'Yorck, qui poussent leurs partis jusqu'à la Ferté-sous-Jouarre et Meaux.

10 février. Le prince de Wurtemberg entre à Sens après une vive résistance de la part de la garnison, commandée par le général Allix.

11 février. *Bataille de Montmirail.*— Le général Nansouty s'est porté sur Montmirail avec les divisions de cavalerie de la garde des généraux Colbert et Laferrière, et s'empare de cette ville; il y est joint par la division de cavalerie du général Guyot. Le transport de l'artillerie avait nécessité des efforts prodigieux, à cause des mauvais chemins. On cite la constance des canonniers et le zèle des habitans. Sacken, que le succès de Champ-Aubert a compromis, paraît en avant de Montmirail, et attaque le général Ricart, l'un des généraux divisionnaires du prince de la Moskowa. Après une lutte des plus vives, pendant laquelle le village de Marchais est plusieurs fois pris et repris, le général Nansouty se porte sur la droite, le général Friant sur le centre. De la position de la ferme de l'Epine-aux-Bois, dit la relation officielle, dépendait le succès de la journée. L'ennemi le sentait : il y avait placé 40 pièces de canon; il avait garni les haies d'un triple rang de tirailleurs, et formé en arrière des masses d'infanterie. Cependant, pour rendre cette attaque plus facile, l'empereur ordonna au général Nansouty de s'étendre sur la droite; ce qui donna à l'ennemi l'inquiétude d'être coupé, et le força de dégarnir une partie de son centre pour

soutenir sa droite. Au même moment, il ordonna au général Ricart de céder une partie du village de Marchais ; ce qui porta l'ennemi à dégarnir son centre pour renforcer cette attaque, dans la réussite de laquelle il supposait qu'était le gain de la bataille.

Aussitôt que le général Friant eut commencé son mouvement, et que l'ennemi eut dégarni son centre pour profiter de l'apparence d'un succès qu'il croyait réel, le général Friant s'élança sur la ferme de la Haute-Epine avec les quatre bataillons de la vieille garde. Ils abordèrent l'ennemi au pas de course, et firent sur lui l'effet de la tête de Méduse. Le prince de la Moskowa marchait le premier, et leur montrait le chemin de l'honneur. Les tirailleurs se retirèrent, épouvantés, sur les masses qui furent attaquées. L'artillerie ne put plus jouer, la fusillade devint alors effroyable, et le succès était balancé ; mais, au même moment, le général Guyot, à la tête du 1er des lanciers, des vieux dragons et des vieux grenadiers de la garde, qui défilaient sur la grande route, au grand trot, passa à la droite de la Haute-Epine. Ils se jetèrent sur les derrières des masses d'infanterie, les rompirent, les mirent en désordre, et tuèrent tout ce qui ne fut pas fait prisonnier. Le duc de Trévise, avec six bataillons de la division du général Michel, secondait alors l'attaque de la vieille garde, arrivait au bois, enlevait

le village de Fontenelle, et prenait tout un parc ennemi.

La division des gardes d'honneur défila après la vieille garde sur la grande route, et, arrivée à la hauteur de l'Epine-au-Bois, fit un à-gauche pour enlever ce qui s'était avancé sur le village de Marchais. Le général Bertrand, grand-maréchal du palais, et le maréchal, duc de Dantzick, à la tête de deux bataillons de la vieille garde, marchèrent en avant sur le village, et le mirent entre deux feux. Tout ce qui s'y trouvait fut pris ou tué.

Cette défaite des alliés leur enleva 8 à 9,000 hommes tués ou prisonniers. L'élite russe fut anéantie, et l'on s'empara de beaucoup de canons et de drapeaux. Notre perte fut évaluée à 1,000 hommes, tués ou blessés. Le général Michel fut blessé au bras, Sacken fut poursuivi sur Château-Thierry, où il fût tombé entre nos mains avec les débris de son corps, si le pont eût été rompu : ce passage ne lui ayant pas été fermé, il s'échappa ; mais il perdit encore 10,000 honmes et trois canons. Il ne lui resta de tout son corps d'armée que 2,000 hommes, avec lesquels il s'éloigna vers Reims et Soissons. On cite, dans ce nouvel engagement, les généraux Laferrière, Defrance et Letort, le colonel Curely, du 10e de hussards, et les dragons de la seconde division de la garde. On prit le général russe Frendenreich et 500 hommes de la réserve du prince Guillaume, qui se trouvaient dans Château-Thierry.

12 janvier. Belle défense de Nogent. Le général Bourmont est blessé. On cite les jeunes troupes.

13 janvier. Blucher attaque le duc de Raguse avec 9 ou 10,000 hommes, et le pousse au delà de Champ-Aubert.

13 février. Le général Rusca meurt devant Soissons. La ville est aussitôt prise d'assaut et livrée au pillage. — Anvers est vigoureusement defendu par le général Carnot, qui a été récemment nommé gouverneur de cette place.

18 février. *Combat de Montereau. Mort du général Chateau.* — Le général Bianchi, à la tête de deux divisions autrichiennes et de la division wurtembergeoise, prend position, le 18, sur les hauteurs en avant de Montereau, couvrant les ponts et la ville. « A la pointe du jour, dit M. Alphonse de Beauchamps, le général Chateau, jeune officier plein de feu et d'intelligence, ouvre l'attaque avec cette impétuosité qui caractérise la valeur française; mais, n'étant pas soutenu, il est repoussé avec perte. L'intrépide général revient trois fois à la charge, et il est blessé mortellement au milieu même du pont de Montereau, où il venait de se glisser avec les tirailleurs, dans l'espérance de tourner la position de l'ennemi, tandis que le général Gérard accourait avec d'autres divisions pour renouveler l'attaque. »

Ce jeune officier expira au bout de quelques heures, et fut vivement regretté. Parvenu rapidement par sa bravoure, il s'était notamment distingué en Espagne au combat de Cuença, avait fait d'une manière glorieuse, avec le duc de Bellune, son beau-père, les campagnes d'Autriche et de Russie, et son nom rappelle un trait d'une éclatante intrépidité, récemment fourni par lui au combat de Brienne.

Cependant le général Gérard, quoique trop faible pour emporter la position, soutenait encore le combat à deux heures, lorsque Napoléon arrive à la tête de son état-major, et fait attaquer le plateau. Sa voix fait agir 28,000 hommes et tonner 60 pièces de canon, dont lui-même commande le feu. On cite ici une charge brillante du général Pajol, qui fit tomber l'ennemi dans la Seine et dans l'Yonne. Les chasseurs du 7e, accourant sur les ponts au pas de charge, prennent 4,000 hommes, 4 drapeaux et 6 pièces de canon. « Les escadrons de service de la garde, dit la relation officielle, débouchèrent dans la plaine. Le général Duhesme, officier d'une rare intrépidité et d'une longue expérience, déboucha sur le chemin de Sens; l'ennemi fut poussé dans toutes les directions, et notre armée défila sur les ponts. La vieille garde n'eut qu'à se montrer; l'ardeur des troupes du général Pajol l'empêcha de participer à l'affaire. Les habitans de Montereau n'étaient pas restés oisifs. Des coups de fusil tirés des

fenêtres augmentèrent les embarras de l'ennemi. Les Autrichiens et les Wurtembergeois jetèrent leurs armes. Un général wurtembergeois a été tué. Un général autrichien a été pris, ainsi que plusieurs colonels, parmi lesquels se trouve le colonel du régiment de Colloredo avec son état-major et son drapeau. »

Un bulletin wurtembergeois évalue sa perte en officiers à 4 morts, 31 pris ou égarés, parmi lesquels les colonels Biverstein, Kellenbach, le comte de la Lippe; les majors de Starkloff et de Landauberger; et à 25 blessés, au nombre desquels le colonel Volfskehl; plus en soldats et sous-officiers à 3,000 hommes tués, blessés ou pris.

Notre perte, tant à Nangis qu'à Montereau, n'est portée qu'à 400 hommes tués ou blessés. On cite un jeune homme plein de bravoure, nommé Lecoulteux, qui, envoyé le matin en reconnaissance, eut son cheval tué et fut pris. On fit un grand éloge des dragons d'Espagne, et surtout des gardes nationales bretonnes qui, voyant le feu pour la première fois, rivalisèrent néanmoins de courage et de sang-froid avec la ligne.

Les trois divisions de la vieille garde reçurent 500 décorations de la légion-d'honneur; il en fut également accordé à la vieille garde à pied. La cavalerie du général Treilhard en reçut 100, et celle du général Milhaud un pareil nombre.

19 février. L'ennemi, poussé de position en position des hauteurs du Léman jusqu'à la Croix-Rouge, à une lieue de Chambéry sur le chemin d'Aix, rétablit ses lignes sur ce point, et y soutient l'attaque des divisions Marchand et Desaix. On cite l'ardeur des jeunes conscrits, qui s'élançaient intrépidement sur des hommes remarquables par leur taille et leur force et les renversaient. On vit un jeune tambour, qu'un Croate avait ajusté, et de qui la caisse venait d'être percée d'un coup de carabine, prendre un tison embrasé dans le bivouac, et, courant sur son ennemi avec cette arme, le terrasser et le faire son prisonnier.

21 février. Blucher est attaqué dans Méry-sur-Seine. Il fait mettre le feu au pont, et toute la ville, « soit à dessein, soit par accident, disent les bulletins, » se trouve aussitôt incendiée. Un combat assez vif est livré au milieu de ce désastre. Blucher est atteint par une balle qui traverse sa botte et lui fait une légère contusion à la jambe.

25 février. *Reprise de Troyes.* — On cite une belle charge du général Volkmann. Le duc de Tarente se porte sur Bar-sur-Seine; le duc de Reggio rentre en vainqueur dans Bar-sur-Aube.

26 février. Bulow s'empare de la Fère.

25. mars. *Journée de la Fère champenoise.* — La grande armée des coalisés n'était plus séparée de la capitale que par les deux divisions du duc de Raguse et du duc de Trévise. Les braves qui composaient ces deux corps viennent, par la plus grande des fatalités, tomber dans l'avant-garde du prince royal de Wurtemberg. On se peint leur surprise; mais leur bravoure, leur glorieuse résistance furent égales à leur étonnement. On en va juger par le témoignage même d'un ennemi. « Il paraît, écrivit le commissaire anglais lieutenant-général Charles Steward au vicomte Castlereagh (*), que les corps des maréchaux Marmont et Mortier, qui s'étaient retirés de devant le maréchal Blucher, descendaient vers Vitry pour se lier aux opérations de Bonaparte, ne connaissant pas ses intentions, qu'il pouvait n'avoir formées que lorsqu'il s'aperçut qu'il s'était compromis. Ces corps furent embarrassés en se trouvant si près de l'armée du prince de Schwarzenberg, quand il s'attendait trouver celle de Bonaparte.

» C'est un fait assez singulier que l'avant-garde du maréchal Marmont se trouvait à peu de distance de Vitry, dans la nuit du 24, sans se douter que cette ville était occupée par les alliés.

» Le 25 au matin, le 6ᵉ corps, sous les ordres du général Reifski, en vint aux mains avec l'avant-garde de l'ennemi, la repoussa à Connantry et à tra-

vers la Fère champenoise. A Connantry, on prit un grand nombre de caissons, de chariots, de bagages. En même temps, sur la gauche, la cavalerie russe des réserves, sous le grand-duc Constantin, chargea avec succès l'ennemi, lui fit un bon nombre de prisonniers et prit 18 canons. Mais le mouvement le plus brillant de cette journée fut celui qui eut lieu après que les troupes alliées en avant eurent passé la Fère champenoise. Une colonne détachée de l'ennemi, de 5,000 hommes, sous les ordres du général Amey, s'était avancée, protégée par le corps de Marmont, des environs de Montmirail, pour rejoindre la grande armée de Bonaparte. Ce corps escortait un immense convoi de 100,000 rations de pain et de munitions; et, par le nombre de troupes qui était chargé de l'escorter, ce convoi était d'une grande importance. Il était parti de Paris pour l'armée de Bonaparte, et la cavalerie de l'armée du maréchal Blucher, dans sa marche de Châlons, avait découvert et observait ce corps. Mon aide-de-camp le capitaine Harris, étant à la découverte avec quelques cosaques, fut assez heureux pour donner au maréchal Blucher la première nouvelle de la position de ce corps.

» La cavalerie des corps des généraux Korf et Basilichikoff fut sur-le-champ détachée après cette colonne, et la fit replier sur la Fère champenoise, au moment où la cavalerie de la grande armée s'avançait. La cavalerie attaqua ce corps, qui se forma

en carrés ; et, il faut lui rendre la justice de reconnaître que, quoiqu'il fût composé de jeunes troupes et de gardes nationales, il se défendit avec le plus grand courage. Quand il fut entouré des deux côtés par la cavalerie des deux armées, on envoya quelques officiers l'engager à se rendre ; mais il continua à marcher en faisant feu, et ne mit pas bas les armes. Une batterie d'artillerie qui ouvrit son feu sur ces troupes, et les charges réitérées de cavalerie, les détruisirent complètement ; les généraux Amey et Pacthod, généraux de division, cinq généraux de brigade, 5,000 prisonniers, 12 canons et le convoi sont tombés entre nos mains. »

Ce récit rend une pleine justice à nos braves, mais ces détails sont incomplets. « Nos troupes, dit l'auteur de la *Campagne de Paris*, quoique surprises, ne consultèrent que leur courage, et, sans compter l'ennemi le combattirent avec une admirable détermination. Quatre fois elles essayèrent de se former sous son feu, et de prendre une position qui pût l'arrêter ; quatre fois elles furent entraînées par les forces immenses qui fondaient sur elles comme un torrent, et furent culbutées jusqu'à Sézanne, abandonnant bagage et artillerie. Nous perdîmes 114 canons, 17,000 prisonniers et 5 ou 6,000 tués et blessés. Les deux divisions des généraux Pacthod et Amey, attaquées à Vertus, en escortant un convoi considérable, furent notamment prises ou exterminées. »

L'ennemi perdit le colonel Rapatel, connu par son attachement pour le général Moreau, et qui avait reçu ses derniers soupirs. Cet officier, devenu aide-de-camp de l'empereur de Russie, fut tué de deux balles, comme il s'approchait de l'une de nos colonnes en les invitant à se rendre.

Ce désastre livre la capitale aux alliés.

30 mars. *Siége de Paris.* — Le prince royal de Wurtemberg s'est dirigé sur Vincennes; le général Rayefski sur Pantin et Belleville; les gardes russes et prussiennes sur la grande route de Bondy, le long du canal de l'Ourcq; l'armée de Silésie s'avance par Saint-Denis et le village de la Villette pour attaquer les hauteurs de Montmartre. 200,000 hommes sont sous Paris, qui ne peut guère mettre en bataille plus de 26 à 28,000 hommes, et seulement 18 à 20,000 hommes aguerris.

Entre quatre et cinq heures du matin, le canon se fait entendre. Une action des plus vives s'engage vers Belleville, Pantin et sur la butte Saint-Chaumont. La garde nationale court seconder le corps du duc de Trévise. On cite surtout les 8ᵉ, 10ᵉ et 11ᵉ légions et un bataillon de la 2ᵉ, qui, dans ce premier choc, déconcertèrent les ennemis, et en tuèrent ou blessèrent un grand nombre. Pantin fut pris et repris à la baïonnette. Notre artillerie était surtout servie par des Polonais et par des élèves de l'École Polytechnique, tous très jeunes, et n'ayant que quelques se-

maines d'exercice, mais qu'à leur adresse, à leur promptitude et à leur intrépidité, on eût crus une troupe des vétérans de l'armée. La cavalerie des alliés se trouvant arrêtée par la disposition du terrain, nos batteries portèrent long-temps le désordre et la mort dans les rangs ennemis. En ce moment, les corps de Blucher et du prince de Wurtemberg, qui devaient occuper d'autres points, se virent forcés de mettre quelque lenteur dans leurs opérations; si Napoléon alors se fût présenté sur les derrières, tout changeait; les alliés, pris entre deux feux, se trouvaient dans une position très critique.

Mais le jour était arrivé où, au bruit terrible des instrumens de guerre et à l'effusion du sang, devaient succéder les douceurs de la paix, et la réconciliation des peuples. Plusieurs circonstances semblèrent s'être concertées pour faire naître cette grande révolution : les opérations se faisaient sans ensemble ou n'étaient dirigées que par l'incertitude et la timidité; une multitude d'habitans de toutes les classes, et surtout une foule d'ouvriers dont les quatre cinquièmes avaient servi, demandaient à combattre, à marcher contre l'ennemi; mais la ville manquait d'armes, ou, après plusieurs heures d'attente, n'eut à leur offrir que quelques piques.

Cependant les tirailleurs de l'avant-garde du prince royal de Wurtemberg s'approchent de Vincennes, Belleville. Charonne et Ménilmontant sont à la fois attaqués. Blucher menace Montmartre et

le centre. Assaillis sur tous les points, nos combattans opposent partout encore une vigoureuse résistance. Nous pourrions citer une foule de traits par lesquels de courageux citoyens signalèrent leur patriotisme. Des gardes nationaux en tirailleurs furent plusieurs fois pris et repris. Quelques uns périrent, plusieurs n'échappèrent à la mort qu'à force de la braver, et après des traits dignes des soldats de la grande armée. Un grenadier de la 8e légion, fait prisonnier, est aussitôt délivré par les cuirassiers : entraîné ensuite jusqu'à la porte de Charonne, il se trouve en présence de 60 Hongrois, et, secondé par deux gendarmes, parvient à les mettre en fuite. Tous les corps de gendarmerie ; en ce grand péril de la capitale, se distinguèrent éminemment, ainsi que les sapeurs-pompiers. 50 grenadiers de la garde, presque tous estropiés, défendirent sur le soir le pont de Neuilly ; attaqués par 2,000 hommes avec 4 canons, ils sont plusieurs fois sommés de se rendre ; mais leur réponse est la même à chaque sommation : « La vieille garde, disent-ils (et les Russes doivent le savoir), n'a jamais mis bas les armes. » Ils conservèrent leur position jusqu'au lendemain.

Une conduite héroïque que la patrie dut surtout contempler avec attendrissement, ce fut celle d'une jeunesse, d'un âge tendre encore, et qui déjà se dévouant à son pays, croyait alors acheter de son sang l'indépendance du territoire. Deux colonnes du prince royal se portent sur Charenton : les élèves

de l'École d'Alfort s'élancent vers le pont, quelque temps y contiennent l'ennemi, et 150 d'entre eux périssent glorieusement après avoir fait, pour ainsi dire, à la capitale un rempart de leurs corps. Nous avons déjà cité l'École Polytechnique : au moment où le faubourg Saint-Antoine est attaqué, cette jeune troupe court le défendre avec 28 canons, et y reste abandonnée, prête à manquer de munitions, et toutefois ne cessant de charger ses pièces avec un sang-froid et un courage dignes des héros antiques. Cette belle et valeureuse jeunesse allait toute périr ; nul ne vient, tout la délaisse, et déjà son feu ralenti annonce le prochain épuisement de ses moyens de défense. Le lecteur, que la situation de ces jeunes braves remplit d'émotion, nous saura gré de lui faire connaître quel fut enfin leur libérateur ; il l'apprendra par la lettre suivante, qui fut publiée au mois de mai dernier par le *Journal du Commerce* :

« Je saisirai cette occasion pour rappeler un fait qui est peu ou point connu, et acquitter la France envers la mémoire de l'estimable général Sokolnicki.

» Le 30 mars 1814, pendant l'affaire sous Paris, ce brave officier, n'étant point de service, voulut cependant voir par lui-même l'état des choses ; il parcourut la ligne française dans toute sa longueur, accompagné seulement de M. Dalfonse, son aide-de-camp. Arrivés vers l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, du côté de la butte Saint-Chaumont, ils

aperçoivent un poste d'artillerie servi par un corps de jeunes gens qui pointaient avec une grande habileté, et se battaient comme des lions, mais qui, n'étant soutenus par personne, allaient être écrasés par le nombre et mis en pièces, car ils ne paraissaient pas d'humeur à se rendre : c'était l'École Polytechnique. Plein d'admiration, et saisi en même temps du sentiment le plus pénible, le général pique des deux, et quoiqu'en redingote, n'ayant que son chapeau de général et sa ceinture, il prend sur lui de donner des ordres et de les faire exécuter. Secondé par son aide-de-camp, il ramasse ce qu'il peut de gardes nationaux et de troupes de ligne en très petit nombre, se met à la tête, marche en avant, charge l'ennemi avec une rare intrépidité, et est assez heureux pour délivrer d'une mort assurée cette brillante et valeureuse jeunesse. Les élèves de l'École Polytechnique n'ont jamais su le nom de leur libérateur; ils n'ont jamais su qu'ils devaient leur salut à un étranger, mais qui était Français par le cœur et par vingt ans de participation aux travaux de notre gloire militaire, à la tête d'une compagnie qu'il avait levée à ses frais en Pologne, et conduite en Italie, à travers mille dangers, et au péril de sa vie. Le général Sokolnicki servit la France dans les campagnes sur le Rhin, en Italie, en Russie, partout où l'appelait le devoir d'un soldat fidèle à ses drapeaux. »

Nous apprenons par la même lettre que ce brave

mourut d'une manière malheureuse le 23 septembre 1816. Il fut renversé de cheval et se tua en tombant, dans une revue que le grand-duc Constantin passait à Varsovie. L'intérêt qu'il inspire s'accroît encore par les lignes suivantes :

« Intrépide, mais calme et prudent sur le champ de bataille, le général Sokolnicki était d'une douceur et d'une modestie extrêmes dans la société. Profond dans les sciences, et cultivant les lettres et les arts, son commerce était on ne peut plus agréable. Ayant dissipé sa fortune au service, il n'a laissé que le souvenir d'une conduite noble, généreuse et pure.

» Chargé d'aller, au nom de tous les corps polonais qui restaient encore en France, présenter leur soumission à l'empereur Alexandre, il crut qu'il était de la loyauté de ces corps qu'il se rendît auparavant auprès du chef du gouvernement qui venait de cesser, afin qu'il les déliât de leurs sermens.

» Présenté à l'empereur de Russie par le grand-duc Constantin, le général commença par déclarer franchement à S. M. la démarche préliminaire qu'il venait de faire. L'empereur, d'abord un peu surpris, resta un instant sans rien dire ; puis reprenant cet air gracieux qui lui est si naturel : « Vous » avez bien fait, lui dit-il ; cette démarche peint » votre loyauté ; je vous en estime davantage. Les » Polonais sont de braves gens que j'aime et que

» j'estime ; ils veulent jouir de la liberté, je la leur » donnerai. Ils verront si je sais tenir mes pro- » messes. »

» Le général Sokolnicki fut chargé par l'empereur Alexandre de l'honorable mission d'accompagner en Pologne les restes du prince Poniatowski. »

Sur le soir, la 11ᵉ légion, placée du côté de Montmartre, avec 400 hommes de la vieille garde, souffrait considérablement. Voyant des forces nouvelles accourir de tous côtés, le maréchal Moncey ordonna la retraite, et resta hors de la barrière exposé au feu des tirailleurs ennemis, jusqu'à ce que tous les gardes nationaux fussent rentrés. Enfin le duc de Raguse, voulant épargner le sang français et la capitale, consentit à un armistice, et le 31, à deux heures du matin, la capitulation suivante fut signée :

Article premier. Les corps des maréchaux ducs de Trévise et de Raguse évacueront la ville de Paris le 31 (19) mars, à sept heures du matin.

II. Ils emmeneront avec eux l'attirail de leurs corps d'armée.

III. Les hostilités ne pourront recommencer que deux heures après l'évacuation de la ville, c'est-à-dire le 31 (19) mars, à neuf heures du matin.

IV. Tous les arsenaux, ateliers, établissemens et magasins militaires seront laissés dans le même état où ils se trouvaient avant qu'il fût question de la présente capitulation.

V. La garde nationale ou urbine est totalement séparée des troupes de ligne; elle sera conservée, désarmée ou licenciée, selon les dispositions des puissances alliées.

VI. Le corps de la gendarmerie municipale partagera entièrement le sort de la garde nationale.

VII. Les blessés et maraudeurs, restés après sept heures à Paris, seront prisonniers de guerre.

VIII. La ville de Paris est recommandée à la générosité des hautes puissances alliées.

Fait à Paris le 31 (19) mars 1814, à deux heures du matin.

Signé Le colonel *Orloff*, aide-de-camp de S. M. l'empereur de toutes les Russies:

Le colonel comte *de Paar*, aide-de-camp général de S. A. le maréchal prince de Schwarzenberg:

Le colonel baron *Fabvier*, attaché à l'état-major de S. Exc. le maréchal duc de Raguse.

Le colonel *Denys*, premier-aide-de-camp de S. Exc. le maréchal duc de Trévise.

Nous croyons devoir joindre à ces détails les réflexions suivantes, extraites d'un ouvrage que nous avons déjà plusieurs fois consulté, et dont l'auteur ne peut être soupçonné de manquer d'attachement pour son pays. « Cette capitulation, dit-il, sauvait Paris d'une destruction presque certaine, à laquelle une résistance honorable, mais impru-

dente et aveugle, l'avait tenu tout un jour exposé. Il est difficile, en effet, de penser encore sans frémir à tout ce qui aurait pu arriver, si la plus heureuse réunion de diverses circonstances toutes favorables et encore aujourd'hui peu connues n'eût préparé et amené tout à propos la cessation des hostilités. On a pu déjà remarquer que le maréchal Blucher ne se mit que très tard en action; qu'il ne pressa point, comme il l'aurait pu, l'attaque du pont de Neuilly; que, de son côté, le prince de Wurtemberg, qui devait, avec son corps, marcher sur Vincennes, n'y arriva que fort avant dans l'après-midi. A quelles causes particulières purent tenir ces retards dans les mouvemens des alliés? Voici ce que nous avons appris de positif à cet égard. Au moment où leurs armées passaient la Marne, l'empereur Alexandre, qui paraissait vivement désirer que le triomphe qu'il attendait ne coutât plus de malheurs à l'humanité, et que la France pût être forcée elle-même à l'applaudir sans réserve, fit faire une halte pour haranguer ses soldats et principalement sa garde, leur annoncer le terme glorieux de leurs travaux, et leur recommander expressément d'honorer leur victoire par leur bonne conduite, leur discipline et leur générosité. Cette première circonstance prolongea de deux ou trois heures le passage des troupes, et recula notamment l'arrivée du corps de Wurtemberg à sa destination, où il est probable qu'on n'aurait pu long-temps lui opposer

une résistance efficace. C'était peu de ces nobles soins d'un cœur véritablement grand et magnanime; le 29 au matin, Alexandre s'empressa d'envoyer offrir au commandant militaire de Paris cette même capitulation, qui ne put être conclue que le lendemain.

« L'aide-de-camp, porteur de sa lettre, se présenta à neuf heures aux avant-postes français à Ville-Parisis. L'officier supérieur qui y commandait refusa de le laisser passer, et même de transmettre sa dépêche avant d'avoir reçu des instructions de Paris; et, sur sa demande, on lui accorda trois heures d'armistice pour les envoyer chercher. A midi, d'après sa déclaration qu'il ne lui était point venu de réponse, les mouvemens des troupes continuèrent, et le quartier général de LL. MM. l'empereur de Russie et le roi de Prusse, pour la nuit du 29 au 30, se trouva établi à Bondy.

» Toute la journée s'était donc passée sans que le premier de ces princes eût reçu de réponse à son ouverture du matin, lorsque vers minuit un capitaine des sapeurs-pompiers de Paris, tombé parmi les vedettes de l'avant-garde du comte de Pahlen, et se disant parlementaire et égaré, fut heureusement envoyé aux chefs de l'état-major de l'empereur, le général d'Auvray et le prince Volchonski. Ce capitaine leur dit que, faute d'officiers de ligne, il avait été chargé, par le général Hullin, d'aller prendre aux avant-postes français des informations

sur le parlementaire russe qu'on y avait envoyé le matin; heureusement encore que ces généraux crurent entrevoir dans les paroles de cet officier l'intention et comme le moyen détourné de renouer la négociation dont il se montrait instruit, et qu'ils s'empressèrent d'en donner connaissance à l'empereur, auquel il fut bientôt présenté.

« Ce monarque lui déclara qu'il était irrévocablement résolu d'entrer dans Paris à tout prix, et que, comme toute défense de cette grande ville était impossible et ne pourrait avoir d'autre résultat que sa destruction, il offrait encore à ceux qui y commandaient une capitulation qui prévînt tous les malheurs; qu'enfin il le renvoyait, en le chargeant de communiquer ce qu'il venait d'entendre à ceux qui pouvaient l'avoir envoyé.

» Notre capitaine, dans cette espèce de mission où il courait risque d'être déclaré prisonnier, sut se convaincre par ses propres yeux, en voyant la ligne des feux de bivouac, que ce n'était pas moins de 120 à 130,000 hommes qui menaçaient de fondre au jour sur la capitale, sans parler de trois autres corps d'armée dont il n'avait pu avoir connaissance, et qui formaient entre Bondy et la Marne une arrière-ligne d'observation.

» Étaient-ce dans Paris l'ignorance réelle de la force des alliés, la croyance en une colonne égarée, conduite par un partisan audacieux, la crainte de désobéir à Napoléon, l'espoir de le voir arriver,

le dessein de lui en donner le temps, soit en soutenant un combat, soit en amusant l'ennemi par des tentatives de négociation, qui jetaient tant d'incohérence, de tâtonnement, de contradiction dans les mesures qu'on y vit prendre par les diverses autorités? on ne sait : il reste encore un voile assez obscur sur les mouvemens de l'intérieur dans cette journée. Ce qui paraît indubitable, c'est que tous ne voulaient pas la même chose; ce qui est certain, c'est qu'avant, pendant et après l'action, l'empereur de Russie fit tout ce qui dépendait de lui pour n'être pas réduit à déployer contre Paris toute la supériorité de ses forces. D'ailleurs, ferme dans le dessein qu'il avait annoncé d'y entrer, et bien résolu de ne pas laisser à Napoléon le temps d'y mettre obstacle, il dut ordonner les attaques dès le 30 au matin, en attendant l'effet des dernières déclarations, dont l'officier qu'il avait daigné accueillir était, comme on vient de le dire, devenu l'interprète.

» Celui-ci, pendant le combat, qui pouvait terminer et rendre sa mission inutile, cherchait de tout côté le lieutenant-général Joseph, pour lui rendre compte de ses aventures de la nuit. Il le joignit enfin à onze heures sur Montmartre, où il était avec son frère Jérôme. Joseph paraissait ignorer les principales circonstances de ce qui lui était communiqué; il se les fit répéter, les demanda par écrit et signées, soit pour mettre sa responsabilité à couvert, soit

pour avoir une sorte de garantie que Paris et ses habitans seraient respectés et protégés ; et, laissant aussitôt les commandans militaires maîtres de traiter, il disparut avec son frère. Bientôt après, et par le résultat des premiers succès des alliés, et par la connaissance des dispositions favorables de l'empereur de Russie, la reddition de Paris n'éprouva plus d'obstacles. »

Notre perte devant Paris est portée à 3,000 hommes ; celle des alliés, dans cette journée, à 15 ou 18,000.

10, 11 avril. *Bataille de Toulouse.* — Le duc de Dalmatie, ignorant les évènemens qui pacifient l'Europe, et pressé par les dispositions du duc de Wellington, reçoit la bataille devant Toulouse, et tue 20,000 hommes à l'ennemi. De ce nombre fut le lieutenant colonel Coglan ; le major-général des Écossais fut blessé ; le colonel Douglas eut une jambe emportée. De notre côté, nous perdîmes le général Taupin. La défense des Français fut héroïque, mais enfin, ils se virent tournés et furent contraints de se jeter dans Toulouse. « La bataille avait duré douze heures, dit M. Alphonse de Beauchamps, depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir ; toutes les positions étaient couvertes de morts, et la ville remplie de blessés. On y avait transporté, pendant l'action, plusieurs officiers généraux de

l'armée française, entre autres, les généraux de division Harispe et Bouret, les généraux de brigade Berlier et Gasquet, le colonel du 10e d'infanterie de ligne, le chef de bataillon d'artillerie Caulincourt qui dirigeait les batteries, et un grand nombre d'autres officiers blessés plus ou moins grièvement : tous avaient secondé, avec autant d'intrépidité que de constance, les dispositions vigoureuses du maréchal Soult. »

La journée du 11 fut terrible pour les habitans ; ils redoutaient les suites désastreuses d'une résistance opiniâtre à des forces supérieures en nombre. Mais le duc de Dalmatie, empressé de calmer leurs alarmes et d'éviter d'horribles malheurs, abandonna Toulouse dans la nuit du 11 au 12, et se retira vers le Bas-Languedoc sur Castelnaudary.

CAMPAGNE DES CENT-JOURS.

1815.

Voici, d'après les Mémoires qu'un officier général français a récemment publiés en Angleterre, quelle était, à cette époque, notre force militaire, et la position de nos divers corps d'armée.

1er corps, placé à Lille, et commandé par le comte d'Erlon, 18,000 fantassins et 1,500 cavaliers.

2e corps, occupant Valenciennes, et sous les ordres du général Reille. Force à peu près semblable à celle du corps précédent.

3e corps, placé à Mézières, et commandé par le général Vandamme, 3 divisions d'infanterie et une de cavalerie.

4e corps, placé à Metz, et commandé par le général Girard. Moins fort d'un régiment que le 3e.

5e corps, stationné en Alsace, et commandé par le général Rapp. Même force que le 3e.

6e corps, placé à Laon, et sous les ordres du comte de Lobau. 9 régimens d'infanterie et 3 de cavalerie.

7e corps, à Chambéry, et commandé par le maréchal Suchet. 2 divisions d'infanterie, une de cavalerie, et deux divisions de gardes nationales du Dauphiné et du Lyonnais.

Corps d'observation du Var, aux ordres du maréchal Brune. 3 régimens d'infanterie, et un de cavalerie.

Corps d'observation placé à Béfort, et commandé par le général Lecourbe. 3 régimens d'infanterie et 3 de cavalerie, soutenus par les bataillons de garde nationale soldée de la Franche-Comté.

Corps d'observation à Bordeaux, général Clausel. 3 régimens d'infanterie et un de cavalerie.

Corps d'observation à Toulouse, général Decaen. Comme le précédent, et tous deux renforcés par toutes les levées de gardes nationales du Languedoc; mais on prit à chacun d'eux un régiment, qui fut envoyé dans la Vendée.

Armée de la Vendée, sous les ordres du général Lamarque. 8 régimens d'infanterie de ligne, 2 de la jeune garde, 2 de cavalerie, et 10 escadrons de gendarmerie.

« Sur les 200 bataillons de garde nationale organisée et soldée, ajoute le général, 30 étaient destinés à former une réserve d'infanterie sur la Loire. La réserve de cavalerie était composée de 4 corps, chacun de deux divisions, chaque division ayant 3 régimens; ce qui faisait par corps environ 3,000 chevaux. Ils étaient cantonnés entre l'Aisne, la Meuse et la Sambre. Le 1er, commandé par le général Pajol, était formé de cavalerie légère. Le 2e, sous les ordres du général Excelmans, était composé de dragons. Les 3e et 4e corps, commandés par les généraux Milhaud et Kellermann, étaient en entier de cuirassiers.

» L'artillerie de chaque corps se composait d'une batterie de 8 bouches à feu par division d'infanterie, d'une batterie à cheval de 4 bouches à feu par

division de cavalerie, et d'une batterie de réserve de 8 pièces de 12 par corps d'armée. »

15 juin. *Passage de la Sambre*, ou *Combat de Charleroi*. — Les lieutenans-généraux Drouot d'Erlon, Reille, Vandamme, Girard et Mouton de Lobau, ont réuni leurs corps d'infanterie, auxquels se joignent les corps de cavalerie des lieutenans-généraux Pajol, Excelmans, Milhaud et Kellermann, commandés par le maréchal Grouchy. Ces corps sont soutenus par 15 à 16,000 hommes de la garde, et l'armée présente 110 à 120,000 hommes, dont 20,000 hommes de cavalerie, soutenus par 300 bouches à feu.

L'armée prussienne, commandée en chef par le maréchal Blucher, est forte de 120,000 hommes, dont 18,000 de cavalerie, avec 300 pièces de canon ; l'armée anglo-hollandaise, aux ordres du duc de Wellington, est de 102,500 hommes, dont 15,600 de cavalerie, avec 258 canons ; les deux, réunies, présentent 188,900 hommes d'infanterie, 33,600 de cavalerie, et 558 canons.

Le 15 au matin, le général Reille charge l'avant-garde du corps prussien du général Ziéthen, la culbute, s'empare du pont de Marchiennes, et fait 300 prisonniers ; deux bataillons prussiens sont sabrés par la division de cavalerie légère du général d'Aumont, qui leur prend 400 hommes. Le général Pa-

jol entre à midi à Charleroi, précédé par les sapeurs et les marins de la garde, qui pénètrent les premiers en tirailleurs. Le général Clary, qui poursuit l'arrière-garde prussienne avec un régiment de hussards, est soutenu par le général Lefebvre-Desnouettes avec sa division de cavalerie et ses batteries, et la division d'infanterie Duhesme est placée en bataille derrière le général Pajol. Toutes ces mesures concertées ont pour but de tourner la position de Fleurus.

Cependant les colonnes du général Vandamme se sont égarées dans des chemins de traverse; diverses autres opérations d'ensemble éprouvent des retards. Les corps de Vandamme et de Grouchy, croyant toute l'armée prussienne dans les bois de Fleurus, restent immobiles à Gilly; Napoléon, qui s'est porté à Fleurus, va en personne reconnaître l'ennemi, et, ne trouvant qu'une partie du corps de Ziéthen, ordonne l'attaque, mais ce corps se met en retraite. C'est alors que l'aide-de-camp Letrot, avec quatre escadrons de service de la garde, chargeant l'arrière-garde de la colonne prussienne, enfonce trois carrés avec une rare impétuosité. Les 26e, 27e et 28e régimens prussiens sont mis en déroute; nos escadrons culbutent 4 à 500 hommes, et font 500 prisonniers; mais ce brillant fait d'armes nous coûte l'intrépide Letrot, qui tombe atteint d'une balle dans le bas-ventre.

Pendant ce temps, le général Reille a passé la

Sambre à Marchiennes-au-Pont, pour se porter sur Gosselies avec les divisions du prince Jérôme et du général Bachelu ; il a battu une brigade de l'armée des Pays-Bas, aux ordres du prince de Weymar, et lui a fait 250 prisonniers. Blucher s'enfuit sur Bruxelles. A la fin de la journée, toute la position de Fleurus est en notre pouvoir. La relation officielle ne porte notre perte qu'à 10 hommes tués et 80 blessés. Le général Bourmont avait passé dans les lignes des Prussiens, ainsi que le colonel Clouet, et le chef d'escadron Willontreys. Pendant cette victoire, le duc de Wellington, plein de sécurité, était à Bruxelles, et s'y livrait au plaisir. Sa Grace était au bal lorsqu'elle reçut la nouvelle des évènemens de la journée : elle prit aussitôt des mesures, pour secourir ses alliés ; l'armée anglaise eut l'ordre de se diriger vers la position des Quatre-Bras, à peu près à moitié route de Charleroi à Mont-Saint-Jean.

16 juin. *Bataille de Ligny.* — Les Prussiens se trouvaient dans une position favorable en arrière de Fleurus, ayant leur gauche à Sombref, Ligny et Saint-Amand, et leurs réserves sur les hauteurs de Bry ; devant eux était un ravin profond, garni de bouquets de bois qui couvraient leurs lignes, et liaient entre eux les trois villages.

« Cette position de bataille, disent les Mémoires publiés en Angleterre, quoique très forte par elle-même, parut cependant, au premier coup d'œil,

extraordinaire, car celle des Quatre-Bras se trouvait sur les derrières de l'ennemi, dont la droite était ainsi tout à fait en l'air.»

Napoléon jugea que Blucher ne voulait qu'en imposer aux Français en attendant ses alliés, et résolut d'attaquer à l'instant. La division Lefol, du corps de Vandamme, se précipite sur Saint-Amand et l'emporte; le général Gérard, avec le 4e corps, s'élance sur Ligny, et Grouchy sur Sombref. L'action est générale. Plusieurs fois Ligny est pris et repris; telle est l'opiniâtreté avec laquelle on combat des deux côtés, que, de 800 hommes qui composaient un régiment, il n'en reste que 80 avec leur drapeau. Le général Girard tombe frappé de plusieurs balles et atteint d'un coup mortel. C'est cet intrépide officier, qui, à la bataille de Lutzen, blessé de plusieurs balles dans le corps, ne voulut pas cesser de combattre, et s'écria que c'était le moment pour tous les Français de vaincre ou de périr. Girard ne s'était pas moins signalé en Espagne, à différentes actions très vives, et surtout au passage du Tage, près de Talavera, et à la bataille d'Ocana. Il fut transporté à Paris, où il mourut le 27. Si l'on a reproché à quelques-uns de nos généraux de s'être enrichis des dépouilles des vaincus, on peut affirmer que le général Girard ne fut pas de ce nombre. Sa veuve fut obligée de solliciter un secours de la chambre des représentans, pour faire les obsèques de son mari.

Cependant le prince de la Moskowa, qui, dès le commencement de l'action, avait reçu ordre de s'emparer des Quatre-Bras, avait commis la faute de différer l'attaque de cette position; le corps entier du comte d'Erlon perdait son temps en marches et en contre-marches. La division Foy, se portant la première sur ce point, est accueillie par un feu si meurtrier, qu'elle se croit tombée dans un piége. On ignorait, disent les relations, que lord Wellington avait fait avancer son armée. Les Français soutiennent le feu avec fermeté, et continuent d'approcher : la 1re brigade de la division Bachelu, par une audace inconsidérée, se précipite avant d'attendre que les colonnes qui devaient la soutenir soient formées; elle se voit soudain chargée par trois régimens écossais, embusqués dans un bois à sa droite, et est obligée de se replier en désordre. Mais les Écossais sont bientôt punis; le prince de la Moskowa, se portant en avant, les charge avec son impétuosité accoutumée, vivement secondé par les légions. Pierre-Henri, cuirassier au 8e régiment, enlève le drapeau du 69e régiment d'infanterie anglaise. Abîmés à leur tour sous le feu des Français, les Écossais sont presque entièrement détruits, et la position est emportée. La perte des Anglais à l'affaire des Quatre-Bras, fut considérable; la légion de Brunswick y périt avec les trois régimens écossais; le duc de Brunswick resta sur le champ de bataille, ainsi qu'une grande quantité d'officiers de

marque. De notre côté, le prince Jérôme fut du nombre des blessés.

Pendant ce temps, une attaque générale termine en notre faveur la bataille de Ligny. Ce village était disputé avec une sorte de fureur. Huit fois l'intrépide général Gérard y pénètre ; autant de fois il est contraint d'en sortir. Napoléon, s'élançant avec une masse formée du 4e corps et de toutes ses réserves, force le centre, qui cède au choc et se met dans un affreux désordre. Blucher, après avoir couru un danger imminent, se retire sur Namur, et Wellington sur Bruxelles. 8,000 prisonniers tombèrent en notre pouvoir avec 40 canons.

18 juin. *Bataille de Mont-Saint-Jean.* — Nous commencerons par une réflexion sur le nom *Waterloo*, que l'on donne vulgairement à cette bataille, mais, qui, se trouvant exprimé dans ce même ouvrage militaire que nous venons de citer, doit lui être attribué par nous à titre de priorité. « Les Anglais, disent les auteurs de ces Anniversaires, ont donné à la bataille du 18 juin le nom de *Waterloo*, parce que ce fut à ce village que lord Wellington établit son quartier-général pendant cette journée. Les Prussiens l'appellent de la *Belle-Alliance*, parce que ce fut à la ferme de ce nom, placée au milieu des positions françaises, qu'arriva le général Blucher après la retraite de notre armée. Par quelle étrange bizarrerie anti-patriotique l'u-

sage a-t-il fait prévaloir, en France, la désignation de *Waterloo* sur celle de *Mont-Saint-Jean*, hauteur sur laquelle nos braves soldats combattirent si vaillamment, et qu'ils enlevèrent aux Anglais dès le commencement de la bataille? Pour nous, que blesse toute atteinte portée à la gloire nationale, nous appellerons du nom de *Mont-Saint-Jean* (nom qui, du reste, lui fut donné dans le rapport français) cette bataille dans laquelle l'armée française se montra aussi courageuse qu'elle fut malheureuse. »

La journée du 17, occupée à la poursuite de l'ennemi, avait été remarquable par plusieurs beaux faits d'armes, et nous devons surtout citer honorablement les 1er et 2e régimens de lanciers, sous les ordres du général Colbert, qui, s'étant élancés sur le 7e de hussards anglais et le régiment des dragons de la reine, leur firent une centaine de prisonniers, au nombre desquels on remarque neuf officiers. On vit, dans cette charge brillante, le colonel Sourd, du 2e, entouré un instant par tout un escadron anglais, refuser opiniâtrément de se rendre, quoique accablé par le nombre de ses ennemis et par la quantité de ses blessures. Dégagé par son régiment, on le trouve couvert de coups de sabre, et son bras droit tenant à peine. Une heure après l'amputation, le colonel fut à cheval. A dix heures du soir, l'armée anglaise occupa Mont-Saint-Jean par son centre, et se trouva en position

en avant de la forêt de Soignes. L'armée prussienne se dirigea vers la Meuse, et le maréchal Grouchy reçut aussitôt l'ordre de la poursuivre avec les 3e et 4e corps d'infanterie et un gros corps de cavalerie. Napoléon établit son quartier-général à la Ferme-du-Caillou, près Plancheneoit. La pluie tombait par torrens.

« Le 18, à 9 heures du matin, dit la relation officielle, la pluie ayant un peu diminué, le 1er corps se mit en mouvement, et se plaça, la gauche à la route de Bruxelles, et vis à vis le village de Mont-Saint-Jean, qui paraissait le centre de l'ennemi. Le 2e corps appuya sa droite à la route de Bruxelles, et sa gauche, à un petit bois à portée de canon de l'armée anglaise. Les cuirassiers se portèrent en réserve derrière, et la garde en réserve sur les hauteurs. Le 6e corps, avec la cavalerie du général d'Aumont, sous les ordres du comte Lobau, fut destiné à se porter en arrière de notre droite pour s'opposer à un corps prussien qui paraissait avoir échappé au maréchal Grouchy, et être dans l'intention de tomber sur notre flanc droit, intention qui nous avait été connue par nos rapports et par une lettre d'un général prussien, que portait une ordonnance, prise par nos coureurs. Les troupes étaient pleines d'ardeur. On estimait les forces de l'armée anglaise à 80,000 hommes; on supposait que le corps prussien, qui devait être en mesure

vers le soir, était à peu près de 15,000 hommes. Les forces ennemies étaient donc de plus de 90,000 hommes; les nôtres étaient moins nombreuses.

» L'attaque est dirigée à midi sur la gauche par le prince Jérôme à la tête d'une division du 2e corps, qui se rend maîtresse du bois. Une brigade de la 1re division du comte d'Erlon, malgré une canonnade épouvantable, s'empare du village de Mont-Saint-Jean; une seconde brigade du même corps, chargée en ce moment par la cavalerie anglaise, éprouve une grande perte, ainsi que la batterie du comte d'Erlon; mais les cuirassiers du général Milhaud, et les corps des généraux Lefebvre-Desnouettes et Guyot, ayant à leur tête le prince de la Moskowa, tombent sur cette cavalerie, la culbutent et en détruisent trois régimens.

» Cependant, notre cavalerie de réserve, s'apercevant d'un mouvement rétrograde que font les Anglais pour se mettre à l'abri de nos batteries, s'avance sur les hauteurs de Mont-Saint-Jean, et charge spontanément l'infanterie. Ce mouvement qui, dit-on, ne fut pas fait à temps, rend l'action générale et des plus vives. Sur tous les points, et pendant trois heures, les masses ennemies sont chargées avec impétuosité. Plusieurs carrés anglais sont enfoncés, nous prenons six drapeaux; mais notre cavalerie, placée sous la mitraille et les fusillades, éprouve des pertes considérables. Le général Du-

hesme, avec la jeune garde et plusieurs batteries de réserve, accourt donner des renforts à ces braves. L'ennemi, à son tour, sent ses forces s'épuiser et recule. Divers corps sont placés en potence, d'autres sont mis en réserve. « Dans cet état de choses, dit la relation officielle, la bataille était gagnée; nous tenions toutes les positions que l'ennemi occupait au commencement de l'action; notre cavalerie ayant été trop tôt et mal employée, nous ne pouvions plus espérer de succès décisifs; mais le maréchal Grouchy, ayant appris le mouvement du corps prussien, marchait sur les derrières de ce corps, ce qui nous assurait un succès éclatant pour la journée du lendemain. »

La bataille était gagnée, c'est une assertion conforme à tous les récits. La nouvelle en vola jusqu'à Bruxelles, et lord Wellington avait déjà donné, dit-on, l'ordre de la retraite; mais une horrible fatalité était réservée à nos armes. Vers 7 heures, un feu d'artillerie et de mousqueterie, entendu dans le lointain vers notre droite, fait croire que le maréchal Grouchy, cessant de poursuivre l'armée prussienne, vient prendre part à la victoire. C'était, en effet, son corps d'armée que l'on entendait; mais tandis que ce général faisait ses dispositions pour se porter sur Saint-Lambert, ainsi qu'il en en avait reçu l'ordre, son avant-garde s'était trouvée engagée du côté de Wavres. Cependant des cris de joie se font entendre sur toute notre

ligne. Huit combats successifs avaient fatigué nos troupes. Napoléon, profitant de ce moment d'enthousiasme, ordonne un mouvement décisif. Il se place en avant de quatre bataillons de la garde qui n'avaient pas encore donné, et les guide vers la gauche de la Haie-Sainte, commandés sous lui par le prince de la Moskowa et par les généraux Friant, Michel et Poret de Morvan. 8 autres bataillons, arrivés un quart d'heure après, sont également placés en bataille. Pendant ce temps, le général Reille, ayant reçu l'ordre de réunir tout son corps sur son extrême gauche, et de se former en colonnes d'attaque, exécute ces dispositions vers Hougoumont, et traverse le ravin. Tels sont les renforts qui se joignent à la moyenne garde qui est aux prises. Cette masse est accueillie par un feu terrible de mousqueterie et de mitraille. Le maréchal Ney, un des premiers, est culbuté de son cheval; plusieurs autres généraux sont frappés. Le général Michel, commandant les chasseurs, tombe sans vie, et un grand nombre de blessés, qui se répandent dans la plaine, commencent à porter le trouble et l'inquiétude, En ce moment, si l'on en croit le bulletin déja cité, un cri d'alarme se fait entendre. L'effroi se communique de bataillons en bataillons, des fuyards repassent le ravin; une multitude de blessés qui se retirent du combat, et qui appartiennent à la garde, font croire que la vieille garde est repoussée. La terreur alors est à son comble, on

se pelotonne en désordre sur la ligne de communication : « Les soldats, les canonniers, les caissons, ajoute le rapport du gouvernement, se pressaient pour y arriver ; la vieille garde, qui était en réserve, en fut assaillie, et fut elle-même entraînée.

»Dans un instant, l'armée ne fut plus qu'une masse confuse ; toutes les armes étaient mêlées, et il était impossible de reformer un corps. L'ennemi, qui s'aperçut de cette étonnante confusion, fit déboucher des colonnes de cavalerie ; le désordre augmenta, la confusion de la nuit empêcha de rallier les troupes et de leur montrer leur erreur.

» Ainsi, une bataille terminée, une journée finie, de fausses mesures réparées, de plus grands succès assurés pour le lendemain, tout fut perdu par un moment de terreur panique. Les escadrons, même de service, rangés à côté de l'empereur, furent culbutés et désorganisés par ces flots tumultueux, et il n'y eut plus autre chose à faire que de suivre le torrent. Les parcs de réserve, les bagages qui n'avaient pas repassé la Sambre, et tout ce qui était sur le champ de bataille, sont restés au pouvoir de l'ennemi. Il n'y a pas eu même moyen d'attendre les troupes de notre droite ; on sait ce que c'est que la plus brave armée du monde, lorsqu'elle est mêlée et que son organisation n'existe plus. »

Pendant cet affreux désordre, si franchement avoué par la relation officielle, tout ne fuyait pas, tout n'était pas frappé de terreur. C'est alors que

l'élite des braves, incapable de se résoudre à un pas rétrograde ou à une humiliation, consommait ce grand acte d'héroïsme et de dévouement, qui efface les plus beaux traits offerts par l'antiquité, et dont le souvenir touchant, consacré de nos jours, sera religieusement conservé d'âge en âge; c'est alors que, selon l'expression sublime de l'un de nos poètes :

Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.

Les huit bataillons de la garde qui étaient au centre défendaient le terrain pied à pied. Lord Wellington, touché de tant d'intrépidité, fit proposer à ces grenadiers de se rendre, ajoutant qu'ils seraient traités comme les premiers soldats du monde. *La garde meurt et ne se rend pas,* répond Cambrone; « mots dignes de Sparte et de Rome ! s'écrie un écrivain; dernier cri de la valeur française. »

Ces braves, en effet, périrent presque tous. Cambrone, atteint de plusieurs coups de feu et tombé sans connaissance, fut retrouvé par l'ennemi au milieu des morts; un signe de vie fit prendre soin de ses blessures, et nous conserva cet intrépide général. C'est ce brave qui, après la mort de La Tour d'Auvergne, fut proclamé par ses camarades pour le remplacer comme premier grenadier de

France. Il refusa, en disant que ce titre appartenait à tous les grenadiers français. Napoléon, désespéré, après avoir tout fait pour mourir, fut arraché du champ de bataille par l'un de nos maréchaux ; il se retira avec quelques pelotons de la garde commandés par le général Petit, passa à Charleroi, et rentra en France par Philippeville. Nous ne pourrions suffire à nommer tous les braves qui, tout en échappant à la mort dans cette journee désastreuse, néanmoins s'y distinguèrent. Le général Friant fut blessé ; le prince de la Moskowa eut trois chevaux tués sous lui, et le reste du jour soutint à pied la retraite, l'épée à la main. La perte des deux côtés fut énorme. Celle des Anglais s'éleva à 20,000 hommes, au nombre desquels 108 officiers de marque, et notamment le général Picton ; tous les aides-de-camp du général en chef, excepté le major Percy, furent tués ou blessés, et parmi ces derniers, on remarque le comte Uxbridge et le géneral Kook, commandant des gardes. Le prince d'Orange reçut un coup de feu à l'épaule.

CAMPAGNES D'ESPAGNE, ALGER, ANVERS ET MASCARA.

Le désastre de Waterloo devait mettre fin à la dynastie napoléonienne; bientôt les Bourbons de la branche aînée rentrèrent au sein de la capitale, et la terrible réaction de 1815 donna encore au courage français de cruelles occasions de montrer sa grandeur, dans des épreuves dont notre cadre nous dispense heureusement de retracer le souvenir.

La paix était désormais dans les goûts comme dans les besoins du souverain nouveau; nous ne parlerons ici que par mémoire, de l'expédition militaire d'Espagne en 1823. Là cependant, comme toujours, le soldat se montre brave, énergique, humain, et la victoire, couverte d'un autre drapeau, demeura fidèle à l'armée, qui s'en montra toujours digne. L'expédition d'Alger, plus périlleuse, plus brillante, entreprise à onze années de distance, retrouva encore l'armée belle, savante, disciplinée: le dey avait osé, de son repaire de pirates, insulter l'honneur du pays; un consul avait été outragé, les hommes d'un bâtiment échoué avaient été indignement traînés en esclavage, les représentations, les menaces étaient demeurées sans effet; il fallait une éclatante vengeance. Alger, qui avait résisté aux efforts de l'Espagne et de l'Angleterre, tomba

bientôt sous les coups de la France. Ce que Charles-Quint et lord Exmouth avaient vainement entrepris, fut glorieusement accompli, en quelques jours, par une petite expédition animée de l'amour de la gloire, et ambitieuse de se montrer digne des travaux de ses anciens. Ce fut malheureusement le 15 juillet 1830, quelques jours seulement avant l'accomplissement de cette belle révolution qui, d'un mouvement spontané, brisa le joug dont on voulait nous flétrir, qu'arriva à Paris la nouvelle de la prise d'Alger. La gloire de l'armée expéditionnaire demeura immense, mais les traits particuliers, les glorieux efforts, le sublime dévouement restèrent ensevelis dans l'ombre. Nous avons le regret de ne pouvoir les relater ici.

Les glorieuses journées de 1830 ont trouvé de dignes historiens; nous ne donnerons pas place à leurs hauts faits dans nos pages. Les Français combattant contre des frères égarés, sont dignes toujours de notre deuil; et nous terminons ce rapide exposé par les détails curieux de l'expédition récente, conduite par l'illustre maréchal Clausel, soutenue avec tant d'ardeur par nos troupes, et encouragés par la présence d'un jeune prince qui promet à la patrie une nouvelle illustration guerrière.

Depuis l'occupation d'Alger par l'armée française, Abd-el-Kader, chef de tribu, tentait par ses ruses de ruiner les établissemens français; sou-

vent ses troupes irrégulières avaient attaqué nos détachemens, et dans un engagement sérieux, l'armée commandée par le général Erezel, avait éprouvé sur le Sig un échec dont l'honneur ordonnait de tirer vengeance. Le maréchal Clausel, nommé gouverneur d'Alger, résolut d'anéantir la puissance de l'ennemi ; son expédition, rapide et terrible comme la foudre, obtint le plus brillant succès. En voici le détail succinct.

Le 25 novembre 1835, tous les préparatifs de l'expédition étaient achevés ; les troupes de toutes armes se mirent en mouvement le 26. M. le duc d'Orléans mit à la disposition du gouverneur-général MM. le général Baudrand, le général Marbot, le lieutenant-colonel Gérard, ses aides-de-camp, ainsi que MM. les capitaines Montguyon, Bertin, d'Elchingen, Chabot-Latour, ses officiers d'ordonnance ; le colonel de cavalerie de Létang, le capitaine du génie Leblanc, et le chirurgien-major Pasquier, attachés à son état-major particulier. MM. le lieutenant-colonel Joseph Maison et le capitaine Duchâtel, tous deux aides-de-camp du ministre de la guerre, s'étaient offerts également pour servir sous les ordres du gouverneur-général.

L'armée était divisée en quatre brigades : la première brigade, sous les ordres de M. le maréchal-de-camp Oudinot ; la deuxième, sous les ordres de

M. le maréchal-de-camp Perregaux ; la troisième, sous les ordres de M. le maréchal-de-camp d'Arlanges ; la quatrième, sous les ordres du colonel Combes ; et la réserve, sous les ordres du colonel de Beaufort.

Pendant que les troupes s'établissaient autour du camp du Figuier, M. le maréchal Clausel poussa lui-même une reconnaissance jusqu'au Sebka (terre salée), sans avoir d'autres nouvelles de l'ennemi que l'apparition d'une vingtaine de feux allumés sur quelques mamelons de l'Atlas et sur le territoire des Béni-Amer. M. le duc d'Orléans accompagnait M. le maréchal Clausel dans cette reconnaissance.

Le lendemain 27, à midi, le général Oudinot reçut l'ordre de partir pour se porter en avant, et se rendre à l'ancien camp de Tlélat, dont les retranchemens n'avaient pas été détruits par les Arabes. Ce général se mit en marche avec les quatre compagnies de zouaves, le bataillon des chasseurs d'Afrique ; le bataillon du 66ᵉ ; les deux bataillons du 47ᵉ, un bataillon du 2ᵉ léger, le 2ᵉ régiment de chasseurs à cheval, les troupes d'Ibrahim-Bey (cavalerie et infanterie), une batterie de campagne et deux obusiers de montagne. Le 28, au point du jour, il fit partir le bey Ibrahim avec ses Turcs dans la direction de la forêt de Muley-Ismaël, avec ordre de s'avancer à deux lieues, au moins.

Pendant ce temps, M. le maréchal Clausel dirigeait du camp du Figuier sur Tlélat une brigade sous les ordres du général Perregaux, et quelques heures après, lui-même levait définitivement le camp du Figuier, emmenant la brigade d'Arlanges, la réserve, le parc d'artillerie et les convois de l'armée.

M. Le maréchal Clausel poussa une lieue au delà de Tlélat, accompagné de M. le duc d'Orléans.

Le 29, à sept heures du matin, les troupes étaient sous les armes. Le général Oudinot, commandant l'avant-garde, déboucha par la route qui, traversant la forêt de Muley-Ismaël, conduit dans la plaine du Sig. L'artillerie et tous les bagages de l'armée suivaient la même route; le colonel Combes, avec les deux bataillons du 47e, le bataillon du 66e et deux compagnies du génie, faisait l'arrière garde et l'escorte du convoi. Les brigades des généraux Perregaux et d'Arlanges marchaient serrées en masse, parallèlement à la brigade Oudinot, qui se trouvait brigade de direction. On franchit, dans un ordre parfait, le défilé de deux lieues, formé par la forêt de Muley-Ismaël. Une centaine d'Arabes, seulement, flanquaient la droite de l'armée, se bornant à tirer quelques coups de fusil, hors de portée, et auxquels nos tirailleurs dédaignaient de répondre. A une heure après midi, toutes les

colonnes débouchèrent dans l'immense plaine, arrosée par le Sig, dont nous n'étions plus éloignés que de deux lieues et demie. Le soleil était radieux. La plaine, praticable partout, se couvrait de troupes déployées, et marchant comme dans une revue. L'armée, précédée par les Turcs et les Arabes du bey Ibrahim, dont les nombreux étendards bariolés, étaient déployés, et qui marchaient au bruit aigre de leur musique militaire, offrait le spectacle le plus pittoresque.

A moitié chemin de l'espace qui sépare la forêt de Muley-Ismaël du Sig, un parti ennemi d'une centaine de chevaux se présenta en avant de la colonne du bey Ibrahim, qui les fit disperser par ses cavaliers. A cinq heures du soir, les zouaves et les troupes d'Ibrahim étaient établis de l'autre côté du Sig, et toute l'armée formait un immense carré, renfermant les parcs et les équipages. Le maréchal Clausel ordonna au colonel du génie Lemercier de tracer sur la rive droite de la rivière un camp retranché, pouvant contenir tous les équipages, et dans lequel une garnison de 1,000 hommes pût résister à toute entreprise de l'ennemi.

Le 30, au soir, les travaux avançaient vers leur terme. Pendant cette journée, les Arabes vinrent établir leur camp au pied de l'Atlas, sur la rive droite du Sig. Leurs troupes se réunirent successivement

en désordre les positions qu'ils se proposaient de défendre contre nous ; mais lorsqu'ils virent le maréchal continuer sa route en plaine, et qu'il devint évident pour eux qu'il ne prenait pas la route directe de Mascara, nous eûmes en un clin d'œil sur les bras des milliers de cavaliers ; l'infanterie régulière et les fantassins irréguliers combattirent au milieu de la cavalerie. Nos tirailleurs et l'artillerie résistèrent avec ensemble et sang-froid à cette subite attaque. Le maréchal continua à marcher en avant, se dirigeant par une ligne plus courte que celle des Arabes, qui suivaient les sinuosités de l'Atlas. Au bout d'une heure, il porta rapidement en avant huit pièces de canon qui, par leur feu nourri, balayèrent en moins d'une demi-heure tout l'espace compris entre nos troupes et la montagne, sur laquelle l'ennemi se réfugia dans le plus grand désordre. Reprenant ensuite sa direction sur l'Habrah, il marcha plus librement, harcelé cependant par 4 à 5,000 cavaliers, mais que la crainte de son artillerie retenait à une longue portée de fusil des tirailleurs.

Avant d'arriver entre l'Atlas et le grand bois de l'Habrah, le maréchal jugea prudent de resserrer sa colonne, et de donner aux troupes quelques instans de repos. L'espèce de défilé dans lequel nous allions entrer, présentait une superbe position militaire pour un général ayant quelques notions de l'art de la guerre ; aussi le maréchal ne voulait tra-

verser ce passage qu'avec précaution. Il eut bientôt lieu de s'applaudir de cette prudence. Abd-el-Kader avait disposé sur ce point une forte embuscade, à laquelle il avait couru se rallier après sa déroute de Sidi-Guarouf. Trois pièces de canon enfilaient le ravin. Une heure avant d'arriver au bois de l'Habrah, nos colonnes avaient cessé d'être attaquées en tête et sur notre droite par les Arabes, qui s'étaient tout à fait éloignés de ces deux directions, comme fatigués de combattre.

Impatient de découvrir le terrain devant lui, le maréchal marchait avec le duc d'Orléans en avant de la colonne. Tout à coup ils se trouvent à deux cents pas d'une masse énorme de cavaliers, dans laquelle vont donner les dix ou douze voltigeurs qui les précédent. Un de ces mouvemens d'élans, qui nous ont valu tant de succès, se manifeste aussitôt parmi les officiers qui suivent S. A R. et le maréchal : mettre le sabre à la main sans calculer le grand nombre des Arabes, enlever les chasseurs d'escorte par le cri de : *En avant! en avant!* charger à fond l'ennemi, le faire reculer en désordre, lui tenir tête ensuite en soutenant les chasseurs, auxquels le capitaine ordonne de quitter le sabre pour la carabine, et d'ouvrir un feu de tirailleurs, tout cela se fait aussi rapidement que l'éclair. Les Arabes, malgré leur immense supériorité en nombre, restent frappés de l'intrépidité avec laquelle ils viennent d'être chargés: une partie seulement songe

à tirer sur la petite troupe qui lui est opposée ; une compagnie d'infanterie et deux obusiers, que le maréchal fait promptement avancer, viennent dégager la cavalerie, et quelques obus qui éclatent au milieu des Arabes, les repoussent et les dispersent entièrement.

Le maréchal ordonne au général Oudinot de marcher en bon ordre, en avançant sa droite, qui s'appuie à la montagne. Le maréchal fait avancer la brigade Perregaux à sa gauche ; mais bientôt l'avant-garde est arrêtée par le ravin de l'autre côté duquel est embusquée l'infanterie régulière d'Abd-el-Kader ; l'artillerie de l'émir commence un feu assez bien dirigé, tandis que toute la lisière du bois de l'Habrah se couvre d'un feu tellement vif, qu'il eût été difficile de le supporter long-temps.

Les zouaves et les voltigeurs des 2e et 13e régimens d'infanterie légère franchissent le ravin, abordent si vivement l'infanterie arabe, qu'elle s'enfuit en désordre. Le brave Oudinot conduit lui-même ses troupes ; il reçoit une balle à la cuisse, et veut cependant continuer à combattre.

Pendant que la première brigade force ainsi le passage à droite, le général Perregaux fait attaquer le bois de l'Habrah par les voltigeurs du 17e léger. Plusieurs des officiers du maréchal s'élancent à la tête des troupes, et le duc d'Orléans n'écoutant que son ardeur et son courage, se jette lui-même au milieu de notre infanterie, donnant l'exemple à

nos jeunes soldats, qui se rendent en un instant maîtres de la position sur laquelle s'appuyait la ligne des Arabes ; l'artillerie achève d'ébranler l'ennemi, qui dès lors abandonne le champ de bataille, sur lequel il est contraint de laisser ses morts et ses blessés. Dans cette attaque, le duc d'Orléans a été frappé par une balle à la cuisse gauche, au dessus du genou.

Les belles positions occupées par l'ennemi, furent enlevées comme par enchantement ; et cependant l'armée, qui marchait depuis le matin, avait combattu pendant dix heures consécutives, sans prendre un instant de repos, car elle avait été constamment entourée par environ 10,000 cavaliers. L'armée arriva sur la rive gauche de l'Habrah à sept heures du soir. De cette nouvelle position, le maréchal ordonna au colonel du génie Lemercier, de jeter un pont pendant la nuit, afin d'éviter de faire passer l'infanterie dans le gué que la cavalerie et les voitures pouvaient facilement traverser.

Le 5 décembre, à la pointe du jour, toute l'armée se formait sur la rive droite de l'Habrah, sous le feu de quelques centaines de cavaliers arabes, que deux pièces de campagne contenaient à distance des bagages et de l'arrière-garde. Toutes les colonnes une fois formées, le maréchal se dirigea du côté de Mostoganem, laissant s'accréditer le bruit qui s'était répandu qu'il voulait gagner cette place

pour s'y ravitailler. Il était une heure après-midi, lorsque l'armée parvint à la hauteur de la route de Mascara. Le maréchal Clausel résolut de franchir la première chaîne de l'Atlas, tandis que son arrière-garde soutenait un combat assez vif avec les Arabes. Huit pièces de canon se portèrent rapidement en avant, avec ordre d'ouvrir un feu soutenu aussitôt que le maréchal donnerait le signal de l'attaque. A ce signal, l'artillerie fit aussitôt pleuvoir sur les deux revers, et dans la gorge même, une grêle de boulets et d'obus qui portèrent le désordre dans les rangs ennemis. Les tirailleurs, au pas de course, s'élancèrent sur les Arabes; les zouaves, en les poursuivant avec leur ardeur habituelle, apostrophaient les Arabes, suivant la coutume des gens de cette nation, et leur demandaient s'ils croyaient encore que nous eussions renoncé à prendre Mascara. En moins d'une demiheure nous étions maîtres de la route et des positions qui la dominent. Dans la plaine comme dans la montagne, l'ennemi, évidemment découragé, et reconnaissant notre supériorité, cessa de combattre, nous laissant librement franchir, avec tous nos bagages, la pente escarpée du haut de laquelle on descend dans une petite vallée, où sont bâtis les marabous de Sidi-Ibrahim.

L'armée avait encore à franchir environ six lieues de montagnes, dont les chaînes s'élèvent successivement, et qui offrent partout des pentes

coupées de ravins profonds. Le lendemain, pendant toute cette journée, pénible pour les troupes, il fut évident, pour le maréchal, que les Arabes, désespérant de combattre désormais avec avantage, avaient en grand nombre abandonné les drapeaux d'Abd-el-Kader. Ils essayèrent cependant de nous disputer le passage, et de défendre contre la colonne du géneral Marbot, qui les débordait toujours, une fort belle position. Le maréchal les fit attaquer par les zouaves du commandant Lamoricière et les voltigeurs du 2e régiment d'infanterie légère. Ces braves troupes débusquèrent l'ennemi au pas de course, ne lui laissant pas le temps d'emporter ses morts et ses blessés. Ce fut le dernier combat que nous eûmes à livrer aux Arabes qui, de toute part abandonnèrent l'émir. On assure même qu'un chef de son armée, lui arrachant le parasol (symbole de la souveraineté), lui dit avec insolence: « Quand tu seras redevenu sultan, nous te le remettrons! »

Le 5, à sept heures du matin, les compagnies du génie ayant rendu la route praticable jusqu'à Ain-Kabeira, toutes les brigades s'y trouvèrent de bonne heure.

On n'était plus qu'à cinq heures de marche de la ville d'Abd-el-Kader; et bien que la journée fût avancée, le maréchal résolut de s'y porter par une marche forcée. Il fit avancer promptement la bri-

gade Perregaux, et dès qu'elle fut réunie au général Marbot, il se mit en route pour Mascara. Le maréchal ordonna au général d'Arlanges, sous les ordres duquel il plaça le colonel Combes, de rester à la garde du convoi, qui suivait lentement à cause des difficultés de la route.

Malgré la pluie, qui commença sur les trois heures après midi, on s'approcha rapidement, les troupes du bey Ibrahin marchant en tête de la colonne. Le maréchal donna l'ordre au colonel Létang, attaché à l'état-major de S. A. R., de prendre les devans, avec un escadron du 2e chasseurs et les spahis réguliers, afin de s'emparer des portes, et de maintenir l'ordre dans la ville.

A cinq heures du soir, S. A. R. fit son entrée dans Mascara.

Une partie de l'armée d'Abd-el-Kader avait commis la veille toutes sortes de désordres; les juifs avaient été pillés, un grand nombre d'entre eux avait été massacré; des femmes et des enfans avaient succombé sous les coups furieux des Arabes; la famille d'Abd-el-Kader n'avait pas même été épargnée. La ville, où il ne restait que 7 à 800 juifs consternés et tremblans, offrait un spectacle pitoyable, et le feu consumait un assez grand nombre de maisons.

Le maréchal ayant reconnu le peu d'importance de Mascara, et combien il serait difficile d'établir avec le bey Ibrahim des communications promptes

et faciles pour le commerce comme pour la guerre, et voyant que les principaux d'entre les juifs le suppliaient de les emmener avec lui quand il quitterait la ville, résolut de transporter le beylik de la province d'Oran à Mostoganem, ville fortifiée où l'on pourra donner des maisons aujourd'hui inhabitées aux Juifs, aux Turcs et aux Arabes d'Ibrahim. On trouvera en outre, dans cette mesure, l'avantage de retirer plus tard de Mostoganem la garnison de 800 hommes que la France y entretient depuis sa conqnête.

Le maréchal laissa reposer les troupes pendant trois jours, que l'on employa à détruire par la mine et par le feu les établissemens militaires d'Abd-el-Kader, et ses magasins, qui renfermaient une grande quantité de grains, de soufre et de salpêtre. Le maréchal fit enlever, pour l'emporter, l'obusier perdu à la Mecta, et l'artillerie mit hors de service vingt-deux pièces de canon, dont la ville et le fort étaient armés. Enfin, le 9 décembre, l'armée quitta Mascara, emmenant avec elle tous les Juifs et les Arabes douaïers et smélas qui habitaient la ville, où ils possédaient 250 maisons. Ils les livrèrent eux-mêmes aux flammes avant de partir, de sorte que la ville d'Abd-el-Kader est aujourd'hui entièrement détruite.

Si nous n'avions plus à combattre les Arabes, de grandes difficultés, des fatigues inouïes étaient réservées à nos jeunes soldats pour le retour. Depuis le jour de notre entrée à Mascara, la pluie était tombée

en abondance, et les passages de l'Atlas étaient devenus presque impraticables.

L'armée a supporté toutes les fatigues et vaincu tous les obstacles avec une constance qui ne s'est pas démentie un seul instant. On a vu même nos soldats chercher à adoucir, autant que possible, la misère de la population qui nous suivait; non seulement les cavaliers ont mis des femmes et des enfans sur leurs chevaux, mais les fantassins, et surtout les zouaves, qui formaient l'arrière-garde, n'ont pas hésité, malgré leurs fatigues et la difficulté qu'ils avaient eux-mêmes à marcher, à prendre aussi des enfans sur leurs épaules et sur leurs sacs alourdis par 150 cartouches; car il avait fallu soulager les chameaux qui portaient les munitions de guerre.

Quoique harassés de si pénibles efforts, les troupes marchèrent constamment en bon ordre, et ne laissèrent en arrière que quelques chameaux qui tombèrent dans les ravins. Le général Oudinot, dont la blessure était cependant si récente, avait voulu remonter à cheval lors de notre départ de Mascara. Le maréchal lui avait confié le commandement des deux brigades Perregaux et Marbot. Le temps s'était remis entièrement pendant la nuit du 10 au 11 décembre, et le lendemain 12, nous entrâmes à Mostoganem, où le maréchal voulut donner aux soldats un repos qui leur était bien nécessaire après tant de travaux et de fatigues.

L'artillerie et le génie ont rivalisé d'énergie et d'habileté. Ces deux armes, sous les ordres des colonels Lasnon et Lemercier, ont surmonté de grands obstacles et frappé le moral de l'ennemi par la promptitude et la vigueur de leurs opérations. C'est une justice que le maréchal se plaît à leur rendre.

Jamais le service de l'intendance militaire ne fut plus difficile à organiser et à conserver en ordre que dans cette circonstance, où nous ne pouvions trouver dans le pays aucune espèce de ressources.

Nous avons parlé de l'armée, des officiers, des généraux; il faut parler, en finissant, de l'illustre capitaine qui la commandait, et qui a dirigé avec sa profonde habileté et sa rare fermeté, cette brillante et rapide expédition au milieu d'un pays ennemi et inconnu. Le maréchal Clausel a acquis de nouveaux titres à l'estime de la France.

FIN.

Imprimerie de Madame HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, n° 7.

